E. JOSSET

A travers nos Colonies

Armand COLIN & Cie, Editeurs

5, Rue de Mézières, Paris.

A travers
nos Colonies

Armand Colin & Cie, Editeurs

CARTES MURALES VIDAL-LABLACHE

double face, sur carton (1m × 1m20), avec *Notices*

COLONIES ET PROTECTORATS FRANÇAIS

Carte n° 22. — **Planisphère**, *parlante* au recto, *muette* au verso.
— 11. — **Algérie et Tunisie**, *parlante* au recto, *muette* au verso.
— 36. — **Madagascar** et 36 *bis*, **Indo-Chine française**.
— 37. — **Afrique occidentale** et 37 *bis*, **Guyane, Nouvelle-Calédonie, Antilles.**
— 38. — **Tunisie physique** et 38 *bis*, **Tunisie politique.**

Chaque Carte murale, double face, sur carton (1m 20 × 1m).... 6 50
Appareil de suspension pour les Cartes murales..... 2 »

Les ***Cartes murales Vidal-Lablache*** sont accompagnées de *Notices* contenant chacune une *Leçon*, un *Questionnaire* avec réponses, etc.

Notice de la Carte 22 (*Planisphère*). In-12, cartonné..... » 40
— — 11 (*Algérie et Tunisie*). In-12, cartonné..... » 40
— — 36 (*Madagascar* et *Réunion*). Cartonné..... » 40
— — 36 bis (*Indo-Chine française*). In-12, cartonné... » 40
— — 37 (*Afrique occidentale*). In-12, cartonné.... » 40
— — 37 bis (*Antilles, Guyane, Nelle-Calédonie*). Cart... » 40
— — 38 (*Tunisie physique et politique*). Cartonné. » 40

Livret de Colonisation, de la ***Collection Ch. Dupuy.*** Un vol. in-16, cartonné..... « 30
Le même, *Opuscule du Maître* (développement des sujets de rédaction)..... » 30

Tu seras Commerçant. Livre de lecture courante, par J. Chailley-Bert. Un vol. in-12, 75 *gravures*, cartonné..... 1 50

Le Petit Français illustré, *Journal des Écoliers et des Écolières*, paraissant tous les Samedis : Contes, Voyages, Beaux-Arts, Sciences vulgarisées, etc. *Nombreuses gravures en noir* et **en couleur.** Le numéro avec son *Supplément* (dessins, découpages, coloriages, etc.). » 10

ABONNEMENTS (*du 1er de chaque mois*).

Six mois.	France.....	3 50	Un an.	France.....	6 »
—	Colonies et Union postale.	4 »	—	Colonies et Union postale...	7 »

HF
J844a

COURS MOYEN ET SUPÉRIEUR

A travers nos Colonies

LIVRE DE LECTURES

SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES SCIENCES ET LA MORALE

Illustré de 200 gravures

exécutées d'après des photographies, des dessins sur nature, des documents communiqués par le Ministère des Colonies, la Société de Géographie les Musées, les Explorateurs, etc., etc.

15 cartes et cartons

PAR

E. JOSSET

ANCIEN INSTITUTEUR
PROFESSEUR AU LYCÉE VOLTAIRE

« La France est partout où flotte son
« drapeau, emblème de paix, et elle fait
« respecter tous ceux qui s'en couvrent. »
SAVORGNAN DE BRAZZA.

53825
5/2/02

PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1900

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traversnoscoloni00jossuoft

PRÉFACE

La troisième République a reconstitué, en moins de vingt ans, notre empire colonial. Outre notre vieille France européenne, notre domaine comprend aujourd'hui toute *une France d'outre-mer, six ou sept fois plus grande, peuplée de 35 à 40 millions d'hommes.*

La plupart de nos colonies viennent à peine de naître. Elles coûtent, à cette heure, à la métropole. Elles deviendront pour les Français une source de richesses quand elles seront exploitées. *Nous achetons par an pour un milliard de francs de produits tropicaux à l'étranger. Nos colonies peuvent et doivent nous les fournir. Des centaines de millions d'hectares attendent que nous les mettions en valeur.* Il importe de préparer nos fils à cette tâche colossale : il faut leur faire connaître nos possessions lointaines et les leur faire aimer comme leur propre patrie ; il faut leur donner de justes notions sur l'étendue, le climat, les productions, la valeur de nos colonies ; il faut enfin, par des exemples probants, réfuter cette erreur funeste qui veut que le Français ne soit pas colonisateur, et inspirer à la jeune génération cette confiance en soi qui fait les peuples forts.

L'enseignement de la géographie répond-il à ce besoin ? Non. La place qu'y tiennent nos colonies n'est pas suffisante. Mais il est un enseignement par lequel une foule de connaissances utiles sont mises à la portée des enfants : la lecture. Nombre de livres de lecture ont déjà pour objet l'étude de la France : nous pensons que l'heure est venue d'en consacrer un à la France d'outre-mer.

Une difficulté se présentait : comment donner à des enfants une idée exacte de pays aussi différents du nôtre ? Nous nous sommes efforcé d'y arriver en appliquant sans nous lasser ces principes d'éducation : *aller du connu à l'inconnu, éclairer l'abstrait par le concret.* La géographie de la France est celle que les élèves connaissent le mieux : nous avons établi des comparaisons fréquentes avec la mère-patrie. Les noms exotiques ont souvent une orthographe, une prononciation barbares qui

fatiguent même les plus studieux : nous n'avons employé que les termes indispensables, en leur accolant toujours une idée qui les fixe dans la mémoire.

Mais nous n'avons pas voulu que notre œuvre fût exclusivement géographique. *C'est un livre de lecture que nous avons voulu faire.* Les sujets que nous offraient nos colonies sont heureusement si variés que nous n'avons eu que l'embarras du choix : histoire de nos conquêtes lointaines, biographies de nos grands colonisateurs, explication des phénomènes naturels, étude des races d'hommes, des animaux utiles ou nuisibles, des productions minérales ou végétales de nos possessions, cultures appropriées à leur climat, etc., etc., autant de matières propres à instruire et à intéresser nos petits lecteurs.

Développer l'intelligence est bien, former le caractère est mieux. Tout en montrant à nos fils une source nouvelle d'activité, d'énergie, nous avons pris soin de les mettre en garde contre un égoïsme brutal qui fait bon marché des droits d'autrui. Nous n'avons eu qu'à leur rappeler notre tradition nationale : bonté envers les faibles, justice dans nos rapports avec les autres peuples, spécialement avec les indigènes de nos colonies.

Géographie, histoire, sciences, instruction morale trouvent ainsi place dans cet ouvrage, auquel nous avons donné la forme du dialogue, qui fait vivre les personnages et convient particulièrement à la lecture expressive.

Les éditeurs, de leur côté, ont apporté tous leurs soins à l'exécution matérielle : beauté des caractères, compositions artistiques, reproductions de vues photographiques, cartes à grande échelle, ils n'ont rien négligé.

Puisse la lecture de ce livre détourner un certain nombre de jeunes Français de tant de carrières encombrées, et les orienter vers le commerce, la marine, les colonies.

EUGÈNE JOSSET.

[*En haut de chaque page est indiquée la carte à laquelle on doit se reporter pour suivre avec fruit ce voyage dans nos Colonies.*]

[*Les mots marqués d'une astérisque (*) sont expliqués par un Lexique placé à la fin de cet ouvrage.*]

A TRAVERS
NOS COLONIES

INTRODUCTION

DÉPART POUR UN LONG VOYAGE.

— Allons, êtes-vous prêts ? dit, en frappant dans ses mains, le capitaine Martin.

Des cris de joie répondirent à cet appel. Trois enfants pénétrèrent bruyamment dans le cabinet de travail du capitaine.

Depuis quelques années, à la suite d'une blessure reçue en combattant les nègres du Soudan, et qui avait rendu nécessaire l'amputation de la jambe gauche, le capitaine Martin avait quitté l'armée et s'était retiré près de Paris, dans sa petite maison de Meudon, non loin des rives riantes de la Seine. C'était là qu'il passait ses journées, entre ses livres, ses cartes et ses journaux géographiques. Que de fois sa vieille servante, Catherine, venant lui annoncer que la table était mise, l'avait trouvé penché sur cette Afrique mystérieuse, revivant les heures passées dans la brousse* à défendre notre domaine colonial ! Le capitaine avait servi longtemps aux colonies. Il en avait rapporté de belles plantes, qui s'épanouissaient dans une serre soigneusement entretenue ; quelques animaux exotiques* étaient devenus les familiers de la maison : *Sultan*, un grand lévrier arabe;

Jacquot, un perroquet multicolore, et *Jojo*, un joli petit singe d'Amérique, qui égayait par ses grimaces et ses gambades l'habitation si tranquille du capitaine.

Veuf depuis de longues années, M. Martin n'avait gardé auprès de lui que sa servante, Catherine, dont il appréciait le dévouement sans bornes. C'était Catherine qui avait pris soin de son fils, Léon, pour qui elle avait l'affection d'une mère. Ce fils — un homme aujourd'hui — avait suivi les conseils du capitaine : après avoir fait de brillantes études au lycée de Versailles, il avait obtenu une place dans l'administration de l'Algérie. Ses solides qualités, sa haute intelligence, le firent promptement remarquer. Il avança si rapidement qu'à vingt-huit ans il était secrétaire du gouverneur général. Ses fonctions le retenaient au delà de la Méditerranée, et c'est à peine si, chaque année, Léon Martin pouvait passer une semaine ou deux auprès de son vieux père.

Aussi la petite maison de Meudon était-elle le plus souvent silencieuse. Pourtant, deux fois par an, elle s'emplissait de cris joyeux et d'exclamations bruyantes : à Pâques et aux grandes vacances, les neveux du capitaine, Louis, Auguste et Paul, venaient passer leurs congés chez leur oncle qui, pour quelque temps, abandonnait ses études et oubliait au milieu d'eux ses campagnes et ses explorations. Mais les enfants, toujours curieux, se chargeaient de les lui rappeler par leurs questions incessantes sur ses aventures, sur les plantes de la serre, sur les animaux qu'ils ne se faisaient pas faute de taquiner.

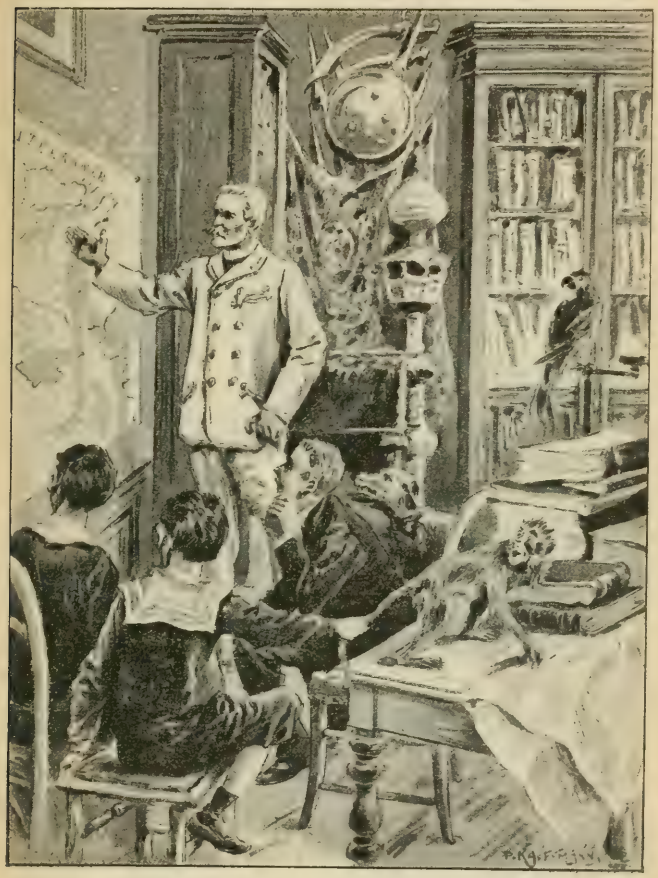
M. Martin aimait ces enfants comme s'ils avaient été les siens, et lui-même priait son frère, que la direction d'une importante maison de commerce retenait à Paris, de les lui envoyer dès la fermeture des classes. Il aimait leur babil, leurs jeux, leurs réflexions naïves et charmantes, et prenait plaisir à leur raconter mainte histoire de voyages.

Un jour, qu'ils lui demandaient le récit de quelque expédition lointaine :

— Voulez-vous connaître les pays où poussent les plantes que vous voyez dans cette serre et où l'on rencontre des perroquets et des singes ? leur dit-il.

— Oh ! oui, firent les enfants.

— Eh bien ! si vous êtes capables de m'écouter plusieurs



Le capitaine Martin et ses neveux.

jours de suite, je vous conduirai successivement dans les cinq parties du monde, dans des contrées très différentes, habitées par des peuples noirs, jaunes ou rouges. Sur toutes

ces contrées flotte cependant le même drapeau : le drapeau de la France.

Les enfants étaient enthousiasmés. Tous promirent d'être attentifs, même le petit Paul, un espiègle de huit ans, qui

Planisphère terrestre, avec les itinéraires des navires

espérait savoir pourquoi le singe, Jojo, pouvait se suspendre aux arbres par sa queue, dont il se servait comme d'une cinquième main.

Le lendemain matin, les enfants jouaient déjà dans le jardin, quand le capitaine les appela. Ils ne se firent pas prier. Sur un signe de leur oncle, ils s'assirent devant une carte de l'Algérie-Tunisie suspendue au mur (fig.).

— Ce n'est donc pas un voyage véritable que nous allons faire ? dit Paul à l'oreille d'Auguste.

— Non, répondit le capitaine qui avait entendu. C'est sur la carte que nous voyagerons ; cela vaudra mieux pour

qui font le service des colonies françaises.

vous surtout, monsieur Paul. Vous êtes trop taquin et trop turbulent ; les animaux que nous pourrions rencontrer ne seraient peut-être pas disposés à se laisser tirer la queue, comme Sultan ou Jojo.

Allons ! assez bavardé comme cela, et en route !

LIVRE I

EN ALGÉRIE : D'ALGER A CONSTANTINE

---

1. EN ROUTE POUR ALGER.

— Pour quel pays partons-nous d'abord, mon oncle? demanda le petit Paul.

— A tout seigneur, tout honneur! Nous commençons notre voyage par l'Algérie, notre belle colonie de l'Afrique du Nord.

— Je connais ce pays-là, dit Paul; je sais qu'il est situé en face de la France, de l'autre côté de la Méditerranée.

— Tu es déjà savant! fit, en souriant, M. Martin.

— Oh! non, mon oncle, mais j'aime beaucoup la géographie et lorsqu'en lisant je rencontre le nom d'une contrée ou d'une ville que je ne connais pas, je ne manque jamais d'en chercher la place sur la carte.

— Et tu agis sagement, mon enfant. **Apprendre la géographie sans carte, c'est aussi sot que lire des mots sans savoir ce qu'ils signifient;** c'est apprendre comme un perroquet, comme Jacquot, qui ne comprend pas le sens des paroles qu'il prononce. Mais revenons à l'Algérie. Dis-nous, Louis, ce que tu ferais pour te rendre à Alger?

Louis, un grand garçon de douze ans, était un élève studieux, qui avait passé avec félicitations l'examen du certificat d'études. La question de son oncle ne l'embarrassa donc point.

— Je retournerais à Paris, dit-il, et j'irais prendre, à la gare de Lyon, le train pour **Marseille** (fig.).

Marseille, ajouta l'enfant, est le port le plus important de la France. Ses nombreux bassins reçoivent des navires venus de tous les points du globe; mais c'est surtout avec les ports

de la Méditerranée, avec ceux de l'Algérie-Tunisie, en particulier, que cette ville est en relations fréquentes. Des paquebots partent chaque semaine de Marseille pour Alger, Oran,

Marseille. — Le vieux port (dessin d'après nature).

Tunis, etc. Sur un de ces navires, nous traverserons la Méditerranée et nous arriverons à Alger.

— Tu vas un peu vite, fit M. Martin. N'as-tu donc rien à nous dire de cette traversée? Non? Eh bien! c'est moi qui te remplacerai. Au sortir du port, le vaisseau file à peu près droit au sud. A la moitié de sa route environ, il passe au large des îles *Baléares*, qui appartiennent à l'Espagne, mais dont les habitants émigrent en grand nombre en Algérie, depuis qu'elle est devenue française.

Au delà des Baléares, plus de terres, jusqu'à la côte d'Afrique. Si la tempête ne vient pas contrarier la marche du navire, trente heures après avoir quitté Marseille, cinquante heures seulement après son départ de Paris, le voyageur est en vue des maisons blanches d'Alger.

2. TROIS MILLE ANS D'HISTOIRE EN UN QUART D'HEURE.

— Avant de pénétrer sur la terre algérienne, dit M. Martin à ses neveux, il est nécessaire que vous sachiez quels sont

les peuples qui l'habitent, ceux qui lui ont imposé leur domination ou leur civilisation, car ce pays avait été colonisé près de 1000 ans avant que la Gaule fût conquise par les Romains.

L'Afrique septentrionale, dit-il, a été habitée de tout temps par les **Berbères**, hommes de race blanche, plutôt brune, belliqueux et fiers, mais divisés. Aussi furent-ils la proie des peuples plus civilisés qui, de bonne heure, s'établirent dans leur pays.

I. Vers l'an 880 (av. J.-C.) des **Phéniciens** *, venus de la Méditerranée orientale, se fixèrent près de l'endroit où est actuellement Tunis. La ville qu'ils fondèrent, *Carthage*, fut une des plus belles et des plus puissantes de l'antiquité. Les Phéniciens étaient surtout des commerçants habiles et des navigateurs; ils s'établirent de préférence sur les côtes, et, malgré la longue durée de leur domination (plus de 700 ans), la civilisation carthaginoise ne pénétra guère que dans la contrée nommée aujourd'hui Tunisie.

II. Un autre peuple fit mieux. Les **Romains** prirent Carthage (146 av. J.-C.), puis s'emparèrent de toute l'Afrique du Nord. De nombreux Romains, des colons comme nous dirions à présent, passèrent la Méditerranée : ils aménagèrent le pays pour la culture des céréales et de l'olivier. La Tunisie produisait alors tant de blé qu'on l'appelait le *Grenier de Rome*. Les grandes villes se multiplièrent : leurs monuments grandioses nous étonnent encore. *Sous la domination romaine, la prospérité de l'Algérie-Tunisie fut au plus haut point.*

III. La décadence commença au ve siècle de l'ère chrétienne, avec les invasions des Barbares dont l'Afrique romaine souffrit comme la Gaule. Elle s'accentua, quand les **Arabes**, après la mort de leur prophète * *Mahomet* (632), envahirent l'Afrique méditerranéenne, et lui imposèrent leur religion (*l'islamisme*) par le sabre. Il ne se trouva pas, en ce pays, un Charles Martel pour repousser les musulmans. Des tribus arabes vinrent en foule en Tunisie, en Algérie, et se mêlèrent aux Berbères qui acceptèrent la religion de Mahomet. Pendant 800 ans, les Arabes dominèrent en Algérie : leur influence sur cette contrée fut si grande qu'*aujourd'hui tous les indigènes* *, *sans distinction de races, sont musulmans, et que la grande majorité parle arabe.*

IV. En 1516, au début du règne de François Ier, des **pirates turcs** s'emparèrent d'Alger. A partir de cette époque, cette ville ne fut plus qu'un repaire de bandits. De là, les Turcs s'élançaient sur la Méditerranée et faisaient la chasse aux navires européens. Les chefs de ces forbans, les *deys d'Alger*, s'en-

richissaient des dépouilles des vaincus. Pendant les trois siècles qu'il dura, ce gouvernement de pillards acheva de ruiner l'Algérie ; le pays était dans un état de misère profonde, quand la France mit fin à ce pouvoir fondé sur le brigandage et le crime.

En somme, malgré les diverses dominations qui ont passé sur l'Algérie, la *majorité des indigènes* est composée de Berbères, mais si fortement arabisés qu'on les a confondus longtemps avec les Arabes qui vivent au milieu d'eux.*

— Voilà, dit Louis quand le capitaine eut fini, un résumé bien rapide de l'histoire d'Algérie ! Vous avez parcouru, mon oncle, 3 000 ans d'histoire en moins d'un quart d'heure !

— Cependant, fit Paul, je n'oublierai pas, je crois, les peuples qui ont successivement possédé l'Algérie, car j'en ai reconnu plusieurs dont notre maître nous a longuement parlé en classe : les *Romains*, qui ont aussi conquis et civilisé la Gaule, et les *Arabes*, que Charles-Martel a repoussés à Poitiers, en 732.

— Bien cela, mon petit homme, lui dit amicalement son oncle. Je vois avec plaisir que les leçons de l'école t'ont profité et je t'en félicite. Tu recueilleras dès à présent le fruit de ton application, en suivant avec plus de facilité le voyage que je vous ai promis.

3. CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE PAR LES FRANÇAIS (1830-1847). — LUTTE DE BUGEAUD CONTRE ABD-EL-KADER.

En prononçant ces derniers mots, M. Martin avait regardé Auguste, qui baissa les yeux. Quoique bon petit garçon, Auguste n'était pas le modèle des écoliers. Trop souvent son maître était obligé de le punir pour son défaut d'attention et sa paresse d'esprit. Il avait deux ans de plus que son jeune frère, et celui-ci promettait de le dépasser bientôt, car Paul aimait le jeu, mais il aimait aussi l'étude, et ne perdait point de temps en classe. Cependant, comme Auguste avait un excellent naturel, le reproche indirect du capitaine le toucha. Il se promit de devenir un bon écolier, et, sans faire à M. Martin de vaines protestations, il résolut de suivre ses

causeries avec une attention soutenue, et de prendre part à l'entretien le plus souvent possible.

— Ainsi, se dit-il, mon oncle verra mieux que par des promesses les efforts que je ferai pour m'instruire.

Et il écouta avec plus d'application que jamais le récit de la conquête de l'Algérie, que commençait M. Martin :

Le 30 avril 1827, le dey, dans un accès de colère, s'emporta jusqu'à frapper le consul* de France avec le manche de son chasse-mouches (fig.). *Insulter ou frapper le représentant d'une*

Le coup d'éventail.

nation, c'est insulter ou frapper cette nation elle-même. La France, ainsi bravée, devait se venger d'une manière éclatante. Une magnifique flotte débarqua une armée de trente-sept mille hommes à *Sidi-Ferruch*, à l'ouest d'Alger. La ville des deys fut tournée et attaquée par terre, le château-fort de l'Empereur, qui la défendait, fut détruit, et, *le 4 juillet* 1830, *l'armée française entrait à Alger.*

La guerre semblait finie : elle ne faisait que commencer. Les musulmans détestent les chrétiens. Les Algériens, que nous avions délivrés de la tyrannie des Turcs, virent en nous des infidèles*, des ennemis, et non des libérateurs. Il fallut conquérir les diverses régions de l'Algérie, enlever les villes une à une. La grande cité de *Constantine* nous coûta deux expéditions meurtrières. La première, entreprise au milieu de l'hiver, échoua malgré la bravoure de nos soldats. La seconde, mieux préparée, nous livra Constantine, grâce à l'intrépidité de **Lamoricière** (fig.) et de ses *zouaves* (fig.) qui prirent la ville d'assaut (1837).

Ce fut dans l'Algérie occidentale que la lutte fut le plus rude.

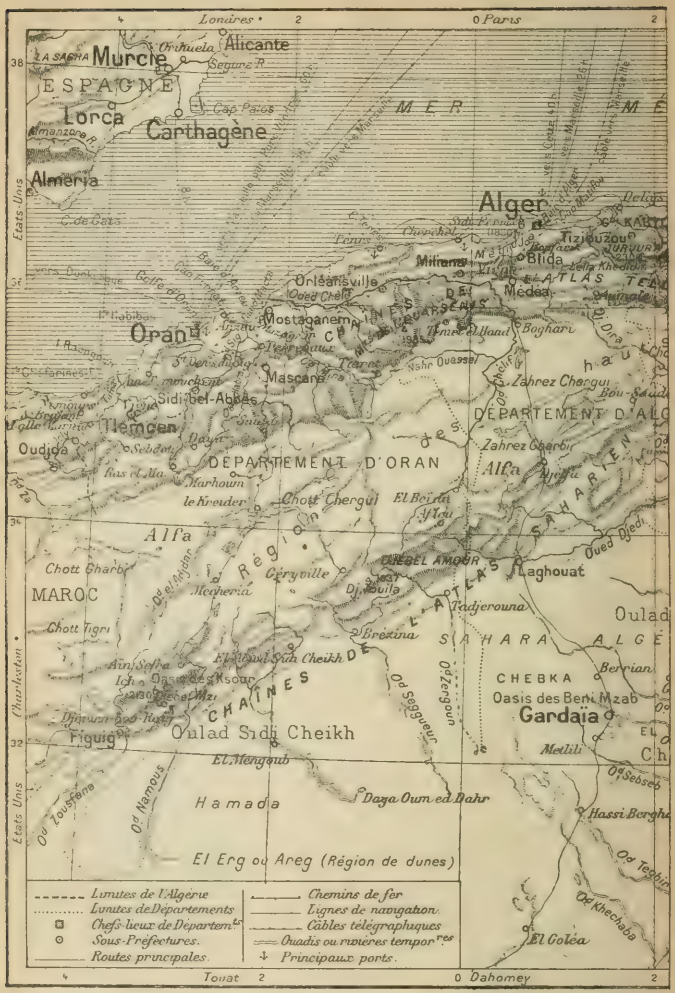
Là, un simple chef arabe, le bey* de Mascara, **Abd-el-Kader** (fig.), persuada aux musulmans qu'il était un second prophète *, et, après avoir groupé autour de lui tous les fanatiques, entreprit contre nous une véritable guerre sainte. La tactique qu'il adopta convenait admirablement à ses soldats indiscipliné. Il savait la supériorité de nos armées en bataille rangée et évitait avec soin une rencontre où il aurait eu le dessous; mais il harcelait nos troupes, puis fuyait devant elles et les attirait dans les endroits écartés, déserts, pour les y massacrer en détail; ou bien, quand le manque de vivres les obligeait à rétrograder, il attaquait l'arrière-garde et enlevait les traînards.

Lamoricière (1806-1865). — Vaillant général qui se rendit célèbre dans les guerres algériennes. Les Arabes disaient qu'*il mâchait de la poudre depuis le lever du soleil jusqu'à son déclin.*

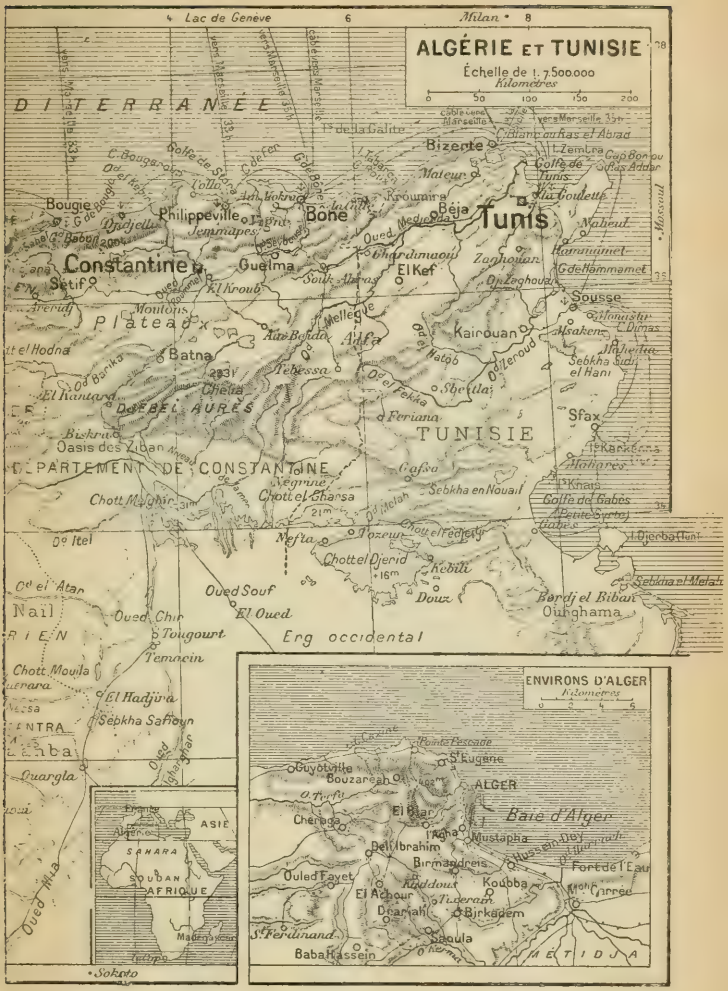
Heureusement, Abd-el-Kader rencontra dans le général **Bugeaud** (fig.) un adversaire redoutable. Bugeaud sut rendre nos armées plus légères, afin de poursuivre sans relâche cet ennemi insaisissable. La grosse artillerie fut remplacée par des pièces de montagnes plus facilement transportables; nos soldats n'emportèrent point de vivres, mais ils s'efforcèrent de découvrir les greniers souterrains où les Arabes mettent leurs grains en réserve; ils enlevèrent leurs bestiaux: ils firent ce que les Arabes appellent eux-mêmes des *razzias* *.

Zouave. — Au début de la guerre d'Algérie, les zouaves étaient composés d'indigènes * de la province de Constantine, appelés *zouaouas*; de là est venu leur nom.

Ainsi poursuivi sans trêve, Abd-el-Kader s'enfuit sur les hauts plateaux qui couvrent l'intérieur de l'Algérie. C'est là que le jeune **duc d'Aumale**, fils du roi Louis-Philippe, surprit sa *smala*, sa garde fidèle, composée de sa très nombreuse famille et des tribus qui ne l'avaient point abandonné. Les cinq cents cavaliers du duc d'Au-



Algérie-Tunisie — L'Algérie est plus grande que la France, si l'on compte les soient cultivables. L'Algérie est divisée en trois départements ou provinces. Il est semblent en rien à ceux de la France. — La **Tunisie** est environ 4 fois plus petite que la



vastes étendues du Sahara algérien. En réalité, il n'y a que les terres du Tell qui préférable d'employer ce dernier terme, parce que les départements algériens ne res- France et 5 fois plus petite que l'Algérie.

male fondirent à l'improviste sur cet assemblage étrange de guerriers, de femmes, d'esclaves et de troupeaux, et firent cinq mille prisonniers (1843).

Abd-el-Kader, privé de ses guerriers, alla chercher un refuge auprès de l'empereur du Maroc. Mais Bugeaud remporta sur les Marocains une victoire décisive près de l'*Isly*, petite rivière située non loin de la frontière algérienne. Abd-el-Kader, chassé du Maroc, rentra en Algérie. Mais, traqué de toutes parts, il com-

Bugeaud (1784-1849). — Maréchal de France, gouverneur général de l'Algérie de 1841 à 1846. Il poursuivit un double but : vaincre les Arabes et coloniser le pays. Sa devise était *ense et aratro*, par l'épée et par la charrue.

Abd-el-Kader (1807-1883). — Après sa soumission, Abd-el-Kader vécut à Damas (Turquie d'Asie) et resta jusqu'à sa mort un ami fidèle de la France. Il avait juré de ne jamais retourner en Algérie. Il tint son serment.

prit que la lutte devenait impossible et se rendit au général Lamoricière (1847).

Depuis cette époque, bien des insurrections partielles éclatèrent en Algérie ; elles furent promptement réprimées. Aujourd'hui l'Algérie est complètement pacifiée et se relève des ruines que des siècles de barbarie y ont accumulées ; mais n'oubliez pas, mes enfants, au prix de quels efforts, de quels sacrifices, notre civilisation a pu répandre ses bienfaits sur ce pays, si largement arrosé de sang français.

Le capitaine se tut. Les enfants se communiquèrent leurs réflexions sur la conquête de l'Algérie.

— Si nous possédons ce pays, dit Auguste, c'est pourtant à un coup d'éventail que nous le devons !

— C'est surtout, rectifia Louis, à l'habileté de Bugeaud, à la bravoure de Lamoricière, du duc d'Aumale...

— Oh ! s'écria Paul, que j'aurais voulu assister à la prise de la smala, voir les cavaliers du duc d'Aumale culbuter les tentes des Arabes !

— Je vous reconnais bien là, monsieur l'amateur de tapage, lui dit son oncle en lui pinçant doucement l'oreille. Vous ne rêvez que luttes et cris. Eh bien ! soyez content : l'arrivée à Alger vous donnera pleine satisfaction sous ce rapport.

4. LA BLANCHE ALGER. — DES PORTEFAIX EFFRONTÉS. — LA VILLE EUROPÉENNE.

Quand le paquebot entre dans le port, les passagers, massés sur le pont, contemplent la blanche **Alger** (fig.), dans toute sa beauté. En bas, s'étale la ville neuve, la ville européenne ; en haut, c'est la vieille ville, la ville arabe ; à gauche, apparaissent des coteaux, couverts de jardins et de villas, au delà desquels se montrent les hautes montagnes de la Kabylie. C'est un magnifique panorama *.

A peine débarqué, le voyageur est arraché brusquement à la contemplation de ce spectacle enchanteur : une nuée d'effrontés portefaix, des gamins pour la plupart, se disputent ses bagages. L'un emporte une valise, l'autre un carton, un troisième se saisit des cannes et des parapluies, et tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Un franc éclat de rire de petit Paul, fort amusé par ce récit, interrompit le capitaine.

— Tu ne rirais pas de si bon cœur, lui dit son oncle, si tu voyais tes bagages aux mains de jeunes vauriens qui ne payent pas de mine. Ces portefaix ont vite fait de plonger la main dans votre poche et de vous alléger de votre portemonnaie. Heureusement les agents de police dispersent ces commissionnaires peu scrupuleux, et les nouveaux arrivants peuvent gagner la ville.

Alger a été bien transformée par la civilisation française. On ne reconnaît plus dans ce port, où tant de navires entrent librement, dans cette ville où résonne le cri strident des locomotives, le lieu, maudit de tous les marins, où les pirates turcs venaient mettre en sûreté le produit de leurs vols. Cependant ne croyez pas qu'elle soit identique aux ports français. Dès les premiers pas on est étonné par la variété des types et des costumes : on trouve là, outre les indigènes* et les Français, des échantillons de tous les peuples méditerranéens : des Espagnols, des Italiens, des Marocains, des Tunisiens, des Maltais*, des Grecs ; on y voit même beaucoup d'Allemands et d'Anglais. Tous ces gens, d'allures et de mœurs si différentes, se croisent, se parlent dans vingt langues, se heurtent, se pressent devant les riches magasins où s'étalent les productions de l'Europe et de l'Afrique, où l'on voit, à côté des articles de Paris, des poteries arabes, des tapis d'Orient, des bijoux kabyles, etc. En un mot, la ville européenne a le mouvement et la vie à la fois d'un grand port et d'une capitale.

Alger (90 000 habitants, plus de 150 000 avec sa banlieue). — Une large voie, supportée par des arches de 20 mètres de hauteur, domine le port d'Alger : c'est le boulevard de la République, bordé de belles maisons à 5 ou 6 étages comme dans les grandes villes de France. Derrière la ville européenne, s'étagent les maisons de la ville arabe.

5. ALGER (SUITE). — LA VILLE ARABE. — MAISONS MAURESQUES. — MURS BLANCS ET TERRASSES.

— Si nous quittons les bas quartiers, dit le capitaine, et si nous gravissons la colline au sommet de laquelle s'élève encore la Kasbah, l'ancienne citadelle des Turcs, nous pé-

nétrons dans la ville arabe. Aux larges voies bien tracées et bien entretenues, succèdent des rues étroites et tortueuses où la lumière pénètre difficilement. Quelques-unes ont à peine un mètre de largeur.

— Ce sont plutôt des corridors, fit Auguste.

Une place de la vieille ville à Alger (dessin d'après nature).

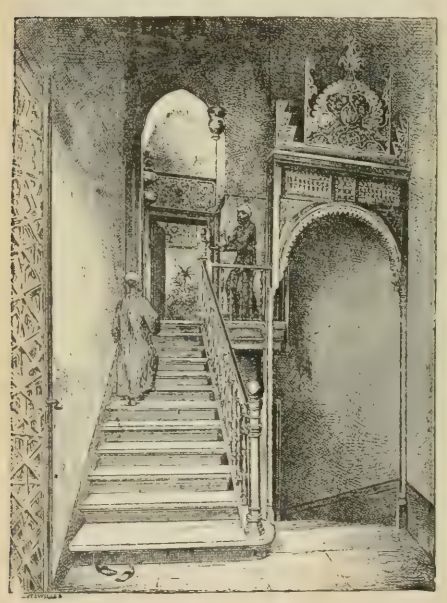
— Tu as dit le mot juste ! ce sont des corridors, assez obscurs, car ils sont voûtés en plus d'un endroit. Les étages des maisons qui les bordent avancent les uns sur les autres jusqu'à rejoindre ceux d'en face.

Les maisons arabes ressemblent fort à des prisons, avec leurs murs aux fenêtres rares, et leurs portes massives aux lourdes ferrures. Ajoutez à cela, la pente raide des couloirs sombres qui servent de rues, les escaliers nombreux qu'on

est obligé de gravir, et vous aurez une idée de la vieille Alger (fig.).

— Elle n'est pas gaie, cette ville, dit Paul. Je crois que j'aurais peur de m'y promener tout seul. Est-ce qu'on n'y rencontre personne?

— Rassure-toi, dit le capitaine, si elle n'a pas le bruit, le va-et-vient de la ville française, ce n'est pas un désert. Les rencontres qu'on y fait sont mêmes très variées. Tenez, continua-t-il, en mettant quelques photographies sous les yeux des enfants : ici, un dévot musulman se prosterne devant le tombeau d'un saint; là, un barbier, établi en plein air, coupe les cheveux de ses clients; voici des négresses vendant de petits pains parfumés, des marchands de beignets et de gâteaux de miel ; si l'on ne voyait au milieu de cette foule quelques spahis *, au manteau rouge, on pourrait se croire à mille lieues de la France.



Maison mauresque (intérieur). — Les riches maisons mauresques sont ornées de colonnes et de pavés de marbre, de tapis magnifiques. Les portes, les rampes et les balustrades sont en bois précieux, les plafonds finement sculptés. Dans les cours, des jets d'eau murmurent au milieu des plantes.

— Quelle est cette femme, dont le voile cache toute la figure à l'exception des yeux? demanda Auguste.

— C'est une Mauresque. On désigne sous le nom de **Maures** et de **Mauresques** les musulmans, de race très mêlée, habitant les villes. Ils sont généralement paisibles et

doux. Les plus riches passent leur vie dans l'oisiveté, au sein de leurs magnifiques demeures (fig.).

— Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que les maisons de la vieille ville ressemblent à des prisons? fit remarquer Louis à son oncle.

— Oui, mon ami, mais c'est ici le cas de répéter le proverbe : **Il faut se défier des apparences.** Le riche musulman jouit seul de ses trésors et se garde bien de les étaler aux yeux des étrangers. Son habitation peut être décorée à l'intérieur comme un palais; elle ne présente aux regards du

Maison mauresque, vue extérieure (dessin d'après nature).

passant que des murs blanchis à la chaux, percés d'étroites fenêtres grillées (fig.).

— Pourquoi blanchir ainsi les murs? demanda Auguste.

— Avant de répondre à ta question, dis-moi, n'as-tu rien remarqué en passant, l'été, près de murs blancs frappés par le soleil?

— Si. J'ai constaté qu'il fait, près de ces murs, une chaleur insupportable.

— C'est qu'en effet, reprit le capitaine, le blanc possède la propriété de renvoyer la chaleur lumineuse au lieu de s'en laisser pénétrer. Une muraille blanche, un vêtement blanc peuvent donc préserver, en partie, notre logis ou

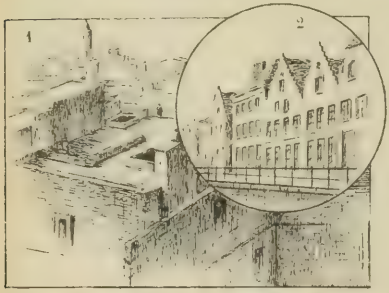
notre corps de la chaleur des rayons solaires. Grâce à leurs murs, d'une blancheur éclatante due à la chaux, les Arabes jouissent dans leurs demeures d'une température douce, tandis qu'à l'extérieur la chaleur est intense. Le soir, il fait plus frais, et les habitants montent sur leurs *terrasses* (fig.).

— Alors, dit Paul, en Algérie, on se promène sur les toits!

— Oui, les terrasses des maisons se prêtent assez aux promenades nocturnes des Arabes.

— Est-ce seulement pour ne pas courir le risque de tomber que les toits ne sont pas inclinés comme chez nous? demanda Auguste.

— Non, mon enfant. La forme des toits, comme la couleur des murs, tient au climat. Dans nos régions, il pleut souvent : pour favoriser l'écoulement des eaux, il faut que les toitures de nos maisons soient inclinées ; elles le sont encore davantage dans les pays très humides : la Belgique, la Hollande, la Norvège (fig.). Au contraire, dans les pays méditerranéens, où les pluies sont rares, la pente des toits est nulle. Comme vous pouvez vous en rendre compte par ces deux exemples, *le climat d'un pays exerce une grande influence sur son architecture.*



1. Toitures des pays secs (terrasses). **2. Toitures des pays humides.**

6. LES GRANDES RÉGIONS NATURELLES DE L'ALGÉRIE : TELL, HAUTS PLATEAUX, DÉSERT. — LE CLIMAT RUDE DE L'ALGÉRIE.

Pour visiter l'Algérie, il fut convenu entre le capitaine et ses neveux qu'on prendrait le chemin de fer. Cela amusait les enfants de penser qu'ils voyageraient sur la carte, comme ils auraient pu voyager réellement. Cependant, Paul, crai-

gnant de ne pas voir assez de pays, fit remarquer que la voie ferrée suit presque toujours une direction parallèle au rivage de la mer.

— Ainsi, dit-il, nous ne pénétrerons pas tout de suite dans l'intérieur. Pourquoi le chemin de fer, en quittant Alger, ne se dirige-t-il pas vers le centre de l'Algérie?

— En France, dit Louis à son tour, les grands ports communiquent tous avec l'intérieur par le chemin de fer.

— Mais nous sommes en Algérie, dit M. Martin, non en France, ne l'oublions pas. Notre patrie a un centre, qui est Paris. Ici, il n'y en a pas. Le pays le plus fertile et le plus peuplé n'est pas l'intérieur de l'Algérie, c'est la région voisine de la mer, c'est le **Tell**; c'est celle que parcourt le chemin de fer et que nous visiterons tout d'abord.

Sur la côte, ou **Sahel**, le climat est généralement doux : il se passe parfois dix ans, vingt ans même, sans qu'on y voie de la neige. Mais à mesure qu'on avance dans l'intérieur, le climat devient plus rude et la terre se montre plus avare de ses biens. Les chaînes de montagnes algériennes, parallèles à la côte, empêchent les souffles maritimes de pénétrer assez avant dans le pays.

— C'est vrai! dit Louis; je n'avais jamais remarqué la direction de ces chaînes.

— En certains endroits, ajouta le capitaine, les plus hautes montagnes sont au bord de la mer; en d'autres, elles en sont très éloignées. Tantôt des plaines assez larges séparent ces massifs, tantôt des vallées étroites sont encaissées entre deux chaînes parallèles. *Le Tell, pays fort inégal,* comme vous voyez, *a un climat aussi inégal que son sol.* Certains lieux élevés du Tell ont des hivers très rigoureux. Puis, après un court printemps, quelques jours suffisent pour amener une chaleur de fournaise.

Ce climat, aux brusques variations, surprit beaucoup les enfants. Jusqu'ici, ils s'étaient figuré que l'Algérie était un pays merveilleux où tout poussait sans effort, où le ciel était toujours bleu, la température toujours douce, où la neige et la glace étaient inconnues.

— Je n'aurais jamais cru, dit Louis, qu'on eût à redouter le froid en Afrique comme en France.

— Et vous dites, mon oncle, fit Auguste, que le Tell est la région la plus riche et la plus peuplée de l'Algérie, malgré ce climat rude ?

— Oui, car les autres régions subissent des écarts de température plus grands encore. Au delà du Tell, les **hauts plateaux**, dont l'altitude varie de 700 à 1 000 mètres, sont balayés par les vents qui y circulent librement. Selon que ces vents viennent du nord ou du sud, la température est glacée ou brûlante. La neige, qui est une exception dans le Tell, est très abondante sur les plateaux. Il n'est pas rare d'y voir le thermomètre marquer 8 ou 9° au-dessous de zéro en hiver, et 45° au-dessus en été. Dans la même journée, il y a des écarts considérables entre le froid glacial du matin et la chaleur torride de l'après-midi.

— Brr ! fit Paul, quel climat rigoureux !

— Ce n'est pas tout ! au midi des hauts plateaux, s'étend le **Sahara**...

— Ici, du moins, il fait toujours chaud, dit Paul.

— Oui, très chaud... quand il ne fait pas froid.

— Gèlerait-il aussi dans le désert ? demanda Louis d'un air incrédule. Cependant j'ai toujours entendu répéter qu'il y fait une chaleur d'enfer.

— Rien n'est plus vrai, et pourtant on y voit aussi de la glace : les variations de température y sont brusques et redoutables. On a observé jusqu'à 60° d'écart entre le froid de l'hiver et la chaleur de certaines journées d'été. Ce climat, aux températures extrêmes, est celui de toutes les grandes masses continentales, peu soumises aux influences maritimes. On l'appelle, pour cette raison, *climat continental*. Les contrées voisines des océans jouissent au contraire d'une température plus égale ; les variations y sont moins brusques et moins grandes.

— Alors, dit Louis, toute l'Algérie est soumise au climat continental ?

— Avec cette restriction que dans la région la plus proche de la mer, le Tell, les variations de température sont moins grandes que sur les plateaux et dans le désert. Le climat du Tell rappelle un peu celui de nos provinces méditerranéennes, surtout celui des Cévennes et de nos pays de l'est :

Provençaux, Cévenols, Francs-Comtois même s'acclimatent * mieux dans le Tell algérien que les habitants de la Guyenne ou de la Gascogne.

7. LA FORMATION DES PLUIES. — CAUSES DE LA SÉCHERESSE EN ALGÉRIE.

Les dernières paroles du capitaine surprirent assez les enfants. Louis demanda quelques explications à son oncle.

— Pourquoi, dit-il, les Francs-Comtois supportent-ils mieux le climat du Tell que les Gascons, dont le pays est cependant plus rapproché de l'Algérie?

— Parce que, dit le capitaine, les provinces situées sur l'Atlantique sont bien plus humides que celles de l'est ; tu dois savoir pourquoi, Louis?

— Oui, dit l'enfant, c'est au-dessus de l'Océan que se forment les nuages, car, sous l'influence de la chaleur solaire, l'évaporation est très grande à la surface de l'énorme masse liquide. Les vents, venus de l'Océan, amènent avec eux les nuages et la pluie. Ainsi, à Paris, les vents d'ouest sont toujours pluvieux.

— Je comprends bien ce que dit Louis, fit Paul ; mais nous voici loin de l'Algérie, ajouta-t-il d'un air contrarié.

— Nous y revenons, au contraire, fit M. Martin. A la surface de la Méditerranée, mer fermée, si petite en comparaison du vaste Atlantique, il se forme peu de nuages et par suite peu de pluies. Les pays méditerranéens sont donc généralement secs. On ne peut guère y acclimater * avec succès les hommes, les animaux et les plantes des contrées humides de l'Océan ; ceux de nos frontières de l'est, supportant bien la sécheresse et les températures extrêmes, y réussissent beaucoup mieux.

Or, l'Algérie est très sèche. La mer ne la baigne que d'un côté, au nord. Seuls, les vents venant de cette direction amènent la pluie. Le Tell, mieux situé que les autres régions, en reçoit davantage. Cependant, si c'était un pays plat, ou si les vallées s'y ouvraient largement sur la mer, les vents humides, ne rencontrant pas d'obstacle, emporteraient au loin les nuées bienfaisantes. Tout au contraire, vous savez que les montagnes y sont nombreuses et disposées parallèlement à

la côte : comme une muraille, elles barrent la route aux vents marins, et les nuages restent accrochés à leurs flancs (fig.).

Sur les hauts plateaux, plus éloignés de la mer, les pluies

Nuages accrochés aux flancs d'une montagne
(dessin d'après nature).

sont plus rares encore. Le Sahara, séparé d'elle par tout le massif montagneux qui porte le nom d'**Atlas**, comprenant à la fois les hauts plateaux et les chaînes du Tell, ne reçoit pour ainsi dire pas de pluies.

— Aussi, dit Louis, c'est le pays de l'aridité.

— D'une façon générale, reprit le capitaine, on peut dire que l'Algérie est un pays sec, parce qu'elle est au bord d'une mer n'ayant que peu d'influence sur les terres qui la bordent, qu'elle n'a qu'un seul côté sur cette mer, enfin, que le relief de son sol s'oppose à la marche des vents humides.

8. DANS LE TELL. — LA PREMIÈRE VERTU DU COLON : LA PERSÉVÉRANCE. — LA MÉTIDJA : UN MARAIS PESTILENTIEL TRANSFORMÉ EN UNE PLAINE SAINE ET FÉCONDE.

— Je n'oublierai plus maintenant, dit Paul, que la région la plus fertile de l'Algérie, parce qu'elle est la plus arrosée, est le Tell ; mais je voudrais bien le visiter ce Tell, où le chemin de fer doit nous conduire.

— Eh bien ! dit le capitaine, partons donc.

Le jeune enfant poussa un soupir de satisfaction. Son oncle lui avait promis un voyage, et il tenait avant tout à voyager.

— Sur le quai d'Alger, s'écria M. Martin, la locomotive siffle. Déjà les maisons blanches ont disparu ; nous suivons le rivage de la mer. Nous passons non loin du *Jardin d'Essai*, où l'on *essaye* d'acclimater * les plantes qui peuvent convenir à l'Algérie.

Puis nous quittons la côte. Nous sommes dans une des régions les plus fertiles du Tell : la plaine de la **Métidja**.

Lorsqu'on se promène à travers ces champs si bien cultivés, ces vergers chargés de fruits magnifiques, et qu'on aperçoit, au milieu des plantations, ces fermes aux toits rouges et aux volets verts, on se croirait au milieu des plus riches campagnes de notre belle France. Qui se figurerait aujourd'hui que cette plaine n'a été longtemps qu'un vaste marais aux miasmes mortels?

Quand les Turcs s'enfuirent devant nos armes, ils ne laissèrent derrière eux que la désolation : partout des ruines, des conduites d'eau crevées, des puits comblés ; des marécages aux eaux vertes et stagnantes empoisonnaient l'air de leurs effluves qui donnent, quand on les respire, une maladie dangereuse : la fièvre des marais, que les Italiens appellent *malaria* (mauvais air).

Combien de victimes du terrible mal sont couchées dans les cimetières de la Métidja ! Le village de **Boufarik** si florissant aujourd'hui, était tristement célèbre par son insalubrité. Un colonel, voulant y passer en revue une

compagnie de son régiment, ne trouva que trois hommes debout !

— Vraiment ! elle n'était pas gaie, l'Algérie de ce temps-là, dit Paul.

— Ce n'est pas tout. Dès que le soleil se cachait, les animaux sauvages (fig.), le *sanglier* aux défenses redoutables, l'*hyène* mangeuse de cadavres, la *panthère* au corps souple et rampant, le *lion* lui-même, sortaient des forêts et venaient faire un infernal concert autour des habitations. Le cultivateur, affaibli par la fièvre et les durs travaux de la terre, devait encore veiller la nuit pour protéger son verger contre les déprédations des singes voleurs et malins, ou défendre ses troupeaux contre la griffe du *seigneur à la grosse tête* (fig.).

Animaux sauvages de l'Algérie : panthère, hyène, chacal. Le dromadaire ou chameau à une bosse est l'animal domestique par excellence des Arabes.

— Ce nom vous met en gaieté, dit le capitaine aux enfants qui riaient. Il ne fait pas rire les Arabes qui désignent ainsi le terrible roi des animaux, dont les rugissements formidables faisaient retentir alors les échos de la Métidja.

Quand, lassé de cette lutte de tous les instants contre la nature et les animaux sauvages, le colon prenait un peu de repos, souvent un coup de fusil, tiré dans l'ombre par quelque Bédouin *, attendant sa proie depuis des heures, était la récompense de ces efforts incessants.

— Comment les colons purent-ils vaincre tant d'ennemis? demanda Auguste.

— Par la *persévérance*. Les conduites d'eaux furent réparées, des canaux creusés pour favoriser l'écoulement des eaux marécageuses, des arbres plantés partout pour absor-

ber les poisons de l'air et du sol, les maisons construites

Le seigneur à la grosse tête. — Le lion et la panthère, chassés sans relâche, sont très peu nombreux aujourd'hui en Algérie.

sur les coteaux, loin des bas-fonds où les végétaux décomposés par l'eau et le soleil tuaient plus sûrement que le poignard des indigènes. Après de longues années d'un labeur opiniâtre, la nature fut vaincue, les animaux sauvages furent refoulés dans leurs sombres repaires, et les Arabes eux-mêmes, comprenant l'inutilité de leurs crimes, se soumirent ; leurs descendants sont des cultivateurs ou des commerçants paisibles.

Oranger : rameau fleuri et fruit. — Les fleurs de l'oranger ont un parfum pénétrant. Ses fruits apparaissent en Algérie dès le mois de décembre. Chaque année, Blida exporte 10 millions d'oranges ou de mandarines.

Aujourd'hui, la Métidja est saine et féconde, riche et sûre. Certaines de ses villes sont de véritables lieux de délices ; une des plus coquettes est **Blida**, bâtie au pied de coteaux couverts de

vignes, au milieu de cinquante mille *orangers* (fig.).

Telle est la célèbre Métidja. Trente ans ont suffi pour faire d'un marais pestilentiel le séjour le plus charmant de l'Afrique française.

9. LA KABYLIE. — VILLAGES AU SOMMET DES MONTAGNES. — INTÉRIEUR D'UNE MAISON KABYLE. — HYGIÈNE DE L'HABITATION.

— Le train, continuant sa course vers l'orient, dit le capitaine, quitte bientôt la plaine pour des pays plus accidentés. De hautes montagnes se dressent à l'horizon : voici la **Kabylie**, la terre la plus élevée du Tell*, un des rares endroits où la race berbère (voir p. 14) s'est conservée presque pure.

Gravissons ensemble le plus haut pic kabyle, dont la pointe s'élance à 2 300 mètres au-dessus des mers. De là, nous découvrons une chaîne énorme qui, pareille à un vaste fer à cheval, enserre la Kabylie : c'est le **Jurjura**.

— Je me rappellerai facilement ce nom-là, dit Auguste ; je n'aurai qu'à penser au Jura.

— Bien, fit le capitaine. Mais que le rapprochement de noms ne te trompe pas sur l'altitude des monts kabyles. Il faut aller dans les Pyrénées pour trouver des montagnes françaises comparables à celles du Jurjura. Sur leurs pentes, couvertes de neige en hiver, les cascades, les torrents roulent tout l'été. Les sommets, rocheux et impropres à l'agriculture, nous apparaissent couronnés de villages qui semblent à cheval sur la crête des montagnes. Ils sont si nombreux que l'œil se fatigue à les compter.

Dirigeons-nous vers un de ces villages, en gravissant, au risque de nous rompre mille fois les os, l'étroit sentier de mulet qui y mène. Partout des champs de blé, d'orge surtout, s'étendent jusqu'au bord des plus affreux précipices ; quelques Kabyles sont obligés de se faire attacher à un pieu par une corde, afin de pouvoir labourer, sans crainte de tomber dans l'abîme.

Sur notre chemin, à chaque pas se dressent des oliviers, forts comme des chênes, et dans les branches desquels grim-

pent de gros ceps de vigne; des figuiers dont les petits fruits noirs ont une saveur délicieuse; des chênes, aux glands doux que mangent les Kabyles, et des frênes qui sont les vraies prairies du pays, car leurs feuilles servent à nourrir les bestiaux.

Une grande déception nous attend à notre arrivée dans le village. Beaucoup de maisons ne sont que de mauvaises cahutes, faites de branches entrelacées; des plaques de liège bouchent les interstices, et le plâtre est remplacé par les excréments des animaux domestiques.

— Pouah! fit Paul avec dégoût.

— Dans la rue, on se fraye avec peine un passage au milieu des ordures de toutes sortes que chacun laisse s'accumuler devant sa porte.

Franchissons, en nous baissant, l'entrée d'un logis kabyle. Une seule pièce est l'unique logement où vivent bêtes et gens. Un mur ayant à peine un demi-mètre de hauteur, partage cette chambre en deux parties inégales : la plus grande est réservée aux maîtres de la maison, l'autre aux animaux domestiques. Comme la rue, l'étable est d'une saleté repoussante : la litière des animaux n'est jamais changée et empoisonne l'air. Cette atmosphère infecte n'est pas renouvelée, car la porte est la seule ouverture de la maison; les fenêtres sont inconnues, les cheminées aussi. La fumée s'échappe tant bien que mal par les crevasses du plafond.

— Il est impossible de vivre dans une pareille maison, dit Louis.

— Cependant, mon ami, cinq ou six personnes, quelquefois davantage, vivent et dorment dans cette unique pièce dont la capacité serait à peine suffisante pour un homme. Pensez au cortège de maladies que causent l'absence de lumière, le manque d'air respirable et l'humidité du sol sur lequel les Kabyles étendent les tapis et les nattes qui leur servent de lits! L'anémie, les scrofules, les maladies d'yeux et la terrible fièvre typhoïde déciment les populations kabyles.

— Ce n'est pas étonnant, dit encore Louis. Les Kabyles ne savent donc pas qu'un homme ne peut vivre sans air ni

lumière? *Pour être saine, il faut qu'une chambre soit aérée souvent, que ses fenêtres soient, autant que possible, exposées au midi, afin que la chaleur du soleil chasse l'humidité.*

— Où as-tu appris ces choses? lui demanda son oncle.

— A l'école, dit l'enfant. Notre maître nous a longuement parlé de l'hygiène de l'habitation. A chaque récréation, en hiver, et toute la journée, en été, les fenêtres de la classe sont ouvertes, rien n'étant plus funeste à la santé qu'un air vicié.

— Eh bien! mon cher Louis, quand tous les Kabyles pourront, comme toi, aller à l'école et y apprendre l'hygiène, quand ils sauront que la cause de leurs maux réside dans le mauvais air qu'ils respirent, ils n'hésiteront pas à pratiquer des ouvertures dans leurs murs.

Leurs maîtres leur diront aussi que les animaux, comme les hommes, ont besoin de propreté pour vivre en bonne santé, que leur litière doit être souvent renouvelée, en un mot, qu'*une étable bien entretenue fait prospérer les bestiaux.*

Enfin ces écoliers deviendront propres sur eux-mêmes; ils se laveront aux sources, si nombreuses, de leur admirable pays; ils prendront aussi quelques précautions contre les rigueurs de la température, car, malgré l'altitude* de leurs villages, dont quelques-uns sont à plus de 1 000 mètres au-dessus de la mer, les Kabyles sont peu vêtus.

Avec l'hygiène de l'habitation, l'école leur enseignera l'hygiène du corps, dont la *propreté* est la base.

10. QUALITÉS DES KABYLES : ÉNERGIE, PRÉVOYANCE, SOBRIÉTÉ. — LES AUVERGNATS DE L'ALGÉRIE.

— Ces Kabyles, dit Auguste, sont des gens vraiment par trop malpropres.

— Pour moi, déclara Paul, je préférerais dormir à la belle étoile, plutôt que de passer la nuit dans une de leurs maisons, en compagnie des chèvres, des ânes et des bœufs.

— Là, là! fit M. Martin, ne nous vantons pas trop. Ton courage s'évanouirait bien vite, dès que tu entendrais glapir des centaines de chacals (fig. p. 32), et tu serais peut-être bien content de trouver un refuge, même dans l'étable.

Gardez-vous, mes enfants, de juger des gens sur la mine. Le Kabyle sale, crasseux même, j'en conviens, a des qualités de premier ordre. Avez-vous oublié déjà que la Kabylie est partout cultivée, que la moindre parcelle de terre arable y est utilisée? Est-ce donc une qualité si médiocre que de savoir faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, et cela, avec de mauvais instruments (fig.)?

Agriculteur kabyle (d'après une photographie). — Remarquez la charrue primitive de ce cultivateur.

Le Kabyle est un travailleur non seulement énergique, mais encore intelligent et prévoyant : il a souci du lendemain. On vous a vanté tant de fois à l'école les bienfaits de la *prévoyance* et de l'*épargne*, qu'il vous semble tout naturel de ne pas vivre au jour le jour, de penser aux besoins futurs, aux malheurs qui peuvent vous assaillir. Quand vous serez hommes, vous verrez que la prévoyance est une vertu plus rare que vous ne le pensez : **beaucoup de gens sont malheureux, faute d'avoir épargné, dans les jours de santé et de travail, de quoi se soutenir dans les heures de détresse.**

Ainsi que le paysan de nos campagnes, le Kabyle aime la terre qui l'a vu naître et qui le verra probablement mourir. Il n'hésite pas à la quitter, il est vrai, lorsque la misère l'y oblige, mais avec le secret espoir d'y revenir un jour, quand il aura fait fortune; et il a fait fortune quand il a amassé, en

travaillant sans relâche, de quoi s'acheter une vache ou un lopin de terre. Mais que de privations il endure, pour arriver à ce résultat ! On rencontre les Kabyles partout dans le Tell, voyageant toujours à pied, n'ayant pour toutes provisions que des figues et quelques galettes de pain noir.

Ils ont la *sobriété*, l'*endurance* des montagnards de la Savoie et de l'Auvergne, et, comme eux, ils viennent dans les villes gagner le pain que leur refuse la terre natale. On a pu les appeler avec raison *les Auvergnats de l'Algérie*.

— Mais la Kabylie est fertile, nous avez-vous dit, interrompit Louis.

— Sans doute, elle nourrirait tous ses habitants s'ils n'étaient pas si nombreux. La Kabylie est surpeuplée. Les Kabyles sont donc obligés d'aller se louer dans les champs des colons comme moissonneurs, ou dans les villes comme ouvriers. Ceux qui ont amassé quelques sous au service des colons reviennent au pays, parlant notre langue, qui s'introduit ainsi peu à peu dans cette Kabylie, si longtemps fermée à toute idée étrangère.

Laborieux, prévoyants, sobres, moins attachés que les Arabes à la religion musulmane, les cinq cent mille Berbères du Jurjura sont, après nos colons, le plus ferme espoir de notre Algérie.

11. LES PETITS KABYLES A L'ÉCOLE. — PARALLÈLE ENTRE PAUL ET UNE PETITE KABYLE A PROPOS D'UN ALBUM. — L'ALLIANCE FRANÇAISE.

— Vous paraissez, mon oncle, aimer beaucoup les Kabyles, dit Louis.

— Oui, mon enfant, je les aime, parce que je les connais. J'ai séjourné parmi eux : j'ai pu apprécier leurs qualités et, ce qui vaut mieux, leur désir de s'instruire, remarquable même chez les enfants. Dans toutes les écoles que j'ai visitées (fig.), j'ai constaté que les jeunes Kabyles ont en général l'esprit ouvert, cherchent à répondre souvent, écoutent toujours avec attention, bien différents en ceci de certains écoliers de ma connaissance qui viennent à l'école sans

goût, y perdent leur temps à bavarder, et s'intéressent plus à la mouche qui bourdonne ou à la porte qui s'ouvre qu'aux leçons de leur maître. Il y a, certes, d'excellents élèves dans nos écoles; mais je suis bien obligé d'avouer que dans les

École kabyle. — Photographie communiquée par « l'Alliance française ».

classes mixtes de l'Algérie, j'ai vu de jeunes Kabyles prendre le pas sur les petits Européens.

— Ils n'ont pas honte, dit Auguste, de se laisser dépasser par de petits barbares! J'ai été, jusqu'ici, un élève médiocre, je l'avoue, mais il m'aurait suffi de voir les écoliers kabyles si laborieux pour me donner du courage.

— Je n'en doute pas, lui dit son oncle. J'ai remarqué l'attention que tu prêtes à mes paroles, et j'ai compris que tu as pris une résolution énergique. Si tu persévères, tu peux être sûr de n'être pas inférieur aux Kabyles de ton âge.

— Et je persévérerai, mon bon oncle, dit Auguste, d'une voix que l'émotion faisait trembler quelque peu, je vous le promets. Lorsque je serai tenté d'être distrait ou pares-

seux, je me rappellerai comment travaillent les petits Kabyles. Cela me suffira.

— Où les progrès sont surtout remarquables, continua M. Martin, c'est dans les écoles de filles. J'ai eu la bonne fortune d'en visiter une, admirablement tenue par une institutrice de grand talent, qui a voué sa vie à améliorer le sort de ces populations intéressantes, et à leur faire aimer la France.

— Que c'est beau, un pareil dévouement! s'écria Louis.

— Heureusement, cet exemple n'est pas le seul. Ils sont plus nombreux qu'on ne le croit, ceux qui ont accepté la rude tâche d'implanter la civilisation française sur le sol africain et qui la remplissent avec une abnégation* qui va jusqu'au sacrifice de la vie. Hélas ! Les succès ne répondent pas toujours aux efforts. Ici, du moins, l'institutrice dont je parle a sa vraie récompense dans les résultats merveilleux qu'elle a obtenus. En entrant dans la classe je fus frappé tout d'abord de voir toutes les têtes bien peignées, les mains et les visages soigneusement lavés.

Les devoirs de ces écolières m'ont rempli d'admiration. Elles savent presque toutes écrire en français. Elles savent même faire des rédactions; quelques-unes m'ont semblé si bien écrites que je les ai copiées.

M. Martin prit alors sur un rayon de sa biblothèque un cahier relié, sur la couverture duquel se voyaient ces mots : *Devoirs d'écoliers kabyles*[1]. Il s'adressa ensuite à Paul :

— Dis-moi, mon enfant ? Pourrais-tu me décrire cet album de photographies que nous avons feuilleté ensemble tout à l'heure, à propos de la vieille ville d'Alger ?

— Ce n'est pas très difficile, répondit Paul. L'album est noir et doré sur tranches. Il a un joli fermoir et des coins argentés. Il est plein de photographies.

— C'est bien ; mais Jamina, une petite Kabyle, chargée du même travail, ne s'en est pas beaucoup plus mal tirée que toi. Lis son devoir, dit M. Martin, en présentant à Paul le cahier ouvert.

1. Ces devoirs sont empruntés à un article que Mme Arvède Barine a publié dans la *Revue Bleue*.

Paul lut :

« *Description d'un album de photographies.* — Il est de couleur noire, doré sur tranches, un joli fermoir; il est argenté aux coins, au milieu se trouve une jolie plaque d'argent. Je l'ai presque rempli de photographies. »

— Pour que ce devoir soit parfait, qu'y manque-t-il ? demanda le capitaine.

— Jamina aurait dû écrire, dit Louis, au lieu de « un joli fermoir », *il a un joli fermoir*

— Peu de chose, comme vous voyez, reprit l'oncle Martin. Voici un autre devoir. Une bourse contenant trois pièces de monnaie a été trouvée sur la route par deux petites filles de l'école. L'une proposait de partager l'argent, l'autre de le donner aux pauvres; une troisième, prise pour juge, fit la réponse suivante :

« J'ai dit à Dabia que ce n'était pas bien de sa part de garder ainsi l'argent d'autrui, et à Marguerite qu'elle avait bon cœur de venir ainsi en aide aux malheureux, mais qu'elle savait que l'argent ne lui appartenait pas et qu'elle aurait bien mieux fait de porter cet argent à la mairie. De cette façon, elle aurait agi en enfant honnête. »

Assurément, ajouta le capitaine, ce devoir n'est pas un chef-d'œuvre, mais il est écrit correctement. Ce qui me charme surtout, c'est de voir mettre en pratique par une enfant, dont les parents sont encore à demi barbares, les principes de morale qu'on lui a enseignés à l'école. Avec notre langue, nos idées pénètrent chaque jour davantage chez les Kabyles, que leurs qualités naturelles rapprochent déjà de leurs vainqueurs. Aussi, n'abusant pas du droit du plus fort, nous cherchons loyalement les moyens de les tirer de l'ignorance et de la barbarie.

— Pour cela, dit Louis, il faut multiplier les écoles en Kabylie. L'exemple que vous venez de nous citer le prouve.

— Le gouvernement de la France le sait. Chaque année, il crée de nouvelles écoles dans les centres un peu importants; il fonde des écoles de travail manuel, des écoles d'agriculture, où les jeunes Kabyles peuvent apprendre l'art de cultiver la terre avec nos procédés, nos instruments, plus

perfectionnés que les leurs. Mais cette œuvre sera longue parce qu'elle est coûteuse : il faut beaucoup d'argent pour bâtir des écoles, rétribuer les professeurs et acheter le matériel nécessaire à l'enseignement. Encore, si nous n'avions que les Kabyles seuls à instruire ! mais les *indigènes* de l'Algérie sont nombreux : plus de trois millions et demi.* Nous ne voulons pas les délaisser.

— Dans nos autres colonies, faudra-t-il aussi instruire les indigènes? demanda Paul.

— Sans doute, le plus que nous pourrons

— Il faudra tellement d'argent, que les finances de la France ne pourront peut-être pas y suffire, fit observer Louis.

— C'est vrai, notre pays doit payer d'abord l'instruction de tous ses enfants, avant de songer à celle des petits Arabes ou des négrillons. Pourtant, apprendre notre langue aux indigènes* de nos colonies, leur donner par l'école des sentiments élevés, les civiliser en un mot, pour les rendre dignes d'entrer dans la grande famille française où nous voudrions les accueillir, c'est une belle œuvre aussi! Faudrait-il donc y renoncer, faute d'argent?

— Ce serait un malheur, dit Louis.

— Oui, un malheur, non seulement pour eux, qui seraient privés des bienfaits de la civilisation, mais encore pour la France.

— Pourquoi donc ? demanda Auguste.

— Parce que, en répandant notre langue dans le monde, nous faisons connaître la France, nous la faisons aimer, nous lui préparons des admirateurs, nous augmentons le nombre des clients qui achètent ses marchandises. Un bon Français, M. Pierre Foncin, inspecteur général de l'instruction publique, comprit cette vérité et fonda une association qui a pour but de répandre la langue française à l'étranger et surtout dans nos colonies. Chacun des membres de cette association paye tous les ans une somme déterminée, peu élevée, mais qui, ajoutée aux cotisations des autres sociétaires, contribue à entretenir ou à créer des écoles françaises dans les cinq parties du monde. Cette association porte le nom d'*Alliance française.*

— C'est un beau nom ! dit Louis. Je voudrais être un

homme pour faire partie de cette alliance de bons patriotes et contribuer comme eux à faire aimer la France.

12. LES HAUTES PLAINES DE SÉTIF. — LES ENNEMIS DU CULTIVATEUR ALGÉRIEN : SÉCHERESSE, GELÉES TARDIVES. — PLUS UN BIEN DEMANDE DE PEINE, PLUS ON EN APPRÉCIE LA VALEUR.

Quittant la montagneuse Kabylie, M. Martin transporta ses auditeurs dans une région d'un tout autre aspect.

— Le chemin de fer, dit-il, après avoir contourné au sud la haute masse du Jurjura, arrive sur les confins du Tell*, dans les plaines élevées de **Sétif**.

— Sommes-nous donc sur les hauts plateaux? demanda Auguste.

— Oui et non, répondit le capitaine; oui, si l'on considère l'altitude* de ces plaines, laquelle dépasse 1 000 mètres; non, parce qu'elles sont cultivées comme le Tell. D'après un dicton indigène*, le pays de Sétif est une terre qui produit de l'or quand l'hiver n'a pas été avare de pluies. Alors les plaines se couvrent d'opulentes moissons ; on se croirait dans la Beauce. Le plateau où s'élève Sétif convient particulièrement à la culture des *céréales*, qui y serait très rémunératrice* si la disette d'eau ne s'y faisait cruellement sentir. Sétif est, en effet, séparé de la mer par de hauts massifs...

— Qui arrêtent les nuages au passage, fit Auguste.

— Tu l'as dit, mon enfant, reprit le capitaine, enchanté d'avoir été si bien compris. Les pluies y sont trop rares et pénètrent peu la terre. En Algérie, elles s'abattent par averses torrentielles, ruissellent sur le sol, vont grossir démesurément les rivières et se perdent sans avoir profité au colon. Ces masses d'eau, qui tombent en quelques heures et s'écoulent aussi vite, il faudrait les conserver, les emmagasiner, pour ainsi dire, afin que les cultivateurs pussent les trouver au moment de la sécheresse.

— On devrait, dit Louis, élever des *digues* pour barrer les torrents et retenir les eaux, puis les amener par des *canaux d'irrigation* au milieu des terres cultivées (fig.).

— Il faudrait aussi, reprit le capitaine, bâtir des *citernes*

couvertes pour mettre les eaux de pluie à l'abri des rayons implacables du soleil d'été. Les Romains (voir p. 14) avaient compris l'importance de la question de l'eau en Algérie. Les

Terrain irrigué. — Les canaux d'irrigation sont des rigoles d'arrosement qu'on fait passer au milieu des champs dans les pays chauds et secs, comme l'Algérie-Tunisie.

travaux qu'ils avaient exécutés, et dont nous voyons encore les ruines aujourd'hui, en sont la preuve. La France, imitant les anciens, a déjà beaucoup fait pour combattre la sécheresse, qui est le mal de l'Algérie tout entière. Ce mal ne sera vaincu qu'avec le temps : il a fallu des siècles aux Romains pour mener à bien leurs travaux!

Dans l'état actuel, la vie des cultivateurs sur les terres élevées du Tell* est un perpétuel souci. Outre la *sécheresse*, leur ennemie redoutée, ils ont à craindre encore les *gelées tardives*, conséquence des brusques changements de température que je vous ai signalés. Sétif a des hivers plus longs et plus rigoureux que les nôtres ; parfois, la saison froide se prolonge jusqu'en avril, et même en mai. Dans ces deux mois, le colon tremble pour sa vigne et ses arbres fruitiers ; il redoute pour eux la gelée qui vient traîtreusement détruire les bourgeons éclos aux premiers rayons d'un soleil trop ardent.

— Vraiment ! dit Louis, je trouve que la vie des cultivateurs algériens n'est pas enviable.

— Je m'étonne qu'un travailleur tel que toi fasse une semblable réflexion, repartit vivement le capitaine. Croyais-tu donc qu'en Algérie la terre livrait ses biens à tout venant, au paresseux ainsi qu'au laborieux ? Non pas. En Afrique,

comme en France, comme partout, **la vie est une lutte perpétuelle contre des ennemis nombreux et redoutables**; pour les vaincre, il faut beaucoup d'*énergie;* il faut beaucoup de *persévérance* pour ne pas se laisser décourager par les échecs. Où serait le mérite, si l'on triomphait sans péril?

Crois-moi, mon enfant : **on apprécie beaucoup la valeur des biens qu'on s'est procurés, en dépit des obstacles, par son intelligence et son activité; on méprise ceux dont l'acquisition demande peu de peine.** N'es-tu pas plus heureux de trouver la solution d'un problème difficile, que de répondre sans effort à une question que Paul ou Auguste résoudraient aussi bien que toi?

— Oh! certainement, mon oncle.

— La difficulté vaincue te rehausse à tes propres yeux. Juge, par là, de la joie qu'éprouve le colon du Tell, quand une bonne récolte vient récompenser son incessant labeur! La lutte de tous les instants qu'il soutient contre la sécheresse, contre les intempéries entretient chez lui une activité peu commune et lui donne une endurance incomparable. Dans le Tell*, se développe une forte race de Français, déjà distincts des Français de la mère-patrie, façonnés à la température si variable de l'intérieur et n'en redoutant pas les brusques écarts.

13. LES ENNEMIS DU CULTIVATEUR ALGÉRIEN (SUITE) : LES SAUTERELLES. — LES CREVETTES DE L'AIR. — UN PLAT QUI N'EST PAS DU GOÛT DE M. PAUL.

M. Martin n'avait point encore parlé du plus terrible ennemi du cultivateur algérien.

— C'est, dit-il, un insecte que vous connaissez bien : la *sauterelle*. Un fait, dont j'ai été témoin il y a une vingtaine d'années, quand j'étais en garnison à Sétif, vous donnera une juste idée de ses ravages.

Un dimanche du mois de juin, j'étais allé, avec plusieurs officiers de mes amis, faire une excursion dans les environs de la ville. Des Arabes nomades* s'étaient avancés jusqu'à la limite extrême des plateaux pour faire paître leurs trou-

peaux. Comme ils sont naturellement pillards, on ne saurait trop les surveiller, et nous nous étions dirigés vers leur campement. La journée était belle, mais chaude. Rien ne troublait la sérénité du ciel. Tout à coup, j'aperçus avec étonnement une tache noire vers le sud.

— Voyez, dis-je à mes compagnons, ce nuage qui s'avance vers nous.

— Si c'était un nuage, me répondit l'un d'eux, vieil officier d'Afrique, il ne viendrait pas du sud, du désert. Vous savez bien que jamais le Sahara ne nous envoie une goutte d'eau, lui, le pays de la soif. Cette nuée est le plus terrible fléau de l'Algérie : les sauterelles. Espérons qu'elles ne s'arrêteront pas ici.

Pendant ce court dialogue, le point noir avait considérablement grossi. Dans le village où nous étions, de sourdes rumeurs se faisaient entendre ; son approche était signalée.

Soudain, un infernal vacarme déchire nos oreilles. Les indigènes*, poussant des cris formidables, se précipitent de toutes parts sur les terrasses, dans les rues, dans les champs, en frappant à tour de bras sur des casseroles et des marmites. Ils espéraient ainsi effrayer et détourner la multitude ailée. Rien n'y fit : le nuage s'avançait toujours. Nous entendions parfaitement le bruit produit par les ailes des redoutables voyageuses; c'était comme le crépitement d'une fusillade. Puis elles passèrent au-dessus de nous, et une pluie de sauterelles s'abattit sur le pays.

Il en tomba pendant toute la soirée et toute la nuit.

Oh ! je n'oublierai jamais cette nuit affreuse ! Les lamentations des colons et des cultivateurs indigènes fendaient l'âme.

— On ne peut donc pas tuer les sauterelles, les écraser? demanda petit Paul.

— On en tue des milliers, des millions ; on ne peut en tuer des milliards (fig.). La terre, les arbres, les maisons, tout en est couvert. Les animaux, les oiseaux de proie surtout, en dévorent des quantités, les Arabes en remplissent des sacs, des paniers, en font des provisions considérables ; pourtant il semble que leur nombre augmente toujours.

Le lendemain matin, le nuage s'était dissipé. Le soleil brillait, comme la veille, dans un ciel d'une pureté éclatante,

mais ses rayons n'éclairaient plus qu'un paysage désolé; les champs étaient dénudés, les arbres dépouillés de leurs feuilles, même de leur écorce; pas un brin d'herbe n'avait été épargné. On eût cru que l'hiver avait succédé brusquement à l'été.

Les cultivateurs contemplaient ce spectacle d'un œil

La sauterelle algérienne ou criquet voyageur (d'après une photographie). — Chaque année les criquets arrivent du désert par troupes innombrables et s'abattent sur les hauts plateaux et le Tell*; pour en arrêter la marche et sauver les cultures, il faut élever de véritables remparts de toile épaisse appuyés sur des piquets. On déterre, pour les brûler, les œufs qu'ils ont pondus.

abattu. Seuls, les nomades* étaient heureux. Ils n'ont pas de cultures à défendre; leurs champs, ce sont les vastes pâturages qui s'étendent à perte de vue sur les plateaux. Quand l'un est dévasté, ils se transportent dans un autre. Les sauterelles viennent varier leur nourriture; ils les font bouillir dans l'eau salée et les conservent pour l'hiver.

— Est-il possible de manger des sauterelles! fit Auguste.

— C'est répugnant! ajouta Paul.

— Bah! les Arabes n'y regardent pas de si près, reprit le capitaine, eux qui dévorent jusqu'aux rats et aux lézards. Ils considèrent les sauterelles comme un mets agréable, et les appellent les *crevettes de l'air*. J'en ai goûté moi-même : assaisonnées de poivre et de vinaigre, leur saveur rappelle en effet, quoique de loin, celle de la crevette.

— Même assaisonnées, dit Paul, je ne voudrais pas en manger.

— Cela me surprend de ta part, repartit le capitaine. Un voyageur, digne de ce nom, aime à se renseigner sur toutes choses. Que ferais-tu si tu te trouvais sous la tente d'un Arabe, et qu'il t'offrît un plat de sa façon, des sauterelles, par exemple ?

— Je n'y goûterais pas.

— C'est plus tôt dit que fait. Refuser de manger serait faire à ton hôte un affront qu'il te pardonnerait difficilement. En voyage, vois-tu, **il faut régler sa montre sur l'heure des pays où l'on est**, c'est-à-dire ne pas froisser les habitants dans leurs mœurs ou leurs préjugés, savoir au besoin trouver excellents des mets en réalité détestables. Reçois ce petit conseil en passant, et profites-en, si le hasard des événements te conduit un jour en Algérie, ou ailleurs.

Paul ne répondit rien. Il avait compris combien était juste l'observation de son oncle.

— Mais voilà, ce me semble, bien du chemin parcouru ! dit le capitaine, changeant brusquement de sujet. Alger, la Métidja, la Kabylie, les hautes plaines de Sétif ! cela suffirait à exténuer plus d'un voyageur. Pour ma part, j'avoue que j'ai grand'faim ; le repas frugal d'un Kabyle ne me contenterait guère, et j'espère que Catherine nous offrira autre chose que des figues et de l'eau claire.

— Si elle nous avait préparé un plat arabe, Paul ne serait pas content, dit Louis à Auguste.

— Je le mangerai cependant, monsieur mon frère, lui répondit Paul d'un air vexé.

— Même si c'étaient des crevettes de l'air ? fit M. Martin.

— Quand ce serait quelque chose de plus mauvais, j'en mangerais... j'y goûterais au moins.

— Il est à regretter que nous ne puissions nous en assurer à l'instant, car les crevettes que nous allons manger n'ont pas d'ailes et n'en ont jamais eu, dit le capitaine en prenant Paul dans ses bras ; et, élevant l'enfant à la hauteur de ses rudes moustaches, il déposa un baiser sonore sur les joues du bambin, qui riait de plaisir.

Résumé du Livre I.

1. Les premiers habitants de l'Algérie-Tunisie étaient les *Berbères*. Ce pays fut colonisé, dans l'antiquité, par les *Phéniciens**, qui fondèrent *Carthage;* puis par les *Romains,* qui en firent une des plus riches provinces de leur empire.

Après la mort de *Mahomet* (632), les *Arabes* envahirent l'Afrique du Nord et s'y établirent. Ils imposèrent la *religion musulmane* aux habitants. Puis des *pirates turcs* s'emparèrent d'Alger (1516) et ruinèrent complètement l'Algérie.

2. La France *prit Alger* aux Turcs en 1830, puis dut conquérir l'Algérie tout entière. *Abd-el-Kader*, chef arabe, se fit passer pour prophète* et nous combattit avec acharnement. Le général *Bugeaud* le poursuivit sans trève et le *duc d'Aumale* lui enleva sa *smala*, mais Abd-el-Kader souleva contre nous les Marocains, qui furent vaincus à la bataille de l'*Isly*. Il fut obligé de se rendre, en 1847, au général *Lamoricière*. La conquête de l'Algérie dura *dix-sept ans*.

3. L'Algérie se divise en trois régions naturelles : le *Tell*, les *hauts plateaux,* le *désert*. A mesure qu'on s'éloigne de la Méditerranée, les pluies sont plus rares, les variations de température sont plus brusques et plus grandes, la fertilité diminue.

4. Le *Tell*, plus rapproché de la mer, est la seule région cultivable. C'est là que se trouvent aussi les grandes villes. La côte, ou *Sahel*, est très fertile; son climat est très doux. *Alger* (90 000 hab.), capitale de l'Algérie, est dans le Sahel. C'est une grande ville, déjà à demi européenne. — La *Métidja*, au sud d'Alger, a été longtemps un marais pestilentiel. Les colons français en ont fait une plaine saine, d'une fertilité incomparable.

5. La *Kabylie* est une des régions les plus montagneuses et les mieux arrosées du Tell. Elle a une population berbère très nombreuse. Les *Kabyles* sont laborieux, économes, prévoyants, sobres. Ils comprennent les bienfaits de notre civilisation et ne demandent qu'à s'instruire. Ils pourront devenir pour nous des auxiliaires précieux.

6. Les *hautes plaines de Sétif* sont séparées de la mer par des massifs qui arrêtent les pluies. Quand cette terre est arrosée, elle est très féconde, surtout en *céréales*. La *sécheresse* est le fléau de l'Algérie : il faut la combattre *en barrant les torrents*, en creusant des *canaux d'irrigation*, des *citernes*, etc. Les colons redoutent beaucoup aussi les *gelées tardives,* les *sauterelles*.

Renseignements pratiques. — Les Français qui *s'acclimatent le mieux* en Algérie sont les habitants de nos provinces méditerranéennes : Languedoc, Provence, etc., et ceux des contrées sujettes aux variations brusques de température : Cévennes et pays de l'est.

La Kabylie est déjà surpeuplée et ne peut recevoir de colons. Mais avec les travaux d'irrigation, la petite colonisation agricole s'étendra encore dans bien des régions telliennes peu arrosées ou assez éloignées de la mer.

LIVRE II

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

14. PAUL INGÉNIEUR. — LA CITÉ AÉRIENNE. — LE RAVIN DE CONSTANTINE.

Ce jour-là, M. Martin avait été obligé de s'absenter pendant toute la matinée. Quand il rentra, dans l'après-midi, il trouva les trois enfants au jardin. Les deux aînés étaient penchés sur une carte de l'Algérie qu'ils avaient étendue sur une table, à l'ombre d'un berceau bien garni de feuillage, et l'étudiaient.

Quant à Paul, il avait passé une grande partie de la matinée à élever des villages kabyles, en plaçant sur de petites buttes de sable des cailloux « qui, de loin, déclarait-il avec conviction, semblaient être des maisons ». Après avoir répété cet exercice, il dit à ses frères qu'il allait élever une forteresse imprenable.

Auprès d'une haute montagne, faite d'une motte de terre, il plaça un gros caillou, figurant un rocher. Sur ce rocher, il construisit une ville bien défendue par sa position, car un torrent coulait au pied. Ce n'était pas sans peine qu'il avait pu se procurer l'eau de ce torrent; pourtant, après avoir versé dans le ravin, entre la ville et la montagne, le contenu de plusieurs bouteilles, il obtint un mince filet d'eau, sur lequel il jeta un pont.

— Enfin! s'écria-t-il, j'ai terminé! et il appela ses frères qui vinrent admirer son œuvre.

— Bravo, Paul! lui dit l'oncle Martin qui arrivait en cet instant; te voilà passé ingénieur! Tu as fait là, sans t'en douter, une réduction de **Constantine.**

— Est-ce possible ! Constantine ressemble à cela ? demanda l'enfant dont les yeux brillaient de contentement.

— Oui, elle est bâtie sur un rocher qui domine comme celui-ci la plaine environnante.

Et, s'étant assis, le capitaine poursuivit :

— Quand les Arabes envahirent l'Algérie, on leur raconta que Constantine était placée au sommet d'un roc imprenable (fig.).

Constantine (52 000 habitants) (dessin d'après nature). — Ville très ancienne : elle existait déjà au temps des Carthaginois (voir p. 14). Sous les Romains, cinq ponts la reliaient à la terre ferme.

— Est-ce bien vrai ? demanda un guerrier arabe à un Berbère (voir p. 14).

— Oui, répondit le Berbère. « Constantine est un nid d'aigles : ceux qui y séjournent l'ont nommée la *ville aérienne*. Du front de son bloc immense, elle se rit des assaillants et de leurs assauts ; son fleuve la garde en bas...

— Comme le mien, fit Paul qui contrôlait la ressemblance avec son fragile édifice.

— ... il gronde à la racine du roc, puis s'abat dans un abîme de mille coudées *. » Il y a beaucoup de vrai dans cette réponse orgueilleuse. Constantine est, en effet, entourée d'affreux précipices, sauf sur un point : un isthme étroit la relie à une montagne escarpée.

— Alors, c'est une sorte de presqu'île ? fit Paul.

— Oui, une presqu'île qui s'avance dans le vide. Un seul pont, tout en fer, est jeté au-dessus de l'abîme qui atteint en cet endroit 100 mètres de profondeur.

— Cela donne le vertige, dit Louis.

— Au fond, coule le *Roummel*, un torrent capricieux. Tel que ce maigre cours d'eau, fit M. Martin en montrant le ruisseau de Paul, il est presque à sec en été ; et, si l'on ne craint pas la vue et l'odeur des immon-

Le ravin de Constantine (d'après une photographie). — On voit, au sommet du rocher, les premières maisons de Constantine.

dices qu'y jettent les habitants de Constantine, on peut s'aventurer dans le ravin. Le site est grandiose (fig.) : les parois de la gorge atteignent jusqu'à 200 mètres de hauteur. Le Roummel passe sous quatre arches naturelles, puis s'échappe par trois cascades du plus bel effet, à l'époque de la fonte des neiges, quand ses eaux mugissantes bondissent sur les rochers. De tous côtés, on aperçoit des crevasses où des *aigles* et des *vautours* ont élu domicile. Ce ravin est un des lieux les plus sauvages que je connaisse.

15. — UNE VILLE QU'ON TRAVERSE EN DIX MINUTES. — BOUTIQUES ET CAFÉS ARABES.

— Il n'est pas bien large le rocher qui supporte Constantine, dit le capitaine : il n'a qu'un kilomètre dans sa plus grande dimension.

— Un kilomètre, c'est 1 000 mètres, dit Auguste ; il me semble que 1 000 mètres font une grande longueur.

— Détrompe-toi, mon ami, lui répondit son oncle. Sais-tu combien un homme, marchant d'un pas ordinaire, met de temps pour franchir un kilomètre ? Dix à douze minutes seulement. Cela suffit pour traverser le plateau où est juchée Constantine. Cependant plus de 50 000 habitants vivent dans cet espace restreint. Les maisons s'entassent jusqu'au bord du précipice, si pressées les unes contre les autres que les ruelles du vieux quartier d'Alger sont de véritables boulevards à côté de celles de Constantine, où deux hommes ne peuvent passer de front.

Dans la vieille ville, toute la place est occupée et plus qu'occupée. En la parcourant, on est tout étonné de voir que des hommes peuvent manger, travailler, faire les mouvements que nécessitent nos actions journalières, dans un espace aussi petit qu'une niche à chien !

— C'est incroyable ! dit Louis.

— Incroyable, mais vrai, je vous l'assure. J'ai vu à Constantine des boutiques semblables à des armoires à deux compartiments superposés : des cordonniers y travaillent, accroupis dans des cases exiguës, les jambes croisées, comme les tailleurs. Ils ne peuvent se lever, sans se cogner la tête contre le plafond.

La première fois que j'entrai dans un *café arabe* (fig.), je fus encore plus surpris que par la vue de ces ateliers. Ce mot « café » vous représente un établissement comme ceux de nos villes, avec tables de marbre, chaises, banquettes, glaces, etc. Ici, rien de tout cela : seulement un étroit réduit de quelques mètres carrés. A terre, huit ou dix indigènes* gardent, pendant des heures, les positions les plus bizarres et n'en sont nullement incommo-

dés : l'un est ramassé sur lui-même, le menton sur les genoux; l'autre est assis dans un coin; celui-ci est étendu de tout son long; celui-là couché sur le dos, tête en bas, jambes en l'air. Silencieusement, les yeux à demi fermés, ils écoutent, tout en fumant, l'un d'entre eux qui parle lente-

Un café arabe (dessin d'après nature).

ment, d'une voix monotone. Malgré soi, l'on se prend à mépriser ces paresseux qui passent des journées entières à ne rien faire.

— Des journées entières ! s'exclama Paul. Jamais je ne pourrais rester aussi longtemps sans remuer.

— Ah ! sûrement, fit M. Martin, riant de bon cœur à cette réflexion si naturelle. Avec le besoin de gesticuler qui te caractérise, tu ne pourrais passer cinq minutes dans un café arabe sans écraser la main ou heurter le corps d'un des consommateurs.

16. UNE LETTRE DU COUSIN LÉON. — LES CÔTES ALGÉRIENNES. — RÉFLEXIONS EN VUE D'UN PHARE. — DES LÉGUMES FRAIS EN HIVER.

Au moment où M. Martin se disposait à quitter le jardin, sa servante lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter. Le capitaine prit la lettre, jeta un coup d'œil rapide sur la suscription et, tout en rompant le cachet, il dit aux enfants :

— C'est votre cousin qui m'écrit. L'enveloppe est timbrée de Constantine : Léon me donne probablement des nouvelles de son voyage dans l'Algérie orientale.

Léon Martin accompagnait, en effet, le gouverneur général qui faisait une tournée d'inspection dans la province de Constantine ; il écrivait à son père ses impressions sur cette contrée qu'il voyait pour la première fois.

Tant que le capitaine lut la lettre de son fils, les trois enfants demeurèrent silencieux ; mais dès qu'il leva la tête, les questions se succédèrent :

— Comment se porte notre cousin ? — A-t-il fait bon voyage ? — A-t-il visité d'aussi beaux pays que nous ?

C'était Paul, naturellement, qui avait posé cette interrogation malicieuse.

— Oui, espiègle, lui répondit son oncle, Léon a fait un bon voyage, il se porte à merveille et ne demande qu'à voir de nouveaux pays. Au reste, puisqu'il décrit dans sa lettre une partie de la province de Constantine, où nous sommes aussi, je ne vois aucun inconvénient à ce que nous interrompions un instant notre voyage pour prendre connaissance du sien. Lequel de vous lira cette lettre ?

A l'unanimité, Louis fut reconnu comme étant le plus capable de bien remplir cette tâche. Il commença aussitôt :

Constantine, le 15 août,

Mon cher père,

Nous avons quitté Alger, le 10 août au matin, sur un bâtiment de l'État « *le Bugeaud* » qui nous conduisit d'abord à Bougie, puis à Philippeville.

Pendant des centaines de kilomètres, nous n'avons eu sous les yeux que des côtes rocheuses, abruptes, sans abri pour les navires. Les caps ne protègent point les baies, qui s'ouvrent toutes grandes et sont balayées par les tempêtes. Il faut faire une exception en faveur de celui qui abrite le port de **Bougie**, un des meilleurs de l'Algérie. Nous doublons ce cap et nous apercevons la plus ravissante petite ville qu'il soit possible de trouver, un vrai paradis terrestre.

Nous n'avons fait que passer à Bougie et nous avons continué notre route.

Nous contournons la presqu'île des *Sept Caps*, tant de fois funeste aux navires. Malheur à eux quand la tempête les poussait sur ces rocs, derrière lesquels étaient embusqués de féroces bandits, attendant l'heure du naufrage! Que les temps sont changés! Un *phare* (fig.) s'élève sur le plus septentrional de ces caps, le cap *Bougaroun* : immobile, sur le pont, j'ai regardé longtemps ce feu, brillant dans la nuit pour nous avertir du péril. Il semblait nous dire : « Vous êtes dans des parages dangereux, éloignez-vous ! fuyez les écueils perfides sur lesquels le vent peut vous pousser et vous briser! Cependant si, vaincus par la tourmente, vous venez vous échouer sur cette côte, trop longtemps inhospitalière, ne craignez rien : vous serez accueillis, non par des bandits qui vous dépouilleront, mais par des frères qui vous secourront. »

Phare sur une côte rocheuse; les vagues déferlent sur les *écueils* ou rochers à fleur d'eau, visibles seulement à mer basse.

Au delà du cap Bougaroun, nous entrons dans le golfe de **Philippeville**. Je ne m'attarderai pas à te parler de cette ville que tu connais mieux que moi. Un mot seulement de son commerce, qui va toujours croissant, surtout depuis que les voies ferrées de la province se multiplient et lui apportent les denrées de l'intérieur.

Quoique regardée avec raison comme le port de Constantine, Philippeville tire aujourd'hui de ses environs immédiats les éléments d'un commerce déjà important : celui des *primeurs*. La douceur de l'hiver sur la côte permet de cultiver en cette saison des pommes de terre, des petits pois, des haricots, des artichauts,

et de les récolter bien avant ceux du midi de la France. Cette *culture maraîchère* est très florissante aux environs d'Alger ; elle s'étend, je le constate avec plaisir, aux campagnes proches de tous les ports reliés à la France par un service de navigation régulier et rapide ; elle approvisionne de légumes frais Paris et les autres grandes villes, où l'on peut désormais manger, au mois de février, des petits pois, récoltés trois jours auparavant en Algérie.

Les voyages officiels ne sont pas, tu le sais, des voyages d'agrément. Nous ne nous sommes arrêtés qu'une journée à Philippeville. Toujours courant, nous avons pris le train pour Constantine.

A peine arrivé en cette ville, je t'écris à la hâte. Dans quelques jours, tu recevras des nouvelles de notre excursion dans le sud.

Avant de terminer cette lettre, il faut que je répare un oubli qui ferait des mécontents parmi les hôtes de ta petite maison de Meudon. C'est l'époque des grandes vacances : mes jeunes cousins sont probablement auprès de leur bon oncle. Embrasse-les tous les trois pour moi, et donne-moi de leurs nouvelles dans la lettre que tu m'écriras. Louis doit avoir passé brillamment son examen ; dis-moi si Auguste devient bon élève, et si Paul est toujours taquin.

Ton fils qui t'embrasse,

LÉON MARTIN.

17. PRÉPARATION D'UNE IMPORTANTE MISSIVE. — LE VERRE D'EAU SALÉE ET LES DÉPÔTS PIERREUX. — LES BAINS MAUDITS. — POISSONS PRIS ET CUITS.

Quand Louis eut fini de lire, Paul courut se jeter dans les bras de son oncle.

— Embrassez-moi bien fort, s'écria-t-il, puisque mon cousin Léon vous le recommande. Quand vous lui répondrez, dites-lui, je vous prie, que je voudrais le voir ici, afin de lui rendre moi-même son baiser. Écrivez-lui encore que, si je suis toujours un peu taquin, je sais être sérieux quand il le faut et écouter les beaux récits que vous nous faites sur le pays qu'il a le bonheur de parcourir.

Puis ce fut le tour des deux aînés. Tous avaient une recommandation à faire, si bien que M. Martin leur donna le conseil d'écrire eux-mêmes une lettre, qu'il joindrait à la sienne.

Louis fut chargé de la rédiger. Il devait informer le cousin Léon de la bonne résolution prise par Auguste, de la conduite exemplaire de Paul, enfin de sa propre réussite au certificat d'études.

Quand tous les détails de cette importante missive furent réglés, le capitaine déclara qu'on ne l'écrirait que dans la soirée. Auparavant il fallait continuer le voyage et quitter Constantine, où l'on avait fait un arrêt, non pas inutile, mais un peu long.

On rentra dans la maison, et, quand chacun eut repris sa place accoutumée, le capitaine commença :

— A une vingtaine de lieues environ de Constantine, non loin de la ville de **Guelma**, la ligne de Tunis passe aux sources chaudes des **Bains Maudits**, où les eaux ont édifié des constructions merveilleuses.

— Des constructions élevées par les eaux ! firent les enfants avec étonnement.

— Oui. Je comprends pourtant votre surprise : il vous paraît impossible qu'un liquide puisse élever des constructions... solides. C'est cependant ce qui se produit assez souvent dans la nature. L'explication de ce phénomène est très simple. Dites-moi, qu'arrive-t-il quand on jette du sel dans un verre d'eau ?

— Le sel fond dans l'eau et finit par disparaître, dit Paul.

— Il s'y dissout, ajouta Louis, mais il est toujours dans l'eau, quoique invisible, et la preuve c'est qu'on le trouve au fond du verre, si on laisse l'eau s'évaporer.

— Bien répondu, Louis, dit M. Martin. Cette expérience, si facile à faire, la nature la répète tous les jours.

— Oui, dit Auguste, dans les marais salants où on laisse évaporer l'eau de mer pour recueillir le sel.

— Non seulement dans les marais salants, mais partout. Vous savez, n'est-ce pas? que l'eau de pluie chemine à travers les couches de terrain, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'air libre et donne naissance à une rivière ou à un fleuve. Sur sa route, elle rencontre certaines roches plus ou moins solubles, le calcaire, la pierre à plâtre, des sels de fer, etc., qui fondent dans l'eau à la façon du sucre ou du sel de cuisine.

La quantité de matières minérales que l'eau peut dissou-

dre augmente considérablement quand cette eau passe dans des terrains volcaniques, où elle s'échauffe et se charge de certains gaz répandus dans le sol. Mais, arrivée à l'air, elle se refroidit, s'évapore, les gaz qu'elle contenait s'échappent, et... vous devinez ce qui se produit?

— Les roches qu'elle avait dissoutes se déposent sur la terre, comme le sel au fond du verre quand le liquide s'est évaporé, dit Louis.

— Justement. Aux Bains Maudits, les eaux sont très

Les Bains Maudits (d'après une photographie). — Remarquez les vapeurs qui se dégagent des eaux chaudes.

chaudes : leur température atteint 95°, presque celle de l'eau bouillante. L'évaporation est donc très grande : de loin, on aperçoit des tourbillons de vapeurs qui semblent s'élever du sol (fig.). Ces eaux tiennent en dissolution du calcaire, du sel ordinaire et beaucoup d'autres roches qui se déposent, par l'effet du refroidissement et de l'évaporation, tout autour des sources.

Ce qui fait des Bains Maudits une des merveilles de la nature ce sont les formes variées qu'affectent les dépôts

pierreux. Sur un plateau, s'élèvent des centaines de cônes de toutes grandeurs ; plus loin, sur un terrain en pente douce, les dépôts s'étagent comme les gradins d'un vaste escalier ; puis, le sol manquant tout à coup, la nappe liquide glisse le long d'un mur presque vertical et y forme des draperies, variant de couleur, suivant la nature des roches déposées (fig.).

Les Arabes appellent ces sources les Bains Maudits, nom bien mal choisi, car elles sont excellentes contre une foule de maladies. Ce sont les sources les plus fréquentées de l'Algérie.

En s'éloignant de leur point de départ, les eaux se refroidissent rapidement et forment un petit ruisseau où frétillent de nombreux poissons. Il est facile d'en prendre, et les malheureux poissons sont aussitôt cuits que pris. Il suffit d'aller les plonger dans l'eau presque bouillante des sources, quelques centaines de mètres plus haut.

— La nature offre ainsi la nourriture et le moyen de la préparer à peu de frais, dit Paul en riant.

18. LE CHÊNE-LIÈGE. — LES SEMELLES DE PAUL. — BÔNE, SON COMMERCE IMPORTANT. — CE QUE L'ALGÉRIE FOURNIT A LA FRANCE.

— Au delà de Guelma, dit le capitaine, nous entrons dans la région des *chênes-lièges*. Le liège est l'écorce d'une espèce de chêne très commun dans notre colonie méditerranéenne. On détache cette écorce en pratiquant, selon la hauteur du tronc, de longues incisions qu'on réunit par d'autres incisions transversales : on enlève ainsi de larges plaques (fig.).

— L'arbre ne doit pas être beau quand il est dépouillé, fit Paul.

— Non, le bois apparaît tout noir comme si le feu l'avait carbonisé. Mais cette petite opération ne l'empêche pas de vivre ; l'écorce repousse, et, tous les sept ou huit ans, on peut enlever de nouvelles plaques de liège.

Je n'ai pas à vous apprendre ce qu'on fait avec cette écorce légère et élastique.

— Des bouchons. — Des flotteurs pour les lignes de pêcheurs. — Des porte-plume.

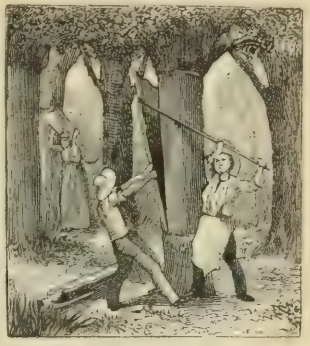
Les réponses se suivaient sans interruption.

— On en fait aussi des semelles, ajouta Paul. L'hiver dernier, maman m'en a acheté une paire, pour mettre dans mes souliers, afin que je n'aie pas froid aux pieds

— Ta maman, vois-tu, savait que le liège garantit de l'humidité, lui dit son oncle. Tes semelles t'ont peut-être préservé d'un rhume.

— Et ce liège-là venait de l'Algérie ? demanda l'enfant.

— C'est possible, car, depuis que ce pays est français, il nous fournit presque exclusivement le liège que nous demandions autrefois à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie.



Ouvriers détachant l'écorce du chêne-liège. — Le Tell* de la province de Constantine possède autant de chênes-lièges que l'Espagne entière. Le nord de la Tunisie a aussi de magnifiques forêts de chênes-lièges.

— Dame ! fit Louis, il est tout naturel d'acheter les marchandises dont nous avons besoin plutôt à des Français qu'à des étrangers.

— Rien de plus juste, ajouta le capitaine, car, en retour, ces Français d'outre-mer achètent à la métropole * les objets que leur pays ne fabrique pas, ce que les étrangers ne sont nullement tenus de faire. Il n'est pas rare de voir à Bougie, à Philippeville, à **Bône**, des bateaux, chargés de liège, en partance pour la France. Cette dernière ville (fig.) est très commerçante : en tout temps, une dizaine de grands navires s'y chargent de liège, de blé ou de minerai de fer, les trois principales productions de la province de Constantine.

— Pourquoi l'Algérie envoie-t-elle du blé à la France ? Est-ce que notre pays n'en produit pas assez pour faire tout le pain qu'on y mange ? demanda Paul.

— Non, mon enfant. La France consomme environ 125 millions d'hectolitres de blé par an et n'en tire de son sol que 105 millions, en moyenne. Elle est donc obligée d'acheter les 20 millions d'hectolitres qui lui manquent aux pays très riches en blé, à la Russie, aux États-Unis, à

l'Égypte, etc. (planisphère p. 10). De ce chef, nous payons à l'étranger près de 400 millions de francs. Il serait préféra-

Bône (35 000 habitants) (d'après une photographie). — Jolie ville, très active, très commerçante, la quatrième de l'Algérie pour la population.

ble de faire profiter de cette grosse somme les Français qui se livrent à la culture du blé en Algérie et en Tunisie.

— L'ancien Grenier de Rome, dit Louis, sera peut-être un jour le *Grenier de la France*.

— Je ne sais, car la France produit elle-même de plus en plus de froment et parviendra peut-être à se suffire. Néanmoins l'Algérie-Tunisie est un de nos greniers, puisque notre pays lui achète environ la dixième partie du blé et le tiers de l'orge qu'il importe * actuellement.

19. LES MINES D'AÏN-MOKRA. — LE MINERAI DE FER LE PLUS RICHE DU MONDE. — L'ARBRE A LA FIÈVRE.

Depuis quelques minutes, Paul semblait plongé dans des réflexions profondes.

— A quoi songes-tu ? lui demanda M. Martin. As-tu une grande communication à nous faire ? Voyons, parle.

— Est-ce que le pain que nous mangeons est fait aussi avec du blé d'Algérie ? demanda Paul.

— Oh ! pour cela, je n'en sais rien, dit le capitaine, en souriant malgré lui de la naïveté du petit enfant. Il a peut-

être été fait avec du grain venant tout simplement de la Beauce. Cependant, reprit-il, ta demande n'est pas sotte. Il serait curieux, en effet, de rechercher d'où provient la matière * première des objets dont nous nous servons le plus. On se convaincrait bien vite que les cinq parties du monde sont mises à contribution. Et tenez! vos plumes d'écolier, par exemple, sont peut-être, comme les semelles de notre ami Paul, de provenance algérienne.

— Cependant, mon oncle, hasarda Louis, il y a des mines de fer en France, et nos plumes portent la marque d'une fabrique française.

— D'accord. Mais elles sont en acier, et le fer qu'on trouve à **Aïn-Mokra**, près de Bône, est particulièrement propre à la fabrication de l'acier. Or, de cette mine, on tire par an 400 000 tonnes de minerai, exportées par Bône, en Angleterre, en Amérique et en France, ce qui autorise ma supposition.

Ce minerai est le plus riche du monde en fer : sur 100 kilos, il en contient 60 à 70 de métal pur. 800 ouvriers travaillent en tout temps à extraire du sol ce précieux minerai.

Par malheur, le pays est malsain, à cause du voisinage d'un lac marécageux dont les émanations donnent la fièvre. Ce terrible mal régnera à Aïn-Mokra tant qu'on n'aura pas desséché ce lac, en conduisant ses eaux à la mer par un canal. Il faudra ensuite assainir le sol en y plantant l'*Eucalyptus globulus*.

— Drôle de nom ! fit Auguste.

— L'arbre qui porte ce drôle de nom, répliqua le capitaine, est un végétal très précieux pour l'homme, puisqu'il lui permet de vivre dans les contrées dont l'air est empoisonné par les marais. L'eucalyptus chasse la fièvre paludéenne *; d'où le nom d'*arbre à la fièvre* qu'on lui donne en certaines contrées. Il était inconnu en Algérie au début de la colonisation française ; on l'y compte aujourd'hui par centaines de mille. Il a contribué beaucoup à assainir le pays.

20. UNE PLANTE SINGULIÈRE. — « NI PLANTE, NI PIERRE, C'EST UN ANIMAL! » — LA PÊCHE DU CORAIL.

Le capitaine Martin n'omettait jamais, quand il le pouvait, de placer sous les yeux de ses petits auditeurs soit une figure, soit l'objet même dont il leur parlait. Il pensait, avec raison, que les leçons sur les choses se fixent d'autant mieux que les choses mêmes ont été vues, touchées, examinées de près.

Dans une armoire vitrée, il avait rangé, classé méthodiquement un grand nombre de produits végétaux et minéraux de nos colonies. Il y prit deux échantillons qu'il mit entre les mains des enfants : un morceau d'écorce de chêne-liège, telle qu'on la détache de l'arbre, et une sorte de pierre rougeâtre, portant une étiquette avec ces mots : *Minerai de fer d'Aïn-Mokra*.

Quand le liège et le minerai eurent circulé de main en main, le capitaine les replaça sur le rayon où il les avait pris. Mais la curiosité des enfants n'avait pas été éveillée en vain; leurs yeux avides parcouraient de haut en bas l'armoire aux collections. Ils auraient bien voulu connaître la nature et la provenance de tout ce qu'elle contenait.

— Quelle est cette plante bizarre? demanda tout à coup Paul. Et son doigt désignait une sorte de petit arbrisseau rouge, placé non loin du morceau de minerai.

— Vois toi-même, lui répondit le capitaine, en mettant la plante entre les mains de l'enfant.

— Comme elle est dure ! dit Paul, dès qu'il l'eut touchée, ce n'est donc pas un arbuste?

— Non, dit à son tour Auguste qui s'était approché, c'est une pierre.

Le bon oncle laissait parler les enfants et s'amusait de leurs réflexions.

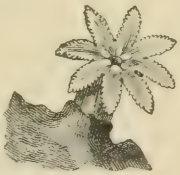
— Et toi, Louis, dit-il à l'aîné, quel est ton avis? Est-ce une plante ou une pierre ?

— Ni plante, ni pierre, répondit Louis, c'est un animal, ou plutôt la dépouille d'un animal. C'est du *corail* (fig.).

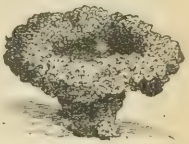
Auguste et Paul étaient stupéfaits et n'en pouvaient

croire leurs oreilles. Malgré leur confiance dans le savoir de leur aîné, ils regardèrent le capitaine, attendant qu'il confirmât la réponse de Louis.

— Votre frère a raison, leur dit M. Martin. La plante en question n'est que le support pierreux d'une colonie de petits animaux ; ce singulier arbuste, fait non de bois mais de calcaire, vit au fond de la mer, fixé sur les rochers, comme une plante sur le sol où elle a pris racine.



Corail.



Eponge.

Les petites fleurs gélatineuses qui couvrent les branches du *corail* sont des animalcules. Ce sont eux qui sécrètent cette belle pierre rouge, rose, quelquefois noire ou blanche, avec laquelle on fait des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles, etc. — On pêche beaucoup d'*éponges* sur la côte orientale de la Tunisie.

Le plus beau corail se pêche à l'est de Bône. Cette pêche, très fatigante et très périlleuse, fut pendant des siècles exercée par les Français. Fait curieux ! après la conquête de l'Algérie, la France parut s'en désintéresser et la laissa pratiquer par des étrangers. Heureusement, depuis quelques années, la pêche du corail tend à redevenir française.

— Il serait incompréhensible, dit Louis avec un remarquable bon sens, qu'ayant eu à soutenir, pour conquérir l'Algérie, une guerre longue et meurtrière, nous laissions à d'autres le soin d'en recueillir les bénéfices !

— Mais il dépend de nous, répliqua vivement le capitaine, de nous seuls, de faire cesser cet état de choses. Que les Français ne craignent pas de quitter leur pays et d'aller mettre en valeur leurs colonies ! Les étrangers, trouvant la place prise, tourneront ailleurs leurs pas.

21. UNE PIERRE QUI SERT À NOUS FAIRE DES OS. — LE PHOSPHATE DE CHAUX. — TÉBESSA LA ROMAINE.

— Est-ce aussi le port de Bône qui nous envoie le corail ? demanda Auguste

— Non, répondit le capitaine, c'est à **La Calle**, à l'est de Bône, que le corail est choisi et expédié aux grands ports de la Méditerranée : Tunis, Naples, Alger, Marseille. Quant à Bône, indépendamment du minerai de fer, des blés, du liège, elle exporte encore un produit de grande valeur, parce qu'il est de première nécessité en agriculture.

Voici le produit en question, dit le capitaine en retirant de l'armoire aux collections une pierre blanche, n'offrant, au premier abord, rien de particulier. Certes ! ce n'est pas elle qui eût attiré de préférence l'attention des enfants.

— Comment appelle-t-on cette pierre ? demanda Auguste.

— On la nomme *phosphate de chaux*, répondit M. Martin, parce que les principaux éléments qui la composent sont le phosphore et la chaux.

— A quoi sert ce phosphate de chaux ? fit Paul.

— A nous faire des os, lui répondit le capitaine, aux éclats de rire de l'auditoire. Oui, reprit l'oncle Martin, le phosphate entre dans la composition des os de l'homme et des animaux.

— Pourtant, on ne mange pas de phosphate, fit encore Paul, d'un air incrédule.

— Si... mais pas sous cette forme.

— Il y a donc des aliments accommodés au phosphate de chaux ? fit l'enfant, sans cesser de rire.

— La nature se charge de leur préparation. C'est elle qui le fournit aux végétaux que nous consommons le plus ; les céréales, entre autres, en contiennent beaucoup.

— Or, dit Auguste qui suivait cette explication avec un intérêt grandissant, car il aimait beaucoup tout ce qui touche à l'agriculture, nous mangeons du pain tous les jours : par là, nous faisons provision de phosphate de chaux.

— C'est cela même. Ce phosphate passe dans notre sang qui l'emploie à la fabrication des os de notre squelette.

Remarquez que la terre renferme, en général, peu de phosphate de chaux. Si les végétaux qu'on y cultive en absorbent beaucoup, et si, plusieurs années de suite, le sol est obligé d'en fournir à la même espèce de plante, sa réserve de phosphate est vite épuisée ; les récoltes deviennent de plus en plus maigres.

— Il faut, dit Louis, rendre à la terre ce qu'on lui a enlevé.

— Les *engrais* n'ont pas d'autre but. Dans certains pays, on répand sur le sol des os concassés, du *noir animal* qui provient de la calcination des os, ou du phosphate de chaux naturel, tel que celui-ci. Mais ce dernier est rare dans la nature, et, par suite, fort cher. Heureusement pour l'Algérie et pour la France, on a découvert sur les hauts plateaux de la province de Constantine, près de l'antique cité de **Tébessa**, des gisements très importants de phosphate. Cette découverte aura pour notre France africaine les meilleurs résultats.

— Je crois bien, dit Auguste ; les colons algériens pourront désormais renouveler, à peu de frais, le phosphate de chaux de leurs terres.

— Par l'emploi de cet excellent engrais, ajouta le capitaine, ils retrouveront les belles récoltes d'autrefois qui étonnèrent les premiers colons. Le sol, n'ayant pas été cultivé pendant des siècles, était alors très riche en phosphate ; depuis, des cultures régulières l'ont en partie épuisé, et l'Algérie, comme l'Europe, a besoin de rendre à la terre fatiguée sa provision de phosphate de chaux.

Sur ces hauts plateaux, hier encore presque déserts, règne une grande animation : toute une population ouvrière, terrassiers, mineurs, mécaniciens, travaille à extraire cette pierre, à en charger des wagons qu'on expédie sur Bône. Déjà des villes nouvelles s'élèvent, des trains de chemin de fer sillonnent les hauts plateaux, et on n'est qu'au début de l'exploitation ! La richesse enfouie dans le sol est considérable : on parle de trois à quatre milliards de francs. Pour cette région, s'ouvre un avenir brillant, plus brillant encore que son passé. Sous la domination romaine, ces plateaux, *plus ouverts que ceux de l'ouest, plus pénétrables aux vents humides*, étaient peuplés et cultivés. Les débris d'anciens pressoirs à huile, qui jonchent encore le sol, en sont la preuve. En 1842, quand nos soldats entrèrent à Tébessa, savez-vous de quelle monnaie se servaient les habitants de cette ville ? De pièces à l'effigie des empereurs romains à qui l'Algérie obéissait, il y a quinze cents ans (fig. p. 69) : 40 000 habitants peuplaient jadis la cité des hauts plateaux qui éleve

à 880 mètres au-dessus de la mer son arc de triomphe romain, ses temples romains, ses remparts romains (fig.). *Tébessa* s'abreuve aujourd'hui à la même source que jadis, et c'est le même aqueduc* romain qui lui en amène les eaux.

Ruines romaines de Tébessa (d'après une photographie).

La France n'occupe ce pays que depuis peu d'années. Mais patience ! le chemin de fer arrive aujourd'hui à Tébessa. D'autres voies ferrées la relieront ensuite à Constantine et à la Tunisie. Le jour n'est pas éloigné, où, sous notre domination bienfaisante, cette contrée verra renaître son antique splendeur.

Sur ces paroles d'espérance, M. Martin termina l'entretien. Sept heures étaient sonnées; on parlait presque dans l'obscurité.

— N'oublions pas, dit Paul, au moment où l'on quittait le cabinet de travail du capitaine, que nous devons répondre, après le dîner, à la lettre de notre cousin.

Résumé du Livre II.

1. Dans la province de Constantine, le *Tell et les hauts plateaux se pénètrent* : les vents humides arrivent fort loin et le sol cultivable s'étend, par endroits, jusqu'à la limite du désert. C'est *la mieux arrosée des trois provinces.*

2. Ses productions sont variées : *primeurs*, sur la côte; *céréales*, *liège*, dans le Tell *; *minerai de fer d'Aïn-Mokra*, *phosphates de Tébessa*, *corail*, etc.

3. Principales villes : *Constantine* (52 000 hab.), place forte naturelle et ville très ancienne; *Bône* (35 000 hab.) et *Philippeville* (20 000 hab.), ports très commerçants. *Tébessa*, sur les plateaux, a de beaux monuments romains.

Renseignements pratiques. — *Il y a place dans cette province pour de nombreux colons cultivateurs*, car c'est celle où les Européens sont le moins nombreux. — *La culture des primeurs est rémunératrice* *. *Celle des céréales est plus aléatoire* *, mais dans les années humides, les récoltes sont excellentes. Le *blé dur* et l'*orge* réussissent le mieux.

Les exploitations forestières et minières demandent de *forts capitaux*. Les phosphates surtout peuvent devenir un excellent placement. — *Beaucoup de gisements sont inexploités, faute de capitaux.*

LIVRE III

EN TUNISIE

---

22. « LES FLEUVES ALGÉRIENS NE SONT PAS DES CHEMINS QUI MARCHENT. » — LA FÉCONDE VALLÉE DE LA MEDJERDA.

— Eh bien! on ne se lève donc pas ce matin! dit, de sa bonne grosse voix, le capitaine Martin, en entrant dans la chambre des enfants, Il y a longtemps que le soleil est levé, lui, et que ses joyeux rayons frappent sur les vitres de votre fenêtre. Mais vous n'avez pas entendu son appel, et, comme de petits paresseux, vous cachez votre tête sous vos draps!

La veille, les enfants s'étaient couchés tard, retenus par la rédaction de la lettre, à laquelle tous avaient voulu collaborer. Aussi, le lendemain, à huit heures, nos trois voyageurs en chambre dormaient-ils profondément lorsque leur oncle vint les éveiller. A sa voix se mêlaient les aboiements de Sultan, le grand lévrier arabe, lequel, trouvant que ses trois amis ne lui répondaient pas assez promptement, posa ses deux pattes de devant sur le bord du lit et se mit à lécher la figure de Paul. L'enfant ouvrit ses beaux grands yeux et caressa la tête intelligente du chien.

Les trois frères furent vite debout, et, quelques minutes après, ils étaient de nouveau réunis dans le cabinet de travail de leur oncle qui commença sans plus tarder.

— « *Les fleuves sont des chemins qui marchent*, » a dit notre grand savant Pascal *. Ceci est vrai dans les pays tempérés, dans la France du nord et du nord-ouest, par exemple : là, il pleut de façon régulière, et, par suite, les

rivières ont de l'eau toute l'année en abondance. Mais en Algérie et en Tunisie, les fleuves ne sont pas des chemins qui marchent.

— Comment ! fit Paul, ici les rivières ne coulent pas !

— Si... quand elles ont de l'eau. Or, le plus souvent, elles ne peuvent pas offrir au voyageur altéré la moindre goutte d'eau pour étancher sa soif : elles sont à sec dès que les pluies ont cessé, c'est-à-dire dès la fin de mars.

— Quand la pluie tombe, elles coulent bien pourtant, reprit l'enfant.

— Oh oui ! elles coulent trop alors, et, d'inutiles, elles deviennent dangereuses. Les averses torrentielles qui s'abattent sur ce pays les grossissent démesurément ; elles roulent un volume d'eau énorme pendant quelques heures, quelques jours même, puis elles décroissent si rapidement que le lendemain de la crue on peut les passer à gué. Certaines rivières ne tarissent jamais complètement ; c'est le cas de la **Medjerda**, par la vallée de laquelle nous allons pénétrer en Tunisie. Mais elle n'est pas plus navigable que les autres.

— Tant pis ! fit Paul, j'aurais aimé à la descendre en bateau ; cela aurait varié notre façon de voyager.

— Je le regrette beaucoup, lui répondit le capitaine aussi sérieusement que s'il se fût agi d'un voyage véritable ; mais tant que nous serons dans l'Afrique septentrionale nous ne pourrons nous offrir ce plaisir.

Le chemin de fer étant le plus rapide et le plus commode moyen de communication, c'est encore à lui que nous aurons recours. Il suit la vallée de la Medjerda, célèbre par sa fécondité. C'est, par excellence, une terre propre à la culture des céréales. Ici le cultivateur peut s'établir sans crainte : des expériences répétées ont prouvé que la terre donne de magnifiques moissons. Dans les meilleures années on a récolté *jusqu'à 60 et 70 grains pour un semé*. En bien des endroits, *un hectare rend de 15 à 18 quintaux de blé*, et, dans les domaines les plus favorisés, *jusqu'à 25 et 30 quintaux*.

Cette fertilité remarquable est due en grande partie à l'orientation de cette vallée, ouverte vers l'est. Or, en Tunisie, les vents d'est, venant de la mer, comme ceux du nord, amènent la pluie ; ce qui fait que *la Tunisie, par rapport*

à son étendue, offre plus de terrains cultivables que l'Algérie.

23. LA TUNISIE AVANT LA DOMINATION FRANÇAISE. — LES KROUMIRS ET L'EXPÉDITION DE 1881. — LE PROTECTORAT.

— Cette fertile vallée, dit M. Martin, était en partie inculte et déserte avant la domination française.

— Est-ce que les indigènes* étaient trop paresseux pour la cultiver? fit Auguste.

— Non point. Mais ce que l'agriculteur demande avant tout à la terre, c'est sa subsistance et celle de sa famille. Or, il y a de malheureux pays où le cultivateur, écrasé d'impôts, ne peut se suffire. C'était, avant 1881, le cas de la Tunisie. Quand, à la suite d'une mauvaise récolte, les impôts ne rentraient pas, les agents du bey * de Tunis parcouraient le royaume à la tête d'une armée, brûlaient les récoltes, coupaient les oliviers et massacraient les habitants!

— Ce n'est pas en ruinant complètement un pays qu'on peut espérer lever des impôts l'année suivante, fit Louis.

— Le simple bon sens, qui t'a inspiré cette réflexion, lui dit M. Martin, aurait dû conseiller la douceur au bey et à ses ministres. Qu'arrivait-il après ces exécutions violentes? La famine et la maladie achevaient l'œuvre de la guerre civile. La population diminuait et les impôts aussi.

Voici ce qu'un voyageur russe disait de la Tunisie, en 1880 :

« Jamais et nulle part, la nature ne paraît avoir réuni plus intimement deux contrées, que le caprice des hommes a séparées, en restituant l'une à la civilisation, l'autre à la barbarie. D'un côté (en Algérie), des campagnes florissantes, parsemées de villes et de villages européens, traversées par des routes qui pénètrent bien avant dans le désert, et, le long de ces routes, partout des maisons hospitalières, destinées exclusivement à l'usage des voyageurs. Tandis que de l'autre côté (en Tunisie), des solitudes arides et déboisées, nulle part le moindre refuge pour l'étranger tant soit peu habitué aux exigences de la vie civilisée. *La Tunisie qui, sous tous les rapports, n'est guère que le complément de l'Algérie, doit être un jour rattachée à cette dernière.* »

Le voyageur russe disait vrai et son vœu ne tarda pas à être exaucé. Entre la Medjerda et la mer s'étend un pays montagneux, la **Kroumirie**, couvert de magnifiques forêts. Protégés par ces forêts, qu'aucune route ne traversait, les Kroumirs méprisaient à la fois le bey *, à qui ils refusaient l'impôt, et la France, dont ils violaient le territoire. Malgré nos réclamations réitérées, ils revenaient sans cesse à la charge, enlevaient les troupeaux et pillaient les récoltes des tribus algériennes.

Il fallait en finir et faire nous-mêmes la police en Tunisie. Le bey * considéra l'entrée de notre armée dans son royaume comme un affront et protesta contre l'arrivée des troupes françaises. Nous étions arrivés en amis, pour châtier quelques tribus coupables, et le bey nous traitait en ennemis. Que fallait-il faire?

— Le traiter de même, dit Paul.

— C'est ce que nous fîmes. Notre armée marcha sur Tunis, y entra sans coup férir, et la paix du 12 mai 1881 plaça la Tunisie sous le *protectorat de la France*.

— Cela signifie, je pense, que la Tunisie est protégée par la France, dit Auguste.

— En effet. Le gouvernement du bey n'étant pas capable de bien administrer son pays, n'ayant pas de police, d'armée, de marine, de finances, avait besoin des conseils, des directions d'un grand État. Tout en respectant le pouvoir du bey, c'est le représentant de la France à Tunis qui dirige, depuis 1881, les affaires intérieures et les relations extérieures de la Tunisie.

— Et les indigènes * ont accepté facilement ce changement? demanda Louis.

— Très facilement. Il y eut bien au début quelques révoltes; mais elles furent rapidement étouffées, et, depuis 1881, la Tunisie est entrée dans une ère de prospérité qui rappelle les beaux jours de la domination romaine. Les indigènes *, n'étant plus pressurés comme autrefois, se sont remis à travailler peu à peu, et la terre se couvre à nouveau d'oliviers, de vignes, de céréales. Le peuple a vu, malgré l'antipathie * ordinaire du musulman pour le chrétien, que nous représentons la justice, et nous en est reconnaissant :

les impôts, justes et réguliers, sont employés à d'utiles travaux ; les cultivateurs peuvent ensemencer leurs champs et les commerçants suivre les routes, sans avoir rien à redouter des pillards.

« Aujourd'hui, disent les Arabes, une jeune fille peut sans crainte parcourir la Kroumirie avec une couronne d'or sur la tête. »

24. TRANSFORMATION RAPIDE DE LA TUNISIE SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE. — UNE RADE MILITAIRE DE PREMIER ORDRE. — BIZERTE ET SON LAC.

— Quelle heureuse transformation ! fit Louis. Quoi ! dans le pays des brigands qui venaient piller l'Algérie, règne une telle sécurité, et ce sont les Arabes eux-mêmes qui le proclament !

— Voilà quel fut le premier résultat de la domination française. Ce ne fut pas le seul. En 1881, la Tunisie n'avait pas de routes, sauf aux abords de la capitale, pas de ponts pour passer les rivières, pas de ports pour recevoir les navires, toutes choses indispensables à la prospérité commerciale d'un pays. *La Tunisie est, il est vrai, essentiellement agricole.* Mais la meilleure récolte ne sert à rien, tant qu'elle est au grenier.

— Il faut la porter au marché pour la vendre, dit Auguste.

— Et pour cela des routes sont nécessaires.

— Ou bien l'envoyer dans un port qui l'expédie au loin, ajouta Louis.

— Alors il faut des chemins de fer, il faut des bassins où les vaisseaux soient en sûreté.

Les hommes éminents qui gouvernèrent la Tunisie, depuis 1881, la dotèrent de belles routes ; ils firent jeter des ponts sur les rivières ; la grande voie ferrée de la Medjerda fut achevée pour mettre Tunis en relation avec l'Algérie, et d'autres lignes secondaires furent commencées ; un de ces embranchements conduit à **Bizerte**, l'inestimable Bizerte, et le capitaine montrait le point le plus septentrional de la côte africaine.

Cette ville, poursuivit M. Martin, a une importance sans égale au point de vue militaire. Notre pays, vous ne l'ignorez pas, possède une forte marine de guerre qui protège ses côtes et ses colonies, comme l'armée protège ses frontières terrestres. Mais pour contenir des escadres considérables, les bassins creusés par les hommes ne suffisent pas toujours : les meilleurs ports militaires sont ceux où ces bassins sont précédés d'une *rade*, sorte de golfe presque fermé, mais assez

Vaisseau cuirassé et torpilleur de haute mer (d'après une photographie). — Les *Vaisseaux cuirassés* sont protégés contre les projectiles par une épaisse cuirasse. Les *torpilleurs* sont des navires de guerre plus petits, capables de lancer contre les bâtiments ennemis des *torpilles* qui se logent dans leurs flancs et les font sauter.

profond pour recevoir nos énormes *vaisseaux cuirassés* (fig.). Quels sont donc nos ports militaires de premier ordre?

— Toulon sur la Méditerranée, Brest sur l'Océan, dit Louis, sont les plus sûrs ; Brest, surtout, possède une vaste rade.

— Eh bien! fit le capitaine, nous avons en Tunisie une rade qui vaut celle de Brest : **le lac de Bizerte**, qu'un canal naturel fait communiquer avec la Méditerranée. Ce canal, autrefois obstrué par la vase, a été élargi et creusé, nos plus grands cuirassés y peuvent entrer librement, et venir se mettre en sûreté dans l'immense nappe d'eau intérieure.

Les Italiens, qui convoitaient la Tunisie, n'ont pas vu sans jalousie la France s'établir en face des côtes de la Sicile et de la Sardaigne, deux îles italiennes. Ils regardent Bizerte comme une menace pour leur sécurité. La France, forte et sage, ne menace l'indépendance d'aucune nation. Mais, puisque nous sommes les maîtres de la Tunisie, nous profitons naturellement des avantages qu'elle nous offre, et nous sommes heureux d'avoir trouvé à Bizerte un refuge pour nos vaisseaux, en temps de paix, et une citadelle avancée en temps de guerre.

25. TUNIS. — UNE VILLE SAINE BÂTIE SUR DES IMMONDICES. — LE RÔLE DE L'EAU DANS LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

— Tunis! tout le monde descend! dit joyeusement le capitaine Martin. Après les plaines monotones de la Medjerda, après les maisons de plaisance qui se succèdent aux approches de la capitale, le chemin de fer arrive enfin à **Tunis**. C'est une très grande ville située entre deux lacs, deux réservoirs de vase plutôt; le plus vaste la sépare de la Méditerranée.

— Je croyais, dit Louis, que Tunis était un port de mer : j'ai lu souvent des affiches annonçant le départ des paquebots qui vont de Marseille à Tunis.

— Autrefois, répondit le capitaine, les navires s'arrêtaient à **la Goulette**, à l'extrémité de l'étroite ouverture qui fait communiquer le lac avec la mer. Aujourd'hui ils arrivent sans s'arrêter jusqu'à Tunis; on a approfondi le *gosier du canal*, comme disent les Arabes, et on a ouvert dans la vase une tranchée que les bateaux suivent lentement jusqu'au port de Tunis. Mais pour que ce chenal soit toujours praticable, il faut le draguer sans cesse, sinon la boue de tarderait pas à le combler; car ce lac n'est en réalité qu'un vaste égout. Tunis y déverse ses immondices depuis des siècles. C'est à peine si un mètre d'eau les recouvre. Aux abords du lac, la terre est imprégnée de boue : tout un quartier de la capitale repose sur un fond de vase.

— Que cette ville doit être malsaine! fit Louis.

— Ta réflexion, mon ami, lui dit le capitaine, est la première qui se présente à l'esprit, surtout quand on respire les odeurs insupportables qui se dégagent du lac de Tunis par les chaudes journées d'été. On craint que les habitants de cette grande cité ne soient en proie à d'horribles maladies épidémiques, et l'on voudrait fuir au plus vite. Heureusement il n'en est rien. Tunis est une ville très saine; ses hôpitaux sont presque toujours vides.

— A quoi faut-il attribuer cette surprenante salubrité? demanda Louis.

— A l'eau très pure qu'on boit à Tunis. Cette eau vient de loin, des sources claires du **Zaghouan**, la plus haute cime tunisienne; elle est amenée dans la capitale par un aqueduc * de 130 kilomètres, et est distribuée dans les maisons sans avoir été mise en contact avec l'air impur qu'on respire dans la capitale.

Sachez-le, l'eau, plus que l'air, est la véritable conductrice des maladies épidémiques; quand elle contient des matières organiques, elle communique aux malheureux qui la boivent les germes de terribles maladies.

Les anciens le savaient sans doute, eux, qui prenaient soin de capter* les sources des montagnes, et d'en amener l'eau dans les grandes villes où les impuretés empoisonnent le plus souvent les rivières. Il y a des milliers d'années, un immense aqueduc* conduisait déjà les eaux du Zaghouan à la reine de l'Afrique, à l'orgueilleuse **Carthage** (v. p. 14). La ville souveraine a complètement disparu; son aqueduc subsiste encore; celui qui amène à Tunis les mêmes eaux, a emprunté en plus d'un point les ruines de l'ancien.

— Mais, mon oncle, dit Paul, comment faire dans les grandes villes où les habitants n'ont pas d'eau de source à leur disposition? Doivent-ils se priver d'eau et renoncer à faire la soupe?

— Non, mais ils feront bien de purifier l'eau qu'ils emploient en la faisant passer à travers des filtres de charbon qui la débarrassent des matières étrangères qu'elle renferme, ou bien ne s'en servir qu'après l'avoir fait bouillir. La température de l'eau bouillante tue les germes des maladies épidémiques. Quand l'eau est refroidie, on peut la boire sans danger.

26. TUNIS EN 1881. — BOUCHERIES ET CUISINES INDIGÈNES. — LES SOUKS OU BAZARS.

Malgré les paroles rassurantes de leur oncle, les enfants avaient peine à croire à la salubrité d'une ville en partie bâtie sur des immondices.

— Qu'auriez-vous dit, s'écria le capitaine, si vous aviez vu Tunis dans l'état où elle m'est apparue en 1881 ?

Le capitaine Martin avait fait la campagne de Tunisie ; il était de la colonne qui, débarquée à Bizerte, marcha sur Tunis et imposa au bey * le protectorat de la France.

— En passant dans le quartier arabe, poursuivit-il, je me suis demandé plus d'une fois avec anxiété si nos vaillants soldats n'allaient pas être décimés par toutes les épidémies, tant la malpropreté de cette ville était grande ! Que de fois je fus écœuré à la vue des boucheries indigènes où s'étalaient des têtes de mouton aux langues verdies par la chaleur, et des viandes noirâtres autour desquelles bourdonnaient des nuées de mouches !

— Pouah ! fit Paul, avec une grimace significative. Voilà de la viande à laquelle je n'aurais pas voulu goûter, de peur d'être empoisonné.

— Eh bien ! qu'aurais-tu fait, petit, si tu avais été, comme moi, obligé de respirer les odeurs nauséabondes des cuisines arabes, où cuisent dans l'huile des foies de mouton, des piments* rouges et des gâteaux de farine? La puanteur qui règne dans ces boutiques et qui n'affecte nullement l'odorat des indigènes me faisait fuir au plus vite. A tout moment je heurtais des cadavres d'animaux, abandonnés sur la voie publique et décomposés par la chaleur ardente de l'Afrique.

Grâce à l'administration française, tout cela ne sera bientôt plus qu'un rêve, et si vous visitez Tunis, quelque jour, vous n'aurez pas à souffrir du contact des choses immondes que je n'ai pu éviter.

Mais vous y trouverez encore les *Souks*, un des plus curieux spectacles que je connaisse (fig.). Ce sont des bazars, des marchés, où sont entassées toutes les productions de l'industrie tunisienne. Je faillis m'égarer dans leurs

galeries, tantôt hautes et droites, tantôt basses et tortueuses, qui se succèdent, se coupent sans ordre, sans régularité, les unes complètement voûtées, d'autres seulement recouvertes de planches, entre lesquelles les rayons du

Tunis (135.000 hab.). **Les souks ou bazars** (dessin d'après nature).

soleil éclairaient d'immenses toiles d'araignée qui pendaient au plafond, et dont quelques-unes auraient pu envelopper un homme.

Chaque profession a sa rue, son souk, où, dans d'étroites cases, tous les ouvriers travaillent de la même façon, faisant ensemble le même mouvement. Les marchands, assis ou accroupis au milieu de leurs marchandises, riches tapis, étoffes de soie, bijoux, cuirs, babouches*, selles, harnais, chéchias* fines valant jusqu'à 12 et 15 francs, appellent les acheteurs avec de grands cris ; d'autres, au contraire, restent immobiles, tels sont ceux qui vendent des parfums, sans dire une parole, sans faire un geste de trop, assis sur le bord de leur petite boutique, entourés d'un cadre de cierges. « Ils semblent, suivant le dire d'un voyageur, des hommes de cire

en une chapelle de cire. » Autour d'eux, à portée de leurs mains, se trouvent, dans des fioles, des boîtes, des sacs, tous les parfums du monde.

— Ces odeurs-là, dit Louis, sont plus agréables à respirer que celles des cuisines indigènes.

— Assurément ! pourtant ces parfums, dont les Orientaux font une grande consommation, sont un peu étourdissants pour les Européens. Quelques-uns se vendent très cher, par gouttes, que le marchand compte au moyen d'un coton qu'il retire de son oreille et y replace ensuite.

— Ce n'est pas très propre, dit Paul en riant.

— J'en conviens, mais c'est ainsi que cela se pratique d'habitude dans les souks, et personne n'y trouve à redire. La *parfumerie* pourrait être avantageusement développée en Tunisie, car ce pays produit beaucoup de *fleurs*, de *plantes aromatiques*, comme le Levant* auquel la France s'est adressée jusqu'ici pour les essences parfumées. Les Tunisiens se prêtent avec beaucoup de bonne volonté aux perfectionnements que nous leur enseignons; sous notre direction, ils font des progrès remarquables : leurs produits, parfums, tapis, soieries, etc., ne tarderont pas à égaler ceux que nous allons chercher en Turquie d'Asie et en Perse.

27. LES JARDINS DE HAMMAMET. — L'ENFIDA. — LA TERRE NE LIVRE SES BIENS QU'À CELUI QUI LES LUI ARRACHE PAR UN LABEUR OPINIÂTRE.

— Les essences que l'on vend à Tunis, dit M. Martin, sont extraites pour la plupart des fleurs que l'on cultive dans les jardins de **Hammamet**, jolie ville aux fortifications blanches, aux tours carrées, située au bord d'un golfe où viennent mourir sur des plages sablonneuses les eaux bleues de la Méditerranée.

Le long du golfe de Hammamet s'étend un immense domaine, l'**Enfida**, appartenant à une société française, qui le met en valeur. Certaines parties sont plantées d'arbres forestiers, de vignes, etc. ; d'autres sont louées à des colons ou à des indigènes*. La vigne vient bien, mais la

grande chaleur de l'été est un obstacle à la fermentation du vin.

— Il ne faudrait donc pas multiplier les plantations de vignes en Tunisie, dit Auguste.

— Ce serait peut-être imprudent. Mieux vaudrait pour le colon s'y livrer à la culture des céréales ou de l'olivier. Il fera toujours une récolte passable de blé, là même où l'indigène n'obtient rien.

— Pourquoi ? demanda Paul.

— Par la raison que **la terre ne livre ses biens qu'à celui qui les lui arrache par un labeur opiniâtre**. Or, en Tunisie, comme en Algérie, l'indigène *, à part de rares

Cultivateur indigène (dessin d'après nature).

exceptions, ne sait pas travailler la terre. On rencontre parci par-là, lorsque arrivent les pluies, des hommes, vêtus d'une sorte de chemise serrée à la taille, guidant une charrue grossière que traîne soit une vache, soit le plus souvent un âne ou un chameau (fig.).

— Singulier attelage ! fit Auguste.

— Et triste ouvrage, repartit le capitaine. La terre est grattée, non retournée. Quelle différence entre notre sillon

droit, régulier, profond, et le sillon tortueux, à fleur de terre, de l'Arabe! Jamais ce pauvre laboureur ne prend la peine d'arracher une plante parasite ou d'enlever les pierres qui se trouvent sur son chemin. Il tourne l'obstacle, il ne le surmonte pas. A voir ces champs, où les céréales poussent pêle-mêle avec les broussailles, nos paysans seraient indignés, eux, dont le travail énergique fait rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner. Aussi, les indigènes* récoltent-ils quatre ou cinq fois moins de grains que les colons.

— Les Arabes, dit Auguste, devraient prendre modèle sur les Européens et modifier leur manière de cultiver.

— N'en doute pas, ils finiront par comprendre leur intérêt; mais ce sera long. On ne transforme pas en un jour des habitudes séculaires. Pour avancer cette œuvre de civilisation, on a cherché à multiplier les relations entre colons et indigènes; on a créé, par exemple, des centres où se tiennent des marchés, pour habituer les Arabes à vendre le surplus de leur récolte et les engager à produire davantage. Cette sage méthode commence à porter ses fruits, grâce surtout à l'honnêteté dont les Français ne se départissent jamais dans leurs relations avec les indigènes.

28. LE SAHEL DE SOUSSE ET DE SFAX. — LE PAYS DE L'HUILE. — LES PLANTATIONS D'OLIVIERS ET LA RÉCOLTE DES OLIVES.

— Au sortir de l'Enfida, dit M. Martin, nous entrons dans une des régions les mieux cultivées de la Tunisie : le **Sahel* de Sousse**. A mesure que l'on approche de cette ville, les *oliviers* deviennent de plus en plus beaux et de plus en plus nombreux, jusqu'à former une véritable forêt ; beaucoup sont plusieurs fois centenaires, quelques-uns peut-être millénaires.

Les jardins, entretenus avec soin, sont entourés de haies comme les champs de certaines régions de la Normandie et du Maine ; mais ici les haies sont faites de *cactus*, plantes bizarres aux feuilles larges, épaisses, charnues, hérissées d'épines (fig. p. 91), et les pommiers à cidre sont remplacés par les oliviers.

Toutes les villes du Sahel, jusqu'à **Sfax**, sont ainsi entourées de jardins; ceux de cette dernière ville sont les plus beaux et s'étendent sur une distance de plusieurs lieues. L'île de **Djerba** au sud du golfe de Gabès, n'est qu'un splendide verger.

— On ne peut pas dire, fit Auguste, que les indigènes du Sahel ne savent pas travailler la terre.

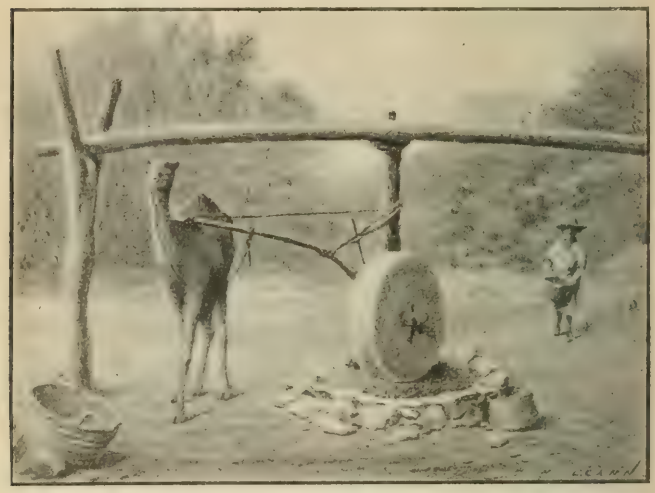
Vue de Sousse (dessin d'après nature). — Depuis que la Tunisie est sous le protectorat de la France, des ports ont été creusés à *Sousse* et à *Sfax* où nos vaisseaux viennent chercher *l'huile d'olives* pour l'apporter à Marseille.

— Oh! non, ceux-là sont des agriculteurs d'une valeur exceptionnelle et les Européens les recherchent pour la taille des oliviers. De toute la Tunisie, c'est le Sahel qui produit le plus d'olives : c'est, par excellence, le *Pays de l'huile*.

Il faut voir l'animation qui règne ici à la cueillette des olives, c'est-à-dire vers le mois de janvier. Les hommes, grimpés dans les branches, font tomber les fruits mûrs dans des toiles que les femmes et les enfants tendent sur le sol. Sur toutes les routes, on rencontre des jeunes garçons qui poussent en chantonnant des ânes chargés d'olives : ils portent la récolte aux moulins qui fonctionnent jusque dans les plus petits villages.

— Des moulins! fit Paul. On moud donc les olives comme le blé!

— Oui, afin d'en extraire l'huile. Par malheur, l'instrument dont se servent les Tunisiens est encore bien primitif (fig.) : il se compose d'une meule qu'un âne ou un chameau fait tourner dans un bassin où l'on a mis les olives. De ces fruits broyés, coule une huile noirâtre, d'aspect repoussant, qui tombe par des rigoles dans des outres * de peau.



Moulin à olives (d'après une photographie)

— Cependant, maman m'a dit bien des fois que l'huile d'olives est la meilleure des huiles, fit observer Paul.

— Certes ! aussi ne la livre-t-on pas telle qu'elle sort du moulin. Auparavant, il faut l'épurer : on obtient alors la belle huile dorée, parfumée, que vous avez vue maintes fois à la vitrine des épiciers.

29. KAIROUAN, LA VILLE SAINTE. — HISTOIRES ÉDIFIANTES D'UN BARBIER ET D'UN FORGERON. — LE FATALISME.

— Sousse est reliée par un chemin de fer à **Kairouan**, regardée par les musulmans comme une ville sainte, parce

qu'elle fut fondée, en 670, par Okba, chef des Arabes qui conquirent la Tunisie (fig.).

Le caractère sacré de cette cité nous faisait craindre une vive résistance quand notre armée arriva devant ses murs. Nous fûmes grandement surpris de nous voir ouvrir sans combat les portes de la ville.

Nos tirailleurs algériens, tous musulmans, allèrent faire leurs dévotions dans les mosquées* les plus célèbres. Les

Vue de Kairouan (dessin d'après nature). — Kairouan fut au moyen âge une ville très importante. Quoique déchue, elle a encore un aspect imposant avec son enceinte crénelée et ses nombreuses *mosquées* dont on voit ici les *dômes* et les *minarets* (tours).

habitants comprirent alors que les Français n'en voulaient point à leur religion. Comme par le passé, à la pointe du jour, les crieurs arabes purent monter au sommet des minarets* et appeler le peuple à la prière, en criant de leur voix perçante et monotone :

« Allah* seul est Dieu et Mahomet est son prophète*! »

A cet appel, les fidèles se rendent à la mosquée pour y prier. Après avoir franchi la porte d'entrée, ils s'arrêtent, dans la cour, devant la fontaine ou la citerne, se lavent la figure et les mains, et ne pénètrent dans le temple qu'après avoir quitté leurs chaussures

— Voilà des coutumes bien étranges ! dit Auguste.

— Oter ses souliers pour entrer à l'église ! fit Paul en éclatant de rire.

— Si tu étais plus grand, lui dit doucement son oncle, tu comprendrais que les Arabes témoignent ainsi leur respect pour la maison de Dieu.

Dans la mosquée règne le silence le plus absolu ; les fidèles, accroupis sur des nattes ou le front prosterné sur le sol, implorent Allah*. Ils ont tous la face tournée vers une niche ménagée dans le mur, indiquant la direction de La Mecque*.

Mosquée de Sidi-Okba à Kairouan (dessin d'après nature).

La plus belle mosquée de Kairouan est la *Grande Mosquée d'Okba* (fig.), qui s'enorgueillit de ses 414 colonnes de marbre, enlevées à des ruines romaines.

Une des plus coquettes est celle du *Barbier* qui ressemble à un palais d'émail avec ses murs ornés de faïences. On y

voit le tombeau du barbier de Mahomet qui mourut à Kairouan, vénéré comme un saint, parce qu'il avait, jusqu'à sa mort, conservé dans son bonnet, quelques cheveux du Prophète, et se fit enterrer avec.

— Il faut peu de chose pour être un saint aux yeux des musulmans, dit Louis.

— Encore moins que tu ne le crois ; il suffit d'être fou ou de se faire passer pour tel. Un forgeron de Kairouan, paresseux mais ambitieux, déclara un matin à ses amis qu'il était devenu fou pendant la nuit. Ils le crurent sur parole. Avec les nombreuses aumônes que lui prodiguèrent ses naïfs coreligionnaires, il construisit une mosquée, et pour prouver le caractère sacré dont il était marqué désormais, il ne trouva rien de mieux que de fabriquer de grandes pipes, des chandeliers et des sabres énormes, qu'il exposa dans sa mosquée, nommée pour cette raison *Mosquée des Sabres*.

Les dernières paroles de M. Martin se perdirent dans le bruit ; les enfants riaient aux éclats des remarquables inventions du forgeron de Kairouan.

Quand le silence fut rétabli :

— Je ne comprends pas, dit Louis, comment des gens sérieux peuvent se laisser duper par des trompeurs dont la ruse est si visible.

— Cette crédulité qui t'étonne, dit le capitaine, est la conséquence de l'oppression tyrannique qui pèse depuis des siècles sur les musulmans, et du fanatisme qui leur fait croire aveuglément tout ce qui touche de près ou de loin à leur religion.

« Ce que Dieu a fait est bien fait, pensent-ils, rien n'arrive en ce monde que par sa volonté. Si cet homme est fou, c'est qu'Allah * l'a voulu ; cet autre déclare bien haut qu'il est un saint, il faut le croire. Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! »

Naturellement paresseux, les Arabes se sont fort bien accommodés de cette doctrine du *laisser faire* ou *fatalisme*. Puisque tout ce qui doit arriver arrivera *fatalement*, pourquoi travailler à changer la face des choses ? Pourquoi, par exemple, enlever les mauvaises herbes de son champ, puisque la moisson ne sera bonne que si Dieu le veut ?

Croyez-moi, mes enfants, il n'est au monde pire doctrine que le *fatalisme*, qui donne une excuse à la paresse, tarit l'énergie à sa source et conduit un peuple à la servitude.

30. LES ORDRES RELIGIEUX MUSULMANS. — PUISSANCE DES SNOUSSIS. — HORRIBLES PRATIQUES DES AÏSSAOUAS.

— J'espère, dit l'oncle Martin, que, sous l'influence de notre civilisation, les Arabes comprendront que le fatalisme est une doctrine funeste. Il faut reconnaître que jusqu'à présent ils n'ont point accepté nos idées : ils subissent notre domination, mais ils s'imaginent qu'Allah* nous chassera un jour, et nous pouvons craindre de les voir se soulever à la voix du premier aventurier qui se dira l'envoyé de Dieu. Cette espérance est du reste soigneusement entretenue par les ordres religieux musulmans.

Ces ordres religieux sont de vastes associations placées sous la protection d'un célèbre marabout*, d'un saint homme de l'Islam*. L'une des plus puissantes est celle des **Snoussis**, qui compte de deux à trois millions d'adhérents dans le monde musulman. Ces Snoussis sont des ennemis redoutables pour la France. Nos explorateurs n'ont pas de plus perfides adversaires. Combien d'entre eux ont succombé sous les coups de ces fanatiques !

Kairouan, la ville sainte, possède des couvents de différents ordres religieux.

— Pourquoi ne les ferme-t-on pas ? fit Paul. Nous le pourrions, puisque nous sommes les plus forts.

— Tu parles sans réflexion, petit Paul, dit le bon oncle. Toucher aux choses de la religion, ce serait le plus sûr moyen de soulever contre nous tous les musulmans. Tout au contraire, nous cherchons à attirer à nous certains ordres religieux qui, jaloux de leurs rivaux, ne reculent pas devant une alliance avec les chrétiens. Cependant, amies ou ennemies, ces confréries ne peuvent être pour nous, gens civilisés, qu'un objet de mépris, car leurs pratiques ont pour résultat d'abâtardir un peuple que nous ne désespérons pas d'arracher à la barbarie, et nous devons

souhaiter de voir disparaître certaines coutumes qui conduisent à la folie et au crime. Je veux parler des actes horribles qu'accomplissent, dans un véritable délire, les **Aïssaouas**.

J'ai vu, à Kairouan, de malheureux insensés, dansant aux sons d'une musique bizarre, se planter de longues aiguilles à travers les joues et les bras, s'enfoncer à coups de maillet un poinçon dans le flanc, se frapper la poitrine avec un sabre, pendant que d'autres fous furieux léchaient une pelle rougie au feu ou avalaient des clous, des feuilles épineuses et des morceaux de verre brisé (fig.) !

Danse des Aïssaouas.

— Ah ! c'est horrible ! s'écria Auguste.

— Oui, c'est épouvantable, n'est-ce pas ? Je me demande parfois si mes yeux ne m'ont pas trompé. Mais non. Je vois encore un grand Arabe bronzé mangeant une couleuvre vivante, et d'autres exaltés se partageant un mouton et déchirant à belles dents sa chair toute crue, sans en enlever la peau ni la laine.

— Pourquoi faut-il que ces choses monstrueuses se passent encore aujourd'hui dans une colonie française ? fit Louis tristement.

— Il n'est pas en notre pouvoir de les interdire, lui dit le capitaine. **Il ne faut pas heurter de front les préjugés** de ces malheureux : ils croiraient que nous voulons les empêcher de gagner le paradis, tandis que nous voudrions seulement leur épargner la souffrance et la folie.

31. UNE CONTRÉE, RICHE JADIS, AUJOURD'HUI DÉSERTE. — L'AMPHITHÉÂTRE D'EL-DJEM ET LES JEUX SANGLANTS DU CIRQUE. — LE RESPECT DE LA VIE HUMAINE.

Les pratiques cruelles des Aïssaouas firent sur les enfants une impression pénible, et, pendant quelques instants ils restèrent sans parler, ne trouvant aucun mot pour exprimer leurs pensées.

Paul, le premier, rompit le silence :

— J'aurais eu peur vraiment, si j'avais été à votre place, dit-il à son oncle, et j'aurais quitté au plus vite cette ville où les hommes trouvent plaisir à se martyriser. Kairouan avec ses mosquées et ses couvents me semble trop triste. Je préfère les pays riants du Sahel* ou du nord.

— Il nous faut désormais dire adieu à ces pays-là, repartit M. Martin ; nous n'en rencontrerons pas de longtemps sur notre route.

— Serions-nous déjà au désert ? demanda l'enfant.

— Non, répondit Louis à son frère, la distance est grande de Kairouan au Sahara.

— C'est vrai, dit le capitaine, la région qui s'étend au sud de Kairouan n'est pas encore le désert ; mais c'est déjà un demi-désert. Ce sont les terres de parcours des nomades* qui y font paître leurs moutons et leurs chameaux ; elles sont insuffisamment arrosées par les pluies et ne pourront être livrées à l'agriculture que lorsqu'on y aura exécuté de nombreux travaux d'aménagement et de conservation des eaux de pluie, comme firent jadis les Romains.

Que de ruines attestent la prospérité de ce pays sous leur domination ! combien de tronçons de routes, de citernes comblées, de conduites crevées, d'aqueducs* à demi renversés ! A quatre journées de marche à l'ouest de Kairouan, se voient les restes d'une ville antique tout entière, la ville de **Sufétula** ou **Sbeitla**, remarquable jadis par son étendue, ses richesses, sa beauté et l'abondance de ses eaux. De nombreux monuments y restent encore debout : un arc

de triomphe, trois temples, une vaste enceinte et un théâtre à moitié enterré.

— Que d'édifices ont laissé les Romains partout où ils ont passé! fit Louis.

— Ils célébraient ainsi leur puissance, dit le capitaine. Ils en ont couvert la Tunisie où ils furent si longtemps les maîtres. Le plus célèbre de tous est l'**amphithéâtre d'El-**

Amphithéâtre d'El-Djem (d'après une photographie).

Djem (fig.), situé entre Sousse et Sfax, non loin de la mer. C'est un vaste cirque ovale de 150 mètres de longueur sur 123 de largeur.

— Il est bien plus grand que les cirques de Paris où l'on fait courir et danser les chevaux, remarqua petit Paul. Est-ce dans ces cirques-là que les Romains martyrisaient les chrétiens? demanda l'enfant, qui n'avait pas oublié le supplice de sainte Blandine.

— Oui, mon petit historien, lui répondit en souriant le capitaine.

— Alors dans l'amphithéâtre d'El-Djem, les Romains ont

peut-être aussi livré des chrétiens aux bêtes féroces.

— Peut-être. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à El-Djem, comme dans tous les cirques, les gladiateurs *, esclaves pour la plupart, se livraient des combats sanglants qui passionnaient beaucoup les Romains.

— Ils étaient bien cruels, dit Auguste, de s'amuser ainsi à faire tuer des hommes pour leur plaisir.

— Hélas ! dit gravement le capitaine, la civilisation romaine, si belle à tant d'égards, ne connaissait pas la pitié. Qu'était-ce qu'un esclave pour un citoyen romain ? Une bête de somme, un animal bon, tout au plus, à récréer ses maîtres, qui se plaisaient au spectacle de ses douleurs. Nous, citoyens français, qui reprenons l'œuvre de Rome dans l'Afrique du Nord, nous prétendons civiliser avec plus d'humanité : nous ne reconnaissons pas à un homme le droit d'acheter et de vendre son semblable, ni à plus forte raison de s'en servir comme d'un jouet. L'indigène * le plus misérable de nos colonies est un être pensant et souffrant comme nous, et nous sentons que nous n'avons pas le droit d'entraver sa liberté ou d'attenter à sa vie. S'il nous est inférieur comme intelligence, notre devoir est de lui inculquer nos idées, dans la mesure du possible, de le rendre meilleur, de l'élever jusqu'à nous, en un mot de le civiliser.

En disant ces mots, M. Martin s'était peu à peu animé : il était convaincu de la grandeur du devoir que les nations européennes ont à remplir envers les peuples barbares dont elles foulent le sol. Si elles manquent à cette obligation, leurs colonies ne sont plus qu'un simple vol de territoire.

— La France, elle, ne faillira pas à sa tâche, reprit le capitaine. Les indigènes* paisibles et travailleurs supportent sans peine sa domination bienveillante, et les plus fanatiques finissent par désarmer devant ses bienfaits.

Sur ces paroles, l'entretien prit fin, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain, à Gafsa, au désert.

Résumé du Livre III.

1. *La Tunisie n'est pas un pays distinct de l'Algérie.* Elle est placée depuis 1881 sous le *protectorat* de la France; déjà de grands travaux ont été exécutés (routes, chemins de fer, ports, etc.).

2. *La Tunisie est plus fertile que l'Algérie parce qu'elle est mieux arrosée.* Au nord, la Kroumirie a de *belles forêts;* la vallée de la Medjerda est la *terre à blé par excellence;* à l'est, le Sahel* de Sousse et de Sfax est couvert d'*oliviers.*

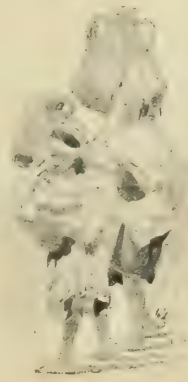
3. *Tunis* est une grande ville (135 000 hab.). Ses Souks sont célèbres : on y vend tous les produits de l'industrie tunisienne : *tapis, étoffes de soie, parfums*, etc. — *Sousse* et *Sfax* prospèrent par le commerce de l'*huile d'olives.* — *Kairouan* est une ville sainte musulmane. — *Bizerte* possède un lac qui sera bientôt un excellent port militaire.

4. Sous la domination de la France, la Tunisie deviendra aussi riche que dans l'antiquité.

Renseignements pratiques. — Pour fonder une exploitation agricole en Tunisie, *12 ou 15 000 fr. sont nécessaires.* — Les meilleures cultures sont les *céréales dans la Medjerda*, l'*olivier dans le Sahel.*

Pour la culture de l'olivier, où les indigènes* sont passés maîtres, le mieux est de *s'associer* avec eux. Le colon apporte le capital, pour l'achat de la terre et des instruments, et l'indigène son travail. Au bout de quelques années, on *partage* la propriété.

Certaines industries tunisiennes (tapis, parfums) doivent être *soutenues par des capitaux français*, d'autres, comme la fabrication de l'huile, doivent être *perfectionnées.* — *La pêche est fructueuse sur les côtes*, mais elle est aux mains des étrangers. C'est une place que nous devons prendre.



LIVRE IV

LE GRAND DÉSERT

---

32. QUELQUES PRÉCAUTIONS INDISPENSABLES. — GARE AUX INSOLATIONS ! — LE DOUBLE RÔLE DES VÊTEMENTS DE LAINE. — LE VAISSEAU DU DÉSERT.

Ce matin-là, le temps s'était mis à l'orage. L'atmosphère était lourde, chargée d'électricité et d'humidité.

— Hum ! mauvais temps pour s'engager dans le désert, gronda le capitaine. Ou je me trompe fort, ou nous aurons bientôt des éclairs et du tonnerre. Nous ferions bien de prendre une journée de repos.

M. Martin savait combien, il est difficile, par les temps orageux, d'obtenir des enfants une attention soutenue, et il eût préféré remettre l'entretien au lendemain. Mais les petits voyageurs ne l'entendirent pas ainsi. On leur avait promis le désert, ils voulaient le désert.

Cédant à leurs prières, M. Martin allait commencer, quand on vit Paul enlever brusquement sa veste et son gilet, puis venir, en manches de chemise, reprendre sa place.

— Pour que la chaleur ne me gène pas trop, je me mets à l'aise, dit-il. Et il ajouta en riant :

— Je supporterai mieux ainsi la haute température du désert.

— Eh bien, lui dit M. Martin, si nous étions réellement au Sahara et que nous imitions ton exemple, nous ne pourrions sortir sans courir les plus grands dangers.

Paul ne riait plus. D'un air étonné, il regardait son oncle, ses frères, et semblait demander une explication.

— Sans doute, dit le capitaine, répondant à la muette interrogation de l'enfant, ici, à l'abri des murs de cette salle, tu seras plus à l'aise dans cette tenue légère. Mais essaye, pendant quelques minutes, de rester, tête et bras nus, au soleil...

— Je sais, dit vivement Paul, que cela est dangereux. On risque d'attraper une insolation.

— Au désert, l'insolation c'est la mort. Il faut garder sa coiffure, si l'on tient à la vie. Les Arabes ne quittent pas leur épais turban de laine.

— Ce doit être bien lourd pourtant, dit Auguste.

— Oui, mais la laine offre cette particularité remarquable de protéger notre corps aussi bien contre la chaleur que contre le froid. En hiver, elle nous conserve notre chaleur naturelle de 37 degrés, bien supérieure à la température de l'air qui nous environne. Au Sahara, où le thermomètre marque souvent, à l'ombre, 40 et 45 degrés, la laine agit en sens contraire : elle empêche la chaleur extérieure d'arriver jusqu'au corps. Voilà pourquoi les Arabes s'enveloppent la tête d'un turban de laine, s'habillent de vêtements de laine, que recouvre un grand manteau de laine, et pourquoi notre ami Paul, en manches de chemise, ferait mauvaise figure au désert.

— D'autant plus, ajouta Louis, qu'il supporterait mal sous ce léger vêtement les températures basses de la nuit et de la matinée, car vous nous avez dit, mon oncle, qu'au Sahara, il y a un grand écart entre la chaleur du jour et celle de la nuit.

— Pour cette cause encore, dit M. Martin, des vêtements de laine sont nécessaires.

— C'est entendu, dit Paul, qui en prit vite son parti et remit sa veste. Puisque nous sommes en mesure d'affronter le désert, il ne nous reste plus qu'à partir.

— Soit ! nous allons nous embarquer sur le *vaisseau du désert*, car c'est ainsi qu'on nomme le *chameau d'Afrique* ou *dromadaire*, sur la bosse duquel nous allons monter. Les premiers jours, on est bien quelque peu incommodé par le balancement continuel qu'il imprime à la selle juchée sur son dos, balancement comparable à celui que l'on ressent sur le pont d'un navire secoué par les vagues. Mais, à la longue, on s'y

accoutume et le malaise disparaît. Dans les longues courses du désert, le chameau est l'animal indispensable. C'est le modèle de la sobriété; il se contente des herbes rabougries de la route et il lui suffit de boire tous les cinq jours ; l'hiver, il peut même passer des mois sans boire, si l'herbe est abondante. Tout en mangeant peu, il travaille beaucoup, il porte les fardeaux : tentes, ustensiles, provisions, etc. Plus

Course de chameaux d'après nature). — Le chameau est un ruminant; il a la propriété de conserver dans une partie de son estomac des provisions d'eau : c'est ce qui lui permet de rester plusieurs jours sans boire. Son poil est utilisé pour faire des tentes, des sacs, des cordes; sa peau pour faire des outres.

précieux encore est le *méhari* ou chameau coureur (fig.). Pour celui-ci, l'Arabe réserve toute son affection. « Le méhari, dit-il, a les oreilles de la gazelle, l'encolure de l'autruche, le ventre évidé du lévrier. » C'est quelque peu exagéré; mais, en vérité, il y a autant de différence entre le chameau porteur et le méhari qu'entre un cheval de trait et un cheval de course.

— En route donc, à dos de méhari ! firent en chœur les trois enfants.

33. LE DÉSERT TEL QU'ON SE LE FIGURE ET TEL QU'IL EST. — BEAUTÉ DES OASIS TUNISIENNES. — LES DATTES SUCCULENTES DU DJÉRID OU PAYS DES PALMES.

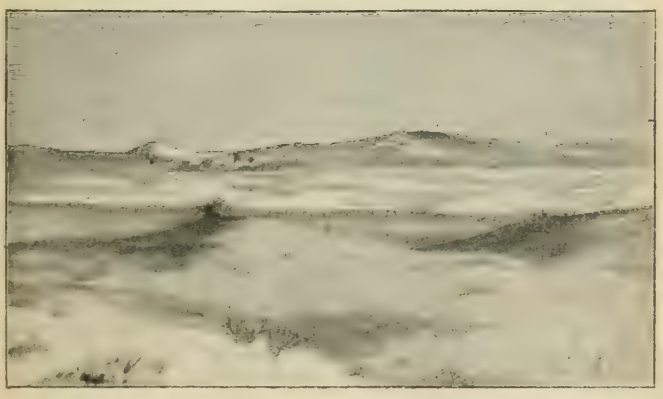
Paul, se ravisant tout à coup, dit à son oncle :

— Pour acheter des chameaux, il faudra que nous trouvions, sur notre route, une ville où se tienne un marché. Or, ce n'est pas dans le désert, dans cette vaste plaine de sable...

M. Martin ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Je vois que tu te fais une idée fausse du Sahara, lui dit-il. Tu crois que le désert n'est qu'une plaine sablonneuse, s'étendant à perte de vue, sans végétation, sans herbe même, où s'élèvent par places quelques masures abritées par trois ou quatre palmiers. Voilà, n'est-il pas vrai, le désert, tel que tu te le représentes ?

— Oui, répondit Paul. Est-ce que le Sahara n'est pas ainsi ?



Une vue du désert (d'après une photographie).

— Non, le **Sahara** (fig.) présente des plateaux rocailleux aussi bien que des plaines de sable, des ravins à pic, des montagnes, des cuvettes où s'amassent des cristaux de sel

et de gypse*, des dunes enfin, hautes de plus de 100 mètres.

On croit aussi qu'un des caractères du désert, c'est le manque de végétation. Autre erreur. Il est couvert d'une multitude de plantes, mais ce sont des plantes particulières, rabougries, souffreteuses, tantôt formant de véritables buissons, des forêts de broussailles, tantôt fort espacées. Seuls, les terrains salés et les rocs sont absolument dépourvus de végétaux. Ce qui caractérise le désert, c'est le manque d'eau. Quand on voyage au Sahara, il faut prendre soin d'appliquer le précepte arabe : « **Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé la source.** »

L'eau, dans le Sahara, c'est la vie. Grâce à elle, la terre se couvre de palmiers qui balancent dans les airs leurs colonnes couronnées de feuillage ; toute une population de travailleurs cultivent ce sol devenu extraordinairement fécond, et une ville, qui compte parfois *plusieurs milliers d'habitants*, s'élève auprès de jardins magnifiques. Ces palmiers, ces jardins, cette ville, c'est ce qu'on nomme une *oasis* (fig. p. 120).

— Quelle est la première oasis qu'on rencontre en venant de Kairouan ? demanda Louis.

— C'est **Gafsa**, une des plus belles oasis tunisiennes. Ses sources contiennent malheureusement un peu de magnésie.

— La magnésie que vendent les pharmaciens ? fit Paul d'un air malicieux.

— Mon Dieu, oui. On est quelquefois obligé, au Sahara, de boire, pour se désaltérer, de l'eau légèrement purgative. Cela ne va pas sans quelques inconvénients que vous devinez.

Un rire général répondit à ces paroles. Les enfants avaient compris.

M. Martin reprit :

— Cet eau est distribuée dans les jardins de Gafsa par de nombreux canaux serpentant au milieu des palmiers. A l'ombre de ces arbres poussent tous les arbres fruitiers, les céréales et les légumes d'Europe. Voici, du reste, ce que disait, il y a dix-neuf siècles un célèbre écrivain romain, Pline le Jeune, qui avait visité ces oasis :

« Là, sous un palmier très élevé, croît un olivier, sous l'olivier un figuier, sous le figuier un grenadier, sous le grenadier la vigne, sous la vigne on sème le blé, puis des légumes, puis des herbes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'ombre les uns des autres. »

Les oasis tunisiennes sont encore aussi fertiles que dans l'antiquité. J'ai vu à Gafsa des abricotiers mesurant 12 mètres de hauteur et 3 mètres de circonférence, des poiriers de $2^{m},50$ de tour, des vignes dont le tronc est plus gros que la cuisse d'un homme et dont les rameaux s'élancent d'un arbre à l'autre. Et, sur toutes ces plantes vigoureuses, s'étend l'ombre protectrice des palmiers qui forment au-dessus d'elles une voûte ininterrompue de feuillage.

Cette fécondité prodigieuse émerveilla les enfants. Instinctivement, leurs yeux se portèrent vers les arbres du jardin, et, par la pensée, ils en comparèrent les dimensions à celles que ces mêmes arbres prennent dans les oasis. Quoi ! le tronc de ce poirier, que Paul pouvait entourer facilement de ses petits bras, aurait là-bas la circonférence de la table ! Ce cep de vigne, pas beaucoup plus gros que la jambe d'un enfant, y deviendrait fort comme un arbre ! C'était à n'y pas croire. Et, cependant, comment douter de la parole de leur oncle qui leur avait dit : j'ai vu !

Palmier-dattier. — Toutes les parties du palmier sont utilisés dans les oasis. Le tronc est employé dans les constructions ; avec les feuilles ou *palmes* on confectionne des cordes, des sandales, des corbeilles ; avec la sève des vieux palmiers on fabrique le vin de palme ; les noyaux de dattes concassés servent à nourrir les chevaux et les chameaux.

— Deux jours de marche vers le sud, continua le capitaine, et nous arrivons à **Tozeur**, la reine des oasis tunisiennes, au centre du **Djérid ou Pays des palmes**. Les oasis du Djérid sont sans rivales

au monde pour la succulence de leurs dattes ; nulle autre ne réunit aussi complètement les conditions nécessaires à la prospérité du *palmier-dattier* (fig.), qui doit avoir, d'après un dicton populaire, « *les pieds dans l'eau et la tête dans le feu* ».

— Je comprends, fit Auguste, ce que cela veut dire. Il faut que les racines du palmier soient très arrosées et que les feuilles soient chauffées par un soleil ardent.

— Justement, au Djérid, une nappe souterraine fournit de l'eau en abondance : Tozeur seule possède 155 sources ou puits. Quant au feu, le soleil du Sahara s'en charge. C'est à l'air sec du Djérid que les dattes de ce pays doivent leurs qualités. Fermes et transparentes quand elles sont fraîches, d'une saveur supérieure à celle du meilleur miel, elles forment, au bout de quelques jours, une sorte de pâte où le sucre est presque cristallisé. Cette pâte est la véritable conserve alimentaire du Sahara. Pendant la moitié de l'année, les nomades* ne se nourrissent guère que de farine, d'orge grillée et surtout de dattes. Aussi, dans ces oasis, c'est un va-et-vient continuel de chameaux qui emportent dans toutes les directions les fruits précieux, produits par les 700 000 palmiers du Djérid.

34. LES GRANDS CHOTTS. — DE FAUX LACS. — LE MIRAGE. — L'ENLIZEMENT.

— C'est dans cette étroite langue de terre que se trouve le pays des Palmes ? demanda Auguste, en posant son doigt sur la carte.

— Oui, lui répondit son oncle. Cela t'étonne qu'un pays si riche soit si petit ?

— Ce qui m'étonne surtout, dit Auguste, c'est que les habitants du Djérid creusent des puits pour se procurer de l'eau, alors qu'il serait si simple d'en puiser aux grands lacs qui s'étendent de chaque côté du pays.

— Ce serait simple, en effet, si ces lacs étaient des lacs. Ces grandes taches bleues que vous voyez sur la carte ne sont malheureusement qu'un trompe-l'œil ; elles représentent d'immenses dépressions remplies de boue, d'affreux ma-

récages dépourvus de végétation, des *chotts*. L'eau, quand elle existe, est dissimulée sous une croûte de sable et de sel qui scintille au soleil, et qui, vue de loin, donne l'illusion d'une nappe liquide. Par les chaudes journées d'été, les chotts ressemblent, à s'y méprendre, à de vrais lacs, où l'on croit voir se réfléchir des palmiers. Mais ce n'est là qu'en effet de *mirage*.

— Le mirage ! s'écrièrent les enfants, en ouvrant de grands yeux pleins d'interrogations.

— Oui, ces images merveilleuses, produites par l'échauffement des couches d'air, qui représentent tantôt des lacs reflétant l'azur du ciel et ses nuages, tantôt les palmiers et les habitations des oasis. Mais à mesure qu'on s'approche la vision s'évanouit, et l'on n'a plus devant soi que l'immensité aride et triste du désert.

Les effets du mirage sont variés, parfois bizarres ; ainsi, il n'est pas rare de voir une partie de l'horizon se suspendre en l'air sur une bande de ciel bleu, ou les plus petits objets grossir démesurément : sur le **grand chott Djérid**, des pierres, ayant à peine 40 à 50 centimètres de hauteur, destinées à marquer le chemin des caravanes, s'aperçoivent de fort loin grâce à ce grossissement.

— Est-ce qu'on traverse les chotts ? fit Auguste d'un air surpris.

— Oui, mais cela ne va pas toujours sans danger, surtout quand les orages ont détrempé la couche de sel qui recouvre la masse liquide. Par places, des crevasses montrent ce qu'il y a au-dessous de cette croûte : une eau verte, d'une salure bien supérieure à celle de la mer, ou une vase molle et gluante. Voilà le tombeau réservé aux malheureux qui s'aventurent sans guide sur les chotts ; ils courent le risque d'être ensevelis vivants dans la boue.

Louis, qui avait beaucoup lu et beaucoup retenu, compara avec raison cette mort affreuse à l'*enlizement* dans les sables mouvants de certaines plages, comme celles de la baie du mont Saint-Michel.

— L'homme qui s'enlize, dit-il à ses frères, est voué à une mort certaine : plus il se débat, plus il fait d'efforts pour se dégager, et plus il enfonce, plus il descend vers la tombe.

35. LES GRANDES DUNES DE L'ERG. — UNE TEMPÊTE AU DÉSERT. — LE SIMOUN OU SIROCCO.

A ce moment, l'orage qui menaçait depuis le matin éclata. Un éclair aveuglant sillonna la nue, suivi d'un fort coup de tonnerre. De gros nuages noirs couvraient le ciel; un vent violent secouait les arbres à les déraciner. Bientôt de larges gouttes de pluie vinrent frapper contre les vitres; les éclairs se suivirent sans interruption, tandis que les grondements du tonnerre devenaient de plus en plus retentissants.

Les neveux du capitaine, comme tous les enfants, étaient vivement intéressés par la vue de l'orage, qui les effrayait bien un peu cependant.

— Que c'est beau! s'écria Paul, en battant des mains, au moment où un éclair plus vif éclairait la pièce d'une lueur blafarde.

— L'orage, dit le capitaine, est un spectacle grandiose, mais terrible, surtout dans les pays chauds : là, il atteint une violence dont celui-ci ne peut vous donner qu'une faible idée. Malheur à ceux qu'il surprend loin de tout refuge, au milieu de cette affreuse contrée qui s'étend au sud des chotts!

Insensiblement, M. Martin avait ramené l'attention des enfants vers le sujet qui les intéressait.

— C'est, continua-t-il, la région des grandes dunes de l'Erg, colossal amoncellement de collines de sable, qui atteignent en certains endraits jusqu'à 150 et même 200 mètres de hauteur.

Le voyageur, assailli dans les déserts de l'Erg par un orage comme celui qui se déchaîne ici, à cette heure, peut voir le vent, s'engouffrant dans les ravins, soulever des nuages de sable qui gravissent les pentes et, après avoir tourbillonné quelques instants, viennent s'aplatir sur les sommets où la pluie les fixe.

— Oh! que cela doit être curieux! fit Paul.

— Ceux qui assistent à ce spectacle, dit le capitaine, ne sont guère disposés à l'admirer : les grains de sable leur

cinglent le visage, les piquent comme si des milliers d'aiguilles leur entraient dans la peau. Les chameaux, aveuglés, poussent des cris plaintifs et refusent d'avancer. Il faut attendre dans l'immobilité la fin de la tempête et recevoir

Le sirocco (d'après un dessin d'explorateur).

des torrents d'eau sans sourciller. Ordinairement les orages durent peu...

— C'est vrai, dit Paul, la pluie tombe encore, mais déjà le ciel s'éclaircit.

— Il n'en est pas de même du terrible vent du sud, le *simoun* ou *sirocco* (fig.), fit le capitaine en continuant la phrase

que Paul avait interrompue. Il souffle parfois des journées entières et peut occasionner la mort. De pauvres gens, égarés pendant la tourmente, ont été asphyxiés par ce vent maudit.

Quand le sirocco souffle, le ciel prend une couleur orange pâle, le sable vole dans l'air, obscurcit le soleil et couronne de panaches le sommet des dunes : de loin, on dirait qu'un vaste incendie les consume. On ne respire plus de l'air, mais une poussière fine et chaude qui pénètre dans la bouche, le nez, les yeux, les oreilles. On souffle dans ses doigts, non pour les réchauffer, mais pour les rafraîchir et les ramener à leur chaleur naturelle ; les objets métalliques, les pierres brûlent quand on les touche ; les cuirs se racornissent comme sous l'action du feu. L'air est aussi brûlant que celui qui s'échappe, par bouffées, de la gueule d'un four.

Le sirocco se fait sentir bien au delà du désert. Il franchit parfois les montagnes de l'Atlas et oblige les habitants d'Alger à se calfeutrer dans leurs maisons : malgré les précautions prises, le sable pénètre entre les joints des croisées et sous les portes : tous les objets en sont couverts. Ce sable est, il est vrai, très fin, très léger, presque impalpable. Dans la région des dunes, l'air en est chargé, et c'est à cela qu'on attribue les maux d'yeux si fréquents dans les oasis de l'Erg.

36. LES OASIS DE L'OUED SOUF : DES JARDINS DANS DES FOSSES. — PROFONDE DIFFÉRENCE ENTRE LES HABITANTS DES OASIS ET LES NOMADES DU SAHARA. — DURE CONDITION DES FEMMES DANS LES SOCIÉTÉS INFÉRIEURES.

— Est-ce qu'il y a des oasis dans cet affreux pays? fit Paul. C'est incroyable.

— Il y en a pourtant, et de bien curieuses, car elles sont, pour ainsi dire, enfouies dans les sables : ce sont les oasis de l'**oued Souf**. Si nous nous en rapportions à ce nom, nous serions tentés de croire qu'une rivière arrose ces oasis, puisque le mot arabe « oued » signifie cours d'eau. L'oued Souf veut dire la « rivière murmurante. » Il semble

que ce soit par ironie que ce pays ait été ainsi baptisé, car on n'y voit pas trace d'eau vive.

— Mais alors, fit Auguste, les palmiers n'ont pas les pieds dans l'eau.

— Tout de même, et voici comment : les habitants du Souf ont creusé, dans le sable, des fosses, jusqu'à la couche de terrain au-dessous de laquelle coule « *la rivière murmurante* », et dans ces fosses ils ont planté des palmiers.

— Je comprends, dit Auguste ; leurs racines vont chercher dans la nappe souterraine, l'eau qui leur fait défaut sur le sol.

— A ce que je vois, dit Louis, les habitants des oasis sont de bons cultivateurs. Cela m'étonne. Ne nous avez-vous pas dit que l'indigène * est un triste agriculteur ?

— J'ai dit la vérité. Mais il faut distinguer les oasiens sédentaires *, attachés au sol qu'ils cultivent avec amour, des nomades * qui transportent leurs tentes dans le désert sans bornes, où ils mènent paître leurs troupeaux.

Ces nomades ne connaissent d'autre occupation que la guerre ou la chasse. Ils ne veulent se soumettre à aucune autorité, et il est bien difficile de les atteindre dans leurs solitudes où, disent-ils, « *la terre est grande et n'a point de sultan* », c'est-à-dire pas de maître.

Malgré leur mépris pour les travailleurs, ils sont obligés de venir dans les oasis faire leurs provisions de dattes. Ordinairement, ils donnent en échange la laine de leurs moutons, dont les oasiens font de *beaux tissus et des couvertures*.

— Il faut bien que ces paresseux prennent au moins la peine de tondre leurs moutons, dit Paul.

— Hélas ! non, ce sont les femmes qui sont chargées de cette besogne, comme ce sont elles qui tissent les vêtements, qui préparent les mets, qui vont puiser l'eau aux puits.

— Alors, en ce pays, les femmes travaillent et les hommes ne font rien, dit encore Paul.

— C'est ainsi. Il n'est point de labeur trop rude pour ces malheureuses, et, du matin au soir, elles peinent comme des esclaves, tandis que leurs époux, couchés indolemment sur le sol, fument leur pipe ou sommeillent.

— Oh ! quelle lâcheté ! s'écrièrent les enfants, indignés.

— C'est un spectacle révoltant, n'est-ce pas, mes chers petits ? de voir une femme, un être faible, plier sous le poids des fardeaux, tandis que l'homme se repose. Il en est malheureusement ainsi dans la plupart des sociétés barbares où la femme n'est pas beaucoup mieux traitée qu'une bête de somme, dont elle remplit souvent la tâche.

— On ne peut pourtant dormir ou fumer toute la journée, fit remarquer Auguste. Les hommes ont bien quelques occupations plus actives.

— Les seules qu'ils regardent comme dignes d'eux sont, je vous l'ai dit, la chasse et la guerre, c'est-à-dire l'attaque des caravanes, les razzias* de troupeaux. Grâce à nos soldats, ces pilleries sont de plus en plus rares dans le Sahara algérien ; mais la France n'est redoutable qu'aux brigands ; les habitants laborieux des oasis l'aiment parce qu'elle leur assure la sécurité. Quel plus bel éloge de la domination française que cette parole d'un marabout* revenant en Algérie, après un pèlerinage à la Mecque* ! « Partout, disait-il, je n'ai trouvé que la violence et le brigandage ; il m'a fallu, pour voir refleurir la justice, rentrer sur le territoire de la France ! »

37. LA DOUBLE CONQUÊTE DE L'OUED RIR. — LES PUITS ARTÉSIENS.

— Voilà, dit Louis, une parole qui fait plaisir à entendre et qui me rend fier d'être Français.

Cette réflexion d'enfant sérieux émut le capitaine qui serra la main de son neveu et lui dit :

— Tu es vraiment un petit homme, Louis, car tu as compris qu'il n'est rien de plus beau pour le vainqueur que de mériter par ses bienfaits les éloges des vaincus.

La France est digne de leurs louanges : d'abord pour « avoir fait refleurir en Algérie l'ère de la justice », puis pour s'être inquiétée du bien-être des indigènes. Certaines régions désolées, désertées par les habitants, ont été tellement transformées par nos soins qu'elles se sont repeuplées rapidement : telles sont les **oasis de l'oued Rir ou Ghir,** à deux jours de marche à l'ouest du Souf.

Sans nous, ces oasis n'existeraient peut-être plus qu'à l'état de souvenir. Un géographe, M. Onésime Reclus, a écrit fort justement :

La France peut se vanter d'avoir conquis deux fois l'oued Rir : par les armes en 1854; et, depuis 1856, par des fontaines de 20, 30, 60, et jusqu'à 80 et 100 litres par seconde, prises par la sonde * au flot d'un fleuve souterrain.

— Conquérir un pays par des fontaines, cela ne s'est jamais vu ! fit Paul, toujours prêt à rire.

— Cela se voit au désert. As-tu donc oublié que l'eau, au

Arabes assistant au forage d'un puits artésien. — Quand l'eau bienfaisante jaillit du sol, les chefs et les marabouts * bénissent le nom de la France, les femmes dansent et s'embrassent, les cavaliers font bondir leurs chevaux autour de la source. Tous manifestent leur enthousiasme par des exclamations joyeuses.

Sahara, c'est la vie ? A l'arrivée des Français dans l'oued Rir, les habitants fuyaient devant l'envahissement continu des sables ; leurs puits mal creusés ne donnaient plus assez d'eau ; les palmiers périssaient. Encore quelques années, et le désert effaçait ces oasis sous une couche de sable.

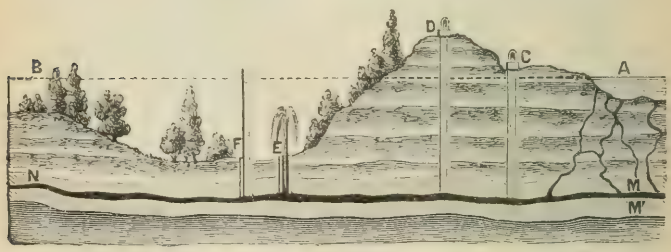
La France est venue apporter aux gens de l'oued Rir les secours de la science. Des tarières*, mises en mouvement par de puissantes machines, nous ont permis de forer

120 puits nouveaux. L'eau de la nappe souterraine en sort avec force et donne la vie à ces oasis. L'oued Rir comptait à peine 6 000 habitants en 1854 ; plus de 15 000 y vivent aujourd'hui et bénissent la domination française qui a rendu la fertilité à leur pays. La première source jaillissante obtenue par nos ingénieurs a été appelée, par les marabouts *, *source de la Paix*. Voilà la seconde conquête, cent fois plus durable que la première, car c'est la conquête des cœurs.

Ce récit avait intéressé les enfants au plus haut degré. Cependant Paul se grattait la tête, ce qui indiquait qu'il désirait savoir encore quelque chose. Il ne comprenait pas pourquoi l'eau jaillit si fortement des puits. Il demanda l'explication de ce phénomène à M. Martin, qui la lui donna sans plus tarder.

— Les nappes souterraines, dit-il, proviennent des eaux de pluie ou de rivière qui ont filtré à travers le sol, comme à travers un tamis, jusqu'à ce qu'une roche imperméable les arrête. Elles coulent alors à la surface de cette roche, suivant la pente des couches de terrain : la nappe de l'oued Rir est à *plusieurs centaines de mètres au-dessous de son point de départ*. Retenez bien cela.

Rappelez-vous maintenant ce qui se passe pour le jet d'eau



Puits artésiens (coupe d'un terrain). — A, nappe d'eau dont les infiltrations pénètrent jusqu'à la couche de terrain MN, C,D, *puits ordinaires* : l'eau ne jaillit pas parce que le sol est *au-dessus* du niveau AB ; E, *puits artésien* : l'eau jaillit, parce que le sol est bien *au-dessous* du niveau AB ; elle tente d'atteindre ce niveau ; elle l'atteindrait, si elle était contenue dans une colonne, comme en F.

du jardin. Il est alimenté par un réservoir situé au fond du potager.

— Et ce réservoir est placé à plus de deux mètres au-dessus du sol, dit Louis.

— Aussi, qu'arrive-t-il quand j'ouvre le robinet du jet d'eau? Le liquide s'élance vivement jusqu'à une hauteur voisine de deux mètres. Si je plaçais plusieurs robinets sur le parcours du tuyau de communication, j'obtiendrais autant de jets. Eh bien, les puits de l'oued Rir sont comme des robinets ouverts sur le passage d'un conduit souterrain naturel; à chaque ouverture, l'eau jaillit violemment, parce qu'elle vient d'une hauteur bien supérieure à celle des puits, et qu'elle essaye d'atteindre cette hauteur (fig.).

— J'ai très bien compris, dit Paul, et je n'oublierai plus pourquoi l'eau s'élève dans les puits... Tiens ! fit l'enfant en s'arrêtant brusquement, je m'aperçois que vous ne nous avez pas dit comment on les appelle.

— C'est juste ! on les nomme *puits artésiens*, les premiers ayant été creusés dans l'Artois. Vous voyez qu'ils ne sont pas particuliers au Sahara.

38. NOUVELLE LETTRE DU COUSIN LÉON. — BATNA, LA VILLE AUX TEMPÉRATURES EXTRÊMES. — LA HAUTE CHAINE DE L'AURÈS. — LA BOUCHE DU DÉSERT.

Quelques jours après, les enfants se disposaient à continuer, sur la carte, leur voyage au Sahara algérien, que M. Martin avait dû interrompre à cause de ses travaux, quand la vieille Catherine remit deux lettres au capitaine.

— Monsieur, dit la servante, voici des nouvelles de M. Léon.

— Tu as reconnu son écriture, ma bonne Catherine, lui dit le capitaine. Voyons ces lettres. Tiens ! celle-ci est adressée à Louis.

— Notre cousin ne nous a pas fait attendre longtemps sa réponse, dit Paul. Décachette vite cette lettre, Louis, et lisons-la ensemble.

Voici ce qu'écrivait Léon Martin :

Biskra, le 23 août,

Mon cher Louis,

Ta gentille lettre m'a fait le plus vif plaisir. Je suis content que tu aies passé brillamment l'examen du certificat d'études et je t'en félicite. Je félicite aussi Auguste et Paul d'avoir su prendre sur le jeu le temps d'écouter les causeries de leur oncle sur nos possessions d'outre-mer. Puisque ce voyage **à travers nos colonies** vous plaît tant à tous les trois, je veux vous raconter ce que j'ai vu dans mon voyage — réel celui-ci — au **Sahara algérien.**

De Constantine à Batna j'ai traversé de hauts plateaux aux rivières taries, aux lacs salés et amers. **Batna** est à plus de 1 000 mètres d'altitude*. En hiver, le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro, et il y tombe beaucoup de neige. Mais en ce moment ce n'est pas du froid qu'on y souffre : j'ai constaté au thermomètre de la gare 40° à l'ombre ! Il faut que les colons aient une solide constitution pour résister à de pareils écarts de température.

Au sud de Batna, se dressent les montagnes de l'**Aurès**, la plus haute chaîne de l'Algérie. Je désirais vivement faire l'ascension de quelqu'une de ces montagnes, d'où l'on domine les hauts plateaux, avec leurs lagunes salées, et les plaines brûlantes du Sahara, semées d'oasis. Les nécessités de ma charge m'obligèrent à quitter Batna le jour même. Mais le spectacle qui m'était réservé me dédommagea amplement.

Le chemin de fer, après avoir monté encore quelques kilomètres, descend rapidement vers le désert. Nous suivons une vallée resserrée entre de hautes montagnes arides et dans laquelle coule un torrent : les deux murailles de pierre, entre lesquelles le train court, semblent vouloir se rejoindre. Brusquement elles s'écartent, et, au delà d'un pont jeté sur le torrent, on découvre tout à coup une forêt de palmiers : c'est l'oasis d'**El Kantara.** Oh ! que les Arabes ont bien nommé ce passage : *la Bouche du Désert*. Oui, cette étroite ouverture, qui vous jette au visage l'air chaud et sec du Sahara, est bien la Bouche du Désert !

Le pont (en arabe : El Kantara) a donné son nom à la gorge, au torrent et à l'oasis. C'est qu'en effet il marque la limite de deux mondes bien différents : au nord, le pays des cultures variées ; au sud, l'immensité aride du désert, parsemée d'îlots de verdure où le palmier règne en maître.

39. LETTRE DU COUSIN LÉON (*suite*). — UNE TRIBU EN MARCHE. — BISKRA. — RÉCEPTION ENTHOUSIASTE. — UNE FANTASIA. — UN DÎNER CHEZ LES ARABES.

Au delà de l'oasis, la vallée s'élargit. En route, notre train croise une tribu qui monte vers le nord où elle va chercher les pâturages qui lui font défaut au Sahara. A une station, le train s'arrête pendant quelques minutes, et, par la portière du wagon, je peux, à loisir, examiner cette étrange caravane.

En tête, marchant à la file, de leur pas lent et régulier, s'avancent les chameaux qui portent les provisions, les ustensiles de ménage et les tentes qu'on déploiera le soir pour camper; puis viennent les bœufs, en très petit nombre, car les gras pâturages n'abondent pas en Algérie, enfin les chèvres et la masse innombrable des moutons.

Comme toujours, les femmes cheminent à pied ; beaucoup de ces malheureuses, exténuées de fatigue, portent leur enfant sur le dos. Seules les grandes dames de la tribu voyagent dans un palanquin* hermétiquement fermé, posé sur le dos d'un chameau.

Les hommes, montés sur leurs petits chevaux, un long fusil à la main, vont et viennent sans cesse, veillant à la garde des troupeaux. Un de ces cavaliers passe à quelques mètres de moi. C'est le type arabe le plus parfait que j'aie jamais rencontré : grand, mince, élancé, il se tient à cheval avec aisance, avec élégance même. La figure est belle, mais une expression de ruse et de cruauté est répandue sur ce visage tanné par le soleil. Drapé dans un burnous* déguenillé, il passe près de nous, fier et dédaigneux.

Bientôt après nous sommes à **Biskra** la reine des oasis disséminées au pied de l'Aurès. La réception qu'on nous y a faite dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Après vingt-quatre heures, je me demande encore comment mes pauvres oreilles ont pu résister à l'infernal charivari destiné, dans l'esprit des indigènes*, à fêter l'arrivée du gouverneur.

Nous sommes reçus à la gare par les autorités de la ville qui, en quelques mots, nous préviennent de la fête qui nous attend. Déjà arrivent jusqu'à nous les « *you! you!* » perçants que poussent en notre honneur des milliers de poitrines, et qui redoublent à notre vue. La ville est pavoisée. Une foule bigarrée nous escorte jusqu'à la plaine où les spahis* de la garnison et les cavaliers d'une tribu voisine doivent nous donner le spectacle d'une *fantasia*. En chemin, les gamins biskris, d'une effronterie sans pareille, courent autour

de nous, nous tirent par les pans de notre habit, et nous ne nous débarrassons d'eux qu'en leur jetant des sous; des nègres, grands enfants qui saisissent toutes les occasions de se réjouir, jouent des fifres et battent la caisse (fig.).

Enfin nous arrivons. Nous nous asseyons dans les tribunes qui nous ont été réservées. Une assistance nombreuse nous entoure. A un signal donné, cinq cents cavaliers, rangés en ligne à un kilomètre de nous, s'élancent à fond de train comme s'ils voulaient nous prendre d'assaut. Les chevaux bondissent, les burnous volent, les hommes disparaissent dans un tourbillon de poussière

Réception du gouverneur à Biskra (dessin d'après nature).

(fig.). Par instants, on distingue un hardi cavalier, les jambes droites sur les étriers, épaulant son fusil d'une seule main; un autre tient la bride entre ses dents pour avoir les mains libres; quand ils arrivent au pied des tribunes, ils tirent deux coups de leur fusil, chargé à poudre, dans la poitrine ou les jambes des spectateurs. Lorsque le nuage de poussière et de fumée se dissipe, on les aperçoit au loin, lançant leur fusil en l'air et le rattrapant avec une adresse incomparable.

La foule, électrisée par cette image de la guerre, bat des mains, pousse des cris d'encouragement, et tout ce bruit, mêlé à celui de la poudre et au galop des chevaux, est si intense qu'il me semble l'entendre encore en ce moment.

Pour couronner cette journée, le *caïd* ou chef de la tribu qui avait exécuté la fantasia, nous offre la *diffa*, c'est-à-dire le repas d'hospitalité. La maison de ce chef n'a rien de luxueux : le festin est servi dans une salle basse aux murs dégradés. La table est remplacée par un tapis, étendu sur le sol, autour duquel nous nous accroupissons. Le premier mets est un mouton tout entier, rôti à la broche comme un simple poulet. D'un coup de talon, un domestique le fait glisser le long de la perche qui le traverse et le rôti tombe dans un immense plat où il tient tout entier. Le caïd en

Une fantasia (dessin d'après nature).

découpe un morceau des plus délicats et l'offre au gouverneur, marque de déférence que l'Arabe ne manque jamais de témoigner à son hôte. Les autres convives attaquent le mouton à leur tour, chacun choisissant son morceau et le mangeant avec les doigts, sans couteau ni fourchette !

Puis on nous sert des galettes au beurre toutes chaudes, du ragoût de mouton accompagné de fruits secs et d'une sauce assaisonnée de piments *. Quel mélange horrible ! mon palais se révolte contre une pareille nourriture ! Mais il faut faire bonne contenance et avaler les aliments les plus épicés avec un calme aussi profond que celui des Arabes qui nous observent.

Voici, pour terminer, le mets national de l'indigène *, le fameux *couscous*. Il est probable que mon estomac n'a aucune ressemblance avec celui d'un Arabe ou d'un Kabyle, car je n'ai jamais pu avaler sans grimace cette farine pâteuse, cuite à la vapeur d'une sorte de pot-au-feu contenant de l'eau, de la viande, des légumes

et l'inévitable piment * qui assaisonne tous les mets indigènes. On nous présente le couscous sur le plat de bois percé de trous où on l'a fait cuire. Chacun prend à même la pâte, roule la farine dans ses doigts, en fait une boulette et se la jette au fond du gosier. Si elle ne descend pas aisément, on la pousse avec le doigt.

Heureusement qu'on nous verse, comme boisson, un excellent lait de chamelle, qui facilite la digestion, et auquel je dois d'avoir pu dormir et prendre un repos bien mérité.

Ce matin, à peine éveillé, je vous écris cette lettre. Il me semble que je viens de vous raconter un rêve. Mais non. Par la fenêtre de ma chambre, j'aperçois un fouillis de plantes enchevêtrées, au bord d'un ruisseau, où des femmes et des enfants viennent puiser de l'eau. Un portefaix noir, qui me regarde, rit tout à coup sans savoir pourquoi, en me montrant ses dents d'une blancheur éclatante. Entre deux palmiers, un rayon de soleil passe et vient chauffer le mur de ma maison. Décidément je n'ai point rêvé, je suis bien au désert.

Mais voilà bien longtemps que je bavarde. Je m'aperçois que je vous ai écrit un véritable journal. Vous ne le regretterez pas, je pense, puisque vous faites déjà votre apprentissage de voyageurs, et je gage que vous voudriez bien être en ce moment à Biskra, avec votre cousin qui vous embrasse tous trois.

LÉON MARTIN.

40. LE PROJET DE CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN. — UN LIVRE INTÉRESSANT. — MASSACRE DE LA MISSION FLATTERS PAR LES TOUAREG (1881).

Pendant une grande demi-heure, la conversation roula sur le voyage de Léon Martin. Chacun en appréciait et en commentait les différents incidents, Paul surtout, que la fantasia avait rempli de joie et qui eût tout donné pour assister à ce spectacle bruyant. Mais, voilà ! l'Algérie était trop loin !

— Trop loin ! allons donc, fit le capitaine en intervenant ; avec les moyens de locomotion dont nous disposons aujourd'hui, on peut dire que le Sahara est aux portes de Paris. La distance n'est rien, puisqu'on peut la franchir en moins de temps que n'en mettaient nos pères pour aller de Paris à Bordeaux ou à Lyon. En quatre jours on est à Biskra. Bientôt le chemin de fer sera prolongé jusqu'aux oasis de l'oued Rir.

Il a même été question de lui faire traverser tout le Sahara.

— Oh! quelle longue ligne il aurait fallu établir! dit Auguste.

— 2000 kilomètres environ, c'est-à-dire 500 lieues de rails. Cette énorme distance serait par elle-même un obstacle formidable, même si le pays était fertile, peuplé, et s'il pouvait fournir les éléments d'un commerce important. Mais, sauf dans les oasis, le Sahara ne produit rien, que le *sel*[1] de ses chotts. Il est vrai que, de l'autre côté du grand désert, se trouvent les régions plus fertiles du Soudan (carte, p. 144). Des hommes à l'esprit entreprenant, mais aventureux, eurent la pensée de les réunir à l'Algérie par une voie ferrée. Dès 1879, on fit reconnaître le terrain pour déterminer la meilleure route à suivre. Mais une catastrophe épouvantable vint mettre un terme aux recherches des explorateurs.

Flatters. — Né à Laval en 1832. Massacré par les Touareg en 1881.

Ces paroles excitèrent la curiosité des enfants; ils voulurent connaître le malheur effroyable qui avait arrêté les études du **chemin de fer transsaharien**. Le capitaine ne savait rien refuser à ses neveux quand il s'agissait de les instruire. Il alla prendre dans sa bibliothèque un beau livre qui avait pour titre :

Nos grands colonisateurs et les héros de notre expansion coloniale.

Il le feuilleta, l'ouvrit à un chapitre intitulé : *Le massacre de la mission Flatters par les Touareg*[2] *(1881)*.

1. Les *salines du Sahara* fournissent une grande quantité de sel aux populations du Soudan (carte, p. 144-145).

2. Singulier : *Targui ;* pluriel : *Touareg.*

Paul demanda et obtint la permission de lire cette histoire qui promettait d'être émouvante. Fier d'être élevé au rang de lecteur, il commença d'une voix claire, lentement, en s'arrêtant aux signes de ponctuation :

En 1879, un officier de grand mérite, le colonel **Flatters** (fig.), fut chargé d'explorer le Sahara en vue de reconnaître l'itinéraire le plus favorable à l'établissement d'un chemin de fer. Flatters atteint le massif montagneux qui occupe le centre du désert : le *Ahaggar;* mais il fut obligé de rebrousser chemin, ayant à peine entrevu ce pays, à cause de l'hostilité des maîtres du Ahaggar, les farouches **Touareg.**

L'année suivante, Flatters, emmenant avec lui une troupe plus nombreuse, quitta plein d'espoir l'oasis française d'**Ouargla** que ses habitants nomment avec orgueil « la sultane des oasis ».

— Est-ce que Ouargla est la dernière ville française du Sahara? demanda Auguste à M. Martin.

Fort dans le Sahara (d'après une photographie).

— Non, lui répondit le capitaine. Le drapeau tricolore flotte encore sur le rocher d'**El Goléa**, à 700 kilomètres

d'Alger (autant que de Marseille à Alger), où l'on a organisé une compagnie de *tirailleurs algériens*, montés sur méhari *. Ces soldats font la police du Sahara algérien. D'autres *forts* (fig.), ont été construits dans cette partie du désert, afin de tenir en respect les brigands qui l'infestent.

La suite du récit, que Paul va nous lire, prouve surabondamment qu'on ne saurait trop se tenir sur ses gardes dans cette région, appelée, avec raison, le *Pays de la peur*.

Un jour que le colonel et quelques-uns de ses compagnons s'étaient éloignés du gros de la troupe pour aller à la recherche de l'eau, ils furent attirés par leurs guides dans un guet-apens.

Massacre de la mission Flatters.

Le puits se trouvait dans un cirque de hautes montagnes. Soudain, apparurent des centaines de Touareg : des coups de fusil éclatèrent de toutes parts. Avant que le colonel eût eu le temps de sauter à cheval, il reçut un coup de sabre sur l'épaule, puis un autre qui lui coupa les jarrets, enfin il fut percé de coups de lance par les bandits qui s'acharnèrent sur son cadavre. Tous ses amis furent également massacrés (fig.). Quand les autres membres de la mission apprirent la mort de leur chef, il fut décidé qu'on retournerait en arrière et qu'on essayerait de regagner Ouargla au plus tôt. Les Touareg, les sachant bien armés, n'eurent garde de les attaquer ;

mais ils suivirent la petite troupe de loin. Quand les vivres manquèrent, ils lui vendirent des dattes empoisonnées. Alors les malheureux survivants furent atteints de folie furieuse : on dut désarmer les chefs mêmes qui voulaient massacrer leurs hommes. Puis il fallut livrer bataille aux Touareg. En face de l'ennemi, ces hommes, demi-morts, se conduisirent en héros et repoussèrent leurs agresseurs.

Les jours suivants, la faim terrassa les plus forts, et, affolés par les fatigues, les privations, ayant mangé leur dernier chameau, ils se dévorèrent entre eux. Quelques-uns, à peine, purent arriver aux oasis françaises et raconter le désastre de cette mission, sur laquelle on avait fondé les plus grandes espérances.

Le martyre de Flatters et de ses compagnons n'arrêta pas cependant le zèle des explorateurs, qui tentèrent d'arracher au Sahara son secret. Ce fut en vain. Les uns durent revenir en arrière ; les autres tombèrent, comme Flatters, assassinés par les brigands du désert. Gloire à ces héros, victimes de leur dévouement à la patrie française, à la cause de l'humanité et de la civilisation ! Fière à juste titre des exploits de ses fils, la France a voulu perpétuer leur souvenir. A Ouargla, une inscription en lettres monumentales rappelle le nom de tous ceux qui périrent avec leur chef, et la porte par laquelle sortit le colonel a été appelée : *Porte Flatters*.

— La fin lamentable de la mission Flatters, dit M. Martin, quand Paul eut posé son livre, empêcha de poursuivre les études du transsaharien. On n'abandonna pas pour cela le projet, mais on renonça à l'exécuter immédiatement. Plus tard, si l'on est convaincu de la nécessité de réunir nos possessions du Soudan à celles de la Méditerranée par une voie ferrée, on avancera lentement, mais plus sûrement, car notre influence aura eu le temps de se faire sentir chez les cruels nomades* du Sahara.

41. LES M'ZABITES. — UN GRAND EXEMPLE DONNÉ PAR UN PETIT PEUPLE : LA SOLIDARITÉ.

Paul, qui s'était acquitté de sa tâche à la satisfaction de tous, voulut remettre le livre à sa place, dans la bibliothèque.

— Laisse-le sur la table, lui dit son oncle. Nous aurons besoin plus d'une fois de le consulter.

— Tant mieux, fit l'enfant, car il est vraiment intéressant, ce livre. J'ai plaisir à connaître les hommes qui ont illustré notre patrie ou qui ont donné leur vie pour elle. Je n'oublierai jamais à présent le nom de Flatters.

Maintenant, ajouta petit Paul, qui, comme tous les enfants, changeait rapidement d'idées, où allez-vous diriger nos pas, mon oncle?

— Vers l'ouest, répondit le capitaine, puisqu'au sud le Sahara nous est fermé ; vers le **M'zab**, une des régions les plus désolées du globe. C'est un enchevêtrement de collines de craie, sèches, grises, sans verdure, brûlées par un soleil aveuglant, séparées par des vallées profondes, ravinées. Ce chaos de rochers et de collines a reçu des indigènes * le nom de **Chebka** ou filet : les différentes vallées qui s'y croisent en tous sens dessinent sur le sol comme les mailles d'un filet.

— Voilà une région bien affreuse, dit petit Paul. Je crois que, si j'avais à choisir, je préférerais encore le désert de sable à cette Chebka.

L'enfant prononça ce mot comme s'il lui eût écorché la langue ; c'était si plaisant que ses frères se mirent à rire, et l'impression pénible que leur avait laissée la lecture de la mort de Flatters s'effaça peu à peu.

— De cette Chebka, dit le capitaine, en contrefaisant la grimace de Paul, des hommes patients et énergiques, les **M'zabites**, ont fait sortir sept villes entourées de magnifiques jardins. Pour vivre dans ce désert, la question à résoudre était la question de l'eau. En creusant le lit desséché des torrents, on trouva la nappe liquide à 20 ou 25 mètres de profondeur. Mais, par la multiplication des puits, l'onde bienfaisante devint rare : il fallut remédier à cette disette d'eau. Or, il arrive parfois, à la suite d'orages violents, que les torrents de la Chebka roulent une masse liquide considérable, qui va se perdre rapidement dans les sables du désert. Les M'zabites résolurent d'utiliser ces torrents furieux. Ils construisirent des digues énormes, capables de résister à la violence du courant. Quand l'orage éclate, une montagne d'eau vient donner contre chaque digue qui l'arrête : elle reflue, s'étale, se répand dans les jardins qu'elle recouvre

complètement. Seules, les hautes têtes des palmiers émergent; puis, elles disparaissent à leur tour.

— Le pays est complètement inondé ? fit Paul. Alors les maisons doivent être renversées ?

— Non, car les habitations sont à l'abri des flots, loin des

Ville du M'zab (d'après une photographie).

jardins, sur des collines où elles s'étagent en amphithéâtre (fig.).

— Les jardins, dit Auguste, ne peuvent être longtemps submergés, car les plantes pourriraient.

— L'inondation dure peu. L'eau s'écoule par les puits innombrables, qui percent le sol comme les trous d'une écumoire, et se retire dans des réservoirs souterrains naturels.

Voilà comment les M'zabites ont trouvé le moyen d'avoir de l'eau en tout temps, comment ils ont fait naître et prospérer sur ce sol calciné 220 000 palmiers, et comment 35 à 40 000 hommes vivent dans ce triste désert. Vous pensez bien qu'il fallait de sérieuses qualités pour obtenir ce résultat.

— Oh ! oui, dit Auguste, qui songeait à son péché mignon. Il ne fallait pas être paresseux.

— Dame ! non. Au M'zab, l'activité la plus grande règne du matin au soir. Sans cesse, on entend dans les jardins le grincement des poulies au-dessus des puits. De tous côtés, des cultivateurs bêchent la terre, creusent des rigoles, arrosent les plantes. Cependant ce travail de tous les instants aurait produit de maigres résultats, si la plus effective **solidarité** n'avait régné parmi ce petit peuple, qui donne ainsi au monde un grand enseignement. Pourquoi tous les M'zabites travaillent-ils sans relâche ? Pourquoi tous ont-ils contribué à élever leurs villes, à creuser les puits, à maçonner les digues ? **Parce que l'œuvre de tous doit profiter à chacun.**

Ici, la **fraternité** n'est pas un vain mot. Sur les places publiques, riches et pauvres s'assoient côte à côte ; la mendicité est inconnue au M'zab : jamais un M'zabite ne laissera un concitoyen dans la misère. Il existe des lois qui protègent les faibles et les défendent contre les puissants, à qui il est interdit d'étaler leurs richesses, afin de ne pas affliger les malheureux ; et ces lois, comme toutes les autres, sont rigoureusement observées.

Amour du travail, esprit de solidarité, obéissance aux lois, telles sont les qualités essentielles des M'zabites.

42. LES OASIS DES KSOUR. — L'ORDRE RELIGIEUX ET MILITAIRE DES OULAD-SIDI-CHEIK.

Du M'zab, le capitaine conduisit ses petits auditeurs aux oasis des **ksour oranais** (fig.) en passant à travers le large plateau pierreux que les Arabes appellent **Hamada**, une des parties les plus tristes du Sahara.

— Là, dit-il, nous ne trouverons plus d'oasis comparables à ces cités étendues qu'on nomme Gafsa, Biskra, Ouargla : le désert cultivable se réduit à quelques gorges au flanc de l'Atlas saharien. Au fond de chaque défilé, un ruisseau donne la vie à de rares palmiers ; mais, à peine sorti de la gorge, il est bu par l'air enflammé du désert.

Les villages ou ksour sont bâtis sur les hauteurs, afin de

pouvoir repousser facilement les attaques des nomades*. De loin, chaque village ressemble à une forteresse; de près, ce n'est qu'un amas de boue : les maisons sont faites de terre délayée dans l'eau.

Une des principales oasis du sud oranais est celle d'**El-Abiod**, connue dans tout le Sahara par son caractère de sainteté : elle renferme dans ses murs la dépouille d'un célèbre marabout* : Sidi-Cheik. Les descendants de cet homme

Un ksar du sud oranais (d'après une photographie). — Le mot ksar (plur. : ksour) désigne les villages fortifiés du sud oranais.

vénéré, les **Oulad-Sidi-Cheik**, étendent leur influence sur tout le sud algérien et marocain jusqu'au **Touat**, vaste groupe d'oasis très fertiles que convoite le Maroc, mais qui tomberont certainement un jour sous la domination française. Les Oulad-Sidi-Cheik forment une association à la fois religieuse et militaire, qui reçoit les dons d'un grand nombre de tribus.

— Pourquoi leur envoient-elles des cadeaux ? demanda Auguste.

— Parce que les Oulad-Sidi-Cheik sont à la fois admirés

pour leur bravoure et craints à cause des imprécations qu'ils lancent contre leurs ennemis, les menaçant de tous les maux imaginables s'ils ne se soumettent à leur autorité. On les redoute même chez les indigènes * qui nous sont dévoués.

Longtemps ils furent nos ennemis; mais en 1882, une importante fraction des Oulad-Sidi-Cheik mit bas les armes et devint notre alliée. Jamais depuis cette époque, ils n'ont attaqué nos amis. Ils ont beaucoup de partisans au Touat, et peut-être, grâce à leur influence, ces riches oasis accepteront-elles bientôt notre domination.

Sur ces mots, les enfants se levèrent, car midi venait de sonner.

— Est-ce que nous quittons définitivement le désert ? demanda Paul.

— Oui. Demain nous nous rapprocherons de la Méditerranée. Quand nous retrouverons le Sahara, ce sera à 500 lieues au sud de l'Algérie, sur la lisière de nos colonies du Sénégal et du Soudan.

Résumé du Livre IV.

1. Le Sahara est *varié d'aspect :* grandes dunes de sable (*Erg*), plateaux pierreux (*Hamada*), collines de craie (*Chebka*), dépressions salines (*Chotts*). Caractère général : manque d'eau. — L'animal domestique indispensable au désert est le *chameau.*

2. Le Sahara est aride, il n'a que de maigres plantes, sauf dans les *oasis*, où les *palmiers* abritent les arbres fruitiers et les légumes. Il y a de grandes oasis : *Gafsa* et les oasis du *Djérid*, en Tunisie; *Biskra*, les oasis de l'oued *Souf*, de l'oued *Rir*, *Ouargla*, dans la province de Constantine; les *oasis* du *M'zab* dans la province d'Alger. Dans le sud oranais, il y a de petites oasis (*Ksour*) dans les gorges de l'Atlas saharien. La France a multiplié les oasis, en creusant des *puits artésiens.*

3. Les oasiens sont des agriculteurs sédentaires * et laborieux. Les nomades * transportent leurs troupeaux dans les pâturages désertiques. Ces nomades sont pillards et cruels; les *Touareg* ont massacré la mission *Flatters* (1881). L'ordre religieux et militaire des *Oulad-Sidi-Cheik*, allié de la France, a une grande influence sur les tribus du sud oranais.

Renseignements pratiques. — Le colon français ne peut s'établir au Sahara : dans les oasis la place suffit à peine aux indigènes. Il y a quelque commerce à faire avec les Sahariens : il faudrait leur fournir à très bon marché des objets utiles.

LIVRE V

LA PROVINCE D'ORAN

---

43. — SUR LES HAUTS PLATEAUX. — LE CHEMIN DE FER STRATÉGIQUE. — ENCORE DES CHOTTS.

Le lendemain matin, comme le capitaine l'avait annoncé, on tournait le dos au Sahara et l'on marchait vers le nord, c'est-à-dire vers les régions fertiles et peuplées du Tell *. Mais il fallait franchir, avant d'y parvenir, les vastes espaces incultes des **hauts plateaux oranais.**

Partout une terre sans arbres, des lits de torrents desséchés, des puits à l'eau saumâtre*, des pâturages, verts au printemps, bientôt roussis par les chaleurs de l'été, puis qui reverdissent aux pluies d'automne : voilà le triste spectacle qu'offre la traversée des hauts plateaux.

— Ce n'est pas très réjouissant, dit Paul, surtout si le voyage doit durer longtemps.

— Autrefois, il fallait de longues journées. Aujourd'hui, par le chemin de fer, en 24 heures on atteint la Méditerranée.

— Pourquoi a-t-on établi un chemin de fer dans ces régions désolées? demanda Auguste à son oncle.

— Afin de pouvoir réprimer promptement les insurrections toujours à craindre de la part des populations nomades * de ces plaines sans fin. La frontière, ici, n'existe que sur la carte : elle est d'autant plus facile à passer, et nous savons que nos ennemis implacables, les musulmans fanatiques qui rêvent d'arracher l'Algérie à la France, se tiennent tout prêts dans les oasis de **Figuig** à quelques kilomètres de notre territoire.

Qu'un jour une insurrection éclate, et le surlendemain, grâce à ce chemin de fer stratégique, nos troupes peuvent camper à Figuig même. Ce chemin de fer est donc avant tout un chemin de fer militaire ; plus tard il sera prolongé vers le **Touat**, aux fécondes oasis, dont il transportera les dattes exquises. Pour l'instant, ses rares wagons ne portent guère que des tonnelets d'eau qu'on distribue aux employés des stations et aux soldats des garnisons éloignées. Cette eau est prise à une source située au milieu de l'isthme étroit qui sépare en deux le grand chott **Chergui**.

— Il y a donc aussi des chotts sur ces plateaux ? dit Paul.

— Il y en a dans toute l'étendue des hauts plateaux. Ceux de la province d'Oran sont les plus grands : trois lacs de Genève tiendraient dans le chott Chergui, comme surface s'entend...

— Car l'eau est absente, fit Louis, devinant la pensée de son oncle.

— En hiver, les torrents y amènent à la vérité un peu d'humidité ; mais elle disparaît bientôt sous l'action des vents secs qui se jouent librement sur ces plaines élevées.

44. L'ÉLEVAGE DU MOUTON. — L'ALFA. — LES ESPAGNOLS DANS LA PROVINCE D'ORAN. — COLONS FRANÇAIS ET COLONS ÉTRANGERS.

— Il est vraiment malheureux de penser que les vastes territoires des hauts plateaux restent improductifs, dit Louis.

— Peu productifs serait plus juste, rectifia M. Martin. Ce sont des terres de pâture qu'utilisent les tribus arabes. Si le gros bétail, qui aime les belles prairies, y vient difficilement, il n'en est pas de même des *moutons*. Les Arabes en possèdent 9 à 10 millions. La difficulté est d'abreuver cette quantité de bêtes pendant les longues chaleurs de l'été. En créant des réservoirs d'eau artificiels, on pourra développer et améliorer l'élevage de cet animal si précieux à tant d'égards.

Outre les pâturages, on trouve sur les hauts plateaux, une herbe très utile : l'*alfa* (fig.). Certains endroits en sont cou-

verts : la région située au nord du chott Chergui a reçu le nom de *mer d'alfa*. Malgré ce nom un peu prétentieux, l'alfa ne forme pas de champs, comparables aux champs de blé, par exemple. Non. Il croît par touffes espacées, isolées. Ses feuilles sont plates comme des lanières. Avec ces feuilles, on fait des cordes, des espadrilles, des tapis, des paillassons, des corbeilles, des nattes, etc. L'alfa, qu'on appelle aussi *sparte*, a donné son nom à cette industrie : la *sparterie*.

Alfa. — L'alfa est très répandu dans les régions sèches de l'Algérie-Tunisie, au Sahara, au Maroc, en Espagne. Dans ce dernier pays, on faisait la récolte de l'alfa, pour la *sparterie*, bien avant la conquête de l'Algérie.

On emploie beaucoup aussi l'alfa pour la fabrication des pâtes à papier et à carton.

— Cependant, mon oncle, fit Paul, notre maître nous a dit en classe que le papier se fabrique avec de vieux chiffons.

— Sans doute, mais on consomme tant de papier aujourd'hui qu'on a dû recourir à certaines plantes parmi lesquelles l'alfa tient la première place. Il fallut construire des chemins de fer pour conduire à la côte les ballots d'alfa ; c'est même une de ces voies ferrées qu'on a prolongée jusqu'au Sahara.

Parmi les alfatiers, se trouvent des gens de toutes nationalités ; mais les Espagnols dominent.

— Cela se comprend facilement, dit Louis, car à l'ouest l'Algérie se rapproche beaucoup de l'Espagne ; la Méditerranée n'est qu'un bras de mer en face de la province d'Oran.

— Et puis, ajouta le capitaine, les deux pays se ressemblent comme sol et comme climat. Les Espagnols ne sont pas dépaysés en Algérie. Dans la province d'Oran, ils sont plus nombreux que les Français.

— J'aimerais mieux, dit Paul, qu'il y eût plus de Français que d'Espagnols.

— Moi aussi, répliqua M. Martin en souriant de la naïveté de l'enfant. Mais je suis bien forcé de constater ce qui

est. Il y a en Algérie environ 275 000 *colons français et presque autant d'étrangers* (236 000). On rencontre beaucoup d'Espagnols à l'ouest, d'Italiens à l'est ; cela s'explique par la position de l'Italie et de l'Espagne à proximité de notre colonie, et, il faut le dire, parce que, dans ces pays, les gens du peuple sont bien malheureux, tandis qu'en France la misère est moins grande.

— Est-ce que la présence de ces nombreux Espagnols en Algérie ne constitue pas un danger pour la domination française ? demanda Louis.

— Non, car ils s'allient facilement à nos colons. Ils aiment notre pays qui les a accueillis, parlent pour la plupart notre langue, se plient à nos institutions et beaucoup se font naturaliser. Néanmoins, il est bon de veiller à ce que ces étrangers n'obtiennent le titre de Français, que lorsqu'ils ont prouvé leur amour pour la France et sont déjà Français de cœur.

45. — RENTRÉE DANS LE TELL. — MASCARA. — LES VINS D'ALGÉRIE. — UNE GRAPPE MERVEILLEUSE.

A partir de Saïda, petite ville à la lisière des hauts plateaux et des champs d'alfa, la voie ferrée descend les pentes septentrionales de l'Atlas.

— Nous voici de nouveau dans le Tell*, dit le capitaine, dans une des régions les mieux cultivées et les plus peuplées de l'Algérie. Le chemin de fer traverse une grande plaine très fertile qui s'étend au pied de la montagne de **Mascara**.

— La patrie d'Abd-el-Kader, fit Louis.

— Oui, ce fut au temps de la conquête, une ville forte, une place de guerre. On ne s'en douterait pas aujourd'hui. Les coteaux voisins sont couverts de vignobles qui donnent un vin recherché, et Mascara est plus occupée à vendanger et à remplir ses tonneaux qu'à fourbir ses armes pour repousser les assiégeants.

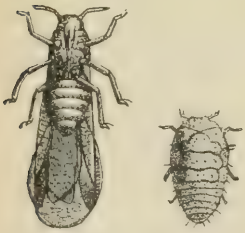
La vigne est très cultivée en Algérie, dans les trois provinces, surtout depuis la destruction de nos vignobles par

le *phylloxera* (fig.). Un grand nombre de viticulteurs français, ruinés par cet insecte, ayant entendu dire que la vigne réussissait très bien dans les plaines et sur les coteaux algériens, passèrent la mer et vinrent s'établir en Afrique. Les plaines de l'**Habra** et du **Sig**, où nous sommes, le sahel * d'Alger et celui d'Oran ont été de bonne heure plantés en vignes : les premiers résultats furent excellents et cette culture se développa très vite. En 1867, elle n'occupait que 12000 hectares en Algérie ; en 1895, elle en couvrait 112 000. Autrefois la France envoyait ses vins à l'Algérie, aujourd'hui c'est la colonie qui vend les siens à la mère-patrie.

— Si les vignobles algériens se multiplient avec cette rapidité, dit Auguste, ils finiront par être aussi étendus que ceux de France.

— La Tunisie produit aussi du vin maintenant, ajouta Louis. Nous sommes bien sûrs de n'en manquer jamais.

— J'ai peur que nous n'en produisions trop, dit gravement le capitaine ; et, répondant par avance à une interrogation qu'il prévoyait, il ajouta :



Phylloxera ailé. **Phylloxera non ailé.**
(Très grossis.)
Cet insecte est si petit qu'on ne le voit qu'au microscope. Cependant ses ravages sont tels qu'il fait périr les plantes auxquelles il s'attaque, et a ruiné des vignobles entiers.

— Les vignobles français, détruits par le *phylloxera*, ont été rapidement reconstitués avec des plants d'une espèce nouvelle, que l'insecte n'attaque pas. Notre production de vins augmente ; qu'arrivera-t-il des vins algériens, si les nôtres nous suffisent? Pour cette raison, les nouveaux colons feront bien de cultiver la vigne pour leurs propres besoins seulement, d'autant plus que les vins algériens ne valent pas, en général, ceux de France, et ne peuvent songer à entrer en concurrence avec eux. Les raisins, au contraire, se développent à merveille sous le ciel africain. Je me souviens d'avoir vu, dans une exposition agricole, une grappe qui atteignait le poids invraisemblable de sept kilogrammes:

— Sept kilogrammes pour une seule grappe ! s'écria

Auguste. Il fallait au moins deux hommes pour la porter sans la froisser.

— Est-ce que ce raisin-là est aussi bon que le chasselas de Fontainebleau? demanda Paul à son oncle.

— Ah! petit gourmand, fit en riant M. Martin, cela t'intéresse. Eh bien! rappelle-toi les belles grappes que nous avons mangées ensemble au commencement de vos vacances.

— Celles qui avaient de si gros grains, bien dorés?

— Oui. C'étaient des raisins d'Algérie que votre cousin m'avait envoyés. Étaient-ils bons?

— Oh! oui, mon oncle, ils étaient excellents. On peut dire que les raisins d'Algérie sont aussi succulents qu'ils sont gros.

— Aussi les colons sont-ils fiers de les servir sur leur table et d'en faire goûter aux étrangers.

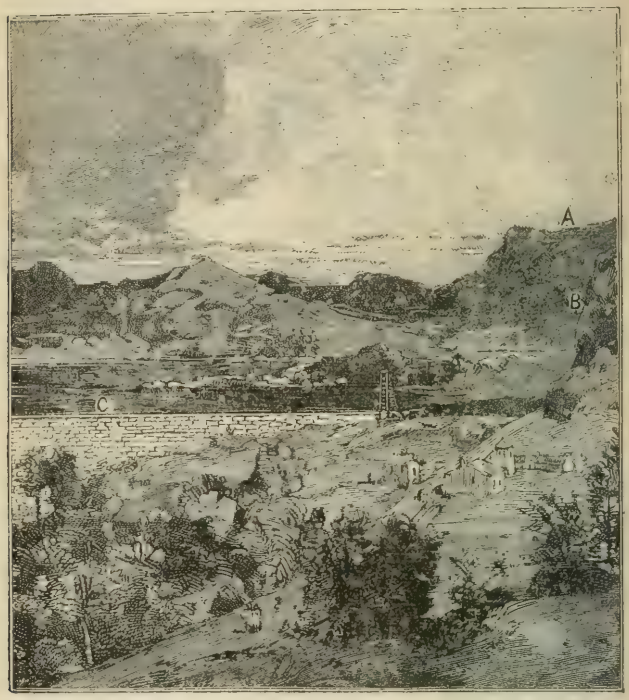
46. LE BARRAGE DE PERRÉGAUX. — L'HONNÊTETÉ SCRUPULEUSE DANS LE TRAVAIL. — « FAIS BIEN CE QUE TU FAIS. »

— Au delà de Mascara, dit le capitaine, le chemin de fer s'engage dans la vallée de l'**Habra**, une des rares rivières algériennes qui ne tarissent jamais. A **Perrégaux**, au sortir des montagnes, ses eaux sont retenues par un mur qui barre toute la vallée, et s'étendent en un vaste lac (fig).

Cette digue a 35 mètres d'épaisseur et autant de hauteur. Ces dimensions gigantesques semblent devoir opposer aux eaux un obstacle insurmontable. Mais, en Afrique, la nature est traîtresse : telle contrée, que les pluies désertent pendant des mois, est dévastée un beau jour par des averses diluviennes ; tel cours d'eau qui n'était qu'un ruisselet, devient subitement un fleuve impétueux. Malheur au barrage qui l'arrête! S'il présente la plus petite lézarde, la moindre fissure, l'eau se glisse par l'étroit passage, l'agrandit, ouvre le roc, qui semblait inébranlable, et, eût-il 35 mètres d'épaisseur comme à Perrégaux, il est emporté par le torrent, qui passe, irrité. En 1881, l'Habra, très grossie, renversa la digue et une énorme masse liquide s'abattit

sur les campagnes ; 160 personnes trouvèrent la mort dans le village de Perrégaux, dont les maisons furent détruites par l'inondation.

— C'est un danger perpétuel pour les habitants qu'un



Barrage de l'Habra. — A, monts du Bordjia ; B, gorge de Crévecœur ; C, barrage.

volume d'eau aussi considérable suspendu au-dessus de leurs têtes, dit Louis.

— Lorsqu'on a reconstruit le barrage de Perrégaux, toutes les précautions ont été prises pour éviter le retour d'une pareille calamité. Malgré cela, comme tu l'as dit, une telle quantité d'eau, retenue par un mur, si fort, si épais, si bien construit qu'il soit, est une menace constante pour le pays situé en aval.

— Comment faire pour retenir les eaux qui sont indispensables à l'agriculture ? demanda Auguste.

— Au lieu d'un barrage colossal, en construire beaucoup de petits, échelonnés le long de la rivière ; au lieu d'un lac, retenir plusieurs étangs. Le résultat serait le même, et l'on aurait bien diminué les dangers.

Outre cet enseignement pratique, une catastrophe comme celle que je viens de vous conter nous en donne un autre, moral, celui-ci. Dans toute construction dont la ruine peut entraîner mort d'homme, l'ingénieur comme l'ouvrier, la tête qui pense comme le bras qui exécute, n'apportent jamais trop d'honnêteté et de bonne foi.

Cette traverse en fer contient une paille qui en diminue quelque peu la solidité. « Bah ! dira l'ouvrier peu consciencieux, qui s'en apercevra ? » Or cette traverse doit entrer dans la construction d'un pont, où passeront des armées, sur lequel rouleront des trains bondés de voyageurs. Un jour, cédant sous une forte charge, la charpente se rompt, entraînant avec elle le pont tout entier, et des centaines de malheureux sont précipités dans l'abîme.

« Cette pierre est de qualité inférieure, elle n'offre pas à l'eau toute la résistance désirable ; mais, au milieu des autres blocs, elle passera inaperçue. » Elle passe, en effet, inaperçue, sous l'œil inattentif ou complaisant des constructeurs, et, dans l'énorme barrage, il est impossible de la reconnaître. Mais lentement l'eau fait son œuvre, et, un jour, sous une poussée plus forte, une fissure se produit, qui entraîne la ruine de la digue ; cette seule pierre cause la dévastation de toute une contrée.

Par ces deux exemples, vous voyez, mes chers enfants, quelle probité scrupuleuse chaque homme doit apporter dans son travail. Nous devons prévoir les conséquences de nos moindres actions ; les causes les plus petites peuvent engendrer des désastres incalculables.

— Ah ! que je comprends bien à présent, dit Auguste, pourquoi notre maître nous répète si souvent : « **Fais bien ce que tu fais !** »

— Oui, reprit le capitaine, fais bien ce que tu fais, sinon tu n'accomplis pas ton devoir, tu es un malhonnête homme.

47. LE PLUS GRAND FLEUVE ALGÉRIEN : LE CHÉLIF. — TOUJOURS DISETTE D'EAU.

— A Perrégaux, dit le capitaine, nous attendrons le train, qui, venant d'Alger, se dirige sur Oran, après avoir suivi longtemps la vallée du **Chélif**.

— Oh! c'est un véritable fleuve, celui-ci, dit Louis. J'ai lu dans mon livre de géographie qu'il dépasse de beaucoup la Garonne.

— Si l'on mesurait l'importance d'un cours d'eau à sa longueur, dit M. Martin, le Chélif mériterait d'être appelé grand fleuve, car il a 700 kilomètres de cours. Mais ce n'est en réalité qu'un torrent, violent pendant les grandes pluies, si maigre pendant la sécheresse qu'il n'a pas toujours assez d'eau pour abreuver les troupeaux.

— Ah! fit Paul d'un air désappointé, il est dit que nous ne rencontrerons pas un seul fleuve, digne de ce nom, en Algérie! J'aime tant à aller en bateau! il me semble que les Algériens doivent être bien malheureux d'être privés de ce plaisir.

— Les colons ne pensent pas à cela, je te l'assure. S'ils regrettent que leurs fleuves manquent d'eau, c'est plutôt parce qu'ils sont privés ainsi d'un moyen de communication facile et peu coûteux. Encore, si le Chélif avait assez d'eau pour fertiliser les terres qu'il traverse! Mais non, sa vallée supérieure est une des plus dénudées, des plus tristes de l'Algérie.

Il commence à la lisière des hauts plateaux, dans les monts dont le revers méridional regarde les sables du Sahara. Il languit pendant des centaines de kilomètres, au milieu des plateaux, maigre ruisseau qui, le plus souvent, ne baigne pas même les lauriers-roses, souillés de boue et de poussière, qui croissent sur ses berges rougeâtres.

— Plus je regarde le Chélif, fit tout à coup Louis, plus il me rappelle un autre fleuve français, la Loire, n'est-ce pas mon oncle?

— En effet, dit le capitaine. Explique-nous pourquoi.

— Comme la Loire, le Chélif est un fleuve très irrégulier, et, comme elle, il coule d'abord vers le nord, puis change

brusquement de direction et se dirige vers l'ouest.

— Fort bien. C'est à l'endroit où il quitte les hauts plateaux pour entrer dans le Tell, que le Chélif prend la direction de l'occident. Il court désormais parallèlement à la côte dont le sépare une haute chaîne de montagnes ; aussi la vallée du Chélif, privée de vents humides, est-elle une véritable fournaise pendant les mois d'été.

48. LES HÉROS DES GUERRES ALGÉRIENNES. — LES DÉFENSEURS DE MAZAGRAN : 123 CONTRE 12 000.

La vallée du Chélif et la province d'Oran furent le théâtre de nos luttes contre Abd-el-Kader (voir p. 17). Dans cette

Mazagran (d'après une photographie).

longue et pénible guerre, les beaux faits d'armes abondent. Quoique devenu, pour quelque temps, conducteur d'une jeune caravane, accomplissant sur la carte un long et pittoresque voyage, M. Martin n'en était pas moins officier : son cœur de vieux soldat battait à se rompre dans sa poitrine au souvenir des actions héroïques qui marquèrent notre lutte contre les Arabes, et il se serait fait un crime de les passer sous silence

— A quelques lieues de l'embouchure du Chélif, dit-il, non loin de **Mostaganem** se trouve la petite ville de **Mazagran** (fig.). Retenez bien ce nom, enfants : il a été immortalisé par la bravoure de 123 soldats français qui, enfermés dans un mauvais fortin, tinrent tête pendant quatre jours à 12 000 Arabes, et les repoussèrent.

— 123 contre 12 000, s'écria Paul, et ils furent vainqueurs! Oh ! contez-nous cela, voulez-vous, mon oncle?

Le capitaine ne demandait pas mieux.

— Le 3 février 1840, dit-il, des masses d'Arabes arrivent brusquement devant le fort de Mazagran, où se tenaient 123 hommes commandés par le capitaine **Lelièvre**. Encore un nom à retenir : Lelièvre et ses soldats ont bien mérité de la patrie. Les ennemis se précipitent à l'assaut. Les nôtres les attendent, puis font une décharge générale qui laisse de nombreux vides dans les rangs des assiégeants. Rendus furieux par cette résistance inattendue, les Arabes grimpent aux murailles du fort : les défenseurs combattent alors à l'arme blanche, plongent et replongent leurs baïonnettes dans la marée humaine qui menace de les emporter.

La nuit arrive. Les ennemis font chercher du renfort, et le lendemain l'attaque recommence. La veille, les Français avaient épuisé la moitié de leurs cartouches ; Lelièvre recommande à ses soldats de les ménager et de se servir surtout de la baïonnette. A plusieurs reprises, les Arabes réussissent à renverser le drapeau tricolore, brisent même sa hampe ; à chaque fois, il est relevé, et, à la fin de ce deuxième jour, ses plis voient encore les Arabes repoussés avec des pertes considérables.

La lutte continue, avec le même acharnement, le surlendemain. Enfin, le 6 février, tous les Arabes s'élancent ensemble à l'assaut. Ils allaient réussir à planter leur drapeau sur les murs quand une décharge générale les rejette en désordre. Trois fois ils recommencent avec une rage nouvelle, trois fois les cent vingt-trois héros de Mazagran les repoussent. Le soir du quatrième jour, les Arabes, complètement découragés, ramassent leurs morts et disparaissent.

— Bravo ! s'écria petit Paul, qui trépignait de joie.

— Quel beau fait d'armes ! dit Louis. Pour ma part, je ne l'oublierai jamais, je vous le promets. Quand je serai soldat, j'aurai peut-être, quelque jour, à combattre des ennemis

nombreux. Je penserai alors à ces héros qui triomphèrent, un contre cent, et sauvèrent le drapeau de la France. Comme eux, je m'efforcerai de faire mon devoir simplement, mais courageusement.

49. — MIEUX VAUT MOURIR QUE PERDRE L'HONNEUR. — MORT HÉROIQUE DU CAPITAINE DUTERTRE A SIDI-BRAHIM (1845).

Après avoir félicité Louis pour ces bonnes paroles, le capitaine Martin continua :

— S'il est des actes de courage qu'on doit imiter, il en est d'autres qui sont tellement au-dessus des forces humaines qu'on ne peut que les désigner à l'admiration des siècles futurs. Telle est la belle mort du capitaine **Dutertre**, qui préféra être passé par les armes plutôt que de conseiller une lâcheté à des soldats français.

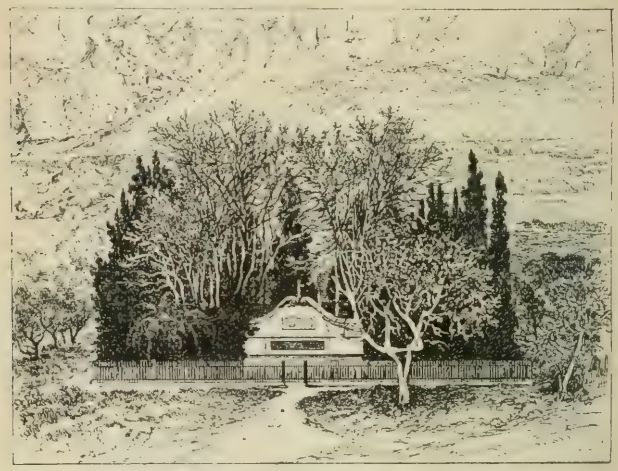
En 1845, à l'autre extrémité de la province d'Oran, non loin du Maroc, un détachement de carabiniers, commandés par le

Combat de Sidi-Brahim. — Dans le fond, s'élève le marabout, au-dessus duquel flotte le drapeau français.

capitaine Géraux, réfugiés dans le *marabout* de Sidi-Brahim* (fig.) tenaient tête à Abd-el-Kader lui-même. Voyant ses hommes tomber un à un, Abd-el-Kader voulut parlementer. Il envoya des Arabes, porteurs d'un drapeau blanc, dire à Géraux de se rendre. Se rendre ! allons donc, tous préféraient lutter jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Pour vaincre leur résistance, l'émir* fit amener un prisonnier, le capitaine Dutertre, et lui ordonna d'aller auprès de ses camarades pour leur conseiller de se rendre. Dutertre répondait d'eux; en cas de refus, c'était la mort. Quatre cavaliers arabes devaient le conduire près du marabout et l'exécuter, si les Français persistaient à se défendre.

Le brave officier écouta froidement les ordres d'Abd-el-Kader et ne répondit rien. On lui avait dit de choisir entre perdre l'honneur et perdre la vie : son choix était fait.



Monument, élevé en Algérie, à la mémoire des soldats morts à Sidi-Brahim.

Arrivé en face du marabout*, il s'écria : « Géraux, et vous tous, mes camarades, on m'envoie vous dire de vous rendre, et moi, je vous conjure au nom de l'honneur de résister jusqu'à la mort. Vive la France! »

Il ne put en dire plus. Il tomba sous les coups des Arabes qui l'accompagnaient.

Les hauts faits des Lelièvre, des Géraux, des Dutertre, peuvent susciter en nous un légitime orgueil. Il vivra longtemps le pays pour l'honneur duquel tant de braves gens font si allègrement le sacrifice de leur vie.

Combien d'autres héros qu'on ne peut nommer! la liste en serait trop longue, car, ces héros, ce sont tous les humbles soldats qui

prodiguèrent leur sang sans marchander pour la grandeur de la Patrie.

Ceux de Sidi-Brahim résistèrent encore pendant trois jours, endurant les tortures de la faim et de la soif. Puis, préférant mourir en combattant, ils sortirent du marabout et essayèrent de gagner le petit port de **Nemours**. Tout en reculant, ils tinrent tête aux ennemis qui les poursuivaient. Enfin, ils apercevaient les murs de la ville, quand un ruisseau leur barra le passage. Cédant à la soif qui les dévorait, ils se jetèrent à plat ventre dans le ruisseau, sous le feu des Arabes qui les tuèrent, à l'exception de douze hommes. Ces douze survivants purent gagner Nemours. Un caporal, nommé **Lavaissière**, rapportait seul ses armes. Pour le récompenser, le roi Louis-Philippe envoya à ce brave la croix et une carabine d'honneur. Il les avait bien méritées.

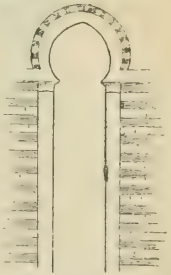
50. LA BELLE TLEMCEN. — LES MONUMENTS DE L'ART MAURESQUE.

Quand le capitaine eut fini, chacun voulut voir, sur la carte, la place du marabout de Sidi-Brahim, illustré par la mort de Dutertre.

— La distance est grande de Perrégaux à Sidi-Brahim, remarqua Paul ; nous ne passerons pas sans doute dans le pays où succomba le capitaine Dutertre. Est-ce qu'il n'offre rien de remarquable ?

Ogive des églises gothiques.

— Si, mon enfant, lui répondit l'oncle Martin ; et quoiqu'elle soit en dehors de l'itinéraire que je me suis tracé, je ne veux pas oublier la belle **Tlemcen**, célèbre dans tout le monde arabe. Comme tant d'autres cités en Algérie, elle fut ruinée par la domination turque (voir p. 14). De magnifiques débris attestent sa grandeur passée : ruines des sept enceintes qu'elle eut successivement, portes ogi-



Ogive des monuments de l'art mauresque.

vales (fig.), mosquées * et marabouts * à demi détruits, voilà la Tlemcen moderne. Un seul édifice est encore dans un état de conservation qui permet de ressusciter par la pensée la Tlemcen du moyen âge, embellie par les monuments de l'architecture mauresque : c'est la mosquée de *Bou-Médine* (fig.). On y arrive par un parvis en carreaux

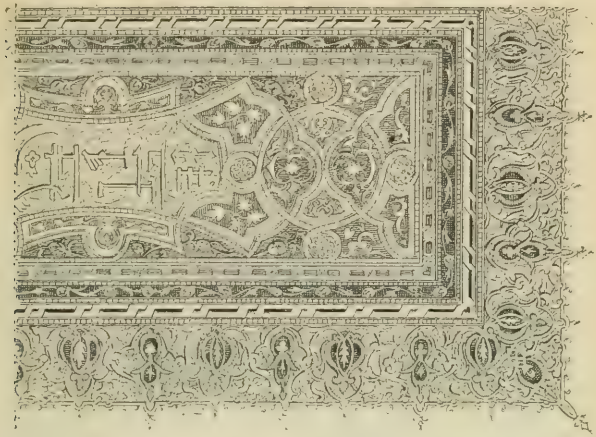
Tlemcen : mosquée de Bou-Médine (d'après une photographie). — Tlemcen eut jusqu'à 150 000 habitants au moyen âge. Elle n'en compte pas plus de 35 000 aujourd'hui.

de faïence. Les battants de la porte sont couverts de revêtements de cuivre, artistement ouvragés, la niche où le prêtre dit les prières est encadrée d'*arabesques* de stuc (fig.) se détachant sur un fond bleu et rouge du plus bel effet.

Du haut du minaret* carré de Bou-Médine, on découvre tout le pays de Tlemcen, très belle région agricole. Des arbres et de l'eau en abondance, voilà ce qui fit jadis la prospérité de Tlemcen, et ce qui fera sa fortune dans l'avenir, car elle commence à se relever de ses ruines.

La colonisation s'étend rapidement dans ce pays fertile, au

climat sain : partout des arbres fruitiers, oliviers, cognassiers, noyers, figuiers, etc., de très belles vignes, des villages européens ; tout cela atteste que ce pays redevient, sous la domination bienfaisante de la France, ce qu'il fut au moyen



Arabesques (*Couverture d'un Coran** du XVIe siècle). — Les arabesques, dont le nom indique l'origine, sont des ornements représentent des fleurs, des fruits, des dessins géométriques ou des versets du Coran*.

âge : le *Paradis Éternel* que les poètes arabes célébraient dans leurs vers.

51. ORAN. — ACTIVITÉ DES ORANAIS ET PROSPÉRITÉ DE LA PROVINCE D'ORAN. — LA VRAIE COLONISATION. — JUGEMENT D'UN ÉTRANGER SUR L'ALGÉRIE.

— Passer de Tlemcen à **Oran**, continua M. Martin, c'est tomber du paradis dans une ville d'enfer. On dirait que le feu est passé sur les montagnes qui entourent Oran : elles ont une teinte de terre calcinée. Autant le paysage de Tlemcen est riant, autant celui d'Oran est sévère. Il n'y pousse point d'arbres ; pour procurer un peu d'ombrage aux habitants, on a dû créer artificiellement sur une hauteur voisine, une forêt de pins.

Cela n'empêche point Oran de se développer avec une

rapidité surprenante : c'est la ville la plus commerçante de l'Algérie (fig.). Les Oranais sont fiers de leur activité ; à les entendre, leur cité serait appelée à supplanter la blanche Alger elle-même.

— Ce n'est pas en beauté qu'Oran dépassera Alger, c'est certain, dit Paul. Pour moi, d'après ce que vous nous avez dit de ces deux grandes villes, je n'aimerais pas beaucoup rester à Oran, tandis que je désirerais tant voir Alger !

Oran (85 000 hab.) (d'après une photographie), deuxième ville de l'Algérie pour la population ; la première pour le commerce. Les étrangers, surtout les Espagnols, y sont en majorité, mais ils se fondent de plus en plus parmi les Français.

— Mon ami, lui repartit son oncle, la beauté d'une ville, si elle contribue à en rendre le séjour agréable, n'en fait pas seule la fortune. Oran n'est pas une belle ville, j'en conviens ; mais on y travaille ferme : les navires viennent y chercher l'alfa, le vin, le blé que la province occidentale produit en abondance ; c'est la plus dénudée, la moins arrosée des trois provinces algériennes, pourtant c'est celle où les colons ont fait preuve d'une initiative plus grande et d'une énergie sans pareille dans leur lutte contre une nature rebelle. Enfin — fait absolument remarquable et d'un bon augure pour l'avenir — dans deux arrondissements, celui d'**Oran** et celui de **Sidi-bel-Abbès**, au sud du précédent, le chiffre des colons

européens dépasse de quelques milliers celui des indigènes *.

— Est-ce que les indigènes diminuent au lieu d'augmenter ? demanda Auguste.

— Non pas. A chaque recensement on constate que leur nombre croît aussi notablement.

— Cela prouve, dit Louis, qu'on ne les a ni maltraités, ni refoulés, comme j'ai entendu dire que les Américains avaient fait aux États-Unis, les Anglais en Australie et dans l'Afrique du Sud (planisphère, p. 10-11).

— Nous, Français, dit le capitaine, nous nous réjouissons de voir les indigènes augmenter en Algérie : cela permet de croire que notre civilisation, qui ne les a pas chassés, qui ne les repousse pas, tout au contraire, pourra à la longue les pénétrer.

Mais ce qui doit nous réjouir encore davantage, c'est de voir que les colons augmentent plus rapidement que les indigènes, puisque dans cette partie de l'Algérie où nous sommes, l'élément européen domine. Quand nos soldats arrivèrent en Afrique, la langue arabe et les dialectes * berbères (voir p. 14) seuls étaient en usage depuis Tunis jusqu'à l'Atlantique. Aujourd'hui, sur une grande étendue du Tell * oranais, c'est le français qu'on parle le plus. Un jour viendra, peu éloigné sans doute, où, dans toute l'Algérie-Tunisie, la langue prédominante ne sera plus celle de Mahomet, mais la belle langue claire qu'on parle sur les bords de la Seine.

Vous entendrez dire souvent, mes enfants, que les Français ne sont pas colonisateurs. La vérité, c'est qu'ils colonisent lentement, mais qu'ils font œuvre durable. Coloniser ce n'est pas seulement, comme le croient un grand nombre de gens, faire beaucoup de commerce avec ses possessions, leur vendre beaucoup d'armes, d'alcool, de quincaillerie ou d'étoffes ; coloniser, c'est bien plus et mieux encore : *coloniser, c'est mettre la terre en valeur par l'agriculture, c'est peupler le sol sur lequel on s'établit, sans en déposséder brutalement les légitimes possesseurs, c'est initier les indigènes* * *au travail agricole ou industriel ; coloniser, c'est fondre lentement, par la saine influence de la civilisation,*

deux peuples en un seul. Voilà ce que nous ferons, avec le temps, en Algérie.

Les étrangers nous rendent justice et apprécient nos œuvres de colonisation, mieux que nous-mêmes assurément : je n'en veux pour preuve que ces paroles d'un explorateur allemand, Gerhard Rohlfs, qui n'aimait pas beaucoup la France cependant :

« Quiconque a pu voir les prodigieux travaux exécutés par les Français en Algérie, dit-il, n'éprouvera qu'un sentiment de pitié pour ceux qui, en présence de ces œuvres admirables, oseraient encore prétendre que les Français ne savent pas coloniser. »

Résumé du Livre V.

1. Dans la province d'Oran les *plateaux sont larges et dénudés.* — *Un chemin de fer stratégique* les traverse. — Ces plateaux peuvent être aménagés pour l'*élevage du mouton.* — Ils produisent spontanément l'*alfa.*

2. Le *Tell* de cette province est mis en valeur par de *nombreux colons :* dans deux arrondissements, *le chiffre des colons dépasse celui des indigènes,* mais les *Espagnols* prédominent. — Les principales cultures sont la *vigne* et le *blé.*

3. Le *Chélif,* le plus long fleuve algérien, a son cours inférieur dans la province d'Oran. Sa vallée est une des plus chaudes de l'Algérie.

4. *Oran* (90 000 hab.), 2e ville de l'Algérie, est un grand port de commerce. — *Tlemcen* (35 000 hab.), a de belles ruines mauresques. — *Mascara* (20 000 hab.), patrie d'Abd-el-Kader, produit des vins renommés.

5. Cette province, aujourd'hui très prospère, a été le théâtre de la guerre contre Abd-el-Kader. — A retenir, la belle défense de *Mazagran* (1840) et la *mort héroïque de Dutertre* au marabout de *Sidi-Brahim* (1845).

Renseignements pratiques. — Le pays de Tlemcen, sain et fertile, peut encore recevoir beaucoup de colons. Les Français y réussissent mieux que dans les plaines chaudes dont les Espagnols supportent plus facilement le climat. L'élevage du mouton sur les plateaux peut devenir une des grandes ressources de l'Algérie, car la France achète beaucoup de laines et de peaux à l'étranger.

L'Algérie-Tunisie, au climat tempéré, mais chaud et sec, est une colonie de peuplement; mais c'est avant tout une colonie agricole. Elle pourra nourrir plusieurs millions de Français quand elle sera entièrement mise en valeur.

LIVRE VI

SÉNÉGAL ET SOUDAN FRANÇAIS

52. D'ORAN AU SÉNÉGAL. — L'EXCELLENTE RADE DE DAKAR.

Plus d'une semaine s'écoula avant que le capitaine reprît ses entretiens. Ce n'avait pas été sans réclamations de la part des trois enfants qui ne se lassaient pas de l'écouter. Mais ses travaux géographiques, quelque peu délaissés depuis le commencement de ces causeries, le réclamaient impérieusement.

Paul profita de ce temps de repos pour inventer des jeux nouveaux où, naturellement, ses frères et lui remplissaient le rôle d'Arabes et de Kabyles. On y mangeait, par la pensée, des moutons entiers et du couscous bien pimenté (voir p. 113); on y chassait la panthère et le lion avec des sabres de bois; on y faisait des fantasias, à cheval sur un manche à balai; on y invoquait même Mahomet avec la gravité que comporte une prière musulmane.

Enfin, le jour impatiemment attendu arriva. Dans le cabinet de travail du capitaine, la carte d'Algérie avait fait place à celles des possessions françaises de l'Afrique occidentale.

— Disons adieu à l'Algérie et aux régions tempérées, fit M. Martin; nous marchons à toute vapeur vers la zone torride, où sont situées la plupart de nos autres colonies.

Après avoir franchi le détroit de Gibraltar, nous naviguons dans l'océan Atlantique : le navire met le cap vers les îles espagnoles des Canaries, puis fait route au sud, longeant de loin les rocs escarpés des côtes sahariennes. Nous doublons le **cap Blanc** (fig. p. 146), où des *pêcheries françaises* sont ins-

tallées, car dans ces parages la mer est très poissonneuse.

A partir du banc d'Arguin[1], la côte est sablonneuse,

Afrique occidentale

bordée de dunes et d'étangs comme sur le littoral du

1. Énorme banc de sable parallèle à la côte du Sahara. — C'est sur le banc d'Arguin que la *Méduse* fit naufrage en 1817 (Voir au musée du Louvre : les *naufragés de la Méduse*, peint par Géricault).

golfe de Gascogne. Seul un grand fleuve, le **Sénégal**, a pu percer ces collines de sable ; mais l'embouchure, peu

et centrale française.

profonde, n'est pas en rapport avec l'importance du fleuve. Aussi notre paquebot continue sa route vers le sud, jusqu'à **Dakar** dont la rade, protégée contre les vents du large par la petite presqu'île du **cap Vert**, est la meilleure

de toute la côte occidentale d'Afrique, où les abris sont rares.

C'est à son admirable position maritime que Dakar doit son développement rapide. Avant 1863, elle n'existait pas ; aujourd'hui huit lignes de grands paquebots y font escale *, et l'on y voit de vastes hôtels, de coquettes constructions européennes.

— Bon ! fit Paul, moi qui croyais ne rencontrer au Séné-

Le cap Blanc (dessin d'après nature).

gal, dès les premiers pas, que des nègres et des animaux féroces ! me voilà bien déçu !

— Réjouissons-nous au contraire de la prospérité de Dakar. C'est une preuve de la vitalité de notre colonie trop longtemps considérée comme sans valeur. Mais voici tout de même de quoi contenter notre ami Paul. Dès l'arrivée, les bêtes féroces te feront escorte, si tu le désires, fit le capitaine en s'adressant à l'enfant. Il te suffira de te baigner dans la rade où les *requins* abondent (fig.). Si tu passes à portée de leur formidable gueule, armée de six rangées de dents bien tranchantes, tu pourras y laisser un membre, sinon le corps tout entier. Comme début au pays noir, cela te suffit-il ? Te faut-il quelque chose de plus ?

Et tout le monde de rire à cette apostrophe, Paul lui-

même, qui ne se souciait pas de servir de pâture aux requins.

— En fait de poissons, dit-il, je préfère ceux qu'on mange.

— Ils ne manquent pas non plus ; on en pêche de grandes

Requin. — Le requin est le plus redoutable des poissons de mer. Sa longueur peut atteindre 10 mètres. Il est très abondant sur la côte occidentale d'Afrique.

quantités, et aussi des *homards*, des *langoustes*, des *huîtres*, surtout près de l'îlot de **Gorée** couvert de maisons et de magasins, qui ferme à l'est la rade de Dakar.

53. LE CHEMIN DE FER DE DAKAR A SAINT-LOUIS. — LES ARACHIDES. — SAINT-LOUIS. — LE GÉNÉRAL FAIDHERBE, FONDATEUR DU SÉNÉGAL.

— Sur le quai de Dakar, dit M. Martin, les wagons viennent prendre les marchandises et les voyageurs à destination de Saint-Louis, capitale du Sénégal. Montons, en compagnie des noirs Sénégalais, bruyants, mais bons enfants, dans un de ces wagons, et partons pour Saint-Louis. Nous voyons en route de vastes champs d'*arachides* (fig.). Avant l'établissement du chemin de fer, ce pays était inculte et peu sûr ; depuis que la locomotive y passe, les villages se sont multipliés, des maisons européennes se sont élevées le long de la voie, les pillards ont disparu, et les nègres, certains d'expédier facilement leur récolte, se sont mis à cultiver le sol.

« *Une bonne route, un chemin de fer, font plus pour la*

pacification et la prospérité d'une contrée qu'une armée entière, croyez-en l'expérience d'un vieil officier.

Douze heures après avoir quitté Dakar, nous traversons un bras du Sénégal et nous descendons à **Saint-Louis** (fig.), bâti dans une île, au milieu de la lagune où vient déboucher le fleuve qui a donné son nom à la colonie tout entière.

Arachide ou amande de terre. — Cette plante, peu élevée, vient dans les terres les plus sèches. Ses fleurs inférieures s'enfoncent dans le sol, où les graines mûrissent ; de là, le nom d'*amandes de terre*. De ces graines, on tire une huile estimée, employée à Marseille pour la fabrication des savons et autres matières grasses. Tous les ans, les colonies françaises de la côte occidentale d'Afrique exportent pour 40 millions de francs d'arachides.

— Enfin ! voilà un fleuve qui a de l'eau ! s'écria Paul.

— Dame, l'eau ne manque pas autour de Saint-Louis. Mais cette belle nappe profonde et tranquille est d'un accès difficile pour les navires venant du large.

— Est-ce qu'on ne peut pas aller en bateau sur ce fleuve-là, non plus ? demanda le petit bonhomme d'un air désappointé.

— Si, si ! Je dis seulement qu'on n'y entre pas sans mal, car les alluvions qu'il a déposées dans la mer ont formé un cordon * littoral qui le sépare de l'Océan ; son embouchure, peu profonde, est obstruée par une barre * sablonneuse. Saint-Louis souffre beaucoup de cet état de choses. Dakar ne tardera pas à le dépasser, car cette cité, née d'hier, occupe déjà le second rang. Mais, aux yeux des noirs, Saint-Louis gardera longtemps le prestige que lui assure son ancienneté. Ils savent que dans le palais élevé au centre de la ville réside l'homme qui commande, au nom de la France, à toutes les tribus du fleuve, et, cet homme — le gouverneur — ils ont appris à le craindre et à le respecter tout à la fois, surtout depuis l'administration du général **Faidherbe**, dont la statue se dresse en face du palais, sur la place du Gouvernement.

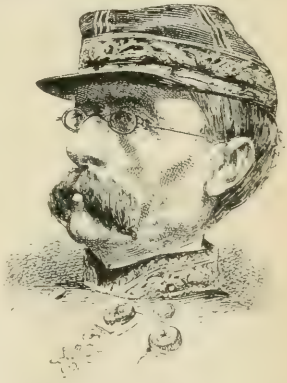
— Est-ce le brave officier qui a si vaillamment lutté contre les Prussiens, en 1870? demanda Louis.

— Lui-même. Tu vas nous lire son histoire.

M. Martin tendit à Louis le livre des *Grands Colonisateurs* et l'enfant lut la biographie de Faidherbe.

Saint-Louis (20 000 hab.), palais du gouverneur (dessin d'après nature)

Lorsqu'il fut chargé de commander l'armée du Nord qui, avec de faibles forces, fit essuyer aux Allemands des pertes cruelles, Faidherbe (fig.) était surtout connu par son habile administration du Sénégal. Avant son arrivée (1854), cette colonie n'existait que de nom ; ses véritables maîtres n'étaient pas les Français, mais les pillards, qui infestaient le pays et les roitelets nègres, auxquels nous payions tribut.



Le général Faidherbe. — Né à Lille, en 1818, Faidherbe s'illustra pendant la guerre de 1870-71. Il infligea aux Prussiens plusieurs défaites. Il mourut à Paris, en 1889.

Faidherbe s'affranchit de ces honteuses coutumes, implanta solidement notre domination sur les deux rives du fleuve et repoussa une terrible invasion venue de l'intérieur. Les **Toucouleurs**, nègres musulmans, conduits par un prophète* fanatique, Omar, assiégeaient notre poste de Médine, sur le haut Sénégal. Faidherbe leur infligea une telle leçon qu'il leur ôta l'envie de recommencer. Les Toucouleurs furent rejetés vers l'est.

Ce qui fit la gloire de Faidherbe, plus encore que ses succès, ce fut sa sage administration : Saint-Louis fut relié à la terre ferme par trois ponts et réuni aux postes voisins par des routes et des lignes télégraphiques ; des casernes, une banque, un musée, une imprimerie, un journal, des écoles, où les noirs vinrent apprendre notre langue, y furent créés. L'École des Otages *, où les fils des chefs nègres étaient instruits, où ils se familiarisaient avec nos mœurs et notre civilisation, rendit les plus grands services. Le premier, Faidherbe comprit l'importance de Dakar, dont il fit aménager le port. Il ne négligea pas non plus l'agriculture : l'arachide prit dès lors la première place parmi les productions de la colonie.

Faidherbe savait que le Sénégal n'était rien s'il ne nous ouvrait pas l'intérieur de l'Afrique : il organisa des missions qui firent connaître dans le Sahara et le Soudan le nom glorieux de la France.

Pendant les onze années qu'il fut gouverneur (1854-1865), Faidherbe transforma si bien la colonie qu'on peut saluer en lui le *fondateur du Sénégal et du Soudan français.*

54. SAISON SÈCHE ET SAISON DES PLUIES. — LA MAUVAISE RÉPUTATION DU SÉNÉGAL. — SOLDATS BLANCS ET SOLDATS NOIRS.

— Nous sommes au mois d'août, n'est-ce pas ? fit M. Martin.

— Oui, mon oncle, dans la dernière semaine, répondit Auguste. Mais pourquoi cette question ?

— Parce que nous sommes justement à l'époque la plus propice à la navigation sur le Sénégal.

— Comment ! l'été est la meilleure saison pour voyager dans un des pays les plus chauds du globe ? fit Louis. Je ne m'en serais jamais douté.

— Ici, vois-tu, comme dans tous les pays situés entre les tropiques *, les mots : été, hiver, printemps et automne, n'ont plus de signification. Il n'y a que deux saisons : la *saison sèche* et la *saison des pluies*. Pendant que l'hiver sévit en France, il fait au Sénégal une chaleur sans merci, qui va toujours croissant de décembre à mai ; le vent du nord-est, qui a traversé le Sahara, dessèche tout : la terre se fendille, les végétaux dépérissent, les rivières tarissent, le fleuve lui-même n'est plus navigable que pour les embarcations d'un faible tirant * d'eau. Mais vers le mois de juin, le vent change :

il vient du sud-ouest, de l'Atlantique où il s'est chargé d'humidité : le ciel se couvre de nuées noires, des torrents d'eau s'abattent sur la terre qui boit avidement ces ondées bienfaisantes et se couvre, en quelques jours, d'une végétation très dense. C'est l'époque des semailles et des récoltes, qui se suivent pour ainsi dire. Le fleuve grossit, devient énorme, monte de 16 mètres et, dans les plaines, s'étend sur une largeur de 20 à 30 kilomètres. Alors, c'est-à-dire de juillet à octobre, les navires peuvent remonter le Sénégal. Nous sommes donc à l'époque la plus favorable à la navigation sur ce fleuve. D'ordinaire les envois de troupes, de munitions, de vivres pour les postes de l'intérieur se font à la saison des hautes eaux, par des embarcations à vapeur qui remontent le fleuve en neuf jours.

— Neuf jours de navigation ! s'écria Paul. Que ce doit être amusant ! Je voudrais bien être à la place des soldats qui font ce voyage.

— Mon enfant, lui dit gravement le capitaine, les soldats qui quittent Saint-Louis ne sont pas tous aussi joyeux que tu le crois. Pour eux, cette ville, qui n'est qu'à huit ou neuf jours de la France, malgré sa population très bigarrée, c'est encore la Patrie, dont ils vont rester sans nouvelles pendant des mois et des mois dans les solitudes de l'intérieur. Plus d'un ne la reverra plus. Ce qui rend tristes nos soldats, ce n'est pas la peur de mourir devant l'ennemi ; c'est la crainte d'un climat meurtrier. Le Sénégal a une réputation de pays malsain, et il faut bien avouer qu'il la mérite. Pendant la saison des pluies, *la terre devient pareille à une éponge qui, trop mouillée, ne peut plus rien absorber.* L'eau séjourne à la surface : de tous côtés, mares et marécages remplissent l'air d'exhalaisons malsaines. L'Européen ne peut vivre sous le climat tropical que pendant un temps assez restreint, et à la condition de ne commettre aucune imprudence. Il faut savoir résister à la tentation de boire une eau impure, cause de toutes les maladies ; conserver son casque de liège, même sous la tente, de peur d'insolation ; il faut surtout s'abstenir de boire des liqueurs fortes : dans les pays chauds, leur abus est plus pernicieux encore qu'en nos contrées.

On s'explique sans peine que nos soldats se laissent aller parfois au découragement lorsque, après un accès de fièvre, ils pensent à leurs parents, à leurs amis ; mais devant l'ennemi ils retrouvent toute leur valeur et défendent héroïquement cette terre qu'ils maudissaient quelques instants auparavant, car *ce pays si différent du nôtre, c'est encore la France, puisque le drapeau tricolore le couvre de ses plis.*

Tirailleur et spahi sénégalais

Toutefois, pour éviter les ravages que la maladie fait parmi nos troupes, on emploie davantage, chaque année, les nègres qui ne demandent qu'à s'engager à notre service (fig.). Malgré leur peau foncée, ces soldats-là ont un cœur aussi brave que leurs frères blancs, et combattent avec ardeur pour leur patrie d'adoption. Ils reconnaissent notre supériorité et sont capables d'un courage et d'un dévouement sans bornes. J'ai eu bien des fois l'occasion d'en faire la remarque.

55. SUR LE SÉNÉGAL. — LES GÉANTS DU RÈGNE VÉGÉTAL. — LES MAURES ET LE COMMERCE DE LA GOMME. — NOS AMIS LES OUOLOFS ET NOS ENNEMIS LES TOUCOULEURS.

C'est avec ces intrépides tirailleurs sénégalais que le capitaine Martin avait combattu les conquérants nègres qui ont dévasté le Soudan occidental. En 1883, il avait été dési-

gné pour prendre le commandement du fort de **Bammako** le premier poste français établi sur les rives du Niger.

— Cette année-là, dit-il à ses neveux, je fis exactement le voyage que nous allons accomplir ensemble sur la carte.

Les enfants n'ignoraient pas que leur oncle avait perdu sa jambe dans cette campagne. Ils fixèrent sur lui des yeux agrandis par le désir de savoir dans quelles circonstances il

Baobab. — Les fruits, appelés *pains de singe*, servent à la nourriture des indigènes.

avait été blessé. Après un court moment de silence, où chacun semblait retenir son haleine, le capitaine commença :

— Le 30 août 1883, monté sur l'aviso * « le Dakar », je quittai Saint-Louis, en compagnie des troupes d'infanterie de marine et des Sénégalais qui allaient renforcer nos postes du Soudan.

Quel triste pays que ce bas Sénégal! Les bras secondaires, ou marigots, serpentent dans une plaine basse et nue comme le Sahara. Quelques énormes échantillons du règne végétal rompent seuls la monotonie désespérante de ces plaines sans

fin : ce sont des *baobabs* (fig.) et des *bombax*, dont le tronc atteint 30 mètres de circonférence ; des colonies de singes gambadent sur leurs rameaux.

— Des singes comme Jojo ? demanda Paul.

— Non, les frères de Jojo habitent l'Amérique du Sud. Les singes de l'ancien continent ne possèdent pas cette queue prenante qui fait l'ornement de Jojo, et l'amusement de Paul, ajouta en riant M. Martin. Ceux du Sénégal sont d'assez laids personnages, au cri très désagréable, rappelant l'aboiement du chien, dont ils possèdent aussi le museau. Pour cette cause, on les appelle *cynocéphales*, de deux mots grecs qui signifient tête de chien.

Acacia gommier (rameau). — Cet arbre vient dans les pays désertiques du bas Sénégal. Les Maures du Sahara — qui n'ont rien de commun avec les Maures du nord de l'Afrique — recueillent la *gomme* qui suinte du tronc des acacias. On l'emploie dans la confiserie ; elle sert aussi à lustrer les étoffes.

Sur la rive droite du fleuve s'étend le Sahara, où, de loin en loin, nous apercevions une longue file de chameaux, des troupeaux de moutons et de *zébus*, ou bœufs à bosse, conduits par des **Maures.** Ces indigènes viennent à nos postes du fleuve échanger des *plumes d'autruche* et surtout de la *gomme* (fig.) contre une étoffe de couleur bleue appelée *guinée**.

Sur l'autre rive nous voyons des villages de **Ouolofs**, gaillards solides, d'un beau noir d'ébène, larges d'épaules et de buste, véritables géants, aussi doux que forts (fig.). C'est parmi eux que nos explorateurs recrutent leurs *laptots*, ces serviteurs dévoués qui les suivent à travers les solitudes de l'Afrique, fiers de marcher sous notre drapeau et de se sentir ainsi supérieurs aux autres noirs.

— J'aimerais volontiers ces bons nègres-là, dit Auguste.

— Ils le méritent aussi ; ce sont de vrais Français de cœur.

Autant les Ouolofs nous aiment, autant leurs voisins, les **Toucouleurs** (fig.), nous détestent. Nous nous en sommes aperçus maintes fois, lorsque « le Dakar » arriva en vue de leur pays, le **Fouta**. A cette époque, le Sénégal

n'était pas pacifié comme aujourd'hui; les Toucouleurs ne supportaient notre domination qu'à regret, et, à notre passage, des énergumènes nous adressaient des gestes de colère. Il n'eût pas été prudent de descendre sans armes sur la rive.

Type Ouolof.

— Pourquoi ces Toucouleurs nous haïssent-ils? demanda Paul.

— Parce que nous avons brisé leur puissance. Déjà Faidherbe avait mis un terme aux victoires de leur prophète* Omar qui, sous prétexte de convertir les païens à la religion musulmane, se tailla un grand empire dans le Soudan occidental. Plus tard, quand les Français apparurent sur le Niger, toutes les populations que les Toucouleurs tenaient sous le joug mirent leur espoir dans ces blancs si puissants et si bons tout à la fois.

Type Toucouleur.

Beaucoup de noirs vinrent nous demander aide et protection; à l'abri de nos forts, ils ne craignaient plus leurs ennemis.

— Je comprends, dit Louis, pourquoi les Toucouleurs nous détestent. Ils ont pour nous la haine que le voleur nourrit contre le policier.

— On ne peut pas mieux dire. Nous avons fait longtemps, et nous faisons encore, la police du Soudan où tant de peuples travailleurs et doux sont opprimés par quelques bandes de brigands, Toucouleurs ou autres, qui les pillent, les massacrent, les réduisent en esclavage.

56. LES CHASSES DU CAPITAINE. — SÉJOUR À KAYES. — LES CHUTES DU SÉNÉGAL. — UN COMBAT DE FOURMIS.

— A mesure que nous avancions, le pays devenait verdoyant et giboyeux, dit M. Martin. Les oiseaux aquatiques, effrayés par le bruit du bateau, s'envolaient lourdement pour aller s'abattre dans les marécages.

— Cette contrée doit être le paradis des chasseurs, mon oncle ! s'écria Louis, en lançant au capitaine un regard significatif. Vous avez sans doute abattu plus d'un animal en passant.

— Tu penses bien que je ne pus résister à la tentation de réveiller de temps à autre avec une balle quelque lourd

Hippopotame.

Crocodile.

Les dents de l'hippopotame fournissent un ivoire, moins beau que celui de l'éléphant, mais assez estimé cependant. L'hippopotame et le crocodile vivent dans tous les cours d'eau de l'Afrique tropicale.

crocodile dormant dans la vase, à la grande joie de nos Ouolofs qui ont un goût très prononcé pour la chair de ce reptile (fig.). J'eus aussi le plaisir d'abattre un *hippopotame* (fig.) ; au moment où il venait respirer à la surface de l'eau et ouvrait sa large gueule, je lui logeai dans le palais une balle qui lui perfora le crâne.

— Bravo ! s'écria Paul, je n'aime pas cet animal. Il est trop laid, il me fait peur.

— Ce ne serait pas une raison suffisante pour le tuer, car la laideur n'est pas un crime, mais l'hippopotame

ravage les champs des indigènes*. La monstrueuse bête, si heureusement abattue, fut halée* sur la rive par les nègres des villages voisins qui la dépecèrent avec des cris de joie et des démonstrations désordonnées.

Huit jours après avoir quitté Saint-Louis, le « Dakar » s'arrêta à **Bakel**, un de nos plus beaux établissements sur le Sénégal. Les noirs de ce pays, les **Sarracolés**,

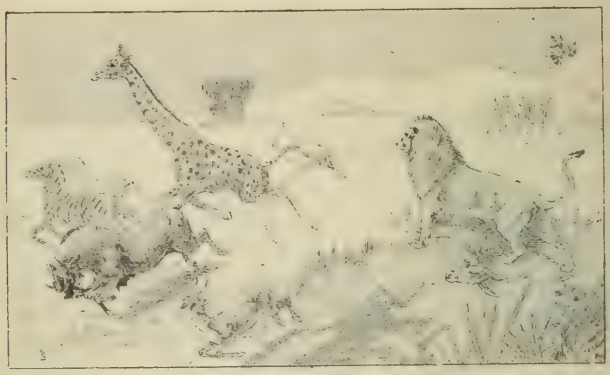
Cataractes du Félou (d'après une photographie).

sont très commerçants, ils nous offrirent des chevaux, des peaux d'animaux, des plumes d'autruche et de la *poudre d'or* qu'ils vont chercher dans le sable des rivières. Je leur achetai un excellent cheval, une bête infatigable dont je n'eus qu'à me louer pendant mon séjour au Soudan.

Le lendemain, à **Kayes**, alors chef-lieu du Soudan français, nous quittâmes le « Dakar ». Les chutes qui barrent le Sénégal en amont de cette ville rendent la navigation impossible.

L'intérieur de l'Afrique est une succession de vastes plateaux superposés comme les marches d'un gigantesque escalier. Tant que les fleuves coulent sur l'un de ces pla-

teaux, ils sont navigables, mais lorsqu'ils passent d'un plan à un autre, la différence de niveau produit des chutes devant lesquelles toute embarcation doit reculer. Le Sénégal n'échappe pas à cette règle ; ses cataractes sont particulièrement belles : au **Félou**, l'eau s'engouffre dans les roches creuses avec un bruit effrayant (fig.). Pendant la saison des pluies les craquements des roches sous le poids de la masse liquide, le gémissement du vent dans les arbres, les rugis-



Gazelle, Antilope, zèbres, girafe, autruche fuyant devant un lion. — Les plumes d'autruche font l'objet d'un commerce important avec les Maures et les Toucouleurs. Il est à souhaiter qu'on établisse au Sénégal et dans le Sahara algérien, des fermes pour l'élevage des autruches comme font les colons du Cap ; sinon la chasse, telle qu'on la pratique à présent, amènera la disparition de cet oiseau utile.

sements des animaux féroces, font, avec la clameur des chutes, un infernal concert.

Les cataractes de **Gouina** sont plus grandioses encore : le fleuve, large de 200 mètres, se précipite avec fureur d'une hauteur de 15 mètres, en formant un nuage de vapeur.

— Oh ! que je voudrais voir cela ! s'écria Paul. Ce n'est pas la Seine qui pourrait nous montrer des chutes pareilles !

— Fort heureusement, répliqua le capitaine, car elle ne serait plus la Seine, ce fleuve tranquille, si utile à la navigation. Les chutes du Sénégal, que j'admire aussi pour leur sauvage beauté, nous ont empêchés longtemps de pé-

nétrer dans le Soudan. Pour triompher de cet obstacle, on a établi le long du haut fleuve, à partir de Kayes, un chemin de fer qu'on prolonge vers le Niger,

Quand le capitaine passa à Kayes, en 1883, c'était plutôt un chantier qu'une ville; on ne voyait de toutes parts que chaudières, locomotives, wagons, portées de ponts métalliques, rails, etc. Depuis, Kayes est devenue une véritable ville, avec un marché couvert où l'affluence est grande, de larges avenues et un square.

M. Martin séjourna plusieurs semaines à Kayes, en attendant la formation de la colonne expéditionnaire. Il profita de ce repos forcé pour parcourir le haut Sénégal, en quête de gibier. Il abattit une fort belle panthère (voir p. 32), un *chat-tigre* et un certain nombre d'*antilopes* (fig.).

— Quant aux *girafes* et aux *autruches* (fig.) assez communes sur la rive droite, elles ne passèrent jamais à portée de ma carabine. En revanche, j'eus la satisfaction d'abattre au vol un bel *aigle* (fig.), qu'un naturaliste de mes amis empailla immédiatement. Vous le connaissez bien; c'est celui que je donnai à votre père, à mon retour.

Aigle.

— Paul fut pendant plusieurs jours effrayé par les grands yeux fixes et le bec crochu de l'oiseau de proie, dit Louis.

— Oh! fit Paul, j'étais petit alors. A présent...

— A présent, continua son oncle, tu ne t'effrayerais pas pour si peu; tu dormirais bien au milieu des gros *lézards*, des *scorpions*, des *serpents* et des *crapauds* (fig.) qui fréquentent les cases des indigènes *.

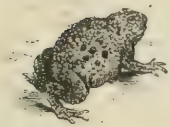
Ces noms d'animaux dangereux ou répugnants firent faire à Paul une grimace signifiant clairement qu'il y regarderait à deux fois avant de se coucher avec de pareils hôtes.

— De ces locataires indiscrets, poursuivit le capitaine, les uns, comme les lézards, ne sont qu'incommodes; d'autres, les scorpions et les serpents, sont dangereux, mais

avec quelques précautions on peut les éviter ; d'autres enfin, les crapauds, sont utiles et on doit les respecter ; ils dévorent

Lézard.

Serpent.



Crapaud.

Scorpion.

Les *lézards*, les *serpents*, les *crapauds* des pays chauds, sont généralement plus gros qu'en nos climats. Le *scorpion*, animal de la famille des araignées, vit dans les pays très secs. Son dernier anneau porte un aiguillon au venin parfois mortel.

les horribles *fourmis* noires au venin cuisant qui envahissent par légions les habitations. Les insectes ! voilà nos ennemis les plus redoutables, ceux contre lesquels les fusils et les canons sont impuissants. En présence d'une invasion de fourmis, il n'y a qu'une chose à faire : céder la place et aller s'établir ailleurs. Ce sont, ajouta en riant le capitaine, les seuls ennemis devant lesquels j'aie jamais reculé.

Termite ouvrier.

(Le trait marque la grandeur naturelle de l'insecte).

Un de mes grands plaisirs était de voir les terribles insectes s'attaquer, se détruire mutuellement, car les fourmis noires ont pour ennemis les *termites* ou *fourmis blanches* (fig.), qui élèvent sur le sol des constructions hautes de trois ou quatre mètres, si solides qu'elles résistent aux gros animaux, à l'homme même.

— C'est prodigieux ! s'écria Louis. Comment un insecte arrive-t-il à bâtir de véritables maisons ?

— Par l'association. Les fourmis forment des sociétés où chacune a sa fonction et la remplit exactement. La termitière est machinée comme une forteresse ; elle résiste, au besoin, aux attaques des fourmis noires que leurs chefs conduisent à l'assaut. Des deux côtés, on saisit le plus grand nombre de prisonniers,

— Des prisonniers ! dit Auguste, et pourquoi faire ?

— Pour les réduire en esclavage.

— Des esclaves de fourmis ! s'écria Paul, qui marchait de surprise en surprise.

— On voit bien que nous sommes en Afrique, la terre des esclaves, dit Louis en riant.

— Si incroyable que cela paraisse, repartit M. Martin, le fait est vrai. Quiconque est allé au Soudan a pu le remarquer.

Vous pensez bien qu'avec de tels sujets d'études, je passai sans ennui les six semaines qu'exigea la formation de la colonne. La veille de mon départ, je remis mes collections et mes acquisitions à l'un de mes amis, qui restait à Kayes ; il me promit de les faire parvenir, en France, à ma famille, si je ne venais pas les lui reprendre.

57. DU SÉNÉGAL AU NIGER. — LES MANDINGUES. — L'ARBRE À BEURRE.

— Je ne tardai pas à me féciliter d'avoir laissé mes collections à Kayes, dit le capitaine ; elles n'auraient pas résisté aux heurts et secousses de la route. Quand je dis route, c'est une façon de parler : il n'en existait aucune alors, et la marche s'effectuait tant bien que mal, plutôt mal que bien, à travers marais, hautes herbes et ravins.

Sitôt que nous eûmes perdu de vue les travaux du chemin de fer, le désert commença. Aujourd'hui la locomotive a rendu la vie à cette contrée : quelques villages se sont élevés le long du Sénégal, jusqu'au beau pont de 400 mètres sur lequel passe le chemin de fer. Nous, nous dûmes traverser le fleuve en pirogue*, ce qui nous demanda une journée, et nous reprîmes la route de terre. A mesure que nous

avancions, la marche devenait très pénible. Pour escalader les plateaux aux pentes escarpées ou descendre au fond des ravins, nos montures faisaient des prodiges d'équilibre. Mon brave cheval supporta sans broncher toutes les fatigues, mais les petites voitures qui portaient nos provisions et nos munitions subirent des cahots effroyables.

Quinze jours après avoir quitté Kayes, la colonne arriva devant **Kita**, à 310 lieues de Saint-Louis (à peu près la distance de Paris à Rome). Cette ville est importante par sa position sur un plateau où se croisent les routes du Sahara, du haut Sénégal et du Niger. Le pays de Kita est habité par des noirs appartenant à l'intelligente race **mandingue**, très répandue dans le Soudan occidental.

Arbre à beurre (rameau et coupe du fruit). — Le *karité* ou *arbre à beurre* est très répandu au Soudan. Les nègres emploient le *beurre végétal* pour la cuisine, l'éclairage, le pansement des plaies. Quand le chemin de fer atteindra le Niger, on pourra l'expédier facilement en Europe où l'on en fera des savons, des bougies, etc.

Les ouvriers mandingues sont très habiles : avec leurs outils primitifs, ils font aussi bien une bague ou un bracelet d'or qu'une pioche ou un marteau. Ces noirs industrieux ne pourront que gagner à notre domination : déjà nous avons établi à Kita plusieurs écoles, dont une de travail manuel. Le premier effet de notre établissement au Soudan sera d'améliorer l'état de ces nègres, trop longtemps courbés sous le joug des Toucouleurs.

Au sortir de Kita, nous vîmes par nos yeux quels ravages ces bandits avaient commis : les villages avaient été incendiés, les récoltes détruites ; les habitants avaient fui ou avaient été emmenés en esclavage. Toute cette région n'était plus qu'un désert. Elle s'est repeu-

plée en partie depuis que nous y sommes les maîtres. Il est vrai que les ressources naturelles n'y manquent pas : l'*arbre à beurre* forme ici de véritables forêts (fig.).

— Quoi ! s'écria Paul, dans ce pays le beurre pousse sur les arbres !

Les deux aînés accueillirent cette naïveté par des éclats de rire.

— Il ne s'agit pas, mon enfant, dit le capitaine, du beurre qu'on fait avec le lait, mais de la chair blanche qui remplit l'intérieur d'une sorte de noix. Cette substance est grillée, écrasée, réduite en pâte et battue dans l'eau ; une matière grasse monte à la surface : c'est le *beurre végétal*, employé par les noirs aux mêmes usages que notre beurre.

La colonne atteignit enfin la crête des montagnes, à peine élevées de 450 mètres, qui limitent les bassins du Sénégal et du Niger. A nos pieds, une plaine immense s'étendait jusqu'à l'horizon ; une ligne bleue courait dans cette plaine du sud-ouest au nord-est : c'était le Niger.

58. LE NIGER. — TIMBOUCTOU. — UNE RICHE COLONIE PERDUE PAR NOTRE COUPABLE INDIFFÉRENCE.

Le **Niger** n'était pas, pour les enfants, un fleuve inconnu : son nom avait souvent frappé leurs oreilles, le cours des conversations de la maison paternelle. Ils savaient que c'est un très grand fleuve sur les bords duquel leur oncle avait été blessé grièvement en combattant pour la France.

Là, se bornaient, à vrai dire, leurs connaissances sur le Niger. Aussi, avant de passer au récit des événements auxquels il avait été mêlé, M. Martin leur donna quelques explications sur le cours de ce fleuve.

— Figurez-vous, leur dit-il, que le Niger est le Danube de l'Afrique occidentale. Vous connaissez bien le Danube, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Louis. Le Danube est le second fleuve de l'Europe. Il prend sa source dans l'Allemagne du Sud et se jette dans la mer Noire.

— Eh bien, un Danube qui remonterait par Berlin, jusqu'à la mer Baltique, puis descendrait vers le sud par la Pologne, la Russie, la Turquie et la Grèce, aurait à peu près les dimensions du Niger. Toute l'Europe centrale tiendrait à l'aise dans sa vaste boucle. Il commence dans une plaine, où se dressent trois gros rochers isolés, à 850 mètres seulement d'altitude*. Pour descendre ces 850 mètres, *il parcourt 4,150 kilomètres, plus de cinq fois la longueur de la Seine.* C'est vous dire que son courant est généralement assez lent. Néanmoins le relief du sol est tel que le Niger présente des rapides*, comme ceux qui interrompent la navigation en aval de Bammako. De ce point, jusqu'au delà de **Ségou**, dont les Toucouleurs avaient fait leur capitale, le Niger est un beau et large fleuve. Voici qu'il se transforme, devient tortueux, se divise en une infinité de bras ou marigots, forme un réseau inextricable de canaux et de marais. A l'époque des crues, il inonde ses rives, puis laisse sur le sol, en se retirant, un limon fertilisant. Cette région sera une excellente colonie agricole, lorsque les noirs pourront expédier leurs récoltes : riz, coton, etc., par le chemin de fer du Sénégal au Niger.

— Je croyais, dit Auguste, qu'une inondation était toujours un grand malheur. Je vois, avec surprise, que c'est quelquefois un bienfait pour les pays inondés.

— L'inondation est bienfaisante, lui dit le capitaine, quand elle est un phénomène régulier, se reproduisant chaque année à la même date. Les riverains le savent et bâtissent leurs habitations sur les lieux élevés que n'atteignent pas les eaux. Les débordements du Niger contribuent à la richesse de cette partie du Soudan d'une fertilité médiocre en dehors de la zone inondée : ce sont des steppes* à pâturages qui précèdent le désert.

Enfin, le Niger entre dans le Sahara et passe non loin de **Timbouctou** qui fut, pendant des siècles, une ville de premier ordre, un marché très fréquenté. Aujourd'hui Timbouctou est bien déchue : lorsque le drapeau français y fut planté, en 1894, elle n'avait guère plus de 10 à 15.000 habitants. Ses derniers maîtres, les Touareg (voir p. 116), en avaient éloigné les caravanes par leurs brigandages.

Après Timbouctou, les plateaux du Sahara, auxquels se heurte le Niger, le forcent à changer de direction. Il coule vers l'est, devient plus impétueux, bondit de rapide en rapide ; puis, prenant sa course vers le sud, il traverse le Soudan et vient finir, au fond du golfe de Guinée, par un vaste delta. Dans la partie inférieure de son cours, le Niger est un fleuve anglais.

— Quel malheur que ce beau et grand fleuve ne soit pas français des sources à l'embouchure ! dit Louis, avec un sincère accent de regret.

— Ce malheur, mon ami, n'est imputable qu'à nous-mêmes. Des maisons de commerce françaises avaient établi des comptoirs* sur le bas Niger ; ces comptoirs prospéraient. Vinrent des commerçants anglais, disposant de ressources plus considérables, qui firent aux maisons françaises une concurrence redoutable. Les Anglais, soutenus par leur gouvernement, sortirent victorieux de cette lutte commerciale ; les Français, qui n'avaient pas trouvé d'appui dans leur pays, durent céder la place à leurs adversaires. Voilà comment nous perdîmes le bas Niger, cette belle artère fluviale qui traverse des pays beaucoup plus riches que ceux du Soudan occidental.

— Je ne m'explique pas, dit encore Louis, comment les Français ont pu commettre une pareille faute.

— Ils en ont commis bien d'autres, dit tristement le capitaine. Notre histoire coloniale fourmille d'exemples semblables. Nous sommes un peuple intelligent, c'est vrai ; mais aussi un peuple insouciant : nous ignorons beaucoup de choses que nous devrions savoir. Cela est dur à constater lorsqu'on est Français soi-même, et qu'on revendique ce titre avec fierté, mais **ce n'est qu'en prenant connaissance de ses défauts qu'on peut espérer s'en corriger**.

Le plus grand obstacle au développement de nos colonies — ayons le courage de l'avouer — c'est l'ignorance où nous sommes, pour la plupart, de leur valeur. Si nous les connaissions mieux, nous n'abandonnerions pas aussi légèrement des territoires que nos rivaux, mettant à profit notre coupable indifférence, s'empressent de nous enlever.

Sait-on jamais ce que peut devenir un pays neuf, dès que

la civilisation s'en empare ? Au XVIIe siècle, pendant que le triste roi Louis XV laissait tomber nos plus belles colonies aux mains des Anglais, un écrivain très spirituel, mais qui ne savait pas la grandeur de la perte que nous faisions, Voltaire*, disait, en parlant de nos possessions d'Amérique : « Nous n'avons perdu que quelques arpents* de neige. » Ces *quelques arpents de neige* sont aujourd'hui le Canada, un des joyaux de l'empire britannique.

59. DEUX ANS AU BORD DU NIGER. — LA PRÉSENCE DES FRANÇAIS RAMÈNE LA PAIX ET L'AISANCE DANS LES PAYS DÉVASTÉS.

En arrivant à Bammako, à la fin de l'année 1883, le capitaine Martin trouva notre possession dans une situation

Fort de Bammako (d'après une photographie). — Dans le fond, on voit les eaux du Niger.

critique. Le fort comptait à peine dix mois d'existence ; son mur d'enceinte n'était même pas achevé.

Deux puissants voisins menaçaient notre colonie naissante : au nord, l'empire d'**Ahmadou**, chef des Toucouleurs de Ségou; au sud, celui de **Samory**, espèce de géant sanguinaire, grand chasseur d'esclaves, pourvoyeur des marchés de chair humaine.

— Notre modeste garnison, dit le capitaine à ses neveux, devait empêcher toute incursion des ennemis sur la rive gauche du Niger, protégée par la France. Ce n'était pas une petite tâche, car nous n'étions que 52 hommes dans le fort de **Bammako**.

Pendant la première année, l'ennemi ne se montra guère. Les habitants, méfiants au début, devinrent peu à peu plus familiers ; ils s'entretenaient avec les soldats blancs, aussi bien qu'avec les Sénégalais, et nous apportaient des vivres frais que nous leur payions à leur juste valeur. Ces procédés les étonnaient beaucoup, car les partisans d'Ahmadou et de Samory ne se gênaient pas tant pour se faire servir : le pillage, le meurtre, l'incendie, voilà quels étaient leurs moyens habituels de persuasion.

— Jolis procédés ! fit Paul ironiquement.

— Nous avions soin de leur faire remarquer que les Français n'employaient jamais la violence, qu'ils ne prenaient rien sans payer, en un mot, qu'ils étaient pour eux des amis, non des oppresseurs.

Sûrs de profiter désormais de leur travail, les nègres se remirent à cultiver. Dès la nouvelle saison des pluies, les champs de *mil* (fig.), de *maïs* (fig.) et d'*arachides* (fig. p. 148) se multiplièrent. Avec la paix et le travail, l'aisance revint dans la région. Les plus entreprenants commencèrent des plantations de *coton* (fig.), d'*indigo* (fig.), et portèrent leurs récoltes au marché de Kita.

Il n'y eut bientôt qu'une voix dans le pays pour nous bénir. En pilant le mil ou le maïs, les femmes chantaient nos louanges : « Les Blancs sont bons, disaient-elles. Jamais ils ne font de mal aux pauvres noirs. Le capitaine est plus fort que tout le monde. Ses canons tuent tous nos ennemis. Ils ne viendront plus enlever les femmes et les enfants pour en faire des esclaves, ni incendier nos demeures, car les soldats du capitaine nous protègent. »

— Que vous deviez être heureux mon oncle, d'avoir rendu la sécurité à ces pauvres gens ! dit Louis.

— Oui, notre satisfaction eût été complète, si nous n'avions été témoins des atrocités qui souillaient l'autre rive du fleuve.

Mil.

Maïs.

Indigotier

Cotonnier.

Productions de la vallée du Niger : le *mil* ou *millet* et le *maïs* sont les céréales du Soudan. Leur farine sert à fabriquer une sorte de couscous (pâte alimentaire) voir p. 113. — Le *cotonnier* dont la graine est enveloppée d'un duvet soyeux (le coton) est surtout cultivé aux États-Unis, dans l'Inde et en Égypte (planisphère, p. 10). Quand le chemin de fer du Sénégal au Niger sera achevé, les plantations de cotonnier se multiplieront dans le Soudan français ; nous serons affranchis ainsi des cotons étrangers. — L'*indigotier* est répandu au Soudan ; ses feuilles donnent une belle teinture bleue.

60. L'ESCLAVAGE ET SES HORREURS. — COMMENT LE CAPITAINE FUT BLESSÉ. — PRISE DE SAMORY.

— Sur la rive droite du Niger, poursuivit M. Martin, nos ennemis continuaient leur œuvre dévastatrice. Souvent nous étions attristés par la vue de *convois d'esclaves* (fig.) que

Convoi d'esclaves

des Toucouleurs menaient au marché de Ségou. Ces malheureux faisaient peine à voir : le cou pris dans un carcan qui les tenait deux à deux, les pieds entravés, ils marchaient en plein soleil, le corps complètement nu, livrés sans défense aux brutalités de leurs bourreaux, qui réprimaient impitoyablement le moindre mouvement de révolte et achevaient ceux que les fatigues et les mauvais traitements avaient épuisés.

— Oh ! l'horrible chose que l'esclavage ! fit Paul, dont les yeux se mouillaient de larmes.

— De temps à autre quelques-uns de ces infortunés réussissaient à tromper la surveillance étroite de leurs gardiens,

passaient le Niger à la nage et venaient nous demander asile. Ils se construisaient des huttes de branchages à proximité du fort. Leur village s'agrandit et prospéra. Ce fut notre *Village de Liberté*. On donne ce nom au Soudan à toutes les agglomérations d'esclaves, libérés par nous, qui s'établissent auprès de nos postes.

— Vous faisiez, j'en suis sûr, tout ce que vous pouviez pour favoriser leur fuite? dit Auguste à son oncle.

— Hélas! non. Nous étions en paix, cette année-là, avec les Toucouleurs ; nous ne devions pas les provoquer, d'autant plus qu'au midi avaient réapparu les soldats de Samory. Il fallait avoir l'œil de ce côté. Pour défendre nos possessions, une nouvelle colonne, venue du Sénégal, marchait vers le Niger.

Un jour, je reçus l'ordre de me renseigner au plus tôt sur la position et les mouvements de l'ennemi, puis de me porter à la rencontre de la colonne expéditionnaire.

Je dépêchai en avant un sergent de tirailleurs sénégalais, un Sarracolé (voir p. 157) nommé *Moussa Boré*, très intelligent, très débrouillard, comme nous disons dans l'armée. Ayant beaucoup voyagé, il connaissait tous les dialectes* du Soudan. Il se déguisa en marchand et partit dans la direction indiquée. Il devait être de retour au fort en moins de quatre jours.

Je l'attendis avec une impatience qui se comprend. Quatre jours se passèrent, puis cinq, puis six. Moussa ne donnait pas signe de vie. Je commençais à craindre pour la vie de notre brave Sénégalais, quand des gens qui fuyaient devant les bandes de Samory m'apprirent qu'un marchand, voyageant seul, avait été fait prisonnier, à trois journées de marche vers le sud. Je compris que mon pauvre Moussa était au pouvoir des acolytes* de Samory. Je résolus d'exécuter au plus vite les ordres reçus et de le délivrer en même temps, si c'était possible.

Je laissai la garde du fort à un sergent d'infanterie de marine ayant six hommes avec lui, et je partis. Le matin du deuxième jour, nous nous trouvâmes tout à coup, au détour d'un petit bois, en face d'une centaine de noirs armés de bons fusils. Refuser le combat était impossible. Mes tirail-

leurs se formèrent rapidement en carré et exécutèrent mes ordres avec une précision, un sang-froid, dignes des meilleures troupes.

Nos balles avaient déjà fait de nombreux vides dans les rangs de nos adversaires, quand un des nôtres poussa un cri de surprise :

— Moussa ! fit-il, en nous montrant, dans une clairière, qui semblait libre d'ennemis, son infortuné camarade, les mains et les pieds attachés à un arbre. Un bâillon l'empêchait de prononcer une parole. Il faisait des efforts désespérés pour briser ses liens, et roulait ses yeux avec une expression de terreur indicible. Il semblait vouloir nous parler, nous prévenir d'un danger peut-être. Que voulait-il nous dire? Nous l'apprîmes bientôt à nos dépens.

Un tirailleur se précipite pour délivrer Moussa, il

Le piège.

tombe mortellement frappé (fig.). Un autre s'avance, il tombe à son tour. Je compris vite que le prisonnier était bien gardé et qu'il fallait renoncer à le délivrer de front.

— Est-ce que vous l'avez abandonné, mon, oncle ? demanda Paul, avec inquiétude.

— Non, mon enfant. Mais je ne pouvais laisser tous mes hommes tomber dans le piège que nous avait tendu l'ennemi. Je simulai la retraite, tandis que quelques soldats déterminés s'engageaient sous bois, afin de délivrer leur camarade en attaquant ses gardiens à l'improviste. Bientôt des cris de rage m'apprirent que le stratagème avait réussi.

— Tant mieux ! s'écria Paul, en poussant un soupir de satisfaction. Moussa était libre, enfin !

— Oui, et, armé d'un grand sabre ramassé sur le champ de bataille, il frappait à tour de bras sur ses maîtres de tout à l'heure, sans se soucier des balles qui sifflaient à ses oreilles. Tout en distribuant de formidables coups, il se rapprochait de son capitaine, criant et gesticulant, ivre de joie, quand un grand diable noir, caché dans les hautes herbes, se leva soudain à dix pas de moi et m'ajusta froidement. Je ne me souviens pas, mes enfants, d'avoir jamais eu peur, mais j'avoue qu'à cette minute je vis, avec un petit frisson, passer devant mes yeux le spectre de la mort. J'étais perdu, si Moussa ne s'était précipité sur l'homme et n'avait abattu son arme d'un coup de sabre. La balle partit cependant, mais au lieu de m'atteindre à la tête elle me brisa l'os de la cuisse (fig.). D'un second coup, Moussa fendit la tête de mon agresseur. Puis, il voulut me prendre dans ses bras et m'emporter loin du champ de bataille. Je dus me fâcher pour l'obliger à me laisser à la place où le devoir m'ordonnait de rester. Le dos appuyé contre un arbre, je continuai de commander jusqu'au moment où j'eus la satisfaction de voir les ennemis s'enfuir, laissant bon nombre des leurs sur place. De notre côté, nous avions cinq tués et neuf blessés.

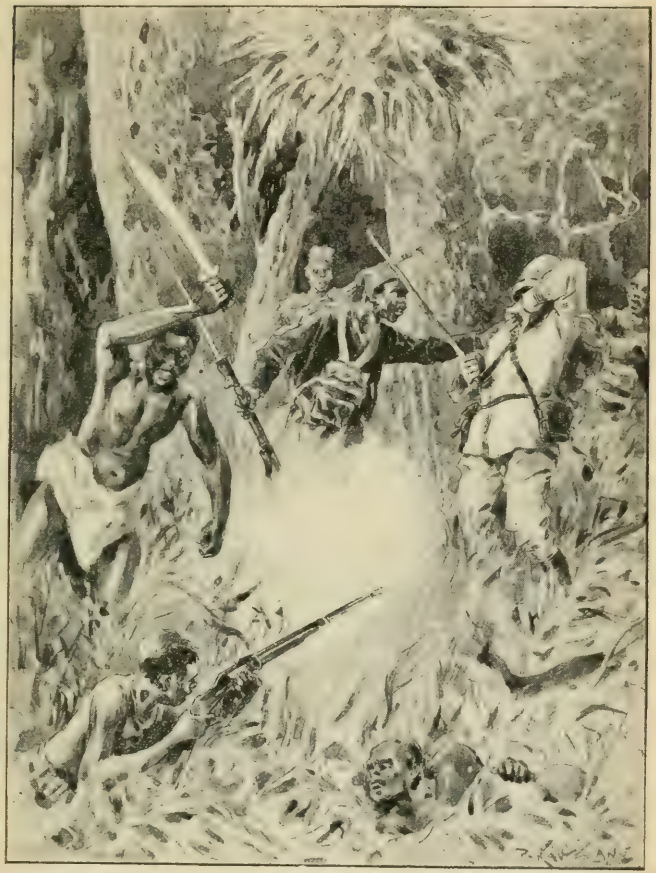
— Parmi lesquels le capitaine lui-même, dit Louis, pâle d'émotion.

— Par bonheur, la colonne nous rejoignit quelques heures plus tard. Le major, appelé en toute hâte, fit, à l'aspect de ma blessure, une grimace qui ne me laissait aucun doute sur sa gravité.

— Capitaine, fit-il en me serrant la main, ayez du courage.

— Je compris qu'il me fallait sacrifier ma jambe, si je voulais conserver quelque chance de vivre.

— C'est bien ! lui dis-je. Faites, docteur, ce que vous jugerez nécessaire.



Le capitaine Martin est blessé en combattant les bandes de Samory.

Vous savez le reste. L'amputation réussit à merveille. Dès qu'on put me transporter, je fus dirigé sur Kayes. L'hémorragie m'ayant affaibli, les fièvres eurent plus

de prise sur moi, et plusieurs attaques successives me mirent à deux doigts de la mort. Mon robuste tempérament triompha de ces terribles secousses, et l'air pur de la France acheva ma guérison. La croix de la Légion d'honneur fut la récompense des maux que j'avais soufferts.

Une chose pourtant m'attriste toujours : c'est l'inaction à laquelle je suis voué désormais. Un soldat s'y habitue difficilement. Enfin ! au lieu de contribuer à l'extension de notre empire colonial, je me borne à enregistrer ses agrandissements successifs. Du moins, ai-je eu dans ma retraite la joie de voir la France s'établir définitivement sur la plus grande partie de la boucle du Niger.

Les Toucouleurs, les premiers, durent quitter le Niger et rentrer sous bonne escorte dans le Foutah leur pays d'origine (voir p. 154). A son tour, Samory fut vaincu : pendant plusieurs années, fuyant sans cesse devant nous, toujours insaisissable, il continua ses razzias* d'esclaves, multipliant sur son passage les massacres et les incendies, semant son chemin de ruines. Enfin, nos petites armées soudanaises réussirent à le cerner, et, le 29 septembre 1898, le vieux tyran sanguinaire tombait en notre pouvoir. Ses innombrables crimes méritaient maintes fois la mort ; mais la France, toujours généreuse envers un ennemi vaincu, l'envoya finir ses jours au Congo, loin de ce Soudan qu'il avait arrosé de tant de sang.

Aujourd'hui, la boucle du Niger est délivrée des chasseurs d'esclaves qui l'ont appauvrie et dépeuplée. Mais nos hardis explorateurs n'ont pas attendu la pacification du Soudan pour y faire pénétrer notre influence. L'un d'eux, le capitaine **Binger**, dans un voyage célèbre, a joint nos établissements du Niger à ceux du golfe de Guinée ; puis le colonel **Monteil** traversa la boucle de part en part, arriva jusqu'au lac Tchad et revint sur les bords de la Méditerranée, en passant par le Sahara ; d'autres, moins heureux, ont succombé au cours de leurs explorations. Saluons ces héros, qui, sans se laisser détourner de leur chemin par les obstacles, vont droit au but, supportant stoïquement les fatigues, les privations, les maladies, bravant mille morts, soutenus seulement par leur ardent amour de la Patrie, à laquelle ils ont fait d'avance le sacrifice de leur vie.

61. DU NIGER A L'ATLANTIQUE. — LA RACE PEULHE. — LES HAUTEURS RIANTES ET SAINES DU FOUTA-DJALON.

— Si j'ai bien compris vos dernières paroles, dit Louis à son oncle, le Soudan français n'a pas atteint ses limites extrêmes.

— Pas encore. Chaque année nos audacieux explorateurs étendent notre domaine vers l'orient. Nous ne les suivrons pas dans ces contrées à peine connues, et nous reviendrons à la côte par une route, moins fréquentée que celle du Sénégal, parce qu'elle est moins commode, mais plus courte : nous remonterons la vallée du **Tankisso**, grand affluent de gauche du haut Niger; elle nous conduira au **Fouta-Djalon** pays protégé par la France.

— Ne nous avez-vous pas déjà parlé d'une contrée nommée Fouta? demanda Auguste.

— Tu ne te rappelles donc pas, lui dit Paul, que le Fouta est la patrie des Toucouleurs, sur les bords du Sénégal. Est-ce qu'il y a encore des Toucouleurs au Fouta-Djalon? fit le petit bonhomme d'un air mécontent, car il avait gardé rancune à ces marchands d'esclaves.

— Non, lui répondit son oncle, le Fouta-Djalon est au pouvoir des **Peulhs**, qui sont pour ainsi dire les pères des Toucouleurs.

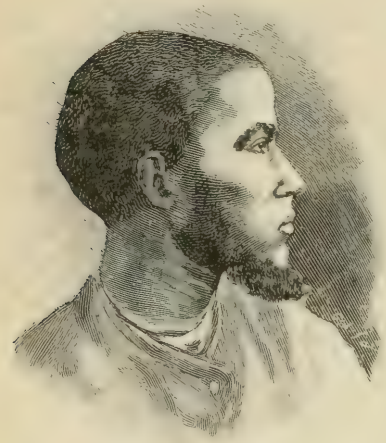
— Je ne comprends pas bien, dit Paul.

— Voici. *Les Peulhs ne sont pas des nègres.* (fig.) Ils ont une origine lointaine, étrangère au Soudan. Quand on leur demande d'où ils viennent, ils répondent : « De là-bas ! du côté du soleil levant ! » Ce qui est certain, c'est que cette belle race peulhe, au profil européen, au teint clair, à la démarche lente et grave, n'est pas une race noire.

— Mais quel rapport y a-t-il entre les Peulhs et les Toucouleurs ? demanda Paul qui tenait à son idée.

— Il y a entre eux un certain degré de parenté. Les Toucouleurs sont des Peulhs très fortement mélangés de noirs. Le mot Fouta qui s'applique également aux deux pays rappelle cette parenté d'origine. Du reste, on sait que les Peulhs

sont des nomades* très répandus dans les diverses contrées du Soudan, où ils ont fondé de grands empires. Le Fouta-Djalon, où ils se sont maintenus jusqu'à ce jour, en est un. C'est un pays très montagneux, où torrents et rivières coulent en toute saison. De l'eau partout ! mais de l'eau qui ne séjourne pas sur le sol, comme dans les plaines du Sénégal et du Niger, de l'eau qui rafraîchit l'atmosphère et vivifie, au lieu de tuer. A la fin de la saison sèche, tandis qu'au Sénégal la température atteint 40, 42 degrés, sur les hautes terres du Fouta-Djalon, où circule un air frais et pur, elle ne dépasse pas 25 degrés, ce qui est très supportable pour un Européen. *De tout le Soudan français, c'est le seul pays où nos colons pourront s'établir à demeure.*



Type peulh (d'après une photographie). — Les *Peulhs*, connus aussi sous les noms de *Foulbé*, *Foula*, *Fellata*, *Fellan*, ont la peau d'un brun rougeâtre. Leurs cheveux ne sont pas laineux comme ceux des nègres.

Pour celui qui vient de la plaine torride ou marécageuse, le Fouta est un vrai paradis. Les villages se succèdent, séparés par de belles plantations ; les orangers et les citronniers parfument l'air ; le riz est cultivé dans les bas-fonds ; les *lianes**, qui s'accrochent aux arbres des forêts, donnent un suc laiteux qui se solidifie à l'air et devient élastique : c'est le *caoutchouc*, principal article d'échange avec nos établissements de la côte. Ce commerce, déjà important, va grandissant depuis qu'un résident français est installé à **Timbo**, capitale du Fouta-Djalon.

Cette ville, située au centre de ce massif riant et sain, commande à la fois les vallées du Sénégal, du Tankisso, qui mène au Niger, et des fleuves côtiers. C'est une excellente position où nous devons asseoir solidement notre autorité. Faidherbe l'a dit : « *Si jamais il se fonde un empire dans le Soudan français, c'est à Timbo, dans le Fouta-Djalon, que sera la capitale.* »

62. LES RIVIÈRES DU SUD. — LE COMMERCE AU SOUDAN FRANÇAIS. — LES COMPAGNIES COLONIALES.

— Sur le versant occidental du Fouta-Djalon, dit M. Martin, toutes les rivières qui vont à l'Atlantique sont connues sous le nom général de **Rivières du Sud**, parce qu'elles sont situées au sud du Sénégal. Ces fleuves côtiers sont courts, mais abondants ; ils ont tous ce que *le Sénégal, deux fois long comme la Seine*, ne possède point : un estuaire large, profond, accessible aux navires, qui viennent s'y charger de peaux, d'ivoire, d'or, d'arachides, d'huile de palme (voir p. 186), de bois d'ébénisterie et de construction, de *café* (fig.) et de caoutchouc.

Caféier (rameau et fruit). — Le *café* est la graine d'un arbre très répandu dans les pays tropicaux. Presque tout le café que nous consommons vient du Brésil ou de Java (planisphère, p. 10-11). C'est une culture à développer dans nos colonies tropicales.

Le pays des Rivières du Sud, très fertile, parce qu'il est très arrosé, produit encore en abondance un fruit qui se vend fort cher sur les marchés les plus lointains du Soudan : la *noix de kola*, que la médecine emploie beaucoup depuis quelques années.

— Pour une fois, dit Auguste, ce sont les noirs qui ont fait connaître aux blancs un excellent remède.

— Qui sait ? ils nous en feront peut-être connaître d'autres. Leurs forêts ne nous ont pas dévoilé tous leurs secrets. Le Soudan est une colonie fondée d'hier et peu exploitée. Son climat en exclut les cultivateurs européens, mais si les Français ne peuvent y travailler la terre, ils y trouvent par contre les éléments d'un commerce important. En échange des cotonnades à bas prix, du sel, des armes, de la verroterie, etc., le Sénégal leur fournira les arachides et les gommes ; le Niger, le beurre végétal et le coton ; les Rivières du Sud et le Fouta-Djalon, le café et le caoutchouc. Nous nous plaignons avec raison du mauvais état des affaires, sans songer que nous souffrons un peu par notre faute. Nous sommes trop casaniers* en France. Les mamans gâtent trop leurs enfants et veulent les garder à jamais auprès d'elles. Qu'elles leur laissent un peu la bride sur le cou. Il est bon qu'un jeune homme voie du pays. C'est le vrai moyen, peut-être de faire fortune, en tout cas de devenir un homme énergique et éprouvé.

— Eh bien ! moi, dit Paul, quand je serai grand, j'irai tenter fortune aux colonies.

— Je t'encouragerai toujours à persévérer dans cette résolution, mon enfant. On dit souvent que nous avons des colonies sans colons, et ce n'est pas moi qui voudrais te détourner de cette voie. Mais « *je partirai* » est bientôt dit. Avant de quitter son pays, il faut s'interroger sur ses qualités d'endurance physique et morale, il faut aussi bien connaître la région où l'on veut s'établir.

Dans les colonies tropicales, comme le Soudan, le climat est contraire à l'Européen, qui ne peut songer à travailler de ses mains : diriger un comptoir * *commercial, surveiller les travailleurs indigènes* * *dans les plantations, sont les seules tâches qui lui soient permises*, et encore à la condition de revenir, tous les deux ou trois ans, reprendre des forces en France, s'il ne peut monter chaque année pendant quelques mois sur les terres élevées, où l'air est plus vif et plus sain.

Mais ce n'est pas tout. Dans les vastes territoires africains soumis à notre autorité, rien encore n'est préparé pour favoriser les transactions commerciales : pas de routes, sauf aux

environs de nos postes, pas de chemins de fer, pas de ponts. Tous ces travaux de première nécessité, l'État ne peut les exécuter que très lentement, parce qu'ils coûtent fort cher. En attendant qu'ils soient achevés, les années se passent, le commerce ne se développe pas, la colonie coûte beaucoup à entretenir et ne rapporte rien.

Or, ce que l'État ne peut faire facilement, ce qu'un particulier même riche ne peut entreprendre, des associations disposant de gros capitaux le peuvent. Ces *compagnies coloniales* s'établissent sur une région déterminée et s'engagent à y exécuter tous les travaux d'aménagement, à ne pas molester les indigènes*, à respecter les droits supérieurs de la mère-patrie, moyennant quoi le gouvernement leur reconnaît le monopole de l'exploitation des territoires concédés.

Ainsi, routes, ponts, voies ferrées, ports, se font vite et bien : il y va de l'intérêt même de la compagnie, dont les bénéfices s'élèvent à mesure que les moyens de communication se multiplient, car se multiplient en même temps les comptoirs* commerciaux, les plantations, et par suite *le nombre des employés européens chargés de les diriger.*

— Je comprends, dit Louis, que partir seul, sans argent, pour aller, comme le disait Paul tout à l'heure, s'établir au Soudan, serait une folie.

— Ce serait risquer gros jeu, même avec un petit capital, suffisant pour une colonie de climat tempéré comme l'Algérie, du moins tant que la France ne se sera pas décidée à confier l'exploitation de cette grande possession tropicale à des sociétés coloniales, qui prépareront la venue de colons moins fortunés.

63. — UN PERSONNAGE QUI SE TRANSFORME. M. LEMOUSSU.

— Et Moussa Boré, votre sauveur, qu'est-il devenu ? demanda Paul à son oncle.

— Moussa, lui répondit le capitaine, quitta l'armée à la fin de son engagement. Puis, pendant plusieurs années, il trafiqua, achetant les produits de l'intérieur pour les vendre

aux Européens de la côte, dont il écoulait ensuite les marchandises.

Un jour, étant à Dakar, il apprit que le commissaire général du Congo français demandait des laptots* pour garder les postes qu'il avait fondés. On promettait une forte solde à ceux que n'effrayaient pas les dangers d'un long voyage. Notre homme se laissa tenter et reprit sa vie d'autrefois. Il passa trois ans au Congo; puis il vint en France, où il est encore.

— Alors, fit Paul, il est peut-être bien à Paris.

— Il y est, en effet. De temps à autre, il vient me rendre visite. N'avez-vous pas vu quelquefois ici un grand nègre, très bruyant?

— C'est lui? firent les enfants avec étonnement.

— Lui-même. Je m'explique pourtant votre surprise. S'il a conservé sa peau noire, qu'il lui était impossible de troquer contre une peau blanche, il s'est transformé à tel point qu'on ne reconnaît plus en lui l'ancien tirailleur sénégalais. Trafiquant dans l'âme comme tous les Sarracolés (voir p. 157), il fait à Paris maints petits commerces : tantôt il vend de menus objets nécessaires aux ménagères : fil, aiguilles, boutons, etc.; tantôt du nougat, des sucreries, des fruits exotiques*. Les tout petits enfants s'arrêtent devant sa bonne face noire qui rit toujours, montrant deux rangées de dents blanches. Les boniments, qu'il débite en mauvais français, amusent les passants qui s'arrêtent, plaisantent avec lui, et finissent par lui acheter quelque chose.

Mais c'est le dimanche, jour de repos, que Moussa est surtout méconnaissable. Ce jour-là, il se met en grande tenue, car il est coquet, comme le sont tous les nègres, c'est-à-dire avec un manque de goût complet. Lui, dont les pieds se sont endurcis sur les chemins, il chausse des bottines vernies et pointues qui le font horriblement souffrir; il est vêtu d'un complet à carreaux de nuance criarde; une cravate rouge s'étale sur le plastron de sa chemise que le noir de sa peau fait paraître plus blanche; enfin un chapeau haut de forme, presque aussi luisant que son visage, complète sa tenue de cérémonie (fig. p. 184).

— Qu'il doit être drôle dans cet accoutrement! fit Auguste en éclatant de rire.

—Vous pourrez en juger par vous-mêmes, si vous le désirez. Je vais lui écrire de venir déjeuner avec nous, dimanche prochain; il acceptera, j'en suis sûr.

— C'est cela, s'écria Paul, tout joyeux. Je lui demanderai de nous raconter son voyage au Congo.

— Ainsi, c'est entendu, j'écris à Moussa.

— Oui, oui, dirent les enfants d'une voix unanime.

Dix minutes après, M. Martin avait terminé sa lettre et en mettait la suscription. Un étonnement se peignit alors sur le visage des trois frères qui, penchés sur la table, suivaient tous les mouvements de leur oncle. Le capitaine avait écrit sur l'enveloppe : « Monsieur Lemoussu » et non « Moussa Boré. » Quel était ce mystère?

— Ce n'est donc pas à Moussa lui-même que vous envoyez cette lettre? demanda Paul.

— C'est juste! fit M. Martin. J'avais oublié de vous dire qu'en changeant de pays, l'ex-tirailleur a changé de nom. *Moussa!* cela sentait son Sénégal d'une lieue, tandis qu'il est bien difficile de deviner que le nom de *Lemoussu* s'applique à un naturel de l'Afrique.

— Vous aviez bien raison de dire, mon oncle, fit Louis en riant, que si Moussa avait pu changer de peau, il l'aurait fait.

Résumé du Livre VI.

1. Le Sénégal n'a commencé à se développer que sous la sage administration de *Faidherbe* (1854-1865). — Pour pénétrer dans l'intérieur, il a fallu briser les empires brigands des *Toucouleurs* et de *Samory*. Avec de petites armées, composées surtout de *soldats noirs*, nos officiers nous ont donné le Soudan français, que nos explorateurs étendent encore pacifiquement.

2. Sénégal et Soudan français ne sont qu'une seule et même colonie de *climat tropical**, soumise à deux saisons bien tranchées : *saison sèche et saison des pluies*, chaudes toutes deux. Ce climat est redoutable à l'Européen.

3. Le *Sénégal* (2 fois la Seine) est une des routes naturelles du Soudan; à partir des chutes, on a établi un chemin de fer qu'on prolonge vers le Niger. Sur sa rive droite, on récolte la *gomme*. Les noirs cultivent l'*arachide* (graine oléagineuse).

4. Le *Niger* (5 fois la Seine) décrit un vaste demi-cercle où tiendrait l'Europe centrale ; la plus grande partie de cette boucle est française. Le Niger *déborde régulièrement* et fertilise ses rives. Le *coton* y vient très bien. L'*arbre à beurre* est commun au Soudan.

5. La *Fouta-Djalon* est un massif montagneux où le Sénégal, des affluents du haut du Niger et les *Rivières du Sud* prennent leur source. C'est une région saine et fertile. Le pays des rivières du Sud est plus fertile encore. Ces deux colonies produisent le *café*, le *caoutchouc*, les *bois d'ébénisterie*, la *noix de kola*.

6. Le Soudan est habité par des *noirs*. Sur les bords du Sénégal sont : les *Ouolofs*, très dévoués à la France; les *Toucouleurs*, longtemps nos ennemis; les *Sarracolés*, très commerçants. La grande famille industrieuse des *Mandingues* habite les pays du Niger. — Il y a des *Maures* sur la rive droite du Sénégal, et des *Touareg* au sommet de la boucle du Niger. — Le Fouta-Djalon est au pouvoir des *Peulhs*, au teint clair, au profil européen.

7. *Saint-Louis* (20 000 hab.), capitale du Senégal, est situé à l'embouchure du fleuve. — *Dakar* est le meilleur port de l'Afrique occidentale. — *Kayes*, sur le haut Sénégal, est la tête de ligne du chemin de fer qui doit atteindre le Niger. — *Bammako* fut notre premier poste sur le Niger (1883). — *Ségou* et *Timbouctou* sont les principales villes des bords du Niger. — *Timbo*, capitale du Fouta-Djalon, est situé dans une position excellente.

Renseignements pratiques. — Dans les pays de climat tropical*, l'Européen ne peut travailler ; mais il peut faire du commerce et surveiller des plantations cultivées par les noirs. La mise en valeur de colonies, comme le Soudan, demande de gros capitaux ; il serait préférable pour exploiter plus rapidement cette colonie de concéder de vastes territoires à des *sociétés coloniales*.

LIVRE VII

GUINÉE FRANÇAISE ET CONGO FRANÇAIS

---

64. LE VOYAGE DE MOUSSA. — LA BARRE DU GOLFE DE GUINÉE. — GRAND-BASSAM. — L'EXPLORATION DU CAPITAINE BINGER. — L'HUILE DE PALME.

Le dimanche suivant, les enfants dormaient encore quand on frappa à la porte à coups redoublés. Sultan se mit à aboyer avec force contre le visiteur matinal.

— Qu'y a-t-il? s'écria Paul, réveillé en sursaut.

— Ne n'inquiète pas, lui dit son oncle, habitué sans doute à ces façons bruyantes de s'annoncer. C'est notre ami Moussa qui vient d'arriver par le premier train.

C'était Moussa, en personne, heureux de l'effet qu'il avait produit; ses joyeux éclats de rire emplissaient la maison. On l'entendait qui répondait à Catherine.

Un des plus grands plaisirs du nègre, taquin comme un enfant, était de contrarier la vieille servante. Comme il savait qu'elle avait horreur du bruit, il ne manquait jamais de faire beaucoup de tapage en arrivant.

— *Bonjou, ma capitaine*, fit le nègre en apercevant M. Martin.

Il se découvrit respectueusement devant son ancien officier, tournant et retournant maladroitement dans ses mains son chapeau de soie, car *M. Lemoussu* était en grande tenue (fig.). Rien ne manquait à sa toilette, pas même les bottines vernies.

Les trois enfants examinaient attentivement le noir.

Quand il répéta son « Bonjou, ma capitaine », ils eurent beaucoup de peine à tenir leur sérieux.

M. Lemoussu en tenue des dimanches.

En quelques mots, M. Martin expliqua à son hôte ce que l'on attendait de lui. Moussa se ne fit pas prier, et dans un langage comique, mais peu correct, il commença le récit de son voyage, souvent interrompu par le capitaine, qui ne perdait pas de vue le but qu'il s'était proposé.

Voici, traduit en bon français, ce que dit Moussa.

— Après avoir signé mon engagement, je m'embarquai à Dakar, avec une centaine de laptots* comme moi, sur le « Sénégal », grand paquebot qui fait le service de la côte occidentale d'Afrique. Nous étions en pleine saison sèche et le temps était très beau. Cependant le lendemain le ciel se couvrit de nuages et resta ainsi tant que dura notre voyage sur mer. Nos officiers disaient que la côte du golfe de Guinée jouit rarement d'un temps clair. Son climat est beaucoup plus humide que celui du Sénégal. Elle a deux saisons sèches et deux saisons pluvieuses qui se succèdent alternativement ; mais, même pendant les saisons sèches, l'atmosphère reste brumeuse et, il y a de fréquents

orages : la terre n'est jamais complètement desséchée par le soleil comme dans notre pays.

— N'oubliez pas que Moussa est Sénégalais, dit M. Martin aux enfants.

— Le navire, continua le nègre, s'arrêta d'abord à **Konakry** dans le pays des Rivières du Sud, pour recruter des porteurs; mais n'en ayant pas trouvé suffisamment, nos chefs résolurent d'en aller chercher à **Grand-Bassam**, sur la **Côte de l'Ivoire**[1], où nous arrivâmes cinq jours après avoir quitté Dakar.

Je reçus l'ordre de descendre à terre pour accompagner un de nos officiers. Le navire resta au large, à cause de la *barre du golfe de Guinée;* une foule d'embarcations, montées par des pagayeurs* noirs, se détachèrent de la côte et entourèrent le « Sénégal ». Je montai dans l'une d'elles, non sans peur, je vous assure : j'apercevais entre nous et la terre trois lignes de vagues énormes qui se brisaient furieusement sur la plage. Les deux premières furent franchies sans trop de mal, mais la troisième nous souleva avec une telle force que je crus ma dernière heure venue. Je me voyais déjà dévoré par quelque requin, car cet horrible poisson foisonne dans ces parages. Notre barque à demi pleine d'eau fut lancée sur la grève où elle resta immobile. Les pagayeurs rirent beaucoup de mon air hébété : quant à moi, je fus bien heureux de sentir la terre ferme sous mes pieds.

Grand-Bassam et Assinie sont français depuis 1843, mais ils n'ont pris de l'importance qu'après la magnifique exploration du capitaine *Binger* (1887-1889). Ce hardi voyageur, parti de Bammako, sur le Niger, entra le premier dans la ville commerçante et industrielle de **Kong** et, en descendant le cours d'un fleuve plus long que la Seine, l'**Akba** ou **Comoé**, arriva à Grand-Bassam. Il fit accepter notre autorité à toutes les populations riveraines de ce fleuve et leur enseigna le chemin de nos établissements de la Côte d'Ivoire. Cette colonie est très prospère malgré la barre du golfe de Guinée, si difficile à passer

1. *Côte de l'Ivoire*, ainsi nommée à cause de l'ivoire qu'elle fournissait jadis; aujourd'hui les éléphants ont presque disparu de ce pays.

qu'il s'y perd en moyenne un cinquième des marchandises que l'on débarque sur cette longue côte rectiligne où pas une baie, pas une embouchure n'offre un refuge aux navires. Pour aborder sans crainte, on sera obligé d'établir de longs appontements* en fer au-dessus même de la barre, de sorte que les marchandises pourront être prises au large sur les navires. Cela a été fait à Kotonou, au Dahomey. (Voir le chap. suivant.)

Palmier à huile. — Cet arbre, très abondant dans les pays chauds et humides comme la Guinée, le Congo, produit deux ou trois grosses grappes de 1 000 à 1 500 fruits chacune. De ces fruits écrasés, on extrait l'*huile de palme* qui sert à fabriquer des savons, des graisses pour les machines. L'amande du noyau donne l'*huile d'amande de palme* très employée en parfumerie.

Tous ces détails, le capitaine les donna aux enfants ; il ne fallait pas, cela se comprend, les demander à Moussa. Les connaissances géographiques du noir ne s'élevaient pas jusque-là. Au reste, il n'avait séjourné que quelques heures à Grand-Bassam.

Ce qui l'avait frappé tout d'abord, c'était la haute taille des nègres que l'on recrutait.

— Nos camarades, les Ouolofs, dit-il aux enfants, sont de bien beaux hommes. Eh, bien ! ceux de Grand-Bassam les dépassent en force et en hauteur. Ce sont de véritables colosses.

Ce qui l'avait encore surpris, c'était cette forêt épaisse qui commence aux portes mêmes des villages et couvre tout le pays, car la côte de Guinée est comprise dans la *zone de la végétation dense*. Les bois de construction, de charpente, d'ébénisterie y abondent : l'*acajou* est des plus communs.

Ce qui avait séduit le trafiquant noir, qui vivait toujours sous l'uniforme du tirailleur, c'étaient les petites pépites d'or qui sont la monnaie courante de la contrée. Quelques-unes valent de 3 à 400 francs. Aussi a-t-on donné à toute une partie de la Guinée le nom de **Côte de l'Or**.

Moussa avait remarqué aussi les tonneaux d'*huile de palme* alignés sur la plage, prêts à être embarqués. Il avait compris quels bénéfices on retire de la vente de ce produit dans un pays où le *palmier à huile* est si commun (fig.). Son œil de commerçant avait supputé la fortune qu'on pourrait retirer des noyaux de palme que les noirs paresseux de la Guinée abandonnent par monceaux auprès de leurs cases, après avoir exprimé l'huile grossière du fruit, tandis que de l'amande il serait facile d'extraire une huile beaucoup plus fine.

Moussa s'était rendu compte de tout cela. S'il avait été libre, il serait bien resté à Grand-Bassam. Mais il était lié par un engagement. Il lui fallait bon gré mal gré aller au Congo.

65. LA COTE DES ESCLAVES. — LES SACRIFICES HUMAINS AU DAHOMEY.

Après Grand-Bassam, le « Sénégal » fit escale* à **Kotonou**, poste français de la **Côte des Esclaves**. Là, il débarqua une compagnie de la *légion* étrangère* : on prévoyait qu'il faudrait bientôt défendre nos possessions contre le roi de **Dahomey**. Moussa, n'étant pas descendu à terre, ne savait rien du pays ni de ses habitants. Cette fois encore M. Martin le suppléa.

— Depuis le XVIIe siècle, dit-il, les Français ont établi des comptoirs* sur cette côte où les négriers vinrent si longtemps faire provision de bétail humain : d'où le nom de Côte des Esclaves. En 1863, la France acheta Kotonou au roi de Dahomey, et le petit royaume voisin de **Porto-Novo** reconnut notre protectorat. C'était une bonne acquisition, puisque cette région est fertile et peuplée ; mais les indigènes* comptent parmi les plus cruels de l'Afrique.

Quand un monarque dahoméen mourait, on lui faisait un cercueil avec de l'argile pétrie dans le sang d'une centaine de

captifs, immolés pour la circonstance. Puis on égorgeait huit danseuses et cinquante guerriers qui venaient s'offrir volontairement au couteau du sacrificateur.

— Volontairement ? fit Paul, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, mon enfant. Ces malheureux considéraient comme un honneur d'accompagner leur souverain dans la tombe.

Dix-huit mois plus tard, le prince héritier prenait possession du trône : il ouvrait le cercueil de son père, exposait le cadavre aux yeux du peuple assemblé, prenait dans sa main le crâne du mort et le montrait à la foule qui poussait des cris d'enthousiasme. Puis on égorgeait des milliers de prisonniers qui, suivant les croyances populaires, allaient dans l'autre monde, annoncer au roi défunt, l'avènement de son fils.

Le lendemain, les supplices recommençaient : des esclaves étaient ensevelis vivants dans le sépulcre royal, d'autres fice-

Sacrifices humains au Dahomey

lés dans des corbeilles et précipités sur la place (fig.) où les gens du peuple se disputaient le plaisir de leur scier la tête avec des couteaux ébréchés. Le roi ne rentrait en son palais que lorsque deux piles de têtes sanglantes s'élevaient sur la place.

Pendant dix nuits successives, les massacres continuaient : on comptait par milliers les victimes de ces horribles fêtes, qui seraient encore célébrées aujourd'hui si la France n'avait planté son drapeau sur le palais des rois dahoméens.

— Ah ! tant mieux, firent les enfants avec un visible soulagement.

— La guerre éclata en août 1892. Les guerriers du roi **Behanzin** envahirent les territoires de nos protégés, détruisirent leurs villages, coupèrent les palmiers à huile, firent des milliers de captifs. Il fallut envoyer à Kotonou et à Porto-Novo une armée pour mettre à la raison ce roi sanguinaire. Malgré les difficultés de la marche dans ce pays de marais et de forêts, malgré l'énergique résistance d'un ennemi aguerri et redoutable, trois mois après le commencement des hostilités, le général **Dodds** entrait à **Abomey**, capitale du Dahomey.

Aujourd'hui, le Dahomey est démembré ; les peuples qu'il avait asservis sont rendus à la liberté et placés directement sous notre protectorat. A la longue, des mœurs plus pacifiques s'implanteront dans cette contrée, si longtemps fermée à l'influence européenne.

Depuis la chute de cet empire barbare, l'arrière-pays nous est ouvert. Nos explorateurs ont pénétré par cette voie jusqu'au Niger et ont réuni, par une série de traités avec les chefs indigènes *, nos possessions du Dahomey à celles du Soudan.

66. L'ÉVALUATION DES DISTANCES SUR LES CARTES. — L'ESTUAIRE DU GABON. — LIBREVILLE.

— Douze jours après son départ, le « Sénégal », dit Moussa, entrait dans l'estuaire du **Gabon** et jetait l'ancre devant **Libreville**, chef-lieu du Congo français.

— Ainsi, fit Louis, il faut douze jours de navigation pour aller du cap Vert au Gabon ! Je ne croyais pas que ce voyage fût si long.

— Je m'explique ton étonnement, lui dit son oncle. Quand vous regardez une carte d'Afrique, continua-t-il en s'adres-

sant aux trois enfants, vous la voyez avec les mêmes yeux qui regardaient, quelques minutes auparavant, une carte de France d'égales dimensions. Vous savez bien que l'Afrique est beaucoup plus grande, mais vous ne pouvez vous figurer dans quelles proportions. Vous serez tentés de dire, par exemple, que le Sénégal et le Dahomey se trouvent dans la même région. Or, quand on mesure au compas la distance de Dakar à Kotonou et qu'on la reporte sur une carte d'Europe à la même échelle, on est tout surpris de voir que *ces deux villes sont aussi éloignées l'une de l'autre que Paris et Constantinople!*

— Le Sénégal et le Dahomey ne sont pas plus voisins que la France et la Turquie! fit Louis de plus en plus surpris. Je ne m'étonne plus maintenant qu'il faille douze jours de navigation pour se rendre de Dakar au Gabon, en suivant les côtes du grand golfe de Guinée.

— Bien grand, en effet, dit le capitaine ; plusieurs mers européennes y tiendraient à l'aise. Cependant ce vaste golfe n'offre pas de bons ports, et la France a été bien inspirée quand, en 1839, elle prit possession de l'estuaire du **Gabon**, un des rares points de la côte occidentale d'Afrique où les navires soient en sécurité.

— Un estuaire, c'est une grande embouchure, n'est-ce pas mon oncle? demanda Paul. Par exemple, la Gironde est l'estuaire de la Garonne. Le Gabon est-il aussi l'embouchure d'un grand fleuve?

— Non, mais ton raisonnement n'est pas, tant s'en faut, dénué de fondement, Paul. Les premiers voyageurs qui arrivèrent au Gabon crurent entrer dans un fleuve. On se détrompa bien vite. Tu parlais à l'instant de la Gironde : le Gabon lui ressemble beaucoup. Comme elle, il est plus étroit à l'embouchure que vers le milieu, puis se rétrécit à mesure qu'on avance dans les terres et se divise en deux branches : l'une s'enfonce vers le sud-est, comme la Garonne, l'autre vers le nord-est, comme la Dordogne. Seulement la comparaison s'arrête là : il manque à cette baie l'animation, le va-et-vient des vaisseaux qui sillonnent la Gironde.

— Et Libreville ne vaut pas Bordeaux, ajouta Moussa qui avait débarqué dans cette dernière ville, quand, pour la

première fois, il avait mis le pied sur le sol français.

— Nous te croyons sans peine, dit M. Martin, Bordeaux a cent fois plus d'habitants que Libreville dont la population ne dépasse pas le chiffre de 3 000.

— C'est peu pour une capitale, fit Auguste.

— J'en conviens. Mais tu connais le proverbe : **Au pays des aveugles les borgnes sont rois.** Dans les vastes territoires de l'Afrique équatoriale, couverts de forêts épaisses, on ne rencontre que des villages. La seule ville qui existe est forcément la capitale.

Les premiers habitants de Libreville furent des esclaves enlevés à un négrier (1849). On leur rendit la liberté, on leur enseigna le français, on les transporta au Gabon. De là vient le nom de Libreville, donné à cette colonie d'esclaves libérés.

67. LE FLEUVE OGOOUÉ. — LES EXPLORATIONS DE SAVORGNAN DE BRAZZA. — UN EMPIRE CONQUIS PAR LA DOUCEUR.

Les laptots * qu'amenait le « Sénégal » restèrent trois semaines à Libreville, attendant qu'on les dirigeât sur les différents postes que le commissaire général du Congo voulait fonder dans l'intérieur. Moussa Boré, qui avait déjà servi, se fit vite remarquer de ses chefs par son intelligence, son activité, et fut désigné par **Savorgnan de Brazza** lui-même pour aller occuper une place de confiance, sur les rives lointaines du grand affluent du Congo : l'Oubangui.

— Qui est-ce, M. de Brazza ? demanda Auguste.

— C'était notre chef, le commissaire général ou gouverneur du Congo français, lui répondit Moussa.

— C'est, ajouta M. Martin, l'homme à qui nous devons le Congo. L'histoire de ses découvertes est une des plus belles que je connaisse ; elle est racontée tout au long, dans un chapitre de cet ouvrage, fit-il en montrant le livre des grands colonisateurs. Auguste, qui n'a rien lu encore, va nous la lire.

L'enfant ne se fit pas prier, et dit, à haute voix, le titre du chapitre :

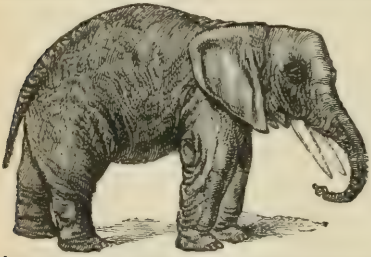
Les explorations de Savorgnan de Brazza. — Savorgnan de Brazza est né à Rome. Il se fit naturaliser Français pendant la

guerre de 1870-71. Tandis que beaucoup d'étrangers se réjouissaient des malheurs de la France, lui choisit justement l'*année terrible* pour embrasser notre nationalité.

Savorgnan de Brazza. — Illustre explorateur de l'Ogooué, du Congo et de leurs affluents. Commissaire général du Congo français jusqu'en 1897.

Il ne tarda pas à prouver que notre patrie avait eu raison de le reconnaître pour son enfant. Tous les regards du monde civilisé se tournaient alors vers ce mystérieux continent africain dont on ignorait l'intérieur.

Un grand fleuve, l'**Ogooué**, se jette dans l'Océan un peu au sud du Gabon. On ne connaissait que son delta et son cours inférieur. Savorgnan de Brazza résolut de reconnaître les sources de ce fleuve. On lui avait dit : « Vous ne pourrez pas remonter l'Ogooué bien loin, car des sauvages féroces, les **Pahouins**, qui se nourrissent de chair humaine, vous barreront la route et vous obligeront à rétrograder. » Eh bien ! pendant quatre mois, Brazza parcourut seul les villages de ces cannibales, essayant de leur faire comprendre — ce qui n'était pas facile — l'intérêt qu'ils avaient à cesser leurs guerres pour exploiter les richesses naturelles de leur pays.



Éléphant. — L'éléphant est domestique en Asie (Inde et Indo-Chine). En Afrique, il est à l'état sauvage. Mais dans notre colonie du Congo, on essaye de domestiquer cet animal qui rendrait tant de services dans un pays où les chevaux et les bœufs ne peuvent vivre : le climat trop humide ne leur convient pas. Les dents de l'éléphant donnent un *ivoire* très recherché.

« Regardez vos forêts, disait-il, elles peuvent fournir aisément les biens que vous demandez à la guerre. Les blancs aussi pourraient vous attaquer, s'ils le voulaient, et vous tuer facilement — et il leur montrait la précision de ses armes à feu, si supérieures aux mauvais fusils à pierre des Pahouins — mais ils préfèrent venir parmi vous en amis, pour vous acheter les produits de votre pays. Voyez ces

lianes*, qui s'accrochent aux branches des arbres: incisez-les, recueillez-en le suc et vendez-le aux blancs. Vendez-leur aussi l'ivoire des *éléphants* (fig.) que vous tuez à la chasse. En échange, ils vous donneront ce que vous leur demanderez : des étoffes, des outils, des ustensiles de toutes sortes. »

Sa parole douce et persuasive inspira confiance à ces sauvages. Ils consentirent à oublier les haines qu'ils nourrissaient contre les peuplades voisines et même à entrer en relations avec elles.

Délivrance des esclaves par Brazza.

Par malheur, le résultat de ces négociations ne fut pas aussi beau que Brazza l'aurait désiré. La marchandise qui se vendit le plus fut le *bois d'ébène*, c'est-à-dire les esclaves. Ce n'était pas là le but que s'était proposé le généreux explorateur. Mais, comment faire ? toutes les exhortations étaient vaines. On ne le comprenait pas : vendre son semblable est une chose toute naturelle pour ces populations primitives.

Enfin, n'y tenant plus, Brazza acheta lui-même des esclaves, et, ayant fait dresser devant sa case un mât portant le drapeau tricolore :

« Voyez, dit-il à ces sauvages, tous ceux qui touchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave.

« A mesure que chacun allait le toucher, raconte-t-il, les fourches

du cou tombaient, les entraves du pied étaient brisées, pendant que les laptots * présentaient les armes au drapeau qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger tous les déshérités de l'humanité (fig.). »

— Oh ! que cela est beau ! s'écria Paul en battant des mains, et que j'aime ce Savorgnan de Brazza !

Cette scène fit impression sur les populations sauvages de l'Ogooué qui donnèrent à l'explorateur le nom de *Père des Esclaves*.

Désormais il put remonter le fleuve jusqu'à ses sources ; il vit qu'on ne pouvait pénétrer aisément par ce chemin dans l'intérieur. Il découvrit d'autres rivières coulant vers l'orient. Où ces cours d'eau allaient-ils ? il ne put le savoir, car il fut attaqué par des noirs qui avaient eu à se plaindre des agissements d'un autre explorateur. Sans ressources, sans provisions, les habits en lambeaux, les pieds nus, Brazza revint sur ses pas.

Lors de son arrivée en France, en 1878, il apprit que les rivières, qu'il n'avait pu descendre, se jettent dans un fleuve, beaucoup plus grand que l'Ogooué : le **Congo**. L'Américain **Stanley** venait de l'explorer ; mais sa brutalité avait excité les nègres contre les Européens qu'ils voyaient pour la première fois, et les coups de fusil qui avaient ouvert la route à Stanley l'avaient fermée à Brazza, car les noirs ne firent tout d'abord aucune différence entre un blanc et un blanc.

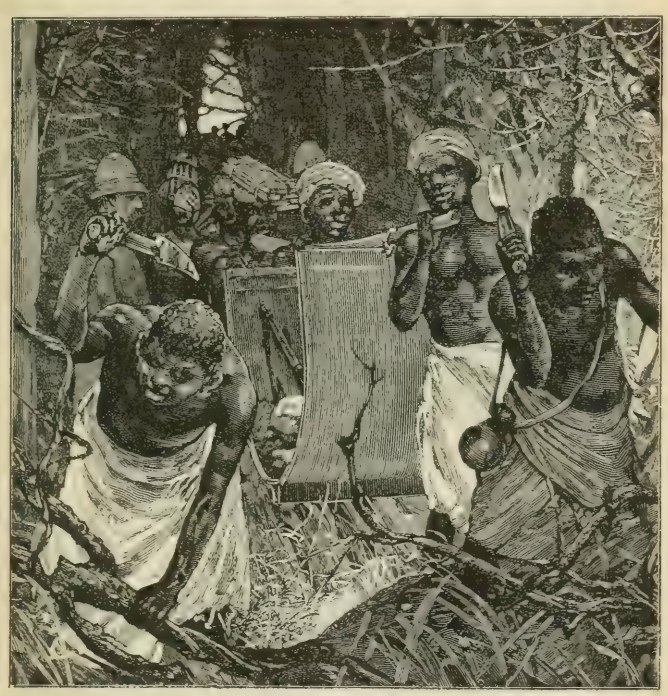
Savorgnan de Brazza repartit l'année suivante et atteignit le Congo. Il le descend jusqu'aux bords d'un lac, nommé **Stanley-Pool** ou **lac Stanley**. Il passe un traité d'alliance avec le chef du pays et construit le premier poste français du Congo ; car Brazza n'est pas seulement un explorateur, c'est aussi un organisateur : il avance lentement, mais sûrement, revient souvent en arrière, ne passe d'une région à une autre qu'après avoir créé un lien durable entre elles. Les postes qu'il a fondés sont admirablement situés ; les principaux sont : **Franceville**, sur les hauts plateaux où l'Ogooué prend sa source, et celui qu'il éleva sur la rive du lac Stanley et auquel fut donné le nom de **Brazzaville**, en l'honneur de l'héroïque explorateur.

En récompense de ces travaux admirables, Brazza fut appelé à diriger la colonie qu'il avait conquise, sans tirer un coup de fusil, par la seule force de son intelligence, de sa grandeur d'âme et de sa bonté.

68. DE LOANGO A BRAZZAVILLE. — DIFFICULTÉS DE LA MARCHE DANS LA GRANDE FORÊT ÉQUATORIALE ET DANS LES HAUTES HERBES.

Quand Auguste eut fini sa lecture, Paul s'écria :

— Je crois que je me rappellerai toujours les belles explo-



Expédition traversant la forêt équatoriale.

rations de Savorgnan de Brazza. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il sut se faire aimer des sauvages, et leur faire aimer la France. Que vous êtes heureux, M. Lemoussu, d'avoir vu de près ce grand homme ! Vous avez causé avec lui peut-être ?

— Plusieurs fois, dit le nègre avec une légitime fierté.

M. de Brazza parlait aussi familièrement aux noirs qu'aux blancs et nous avions plaisir à exécuter ses ordres. C'est lui-même qui surveilla notre embarquement sur le navire qui nous conduisit à **Loango**, où nous sommes restés un mois, faisant chaque jour l'exercice, et nous préparant de toutes manières aux durs travaux qui nous attendaient. Nos chefs eurent beaucoup de peine à recruter de nouveaux porteurs ; ceux de Grand-Bassam étaient insuffi-

La caravane sur les plateaux herbus.

sants : or, au Congo, on ne trouve ni chevaux, ni ânes, ni mulets ; il faut un grand nombre d'hommes pour transporter les vivres, les munitions et les marchandises d'échange. Les habitants de cette côte, les **Loangos**, sont des paresseux et des poltrons qu'on ne pouvait décider à nous accompagner : ils avaient peur de l'inconnu.

— Qu'est-ce qui pouvait bien les effrayer, puisqu'ils ne devaient pas quitter leur pays ? fit Auguste.

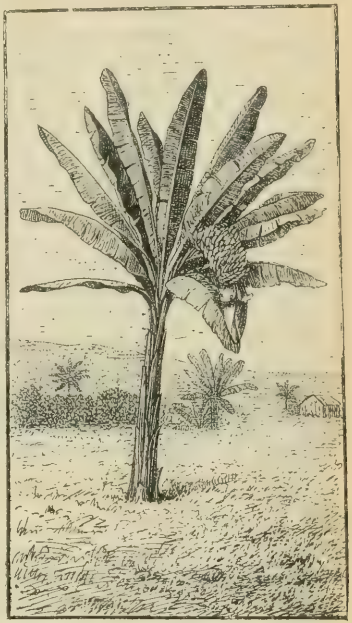
— Mon ami, lui dit le capitaine, la région de l'Oubangui, où se rendait Moussa, est aussi éloignée de Loango que Bordeaux de Strasbourg. *Le Congo français, ne l'oubliez pas, est bien plus grand que la France.*

— Enfin, dit Moussa, notre caravane se met en route. Il n'existe pas de route pour aller à Brazzaville, mais

seulement un sentier où nous nous suivons en file indienne. Bientôt la caravane s'engage dans la *grande forêt*. Là, plus de chemin : il faut suivre le guide sous peine de s'égarer et de mourir dans les ténèbres, car le soleil ne peut percer la voûte de feuillage sous laquelle nous marchons. Là-haut chantent les oiseaux et gambadent les singes.

— Que cela doit être amusant de les voir jouer et se suspendre aux branches ! dit Paul, qui pensait aux grimaces de son camarade Jojo.

— Monsieur Paul, lui repartit le noir, on ne regarde pas les singes, je vous assure. Les difficultés de la marche réclament une attention trop soutenue : il faut sans cesse escalader des troncs d'arbres renversés, briser leurs énormes branches à coups de sabre (fig.) ou bien sauter de pierre en pierre dans le lit des torrents, au risque de glisser et de se casser le cou. Oh ! que j'ai souffert dans cet interminable forêt, obscure, humide, malsaine, où la plupart de nos chefs gagnèrent la fièvre. Plusieurs de mes camarades en furent atteints, et moi-même j'eus une violente attaque dont, par bonheur, je fus très vite remis.



Bananier. — Le *bananier* est une des plantes les plus utiles des pays tropicaux. Il y a deux sortes de *bananes* : les unes fondantes comme du beurre, les autres farineuses. Les noirs font cuire celles-ci dans l'eau après les avoir pelées.

— Combien d'heures êtes-vous resté dans ce grand bois ? demanda encore Paul.

— Combien d'heures ? répéta Moussa, en riant de cette question. C'est combien de jours qu'il faudrait dire, car

nous y avons passé des journées entières, sans voir le soleil, et, m'a-t-on dit, il y a d'autres régions au Congo où l'on peut marcher pendant des mois sans quitter la forêt.

Manioc; rameau et racine. — La racine du *manioc* est vénéneuse. Quand on l'a râpée, il faut chauffer la farine obtenue sur des plaques de fer pour lui faire perdre le principe vénéneux qu'elle contient. On obtient ainsi les petits grains durs connus sous le nom de *tapioca*, excellent aliment avec lequel on fait des potages.

Enfin, nous sortons de ce bois épais. Mais nous n'avons quitté un mal que pour retomber dans un autre. Nous traversons des plateaux couverts d'herbes (fig.), et quelles herbes ! elles sont plus hautes que nous, elles nous fouettent le visage, leur chaume pique comme une pointe de poignard et nous déchire la peau. Cette marche nous exténue de fatigue.

De loin en loin nous rencontrions les postes fondés par M. de Brazza et nous y faisions provisions de *bananes* et de *manioc* (fig.). Nos chefs nous apprirent à râper les racines de cette dernière plante et à nous préparer un excellent *tapioca*, au lieu d'en faire des galettes comme les naturels du Congo. En arrivant à Brazzaville, nous étions habitués à ces aliments dont nous devions faire notre ordinaire pendant de longs mois.

69. LES CHUTES DU CONGO. — QUARANTE-SEPT JOURS SUR LE CONGO ET L'OUBANGUI. — MOUSTIQUES ET PUCES PÉNÉTRANTES.

En approchant de **Brazzaville**, les nègres de la caravane, Moussa tout le premier, furent fort intrigués par un bruit lointain, mais continu, semblable au grondement du tonnerre. Quand ils virent le **Congo**, ils eurent l'explication de ce phénomène. Au-dessous de la nappe tranquille du lac Stanley, le fleuve est brisé par 32 chutes successives où les eaux rebondissent avec un effroyable vacarme (fig.). Ces cataractes grandioses forment une barrière infranchissable entre l'estuaire du fleuve et son cours moyen, navigable sur plus de 400 lieues, la distance de Paris à Alger. C'est pour atteindre cette magnifique mer intérieure, que

les caravanes sont obligées de faire à pied le chemin de Loango à Brazzaville.

— Sur le Stanley-Pool, dit Moussa, un bateau à roues, le « Gabon, » qu'on venait de construire pour les besoins de la colonie, nous attendait. Quand nous levâmes l'ancre, les

Chute de Yellala, une des 32 chutes du Congo (d'après une photographie).

soldats du poste nous saluèrent d'une salve de coups de fusil, à laquelle nous répondîmes de notre côté. Puis les dernières cases de Brazzaville disparurent : le Gabon sortit du lac Stanley et entra dans les eaux du Congo qu'il ne devait plus quitter avant longtemps.

— Combien de jours a duré votre navigation? demanda Paul à l'ancien laptot*.

— Quarante-sept jours, tant sur le fleuve que sur son affluent, l'Oubangui.

— Quarante-sept jours sur l'eau! s'écria Paul. Oh! que ce doit être plaisant de voir sans cesse défiler sous ses yeux de nouveaux pays!

— Pour moi, dit le noir, cette longue navigation ne me plut pas du tout.

L'ex-tirailleur s'expliqua :

— Le paysage ne change pas constamment, comme vous

le croyez. C'est toujours le même spectacle qui s'offre aux regards des voyageurs : la forêt, l'interminable forêt. Je dois dire, de plus, que nous étions assez à l'étroit sur le « Gabon » : nous aurions certainement été paralysés, à la fin du voyage si chaque soir nous n'étions allés à terre couper le bois nécessaire à la consommation de la machine. Pour avoir du charbon, il faudrait l'amener à dos d'homme depuis la côte ; ce serait long et coûteux, tandis que le bois ne coûte que la peine de le prendre.

— Ce n'est pas trop cher, dit Paul, en riant.

— Plus que vous ne le pensez, mon petit ami, du moins pour ceux qui vont le chercher. Ils doivent se frayer un chemin avec le sabre à travers les plantes enchevêtrées qui masquent la rive et cachent d'affreux marécages infestés de *moustiques* (fig.), dont les piqûres cuisantes font reculer les plus braves.

Moustique (grossi). — Les moustiques sont le fléau des pays marécageux. Leurs piqûres causent une démangeaison insupportable et, pour s'en préserver, on est obligé de se couvrir la tête d'un voile léger, appelé *moustiquaire*.

— Que faire contre ces petits ennemis ? demanda Auguste.

— Se laisser piquer, voilà tout. Bien des fois, au Soudan, j'avais eu l'occasion de faire connaissance avec leur aiguillon redoutable. Je ne fus donc pas autrement surpris de leurs attaques journalières. Mais j'eus affaire, ici, à d'autres insectes plus dangereux. Un soir que j'étais descendu à terre, je sentis une douleur au pied droit. Je n'y fis point attention tout d'abord ; mais, le lendemain matin, j'aperçus sous l'ongle de l'orteil, une sorte de mal blanc. « C'est une *chique* qui t'a blessé, me dit un des officiers du « Gabon ». Prends ton couteau et entame la chair, si tu ne veux pas que le mal devienne plus grave ; puis frotte la plaie avec cette pommade camphrée. » Je ne me le fis pas dire deux fois. Je savais combien sont dangereuses les attaques de la chique, cette puce pénétrante qui pond ses œufs sous les ongles des pieds. J'évitai ainsi les ulcères qui se produisent quand on ne prend pas ces précautions. Un des porteurs, piqué par la chique, et qui négligea d'accomplir les pres-

criptions de nos chefs, fut immobilisé pour longtemps.

Vous voyez, monsieur Paul, dit le nègre, qu'il peut en coûter cher d'aller couper du bois sur les rives du Congo ; et je ne vous ai point parlé des *poux d'éléphant* qui s'attachent à la peau et qui, lorsqu'on les enlève, laissent leurs mandibules dans la chair, ni des grosses mouches noires qui volent silencieusement et viennent vous sucer le sang, sans qu'on s'aperçoive de leur présence,

— Assez! dit Paul, toutes ces bêtes immondes me répugnent. Vraiment ! les gros animaux sont moins redoutables que les insectes.

— Certes! dit le noir ; je ne crains nullement l'hippopotame, ni le crocodile, très communs dans le Congo et ses affluents. On peut lutter contre eux avec plus de succès que contre les chiques, les mouches ou les moustiques.

70. BELLE CONDUITE DU SERGENT MALAMINE. — LE TOMBEAU DE LA GUERRE.

— Je vous laisse à penser si, dans ces conditions, le voyage m'a semblé long, continue Moussa. Nous autres, nègres, nous n'avons pas les distractions des blancs : nous n'avons pas étudié comme eux dans les livres; les plantes, les oiseaux les insectes, que nos chefs examinaient tout le long du chemin, ne nous intéressent point, et cette navigation fatigante nous parut interminable.

— Mon ami, dit le capitaine à l'ancien tirailleur, un jour viendra où les noirs apprécieront comme nous les plaisirs de l'étude. Quand, dans leur enfance, ils seront allés à l'école, leur esprit se meublera : ils apprendront bien des choses qu'ils ignorent, et la nature, devant laquelle ils passent indifférents, leur apparaîtra, comme à nous, admirable jusque dans ses productions les plus petites. C'est aussi notre science, mon cher Moussa, qui fait notre force ; c'est elle qui nous permet d'administrer avec quelques centaines d'hommes, ce Congo français, *peuplé de 3 à 4 millions d'habitants*, si bien que les tribus barbares nous regardent comme des êtres surnaturels.

— Je sais bien, moi, dit Moussa, que vous êtes des

hommes et non des dieux. Pourtant, votre tête n'est point faite comme la nôtre.

Le capitaine sourit malgré lui de cette parole naïve.

— Les Français, reprit-il, ont fondé, tu le sais, des écoles au Soudan et au Congo, afin d'instruire les petits noirs. La tête de ceux-ci deviendra peu à peu semblable à la nôtre, du moins par ce qu'elle contiendra. Les nègres qui sont à notre service depuis longtemps se sont déjà perfectionnés moralement. Toi-même, ne m'as-tu pas sauvé la vie dans des circonstances que je n'oublierai jamais, crois-le bien.

— Capitaine, dit le noir en serrant avec émotion la main que lui tendait M. Martin, je n'ai fait que mon devoir.

— Faire son devoir, ce n'est pas toujours si facile, lui dit gravement le capitaine. Dans bien des cas, un Européen peut s'honorer d'avoir fait tout son devoir ; à plus forte raison, un nègre peut-il s'en vanter. Quel soldat français ne serait pas fier d'avoir défendu le poste de Brazzaville, dans les circonstances très difficiles où se signala le sergent sénégalais **Malamine** ? Écoutez son histoire, dit le capitaine à ses neveux, elle mérite d'être retenue.

A peine M. de Brazza avait-il fondé le poste qui porte son nom, qu'il fut obligé de revenir à la côte. Il le confia au sergent Malamine et à deux hommes, et partit. Quand Stanley revint au Congo, il fut surpris de voir flotter là le drapeau tricolore, et plus surpris encore de ne trouver que trois hommes pour le garder. L'Américain tenta de gagner Malamine à sa cause, mais le Sénégalais ne voulut pas trahir sa patrie d'adoption, et, avec l'aide des indigènes* fidèles à Brazza, il construisit une barricade derrière laquelle il se retrancha, prêt à défendre jusqu'à la mort le drapeau laissé à sa garde. Devant cette courageuse résistance, Stanley, sentant toute la population hostile à ses projets, repassa le fleuve et abandonna la rive droite qui demeura française.

— Cette conduite héroïque fait honneur aux tirailleurs sénégalais, monsieur Lemoussu, dit Louis.

— C'est vrai, répondit l'ancien laptot*, les Sénégalais sont braves et se feraient tuer pour les Français. Il faut dire aussi que les Français sont bons avec les noirs, ils ne les rudoient point, ils ne les brutalisent jamais. Ainsi, au Congo, on nous

défendit expressément de faire usage de nos armes, sauf dans le cas de légitime défense.

Un soir, nous nous étions arrêtés non loin d'un petit îlot, en face duquel on nous fit descendre pour couper du bois, ainsi qu'à l'ordinaire. Mais avant de nous faire exécuter notre besogne, le commandant nous réunit et nous dit :

« C'est en ce lieu, mes amis, que M. de Brazza a conclu le traité qui plaçait ces régions sous l'autorité de la France. Ce ne fut pas sans mal. Lui, qui était aimé partout, rencontra chez les chefs nègres du Congo une méfiance dont il cherchait vainement la cause. Enfin l'un d'eux, plus franc et plus hardi que les autres, s'avança et lui tint ce langage :

« Regarde cet îlot. Il semble placé là pour nous mettre en garde contre les promesses des blancs, car il nous rappellera toujours qu'ici notre sang a été versé par le premier blanc que nous avons vu. Nos ennemis ont pu échapper à notre vengeance en descendant le fleuve comme le vent ; mais qu'ils essayent de remonter ! »

Savorgnan de Brazza plante l'arbre de la paix.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta notre officier, que le blanc en question n'était pas Français. C'était Stanley, qui livra ici plusieurs combats. Nous, Français, nous n'employons la force qu'à la dernière extrémité, rappelez-

vous bien cela, et si vous êtes fiers d'être à notre service, n'usez de vos armes que pour vous défendre. N'oubliez pas que M. de Brazza « enterra la guerre » en ce lieu, et sur son tombeau planta, en signe d'alliance, l'arbre de la paix (fig.). Après avoir prouvé aux chefs congolais qu'il n'avait rien de commun avec Stanley, il fit creuser une fosse. Les noirs y jetèrent des flèches, des balles, de la poudre; Brazza y mit des cartouches; puis la fosse fut comblée, et l'un des chefs prononça ces paroles :

« Nous enterrons la guerre si profondément que ni nous ni nos enfants ne pourrons la déterrer, et l'arbre qui poussera ici témoignera de l'alliance entre les blancs et les noirs. » M. de Brazza ajouta : « Nous aussi, nous enterrons la guerre; puisse la paix durer tant que l'arbre ne produira pas des balles, des cartouches et de la poudre. »

— Vous voyez, fit notre officier en nous montrant du doigt l'arbre de la paix, il n'en produit pas encore. Depuis cette journée, les habitants ont arboré le drapeau tricolore en signe d'alliance.

Et nous apercevions, dans le lointain, les cases d'un village, au-dessus desquelles flottait le drapeau français.

71. — LES GRANDS AFFLUENTS DU CONGO. — LES CANNIBALES DE L'OUBANGUI. — EXPLORATIONS VERS LE LAC TCHAD.

Après cette inoubliable soirée, rien ne vint rompre la monotonie de la navigation sur le Congo (fig.). Seule, la largeur énorme qu'il atteint en maints endroits de son cours avait frappé Moussa.

— Le Sénégal et le Niger, dit-il aux enfants, sont de larges fleuves. Eh bien ! ils sont peu de chose en comparaison de la masse liquide que roule le Congo lorsqu'il se réunit à ses principaux affluents : la **Sangha** et l'**Oubangui**.

— Ces deux cours d'eau, ajouta M. Martin, sont de maîtresses rivières qui, en Europe, pourraient compter parmi les plus grands fleuves. La Sangha vient de fort loin vers le nord. Par elle, nos explorateurs, sous la direction de Brazza, se sont avancés jusqu'aux confins du Soudan central et y

ont établi des postes français. Quant à l'Oubangui, c'est peut-être le plus grand affluent du Congo : il est navigable sur plus de 700 kilomètres, la distance de Paris à Toulouse. Quelques postes, encore trop rares, sont établis sur sa rive droite, mais ne peuvent faire pénétrer au delà d'un cercle étroit notre influence et notre civilisation.

— Les blancs auront beaucoup de peine à civiliser les naturels de l'Oubangui, dit Moussa. Ces sauvages sont plus

Sur le Congo (d'après une photographie). — Le *Congo* est le fleuve le plus abondant du monde après celui des Amazones. Il est situé sous l'équateur et a des affluents dans les deux hémisphères. Aussi roule-t-il beaucoup d'eau toute l'année, car la saison sèche au nord de l'équateur correspond à la saison des pluies au sud de cette ligne, et réciproquement. — Le Congo, à partir de ses chutes, puis l'Oubangui et son affluent le M'bomou, forment la séparation entre les possessions françaises et la colonie belge du Congo.

près de la bête que de l'homme, puisqu'ils se nourrissent de chair humaine.

— Des cannibales ! s'écria Auguste, avec un mouvement d'effroi. Est-ce que vous en avez rencontré monsieur Moussa ?

— Oui, j'ai troublé le repas d'une de ces brutes. La machine du « Gabon » ne fonctionnait plus très bien et nous obligeait à de fréquents arrêts. Un jour, il fallut stopper* dans un endroit désert. Un détachement de laptots*, dont j'étais, dut aller aux vivres. Un sentier, que nous suivions en silence, nous conduisit à un village dissimulé dans les bois. Nous en cherchions vainement les habitants pour leur acheter du manioc et des bananes, et nous allions nous en retourner, quand un spectacle horrible s'offrit à nos yeux.

Un nègre affreux, accroupi auprès d'une marmite, se régalait d'un morceau de chair qu'il venait d'arracher à un membre humain (fig.). A terre, se voyaient les restes de cet épouvantable repas : un crâne et quelques ossements.

D'un coup de pied, j'envoyai au loin la marmite et son contenu, et si je n'assommai pas le cannibale, c'est que je me rappelai à temps les ordres de nos chefs.

Rencontre d'un cannibale.

— Pourtant, fit Auguste, cet homme avait bien mérité la mort.

— Mon enfant, lui dit son oncle, ce malheureux n'avait pas conscience de son crime. Les anthropophages dévorent les prisonniers faits à la guerre, parce qu'ils croient acquérir leur force, leur courage, leurs vertus guerrières. Ils sont moins coupables qu'on ne le suppose ; au lieu de les punir brutalement, montrons-leur l'ignominie de leur conduite, améliorons-les par l'exemple de nos vertus.

— C'est à **Bangui**, au pied des premiers rapides, que le « Gabon » s'arrêta, continua Moussa. Il y avait sept semaines que nous avions quitté Brazzaville et que nous naviguions entre deux rives couvertes d'épaisses forêts. A partir de Bangui, l'aspect du pays change : la large et

calme rivière que nous avions remontée devient tumultueuse ; la grande forêt s'est éclaircie ; on aperçoit, dans le lointain, des collines herbeuses.

— En un mot, dit M. Martin, à *Bangui, vous étiez sur la limite de la région équatoriale où, par suite de l'humidité qui règne toute l'année, la végétation est très dense. Au nord de ce poste, on se trouve dans les pays à saison sèche et saison pluvieuse bien marquées : c'est le Soudan.*

— Bangui, continua Moussa, est un poste semblable à ceux que nous avions vus en route : une case pour les blancs,

Partie marécageuse du lac Tchad (d'après une photographie).

deux hangars pour les laptots *, un petit jardin potager, quelques arbres fruitiers, et c'est tout. Je passai là trois années, pendant lesquelles je n'eus qu'à me louer de la bonté de mes chefs. Quand un explorateur arrivait à Bangui, nous lui fournissions les porteurs dont nous pouvions disposer, puis j'allais à la recherche des piroguiers * qui venaient en foule au-dessus des rapides et conduisaient la mission jusqu'au point où elle devait débarquer. Je vis ainsi se succéder le malheureux **Crampel**, qui nous quitta plein d'espoir pour s'enfoncer dans les contrées inconnues du nord, où il fut assassiné ; M. **Dybowski**, qui venait pour l'aider et ne put que le venger ; M. **Maistre** qui parvint sur les bords d'un autre grand fleuve, le **Chari**.

— Le Chari, dit le capitaine, va se jeter dans le **lac Tchad** que voulaient atteindre ces braves explorateurs. Par lui-

même, le Tchad est peu important; il a, il est vrai, une surface égale à huit ou dix de nos départements; mais, situé à la limite du Sahara, en dehors de la région des grandes pluies, en bien des endroits c'est plutôt un vaste marécage qu'un lac (fig.). Cependant les contrées situées au sud et à l'ouest sont fertiles; l'Angleterre, l'Allemagne et la France cherchent à s'y implanter. Grâce à nos explorateurs, en particulier à M. **Gentil**, qui le premier, descendit le Chari jusqu'à son embouchure, et lança, en 1897, un bateau à vapeur sur le lac Tchad, nos possessions du haut Oubangui atteignent aujourd'hui les rives de ce lac. L'année suivante, l'héroïque commandant **Marchand**, réussit, au prix d'efforts inouïs, à conduire une expédition nombreuse jusqu'au **Nil** (carte p. 11), à travers les affreux marécages du Bahr-el-Ghazal. Malheureusement, à la suite de difficultés avec l'Angleterre, cette mission si bien conduite, ne donna aucun résultat.

72. LA MISE EN VALEUR DU CONGO. — UN CHEMIN DE FER NÉCESSAIRE

A l'expiration de son engagement, Moussa quitta le poste de Bangui et revint à la côte, où il s'embarqua pour la France.

— J'ai fini le récit que vous m'avez demandé, dit l'ancien laptot *. Êtes-vous satisfaits?

— Oui, mon brave Moussa, nous sommes satisfaits, lui répondit le capitaine, et nous te remercions de ta complaisance. Par toi, mes neveux connaissent désormais nos possessions du Congo. Je n'ajouterai que quelques mots à ce que Moussa vient de vous raconter, fit le capitaine en s'adressant aux enfants. Le sol du Congo français est fertile, mais presque partout couvert de forêts impénétrables qu'il faut défricher à grands frais avant d'y faire des plantations; le relief n'offre pas de hauteurs assez considérables pour que les blancs y puissent vivre sans danger, mais ce relief est suffisant pour faire obstacle à la navigation, de sorte que l'intérieur du bassin congolais est fermé, sans communication facile avec la mer; enfin, le climat n'est pas favorable à l'établissement des Européens : ici, comme au Soudan, ils sont obligés d'avoir recours au travail des noirs.

Pour utiliser les vastes territoires du Congo, il fallait donc établir, entre le fleuve et la côte, une bonne route, ou, mieux encore, un chemin de fer, afin d'expédier facilement jusqu'aux ports de l'Océan, les *bois de construction ou d'ébénisterie* et les tonneaux d'*huile de palme*, qu'on ne peut transporter à dos d'homme : seules, les matières ayant une grande valeur sous un petit volume, comme l'*ivoire*, supportent ce mode de transport onéreux. Sans voie ferrée, aucune grande culture tropicale ne pouvait être tentée avec succès.

— Si les Français ne construisent pas ce chemin de fer, dit Moussa, ce sont les singes qui mangeront les graines des caféiers de l'Oubangui, n'est-ce pas Jojo ? fit-il en s'adressant au quadrumane, qui passait justement sa frimousse éveillée par l'entre-bâillement de la porte.

Tout le monde s'amusa beaucoup de la conclusion inattendue que l'ancien tirailleur donnait à l'entretien. Moussa, du reste, commençait à sentir le besoin de se délasser un peu. Il poursuivit, dans la salle à manger, le singe, qui, reconnaissant un camarade grimacier comme lui, faisait force gambades et contorsions. Les deux plus jeunes enfants les suivirent en riant aux larmes, tandis que Louis continuait à causer avec son oncle.

— Moussa ne sait pas, lui disait M. Martin, qu'en 1898, les Belges de l'État Indépendant ont établi, sur la rive gauche du grand fleuve, une voie ferrée permettant d'éviter la marche difficile et coûteuse de la côte au lac Stanley. Depuis cette époque, plusieurs compagnies coloniales françaises se sont constituées pour mettre en valeur nos possessions du Congo ; elles ont demandé et obtenu d'importantes concessions * qu'elles vont exploiter. Il est regrettable que nous n'ayons pas construit ce chemin de fer sur notre propre territoire, car le trafic important qui ne peut manquer de s'établir entre l'intérieur et la côte, profitera surtout à nos voisins. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de voir nos compatriotes prendre résolûment en mains l'exploitation de cette colonie du Congo, dont les étrangers, les Allemands surtout, ont trop longtemps profité. Avec de la patience et du temps, ils transformeront ce pays, entièrement

encore à l'état de nature ; l'aménagement se fera lentement, mais il se fera. Il a fallu plus de trois siècles aux Portugais pour fonder le Brésil, qui a bien des points de ressemblance avec le Congo. *Aux colonies*, vois-tu mon ami, *on travaille pour l'avenir.*

Résumé du Livre VII.

1. La *Guinée* et le *Congo* sont des pays *extrêmement humides*, presque entièrement couverts par la grande *forêt équatoriale*. La *barre du golfe de Guinée* empêche les navires d'approcher de la côte.

2. La France possède, en Guinée, la *Côte de l'Ivoire* que le capitaine *Binger* a reliée à notre colonie du Soudan, et le *Dahomey* (cap. *Abomey*), conquis en 1892-1893 par le général *Dodds*. Jusqu'à cette époque, ce pays fut souillé par d'horribles sacrifices.

3. La Côte de l'Ivoire fournit de l'*or*, des *bois de construction et d'ébénisterie*, et surtout l'*huile de palme*, qui est aussi la principale production du Dahomey.

4. Le *Congo français, plus grand que la France*, a été acquis par *Savorgnan de Brazza*. En dehors de *Libreville* (3 000 hab.), sur le vaste estuaire du *Gabon*, on n'y trouve que des postes au bord des cours d'eau.

5. Le *Congo*, fleuve énorme, est brisé à sa sortie du plateau central, par 32 chutes infranchissables. Pour atteindre son cours moyen, navigable sur plus de 400 lieues, il faut suivre un sentier qui traverse la grande forêt et des plateaux couverts de hautes herbes. On y parvient plus aisément par la rive gauche du fleuve où les *Belges* de l'*État Indépendant* ont établi un chemin de fer.

Brazzaville est située au commencement du Congo navigable. En remontant la *Sangha* et l'*Oubangui*, nos explorateurs ont atteint le Soudan et fait pénétrer notre influence jusqu'au lac *Tchad*.

6. Le Congo est habité par des noirs à l'état sauvage. On rencontre des ***cannibales*** sur l'Oubangui.

C'est un pays très fertile quand il est défriché. Il produit surtout du *manioc*, des *bananes*, des *bois précieux*, du *caoutchouc*, de l'*huile de palme*. On trouve partout le *caféier* à l'état sauvage. On chasse les éléphants pour leur *ivoire*.

Renseignements pratiques. — Il faut de gros capitaux pour entreprendre l'exploitation de colonies tropicales comme le Congo. Dans ce pays sans routes, l'emploi de compagnies coloniales s'impose. Actuellement, sur la côte, l'échange donne de beaux bénéfices ; par malheur, ce sont des étrangers surtout qui font ce genre de commerce dans notre possession du Congo.

LIVRE VIII

POSSESSIONS FRANÇAISES DE L'OCÉAN INDIEN

73. LA ROUTE DU CAP. — NOS ROCHERS PERDUS DANS L'OCÉAN INDIEN : SAINT-PAUL ET AMSTERDAM, LA TERRE DE LA DÉSOLATION.

Deux jours après, les neveux du capitaine étaient de nouveau réunis dans le cabinet de travail de M. Martin, devant une carte de l'océan Indien où se détachaient en couleur voyante nos possessions de Madagascar et de la Réunion.

— Le voyage de la France à la Réunion, dit M. Martin, demande environ vingt-cinq jours par la route la plus courte, celle du canal de Suez. Mais on peut y aller aussi en faisant le tour de l'Afrique, par l'Atlantique et le cap de Bonne-Espérance (planisphère, p. 11). Les riches mines de diamant et d'or qu'on a découvertes dans l'Afrique australe ont attiré dans cette région beaucoup d'immigrants* : en ces dernières années, de grandes villes se sont élevées, de longues lignes de chemin de fer ont été établies, et les ports de la côte ont pris une importance considérable, par suite des relations fréquentes que ces pays entretiennent avec l'Europe. Si bien qu'à présent les navires reprennent l'ancienne route du Cap : *un paquebot est comme un train de chemin de fer ; plus il dessert de stations importantes, plus les recettes sont élevées, et il ne recule pas devant un trajet plus long pour augmenter le chiffre de ses affaires.*

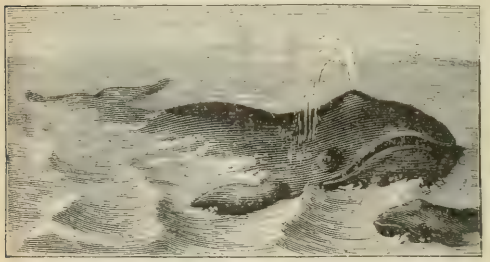
— De sorte qu'on peut aller du Congo à Madagascar ou à la Réunion, dit Paul, en prenant au passage un de ces navires ?

— Rien n'est plus facile. On touche successivement à Saint-Paul-de-Loanda, vieille colonie portugaise, au sud du Congo ; puis au Cap, chef-lieu de l'Afrique du sud anglaise. Au delà de cette ville, on entre dans la mer des Indes, ou plutôt dans cette partie de l'Océan, libre de terres, qui forme la calotte australe du globe. De rares rochers isolés, refuges d'innombrables oiseaux, émergent de loin en loin à sa surface. A mi-chemin du Cap à l'Australie, se dressent deux îlots volcaniques qui appartiennent à la France : **Saint-Paul** et **Amsterdam**.

Autour de ces îlots, la mer est poissonneuse : Saint-Paul, qui possède un bon port naturel, deviendra peut-être un centre de grande pêche, comme l'Islande et Terre-Neuve, quand les terres australes, qui se peuplent rapidement, chercheront autour d'elles, leur approvisionnement de poisson.

La France a donc fait acte de prévoyance en s'emparant de ces deux îles désertes.

Plus au sud, la terre de **Kerguelen** qui se trouve par 50 degrés de latitude* australe, appartient aussi à la France. Elle n'est pas plus éloignée de l'équateur que la vallée de la Somme dans l'hémisphère boréal. Mais si l'on jugeait du climat de Kerguelen par celui de la Picardie on se tromperait étrangement. Cette île est humide et froide ; les vents y soufflent avec rage et des glaciers couvrent ses montagnes, dont le plus haut sommet ne dépasse pas ceux des Vosges. Malgré ce climat rude, quelques familles de pêcheurs se sont établies à Kerguelen.



Baleine. — Les *fanons* ou lames cornées qui garnissent la bouche de la baleine ont un grand prix. Une baleine peut fournir aussi 15 à 20 tonnes d'huile. Cet énorme animal atteint une longueur de 20 à 30 mètres.

— Qu'y vont-ils faire ? demanda Auguste. S'exposer à mourir de faim et de froid ?

— Toute terre, fût-elle aussi pauvre que Kerguelen, surnommée avec raison **Terre de la Désolation**, offre des ressources à qui sait les trouver, lui répondit le capitaine. Dans ces parages, les pêcheurs chassent la *baleine* (fig.), l'*otarie* (fig.) et surtout l'*éléphant de mer*, espèce particulière de phoque, dont le mâle donne à lui seul une tonne d'huile

Otarie. — L'otarie est une espèce de phoque. Sa peau bien préparée donne une fourrure que l'on vend sous le nom de loutre, à cause de sa ressemblance avec celle de la loutre véritable.

Gardons-nous, mes enfants, de parler à la légère des hommes énergiques qui vont braver dans ces régions lointaines, les vents, les brouillards et le froid. Ils nous donnent une haute leçon ; ils nous montrent **qu'il vaut mieux vivre du plus rude labeur sur la terre la plus ingrate que mendier son pain sur la terre la plus riche.**

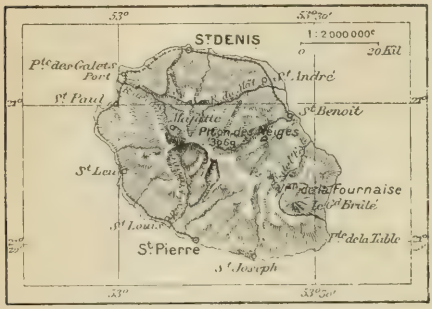
74. LES DEUX ÎLES SŒURS. — UN GRAND GOUVERNEUR DE L'ÎLE DE FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE : LA BOURDONNAIS. — LES COLONS DE LA RÉUNION ET DE MAURICE.

— La **Réunion**, dit le capitaine Martin, est la plus occidentale des trois îles appelées **Mascareignes**, du nom du voyageur portugais, Mascarenhas, qui le premier les a visitées au XVIe siècle. Elles étaient alors désertes.

En 1642, à la fin du ministère de Richelieu, la France prit possession de la Réunion. Plus tard, le grand Colbert la céda à la Compagnie coloniale des Indes orientales, qui lui donna le nom de **Bourbon**, en l'honneur de nos rois.

La douceur du climat, la fertilité du sol, faisaient de cette île une terre très propre à la colonisation ; mais elle

était complètement dépourvue de bons ports. Sa voisine, où nous nous établîmes en 1721, y suppléa. L'**Ile de France** — ainsi fut appelée notre nouvelle possession — offrait d'excellents mouillages*. Elle prit bientôt le pas sur sa rivale, sa compagne plutôt, car elles étaient si bien unies qu'on les appela les *îles sœurs*. Elles se peuplèrent l'une et l'autre de colons français et prospérèrent rapidement sous l'administration d'un homme de génie, **Mahé de La Bourdonnais**, (fig.) dont Louis va nous lire la biographie :



Ile de la Réunion. — Cette petite île, à peine grande comme un demi-département français a 170.000 habitants.

Mahé de La Bourdonnais n'avait que, à trente-cinq ans, quand il fut nommé gouverneur de Bourbon et de l'Ile de France. Se faisant tour à tour agriculteur, ingénieur, soldat et marin, il créa véritablement ces deux colonies. Pendant neuf ans, il s'appliqua à y développer l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il y introduisit le manioc, la canne à sucre, le café, le coton. En même temps, il les fortifiait, y créait des casernes et des arsenaux.

En 1743, éclate la guerre avec les Anglais, qui attaquent nos possessions de l'Hindoustan (carte, p. 247). La Bourdonnais, avec ses propres forces, équipe une escadre. Rejeté par la tempête sur les côtes de Madagascar, il y répare ses navires désemparés et reprend la mer. Il atteint la flotte britannique dans le golfe de Bengale et la met en fuite. Deux mille hommes lui suffisent pour assiéger et prendre la ville de Madras qui en contient cent mille. Il oblige les Anglais à capituler, mais il traite avec eux et promet de leur rendre la ville moyennant rançon.

En traitant avec les ennemis sans l'assentiment du gouverneur général des Indes, La Bourdonnais avait outrepassé ses droits. Il fut désavoué. Furieux, La Bourdonnais quitta l'Hindoustan et revint en France où le roi l'appelait. Il croyait pouvoir s'expliquer et

obtenir justice ; sans vouloir l'entendre, on jeta à la Bastille l'homme qui avait infligé tant de défaites à nos ennemis. Il y resta quatre ans. En 1752, il sortit de prison et on lui permit de présenter sa défense. Il fut alors reconnu innocent. Mais, usé par les souffrances physiques et morales qu'il avait endurées, il mourut, trois ans après, dans le plus profond dénûment.

— Triste époque que celle où l'on récompense ainsi les grands hommes ! dit amèrement Louis, en posant son livre.

—Triste temps, en effet, que le néfaste règne de Louis XV ! dit M. Martin. Le roi tout-puissant, qui tenait en sa main la vie de ses sujets et la grandeur de son pays, s'en souciait moins que de ses plaisirs : il laissait emprisonner La Bourdonnais, il perdait joyeusement le Canada et les Indes !

Mahé de La Bourdonnais (d'après une estampe du temps). — Né en 1699, à Saint-Malo, mort en 1753.

L'histoire a rendu justice à La Bourdonnais. Son œuvre lui a survécu, et son souvenir est resté vivant à Bourbon et à l'île de France, qui lui ont élevé chacune une statue.

Sous la Révolution, une assemblée coloniale s'empara de tous les pouvoirs, et à Bourbon, les *patriotes réunis* des deux îles firent frapper une médaille en l'honneur de cette *réunion*. De là, vient le nom actuel de l'île.

En 1810, pendant les guerres de l'Empire, les Anglais s'emparèrent des Mascareignes. A la paix de 1815, la Réunion seule nous fut rendue. L'Angleterre garda l'Ile de

France à cause de son excellent port, et lui donna le nom de **Maurice**. Ainsi furent brutalement séparées les îles sœurs. Mais, sous la domination étrangère, les Mauriciens ont gardé leur religion, leurs lois, leurs usages et leur langue. Ils sont restés Français de cœur. Comme leurs frères de la Réunion, ils descendent des Bretons, des Normands, des Saintongeois qui, les premiers, se fixèrent dans ces îles. C'est du sang français qui coule dans leurs veines ; ils ne l'ont pas oublié : en 1885, des volontaires mauriciens et bourbonnais vinrent combattre dans nos rangs à Madagascar.

75. LA RÉUNION. — LES CYCLONES ET LEURS RAVAGES.

— A la Réunion, dit le capitaine, la terre est féconde, mais la mer est terrible, et la côte n'offre aucun refuge aux navires. Aussi, ce n'est plus à **Saint-Denis**, chef-lieu de l'île, qu'abordent aujourd'hui les navires, mais au **port des Galets**, creusé à grands frais sur le seul point du littoral qui s'y prêtât, assez loin des principales villes. La nécessité de cette création se faisait vivement sentir. A Saint-Denis, par les gros temps, les vaisseaux n'ont qu'une ressource : s'enfuir au plus vite. Les matelots détachent les chaînes qui retiennent le bâtiment et prennent le large. Tant pis si le capitaine est à terre ! on l'y laisse. Il y va de la vie de l'équipage.

Chaque année, ces parages sont ravagés par de redoutables phénomènes atmosphériques nommés *cyclones*. Ils sont surtout à craindre pendant la saison des pluies de l'hémisphère austral, de décembre à mai. La baisse du baromètre annonce la tempête ; un coup de canon donne le signal de la fuite aux navires en rade. Les habitants font leurs préparatifs en vue du danger et quittent leurs maisons. « Quand le cyclone arrive, a dit un témoin oculaire, le tournoiement des vents bouleverse les vagues et donne à la mer l'aspect d'une chaudière bouillante. » Il semble que les eaux soient aspirées par l'atmosphère ; les arbres sont arrachés, les toitures enlevées, les habitations renversées. On dirait que la mer en furie monte à l'assaut de l'île ; elle lance des blocs de corail, quelquefois même des navires au milieu des terres.

— Dieu ! que ce spectacle doit être terrifiant ! dit Auguste. Est-ce que ces tempêtes se reproduisent souvent ?

— Trop souvent, hélas ! pour les Mascareignes. Il ne se passe guère d'années sans que l'une ou l'autre ait à en souffrir. Les dégâts causés par les cyclones sont considérables : celui de 1868 renversa 2 890 cases et plus de 20 000 cabanes !

— Qui vient en aide aux malheureux ruinés par les cyclones ? demanda Paul.

— Qui ? mais la mère-patrie, qui veille de loin sur ses enfants ; et les Mauriciens mêmes, séparés d'elle par la conquête, ne sont pas délaissés. Notre pays n'est-il pas toujours prêt à soulager les infortunés, même quand ils nous sont étrangers ? A plus forte raison, pensons-nous à nos frères des colonies, qui nous témoignent leur reconnaissance par leur profond attachement à la métropole *.

76. LES CULTURES DE LA RÉUNION. — CIRQUES ET MONTAGNES. — LE GRAND BRÛLÉ.

— Si la mer qui baigne ces rivages est redoutable, dit M. Martin, la terre, elle, est d'une fertilité sans pareille. Tout le littoral est couvert de *cannes à sucre* (fig.), dont les tiges écrasées donnent le meilleur des sucres. On y récolte aussi le *café Bourbon*, le plus estimé après celui de Moka *.

Canne à sucre. — Cette belle plante ressemble à un long roseau terminé par un bouquet de fleurs. Le sucre est contenu dans la sève. Des résidus de canne, on obtient, par distillation, le *rhum*.

Outre la canne et le caféier, la Réunion produit quantité de plantes utiles, entre autres la *vanille* (fig.), dont elle pourrait fournir l'Europe entière, et le *quinquina* (fig.) qui vient très bien dans les cirques de l'intérieur.

Ces cirques ont été creusés dans les massifs montagneux de la Réunion par les pluies

abondantes des tropiques *. Les torrents, qui coulent de tous côtés, enlèvent à ces entonnoirs naturels de la terre et des roches qu'ils roulent jusqu'au rivage, où ils les déposent, et forment ainsi les plaines de sable et de galets du littoral : cette usure du sol par les eaux se nomme *érosion*.

Les colons imprévoyants de la Réunion ont *augmenté la puissance des phénomènes d'érosion en déboisant les montagnes*. Les masses de terre, que les racines des arbres

Vanille. — La *vanille* est une *liane* * produisant de nombreuses racines aériennes qui se fixent sur les arbres. Ses fruits sont de longues gousses d'un *parfum exquis*. On s'en sert comme aromate.

Rameau à fleur.

Rameau à fruits.

Quinquina. — Le *quinquina*, originaire de l'Amérique du Sud, est un grand arbre dont l'écorce est employée comme médicament. La *quinine*, qu'on en retire, sert à combattre la fièvre.

ne retiennent plus sur les pentes, glissent jusqu'au fond des cirques.

— Il faudrait reboiser au plus vite pour empêcher ces éboulements de se reproduire, dit Auguste.

— C'est ce que l'on a déjà fait. Mais s'il suffit d'un instant pour abattre un arbre, il faut des années et des années pour le faire pousser. Il se passera plus d'un siècle avant que la Réunion soit reboisée comme autrefois. Aujourd'hui ses pics sont dénudés, mais ne manquent point cependant de grandeur. L'un d'eux, le **Piton des Neiges**, dépasse 3 000 mètres, et au sud-est de l'île s'élève un massif volcanique en activité : le **Grand Brûlé**.

— Que ce doit être beau une montagne qui lance des flammes ! s'écria Paul.

— Mais je n'ai pas dit que ce volcan lance des flammes, rectifia M. Martin.

— Puisqu'il est en activité..., dit l'enfant déconcerté.

— Il doit lancer des flammes, n'est-ce pas? Eh bien! détrompe-toi. Un volcan peut être en activité sans jeter de flamme; il suffit que l'intérieur de son cratère présente une masse en fusion d'où sortent des vapeurs. De temps en temps, le volcan se fâche, les matières fondues sont projetées au loin : c'est une *éruption*, phénomène très beau, comme tu disais, mais très redoutable.

Quoique peu étendue, la Réunion, vous le voyez, est une terre grandiose. Un de ses enfants, l'illustre poète *Leconte de Lisle* *, a célébré, en des vers magnifiques, les beautés de son pays natal :

Les bassins clairs entre les blocs de lave,
Par les sentiers de la savane vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave [1]
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots,

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail,
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail [2].

77. MADAGASCAR. — QUELQUES MOTS D'HISTOIRE. — LA FRANCE ORIENTALE. — NOS DÉMÊLÉS AVEC LES HOVAS.

— De la Réunion, dit le capitaine, un paquebot nous conduira en vingt-quatre heures à Tamatave, principal port de **Madagascar**, notre plus vieille colonie de l'océan Indien.

— Notre plus vieille colonie de l'océan Indien! répéta Louis d'un air surpris. N'ai-je pas appris en classe que l'île de Madagascar a été conquise sur les Hovas, en 1895?

1. Les bœufs bossus de Tamatave sont les zébus qui viennent de Madagascar (voir fig. p. 237).

2. Les planteurs de la Réunion emploient beaucoup d'Hindous depuis que les anciens esclaves noirs ont été émancipés.

— C'est vrai. Pourtant nous y sommes établis depuis 1642. Sous Louis XIV, on l'appelait la **France**

de Marseille à Diego-Suarez 23
G^de Comore (F)
I^s Glorieuses (F)
Iles Comores (F)
I. Anjouan (F)
I. Mayotte (F)
I. Moheli (F)
I. Mateno (F)
Ile Ibo (P)
Baie de Mouamba
AFRIQUE
Loulé
Baie de Memba
Câble télégraphique
Mozambique (P)
Cap St André
I^s Chesterfield
I. Juan de Nova (F)
CANAL
DE
MOZAMBIQUE
Iles Barren
Bassas de India (F)
C^d Vincent
I. de l'Europe (F)
Baie St Augustin
Nossi-Ié
Ptᵉ Barrow
Cap Ste Marie
Baie Ste Luce
Fort-Dauphin
Baie d'Antongil
I. Ste Marie (F)
Tamatave
Andévouranto
Tananarive
Mahanoro
Betsizaraina
Tanandava
Fianarantsoa
Betsimisaraka
Betsileos
Sakalaves
Tanandenna
Vatomandry
Vatomasina
Ambohipénou
Ambalie
Tanarara R.
Vagaindranou
Onilahy R.
Tulléar
Mangoki R.
Matsemoka
Mananjara R.
Mananjara R.
Mangoro R.
Tsiribihina R.
Morondava
Ambondrou
Ambovombe
Ankaratra
Monts d'Ankaratra
Ambohimanga
IMÉRINA
Tsaratanana
Mandritsara
Mandritsara
Mandritsara

les plus belles espérances. Les premiers colons s'établirent à l'extrémité sud-est de l'île, à **Fort-Dauphin**, dans un pays riant, fertile, et de plus très sain, car *il se trouve au sud du tropique * du Capricorne, dans la zone tempérée australe* (Voir carte p. 220, la ligne pointillée A B).

Malheureusement les gouverneurs de Fort-Dauphin ne cherchèrent qu'à exploiter les indigènes *, ce qui est la pire des exploitations. Tous les moyens, le mensonge, la ruse, la force, leur furent bons pour s'emparer des naturels et en faire des esclaves.

— Oh ! ces procédés sont révoltants ! fit Louis, indigné.

— Je ne veux pas défendre la mémoire des hommes peu scrupuleux qui, par leurs fautes, firent échouer la colonisation de la Grande Ile, mais je dois dire à leur décharge que tous les peuples colonisateurs, Espagnols, Portugais, Hollandais et Anglais, agissaient de même à cette époque.

— Pour ma part, répartit Louis, j'aimerais mieux que la France n'eût pas de colonies, plutôt que d'y entretenir des esclaves.

— C'est aussi mon avis, tu le sais, mon enfant. Nous devons user de douceur envers les êtres qui nous sont inférieurs, et la morale est ici d'accord avec l'intérêt, puisque *dans les pays où l'Européen ne peut travailler, les colonies vraiment durables ont pour base l'alliance avec les indigènes*. Les gouverneurs que la France envoya à Madagascar ne comprirent pas cette vérité. Leurs violences ameutèrent contre eux les naturels, qui prirent Fort-Dauphin et en massacrèrent les défenseurs (1672). Ce malheureux événement détourna pour longtemps notre attention de cette France orientale, sur laquelle d'autres peuples jetèrent les yeux.

En 1815, les Anglais, auxquels nous avions cédé Maurice et ses dépendances, voulurent comprendre Madagascar au nombre de ces dépendances. Cette prétention était insoutenable, car il y a entre les deux îles une telle disproportion qu'on pourrait dire avec autant de raison que la France est une dépendance de la Corse !

Obligés de renoncer à la Grande Ile, ils voulurent néanmoins nous l'enlever, et, pour cette besogne, ils cherchèrent

des alliés à Madagascar même. Sur les plateaux de l'intérieur, se trouvait une peuplade active, remuante, ambitieuse, rêvant de s'agrandir aux dépens des autres tribus malgaches : les **Hovas**. Les Anglais reconnurent leur chef pour roi de Madagascar. Se sentant soutenu par une grande puissance, ce roitelet prit son titre au sérieux, imposa sa domination à ses voisins, et afficha la prétention de nous chasser. Nos

Entrée de nos troupes à Tananarive. — La campagne de Madagascar qui dura six mois fut des plus meurtrières. Nos soldats firent eux-mêmes la route par laquelle devaient passer les vivres et les munitions. C'est le climat, et non la guerre, qui a fait tant de ravages dans leurs rangs. Malgré leurs souffrances, nos soldats se montrèrent héroïques et arrivèrent devant Tananarive qu'ils bombardèrent. La ville se rendit immédiatement.

établissements, mal défendus, tombèrent entre ses mains. Les Hovas pourchassèrent les tribus avec lesquelles nous vivions en bonne intelligence, les obligèrent à reconnaître leur autorité, massacrèrent nos missionnaires et firent lâchement assassiner nos explorateurs et nos colons. A maintes reprises, nos vaisseaux bombardèrent les ports de l'île. Ce n'était pas suffisant : les Hovas, qui habitent le centre de Madagascar, se sentaient à l'abri dans leur repaire et se moquaient de nos boulets. Ainsi, après une première expé-

dition (1882-1885), ils acceptèrent le protectorat de la France, mais ne voulurent jamais exécuter le traité qu'ils avaient signé. Enfin, en 1894, voyant son autorité complètement méconnue, ses soldats insultés, son représentant bafoué, la France se décida à imposer par la force la reconnaissance de ses droits. Dès le commencement de l'année suivante, une armée, commandée par le général **Duchesne**, se mettait en marche pour Tananarive, capitale des Hovas. Malgré les fièvres et les maladies qui assaillirent nos valeureux soldats et semèrent de leurs cadavres le sol de Madagascar, le 1er octobre 1895, le général Duchesne entrait à Tananarive (fig.).

— Par conséquent, dit Louis, en 1895, nous n'avons pas conquis Madagascar; nous avons simplement obligé les Hovas à reconnaître notre autorité.

— En fait, dit M. Martin, cela revient au même. Par notre faiblesse, nous les avions laissés s'emparer d'un pays que nous possédions depuis le XVIIe siècle; nous avons dû reconquérir ce que nous avions perdu. Il nous en a coûté 7 000 hommes et plus de 60 millions. C'est acheter un peu cher ce qui nous appartenait incontestablement et qu'il nous eût été facile de conserver, si nous avions montré aux Hovas, dès qu'ils se sont attaqués à nos établissements, que nous entendions être les maîtres chez nous.

78. TAMATAVE. — LA CÔTE ORIENTALE DE MADAGASCAR : MILLE KILOMÈTRES DE LAGUNES.

— Ce qui a fait de **Tamatave** le premier port de l'île, dit le capitaine, c'est sa situation en face des Mascareignes, (voir p. 213) avec lesquelles se fait la plus grande partie du commerce total de Madagascar; parmi les blancs établis à Tamatave, les Bourbonnais sont en majorité; ce sont eux surtout qui coloniseront Madagascar, car les îles sœurs sont surpeuplées.

Malgré son importance, Tamatave n'offre aucun refuge aux vaisseaux, qui sont obligés de rester au large. Seuls les canots peuvent approcher de la côte. Pour atteindre le rivage, les arrivants se servent de porteurs. C'est dans une

posture assez ridicule, à cheval sur le cou d'un noir à forte encolure, que l'on fait son entrée à Madagascar.

Le séjour de Tamatave serait agréable, sans la fièvre qui y règne toute l'année. Cependant, on a quelque peu assaini cette région en y plantant l'eucalyptus.

— L'arbre à la fièvre, dit Auguste.

— Je vois avec plaisir que tu n'as pas oublié ce que je vous ai dit au commencement de ces entretiens. Ah! si vous écoutiez avec une attention aussi soutenue les leçons de vos professeurs, quels savants vous feriez!

La fièvre des marais, poursuivit M. Martin, est à redouter sur toute la côte orientale de Madagascar, bordée de lagunes sur une longueur de 1 000 kilomètres.

— Mille kilomètres de lagunes ! fit Louis, non sans surprise.

— Oui, la distance qui sépare Paris de la Corse. Pendant la saison pluvieuse, en *janvier et février surtout*, — *les mois d'été de l'hémisphère austral*, — les vents qui soufflent de l'océan Indien viennent condenser leurs vapeurs sur les montagnes qui bordent la côte orientale de Madagascar : il pleut tous les jours. L'air, surchargé d'humidité, est étouffant ; des miasmes mortels se dégagent des marais, des lagunes ; c'est alors que les colons doivent fuir le littoral, où tant de blancs sont morts qu'on l'a nommé : le *cimetière des Européens*. En réalité, cette côte n'est pas plus malsaine que les autres régions tropicales basses et humides ; elle l'est autant et c'est assez. Mais l'intérieur de Madagascar est salubre, et, par contraste, la côte orientale en a paru plus redoutable.

79. DE TAMATAVE A TANANARIVE. — HAZO ET TAZO, DEUX GÉNÉRAUX REDOUTABLES. — LE FILANZANE OU PALANQUIN MALGACHE. — A TRAVERS MARAIS ET FORÊTS.

— Comme font, à l'époque des grandes pluies, les Européens établis à Tamatave, dit le capitaine, nous allons monter sur les plateaux de l'intérieur. Mais ce n'est pas une petite affaire. Il faut soigner longuement ses préparatifs, avant de donner le signal du départ.

— Les chemins sont donc bien mauvais, à Madagascar? demanda Auguste.

— Non.

— Eh bien ?... firent les enfants avec une intonation qui signifiait clairement : A quoi bon tant de préparatifs ?

— Les chemins ne sont pas mauvais, dit M. Martin, ils n'existent pas. Il est presque impossible à un Européen ne connaissant pas le pays, de voyager à pied, ni à cheval, ni en voiture dans l'île de Madagascar.

— A moins de voyager en bateau, dit Paul, je ne vois pas comment on peut aller d'une ville à une autre.

— Pas même en bateau, car, sauf de rares exceptions, les rivières ne sont pas navigables.

Les enfants étaient bien intrigués et se demandaient quel moyen de locomotion on emploie dans cette colonie.

— On voyage comme l'on débarque, dit le capitaine, à dos d'homme, ou plutôt à épaule d'homme.

— Je n'aurais jamais songé à ce moyen de transport, déclara petit Paul.

— C'est cependant le seul qui soit en usage, car c'est le seul qui soit possible sur un terrain aussi accidenté, où les routes sont pour ainsi dire inconnues. Tant que les Hovas furent les maîtres, ils ne voulurent laisser percer aucun chemin, pensant, avec raison, qu'une bonne voie de communication permettrait à une armée française de monter facilement jusqu'à eux et de les châtier. « Hazo et Tazo (la forêt et la fièvre) sont mes deux meilleurs généraux, » disait un roi hova. Il disait vrai. Longtemps ces deux généraux redoutables ont, mieux qu'une armée, protégé les Hovas ; ceux-ci en ont si largement profité qu'ils ont mis le comble à leurs crimes, et que l'heure de la justice a enfin sonné. Hazo et Tazo ont été vaincus.

En attendant que la France ait doté Madagascar des routes qui lui font défaut, nous serons obligés d'imiter nos prédécesseurs et d'engager un nombre suffisant de porteurs ou *bourjanes* pour nous conduire de Tamatave à Tananarive. Ces *bourjanes* s'attellent à une espèce de chaise à porteurs nommée *filanzane* (fig.) : on y est trempé par la pluie ou brûlé par le soleil, on y est fortement secoué ; mais

étant suspendu, on ne risque pas de rester embourbé dans les marécages.

Ainsi équipés, nous quittons Tamatave et nous marchons vers le sud, en suivant d'abord l'étroite bande de terre qui sépare les lagunes de la mer.

Dès qu'on abandonne le littoral, le sol devient argileux ;

En filanzane.

les cultures de manioc (voir p. 198), de canne à sucre, de *patate*, sorte de tubercule voisin de la pomme de terre, se succèdent. Des rizières nous indiquent que le terrain devient marécageux, car le riz ne pousse qu'à la condition de baigner dans l'eau. Les *raphias* et les *ravénalas*, deux arbres providences, se multiplient (fig.).

Avant de pénétrer dans la zone forestière qui, comme un long ruban, court parallèlement à la côte orientale, nous traversons une suite de marécages. Au sortir des montagnes, les torrents s'étalent sur la terre argileuse et en font une vaste fondrière dans laquelle les porteurs enfoncent, par endroit, jusqu'au ventre ; l'obscurité règne dans ces marais, où les arbres atteignent plus de 20 mètres, et ajoute encore aux dangers. Une odeur infecte se dé-

gage de l'eau croupissante; des milliers de crapauds et de grenouilles y ont élu domicile et emplissent l'air de concerts plus ou moins mélodieux.

Nous ne quittons ces marécages que pour entrer dans la grande forêt. Là, le terrain, composé d'une argile rouge détrempée par la pluie, est d'autant plus glissant qu'il est très incliné; le sentier suit le lit des torrents; nous commençons à gravir les flancs du massif

Ravénala ou arbre du voyageur.

Raphia.

Le *ravénala ou arbre du voyageur* est très gracieux. Ses belles feuilles en éventail conservent dans leurs tiges creuses l'eau du ciel qui, suivant une croyance répandue, sert à désaltérer les voyageurs. Mais cet arbre croît dans les lieux humides où l'on ne souffre guère de la soif. Il sert, comme le *raphia*, à la construction des cases. Les fibres du raphia servent aussi à fabriquer des nattes, des sacs, des cordes.

central de l'île. Les arbres d'essences riches et variées, le *teck* ou *bois de fer*, l'*ébénier*, le *palissandre*, le *santal*, le *bois de rose* poussent, droits comme d'innombrables colonnes, auxquelles s'attachent les *lianes* à caoutchouc*.

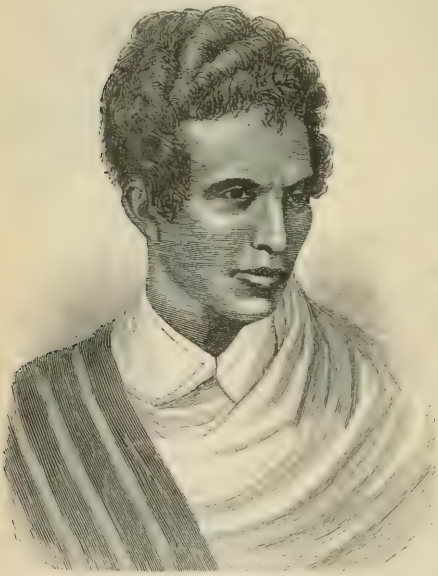
La pente devient de plus en plus raide, les chemins ne

sont plus que d'étroits couloirs boueux. Nous sortons enfin de la zone forestière et nous découvrons un vaste espace dénudé : le plateau d'**Imérina**. Nous sommes dans le pays des Hovas, à plus de 1 000 mètres d'altitude*.

80. LES HOVAS. — LEUR ORIGINE. — MANŒUVRES DÉLOYALES DES MISSIONNAIRES ANGLICANS.

— Qui sont-ils, ces fameux **Hovas** (fig.) qui ont tenu si longtemps en échec la puissance de la France à Madagascar? demanda Louis.

— Ce ne sont pas des noirs, lui répondit son oncle ; ils ne viennent pas d'Afrique. Madagascar non plus n'a pas donné le jour à leurs ancêtres. Voudrait-on leur trouver des parents parmi les autres peuples ? Il faudrait traverser tout l'océan Indien et aller à plus de 1 000 lieues vers le nord-est, dans les îles de la Malaisie*. Ils abordèrent, dans la Grande Ile, il y a six ou sept cents ans, emportés loin de leur pays natal par le courant équatorial. Ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, montèrent sur le plateau central, et, pendant longtemps, n'eurent aucun rapport avec les établissements euro-



Type hova (d'après une photographie). — Les Hovas ont le teint olivâtre, les cheveux droits ou bouclés, mais non laineux comme ceux des noirs.

péens de la côte. C'est depuis le commencement du XIXe siècle seulement que, poussés par les Anglais, les Hovas firent accepter leur suprématie à la plus grande partie de Madagascar.

— Eh bien ! ils n'ont pas fait là une jolie besogne, les Anglais ! s'écria Paul.

— Cela dépend du point de vue auquel on se place, dit à son tour le capitaine, en souriant de l'appréciation de l'enfant. Si l'on considère nos intérêts, ils ont certainement eu tort ; mais au regard des leurs, ils ont agi en bons Anglais. Ce que l'on doit blâmer énergiquement, fût-on Anglais, ce sont les moyens déloyaux qu'ils ne se sont pas fait faute d'employer. Sous prétexte de convertir les Hovas à la religion anglicane*, il n'est pas de calomnies que leurs missionnaires n'aient répandues contre les Français. A la longue, leurs mensonges répétés produisirent leur effet et plus d'un massacre de chrétiens fut le résultat de ces manœuvres perfides.

— Voilà qui est indigne d'une nation civilisée ! dit Louis.

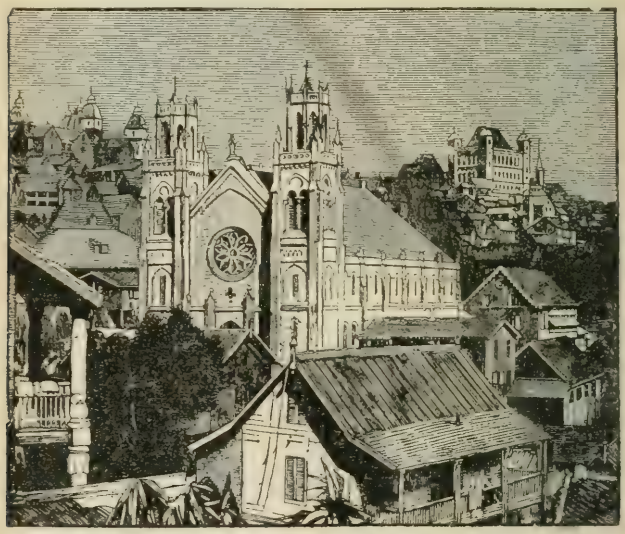
— Nous n'avons pas eu d'ennemis plus acharnés que les missionnaires anglicans jusqu'au jour de notre entrée à Tananarive, dit le capitaine. La prudence la plus élémentaire nous commande donc de nous défier d'eux. Mais la France, qui sait respecter toutes les religions, s'attirera par son impartialité la sympathie de tous ses sujets, qu'ils soient catholiques ou protestants. Or, plus de 300 000 Hovas se sont convertis au protestantisme. Pour nous assurer de leur fidélité, il nous suffit de leur envoyer des pasteurs français.

Pour qui connaît les Hovas, cette conversion en masse n'a rien qui doive étonner. S'ils ont haï longtemps l'étranger, ils comprennent néanmoins les avantages de la civilisation européenne, et s'assimilent* rapidement nos mœurs, nos usages, nos idées même. Enfin, ils forment une nation, un peuple organisé, au milieu des autres Malgaches qui en sont encore à la tribu. Mais le paysan hova était jusqu'à notre arrivée écrasé d'impôts et de corvées. Les nobles n'usaient de leur pouvoir que pour piller, s'enrichir aux dépens des castes* inférieures et des tribus vaincues, qui ont trouvé en

nous des libérateurs. Certains peuples malgaches, heureux d'être délivrés de la tyrannie hova, nous ont déjà montré leur reconnaissance en célébrant spontanément notre fête nationale du 14 juillet.

81. TANANARIVE. — LABORDE ET SES OUVRIERS MALGACHES. — L'ŒUVRE DU GÉNÉRAL GALLIÉNI À MADAGASCAR.

Le pays des Hovas, l'**Imérina**, n'est pas une contrée riante; c'est une suite de mamelons dénudés, aux pentes argileuses couvertes de gazon. Vers les hautes cimes, les roches ferrugineuses et granitiques apparaissent. Sur une de ces montagnes de granit et de fer, à 1 300 mètres d'altitude*, est située



Tananarive (50 000 hab.) (d'après une photographie). — Cette ville se compose d'une innombrable quantité de cases rouge sombre, dispersées sans ordre. De larges vides séparent les groupes de maisons. En malgache, Tananarive signifie les « *mille villages* ».

Tananarive. Cette ville n'offre guère que des chemins escarpés et tortueux, des ruelles étroites, ravinées par les

pluies, pavées de pierres anguleuses qui écorchent les pieds, des escaliers taillés dans le roc même.

— Voyez plutôt, dit le capitaine, en mettant sous les yeux de ses neveux une belle photographie de cette ville (fig.). Les enfants la regardèrent longuement, en faisant maintes réflexions.

— Quel est, au sommet de la montagne, cet édifice flanqué de quatre tours carrées ? demanda Auguste.

— C'est le grand palais des rois hovas, autour duquel se trouvent celui de la reine Ranavalo III, que nous avons vaincue, et celui de son premier ministre, lui répondit M. Martin.

Paratonnerre. — Appareil, inventé par le savant américain *Franklin*, pour préserver les bâtiments de la foudre. La pointe métallique (P), qui le termine, décharge en partie les nuages électrisés. Si la foudre tombe néanmoins, elle est conduite par la chaîne (C) dans un puits (H), sans qu'elle puisse occasionner d'accidents déplorables.

— Qu'est-ce que ces tiges pointues qui surmontent les toits des principaux édifices? demanda Paul, à son tour. On dirait des *paratonnerres* (fig.).

— Des paratonnerres à Tananarive ! fit Auguste en partant d'un grand éclat de rire. Tu te crois donc à Paris ?

— Petit Paul ne s'est pas trompé cependant, déclara M. Martin. La montagne de Tananarive renferme en son sein beaucoup de fer. Or les métaux, le fer en particulier, attirent l'électricité. Il ne se passait pas d'année que l'on n'eût à déplorer, dans la capitale, de terribles accidents causés par la foudre, dont vous connaissez les effets, n'est-ce pas?

— Elle peut, dit Paul, allumer des incendies, fondre les objets en métal, tuer même les hommes ou les animaux qu'elle frappe.

— Avec les paratonnerres, on peut éviter en partie ces catastrophes, dit Louis. Mais qui en a doté Tananarive ? Ce ne sont pas les Hovas?

— Non, c'est un Français, un grand Français, dont l'œuvre à Madagascar fut considérable : Laborde.

Aussitôt, sans attendre que son oncle l'y invitât, Paul prit le livre des *Grands colonisateurs* et chercha la biographie

de Laborde. Dès qu'il l'eut trouvée, il en commença la lecture :

Fils d'un forgeron d'Auch, **Laborde**, jeté par un naufrage sur les côtes de Madagascar, fut recueilli par les Hovas. Il les séduisit par son esprit, sa gaîté, sa vive intelligence. La reine Ranavalo Ire lui fournit les moyens d'enseigner à ses sujets les industries européennes. Il établit près de Tananarive des fonderies, des verreries, des magnaneries *, une tuilerie, etc. Ces établissements occupèrent plus de dix mille personnes. Une véritable cité ouvrière surgit de terre comme par enchantement.

La borde. — Ce grand colonisateur s'était établi définitivement à Madagascar. Il ne craignit pas de s'allier aux indigènes * et épousa une Malgache. La ville de Mantasoua, près de Tananarive, où il s'était installé, était comme une petite France. Quand il mourut, il possédait à Madagascar 1 100 000 francs de biens qu'il avait acquis par son intelligence et son activité.

Avec l'aide de **Lambert**, négociant français de Maurice, Laborde entreprit de réorganiser l'île tout entière et d'en donner le protectorat à son pays. Le prince héritier, d'une intelligence très ouverte, avait promis son appui à ces hommes d'élite. La jalousie des Anglais fit échouer leurs projets. L'un d'eux, l'infâme Ellis, persuada à la reine que Laborde et Lambert voulaient l'assassiner, pour donner le trône à son fils. Cette femme cruelle le crut sur parole, fit massacrer tous les chrétiens et reconduire à la côte, par les chemins les plus malsains, Laborde, Lambert et leurs familles.

L'œuvre de Laborde ne dura pas après son départ. Il était l'âme des ateliers qu'il avait créés. La ville, née de ces industries, fut peu à peu désertée par la population que le génie de Laborde ne faisait plus vivre, et la barbarie régna de nouveau là où la civilisation avait commencé son œuvre féconde.

Sous les successeurs de Ranavalo Ire, Laborde parvint à reconquérir l'influence qu'il avait perdue, et lorsqu'il mourut, en 1878, on lui fit des obsèques magnifiques, ce qui n'empêcha pas la reine de dépouiller les héritiers de ce grand homme, sous prétexte que

« *les Français, pas plus M. Laborde qu'un autre, n'avaient le droit de posséder des terres à Madagascar.* »

— Aujourd'hui, dit le capitaine, la duplicité* du gouvernement hova n'est plus à redouter. Les Français qui acquerront des biens à Madagascar les garderont en toute propriété. L'exemple de Laborde nous montre ce qu'on peut attendre des gens du peuple. Ils seront pour nous des collaborateurs intelligents et laborieux, dans toutes les entreprises que nous tenterons pour la mise en valeur de la Grande Ile, si nous savons les traiter avec justice. C'est ce qu'a si bien compris le général Galliéni, un des premiers gouverneurs de Madagascar, dont Louis va nous lire la biographie.

Le général **Galliéni** s'était déjà fait remarquer au Soudan et au Tonkin, par ses qualités militaires et organisatrices, quand il fut nommé, en 1896, gouverneur de Madagascar. Les chefs hovas, auxquels nous avions rendu trop tôt le pouvoir, avaient soulevé une révolte formidable. Reconnaissant avec sagacité que l'âme de l'insurrection était à la cour de la reine Ranavalo III, à laquelle nous avions laissé son titre, le général Galliéni fit saisir deux grands seigneurs hovas convaincus d'intelligence avec les insurgés et les fit fusiller. Puis il exila la reine et quelques hauts personnages. Ces actes énergiques firent bientôt sentir leurs effets ; les révoltés reculèrent et leurs chefs firent peu à peu leur soumission.

Portrait du général Galliéni.

Si Galliéni se montrait aussi sévère envers les grands, il sut se concilier les sentiments du peuple par sa bienveillance et sa justice. « N'oubliez pas, recommandait-il à ses lieutenants, que *nous devons ménager le pays et ses habitants*... Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un

de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin sera de reconstruire le village, d'y créer immédiatement un marché et une école. *Il doit donc éviter avec le plus grand soin toute destruction inutile.* »

Cette sage méthode porta bientôt ses fruits ; les indigènes* payèrent facilement l'impôt, et envoyèrent leurs enfants dans nos écoles pour y apprendre le français.

Le général Galliéni favorisa surtout la colonisation française. Il fit commencer des routes pour relier Tananarive aux autres grandes villes de l'île, et étudier le tracé d'un chemin de fer. Il protégea le commerce français et contribua de toutes ses forces à le développer. Il fit rechercher les plantes qui conviennent le mieux aux diverses régions de Madagascar. Enfin, comme autrefois Bugeaud en Algérie, Galliéni, appréciant les qualités morales et physiques de nos soldats, voulut s'en faire des collaborateurs : il les encouragea à profiter de l'expérience qu'ils avaient acquise par leur séjour à Madagascar, à se fixer sur cette terre qu'ils avaient conquise et à la cultiver.

Ainsi, cet habile colonisateur sut en peu d'années pacifier la Grande Ile et commencer sa mise en valeur. Si Madagascar mérite un jour d'être appelée, à nouveau, la *France Orientale*, elle le devra en grande partie, au général Galliéni.

82. LES HAUTES TERRES. — LEUR CLIMAT TEMPÉRÉ. — PRODUCTIONS VARIÉES DU SOL MALGACHE. — SUBERBIEVILLE.

La lecture finie, les enfants retournèrent à la photographie de Tananarive que leur oncle leur laissa le temps de regarder.

— C'est bien curieux, tout de même, cette grande ville bâtie sur une montagne ! fit Paul. C'est comme si Paris était sur le Puy-de-Dôme.

— Ce rapprochement, lui dit M. Martin, est assez juste. Tananarive est située dans le massif central de Madagascar, qui offre bien des points de ressemblance avec le nôtre. Comme lui, il est volcanique et, comme en Auvergne, les volcans sont éteints.

— Je n'oublierai pas cette ressemblance entre le massif central de la France et celui de Madagascar, dit Auguste.

— N'oubliez pas non plus ceci, qui est plus important. Ces montagnes ne paraissent pas aussi élevées qu'elles le sont réellement, parce que leur base repose sur un socle, un plateau, dont l'altitude* varie de 800 à 1 400 mètres. *A cette hauteur, une région située dans la zone tropicale* jouit d'un climat tempéré.* Pendant les mois de juillet et d'août, c'est-à-dire pendant l'hiver de l'hémisphère austral, le thermomètre ne marque fréquemment que 6° et même 4° au-dessus de zéro. Les nuits sont très fraîches ; il faut avoir soin de se vêtir chaudement. Les Malgaches, mal habillés, grelottent.

— En somme, fit Paul, c'est l'hiver, comme en France. Eh bien, ce n'est pas agréable !

— Tu parles étourdiment, lui dit son oncle. Ni les froids de l'hiver ni les chaleurs de l'été ne sont agréables, et cependant nous avons besoin, pour conserver notre santé, notre vigueur, notre activité, de ces variations de température ; c'est parce que l'intérieur de Madagascar nous offre des saisons qui se rapprochent de notre hiver et de notre été, qu'il a tant de valeur pour la colonisation. *Il y a, dans cette île, un territoire, grand comme la moitié de la France, où nos colons peuvent sans danger travailler la terre*, ce qui leur est interdit au Sénégal et au Congo. Le pays n'est pas toujours riant, il n'est pas partout également fertile ; mais, outre le riz, qu'on cultive dans les bas-fonds humides et qui ne saurait, à cause de cela, être recommandé aux travailleurs européens, on peut lui faire produire la pomme de terre, les céréales et tous nos légumes.

Les cultures de la zone tempérée ne sont pas les seules qu'on puisse tenter à Madagascar. A cause des différentes altitudes* il y a, dans la Grande Ile, des climats très variés et on y trouve les productions des cinq parties du monde. Le *riz* (voir p. 267) y est aussi abondant qu'en Indo-Chine ; les épices (fig.), *poivre*, *clous de girofle*, *noix de muscade*, qui font la renommée des îles malaises*, y donnent d'excellents produits ; sur la côte orientale, on peut cultiver le *caféier* et la *canne à sucre* comme au Brésil ; les *figues*, les *oranges*, les *citrons* de Madagascar sont comparables à ceux de l'Algérie, et les *pêches* y sont aussi savoureuses que les nôtres.

— Voilà de quoi tenter des agriculteurs entreprenants, dit Auguste.

— Ils réussiront à Madagascar, à condition de bien con-

Poivrier.

Clous de girofle.

Noix de Muscade.

I. *Le poivrier* est un arbre des régions tropicales dont le fruit en se desséchant devient noirâtre : c'est le *poivre*. Le poivrier est originaire des îles de la Sonde *. Les Hollandais en défendirent longtemps l'exportation sous les peines les plus sévères. M. *Poivre* parvint cependant à en transporter quelques plants aux colonies françaises.

II. *Le clou de girofle* est le bouton non épanoui de la fleur du *giroflier*.

III. *La noix de muscade* employée comme aromate est le fruit du *muscadier*.

naître à l'avance le climat de la région où ils s'établiront et les cultures qui conviennent à ce climat. Une des exploitations agricoles, qui a les plus grandes chances de réussir sur les plateaux, est l'*élevage*. Les bœufs à bosse ou *zébus* (fig.), abondent dans les gras pâturages qui couvrent les hauteurs.

Jusqu'en 1895, des difficultés insurmontables ont entravé les entreprises coloniales. Le gouvernement hova laissait les brigands désoler le pays, dévaliser et assassiner les Français. Néanmoins quelques hommes énergiques avaient triomphé des obstacles que leur suscitaient les Hovas. L'un d'eux, M. Suberbie, avait fondé de vastes établissements pour l'extraction de l'*or*.

— On trouve aussi de l'or, à Madagascar? dit Auguste.

— Oui, mais le précieux métal n'y est pas aussi abondant qu'en certain pays privilégiés, comme l'Afrique australe. On y rencontre en revanche des gisements de *houille*, de *cuivre*, de *plomb*, de *plombagine*, de *pétrole* et de *nickel*. Quant au *fer*, on le trouve partout.

— Et toutes ces richesses n'ont pu être extraites du sol malgache? dit Louis.

— Pas encore, sauf de rares exceptions. L'exploitation aurifère de M. Suberbie en est une des plus heureuses. Elle est située sur les bords de l'**Ikopa**, long torrent qui baigne le pied de la montagne de Tananarive. Cette rivière roule des paillettes d'or, et, aux environs de **Suberbieville** (la ville de Suberbie), le sol renferme des filons riches en

Zébus au pâturage. — A Madagascar, on pourrait monter avec succès des établissements pour *saler* et *sécher* la viande de ces animaux. Les nègres se contentent fort bien de cette nourriture, et l'Afrique est toute voisine. On pourrait aussi, expédier en Europe des *viandes conservées dans des appareils réfrigérants* ou de *l'extrait de viande*, semblable à celui de l'Allemand Liebig, et faire une concurrence avantageuse aux produits similaires qui viennent d'Australie, de Nouvelle-Zélande ou de l'Amérique du Sud (planisphère, p. 10-11).

métal précieux. Pour concasser le minerai, pour en retirer l'or, il fallut faire venir d'Europe des machines lourdes, encombrantes, les transporter à travers 250 kilomètres de pays sans route, les installer loin de tout centre habité; il fallut construire des usines, des habitations pour les ouvriers, une véritable ville enfin, où l'on voit aujourd'hui des magasins, un hôtel, un chemin de fer et même un téléphone. Et tout a été exécuté malgré l'hostilité des Hovas, qui défendirent aux indigènes* de s'engager au service de M. Suberbie, et, en dix-huit mois, lui tuèrent 487 ouvriers.

Néanmoins, M. Suberbie réussit à force de persévérance. Que des colons entreprenants imitent son exemple, et, en peu d'années, Madagascar sera si profondément transformée qu'on ne reconnaîtra plus cette terre livrée hier encore à la barbarie !

83. LES SAKALAVES OU GENS DES PLAINES. — MAJUNGA. — LES SATELLITES DE MADAGASCAR

— Suberbieville, dit M. Martin, est située sur le rebord septentrional des hauts plateaux. Au delà, la contrée montagneuse et tempérée fait place à la plaine chaude et humide. L'Ikopa devient navigable et se réunit à la **Betsiboka**, le plus long fleuve de l'île, que nous descendrons en barque jusqu'à la mer. Sur ses rives, inondées à la saison des pluies, les rizières abondent ; des nuées de moustiques défendent l'approche de ces terrains marécageux.

Guerrier sakalave. — Les *Sakalaves* sont des nomades qui conduisent leurs troupeaux dans les vastes plaines du nord-ouest et de l'ouest de Madagascar.

Comme le pays, les habitants ont changé. Les montagnards hovas ont disparu : nous ne rencontrons ici que des **Sakalaves** ou « Gens des Plaines » (fig.). Leur teint noir, leur nez écrasé, leurs cheveux enduits de graisse, décèlent leur origine africaine.

La Betsiboka vient déboucher au fond d'une large baie où se trouve le second port de l'île, **Majunga**, dans une position excellente, à l'entrée de la vallée qui mène à Tananarive. « Majunga, a dit un explorateur, est une porte ouverte sur l'intérieur de l'île. » L'événement prouva qu'il avait rai-

son : de ce port partirent les troupes qui prirent Tananarive.

A Majunga, la population est très mêlée ; outre les Sakalaves, on y trouve beaucoup de commerçants hindous et arabes et des Comoriens, protégés français : Mayotte, la plus orientale des îles **Comores**, est en relations constantes avec Majunga.

— **Mayotte**, **Nossi-Bé**, **Sainte-Marie**, ces trois noms me sont bien connus, fit Louis. Ce sont des îles françaises sur les côtes de Madagascar.

— Cela est bien vite dit, repartit le capitaine. Gardons-nous de réunir ainsi des localités séparées par des centaines de kilomètres.

— Pourtant, fit l'enfant timidement, Mayotte et Nossi-Bé sont sur la côte nord-ouest de Madagascar.

— Mais tandis que Nossi-Bé en est très voisine, Mayotte est en plein océan. Quant à Sainte-Marie, c'est un îlot de la côte orientale, que 100 lieues à vol d'oiseau séparent de Nossi-Bé. Une barrière aussi large que les Pyrénées se dresse entre elles.

— Merci, mon oncle, de m'avoir détrompé, dit Louis. Dans ma pensée, je ne séparais point ces trois îles. Je suis bien revenu de mon erreur.

M. Martin montra ensuite à ses neveux que ces satellites* de Madagascar n'ont pas plus de valeur, relativement à la Grande Ile, que Belle-Isle ou Oléron en comparaison de la France. Mais ils offrent à nos navires de bons mouillages* et ils ont été nos points d'appui dans les luttes que nous avons soutenues contre les Hovas.

84. DIÉGO-SUAREZ, « LA CITADELLE DE L'OCÉAN INDIEN ». — UN BEAU TRAIT DE RECONNAISSANCE CHEZ DES SAUVAGES.

Le capitaine s'étant arrêté pour reprendre haleine, les trois enfants s'approchèrent de la carte, sur laquelle Louis, qui ne voulait rien oublier, montra du doigt à ses frères le chemin parcouru à Madagascar et les villes rencontrées en route : Tamatave sur la côte orientale, Tananarive sur le plateau central, Majunga au nord-ouest.

— Voyez, dit-il, cette ligne qui joint Majunga à l'île Nossi-Bé. Elle nous indique qu'un service régulier de navigation réunit ces deux localités. On peut donc facilement, de Majunga, gagner Nossi-Bé où aboutissent d'autres lignes.

— L'une s'en va vers l'ouest, puis vers le nord, probablement vers la France, dit Auguste.

— Une autre, fit Paul, se dirige vers le nord-est. Voyons où elle nous conduirait, si nous la suivions. Tiens ! elle suit la côte et s'arrête à... à **Diégo-Suarez**, lut-il, après quelque hésitation.

Ici, le capitaine se mêla à la conversation.

— Inutile de suivre ce chemin, dit-il. Il nous ramènerait à Tamatave. Arrêtons-nous plutôt à Diégo-Suarez.

Quand le navire qui vient de Nossi-Bé a doublé la pointe septentrionale de Madagascar, il pénètre dans un passage étroit, coupé en deux par un îlot. Sur la côte et sur l'îlot, s'élèvent des batteries de canons qui défendent ce passage.

— Ceci, dit Louis, m'a tout l'air d'être l'entrée d'un port de guerre.

— C'en est un, en effet. Nulle baie ne se prêtait mieux que celle de Diégo-Suarez à l'établissement d'un port militaire.

Au delà de l'étroit goulet, le navire se trouve dans une mer intérieure aux eaux calmes où toutes les flottes du monde pourraient manœuvrer à l'aise. Des anses profondes s'ouvrent dans tous les sens, offrant autant de ports naturels entre lesquels on n'a eu que l'embarras du choix. Il a fallu peu de travaux pour faire de Diégo-Suarez, suivant le dire d'un Anglais, la *citadelle de l'océan Indien*.

— Plus vous nous parlez de Diégo-Suarez, mon oncle, dit Louis, plus je pense à un port français qui lui ressemble beaucoup : celui de Brest.

— Tu n'es pas le premier qui fasse cette remarque, lui dit son oncle. Le paysage même n'a ici rien de tropical* et rappelle plutôt ceux de France.

— Diégo-Suarez est cependant dans la zone torride, fit Auguste.

— Oui, mais, à cause des brises de mer qui y soufflent en

tout temps et y entretiennent la fraîcheur, le climat est tempéré.

Depuis 1885, Diégo-Suarez appartient à la France. La position était si belle, le climat si sain, que cette petite possession se développa rapidement, malgré l'hostilité des Hovas qui pourchassaient les indigènes * en relations d'amitié avec nous. Diégo-Suarez recueillit plus d'une fois des malheureux fuyant devant les tyrans de Tananarive. Au fond du cœur, ces pauvres gens nous gardèrent une reconnaissance profonde, ainsi que le prouve le fait suivant.

C'était en 1888. Une tribu malgache, voulant échapper aux coups des Hovas, demanda la permission de s'établir sur notre territoire. On la lui accorda aussitôt. Six moix après, toute la tribu vint trouver le gouverneur à qui les chefs parlèrent en ces termes :

« La France, Monsieur le Gouverneur, nous a recueillis comme ses enfants ; vous nous avez traités comme eût fait un père ; il est juste que nous fassions notre possible pour nous rendre dignes du nom de Français. Nous vous demandons d'ouvrir une école et de payer de notre argent l'instituteur que nous avons trouvé ; il apprendra à nos enfants à parler le français. Nous qui sommes trop âgés pour le faire, nous travaillerons pour construire l'école. »

Aujourd'hui tous leurs enfants savent lire, écrire et parler notre langue.

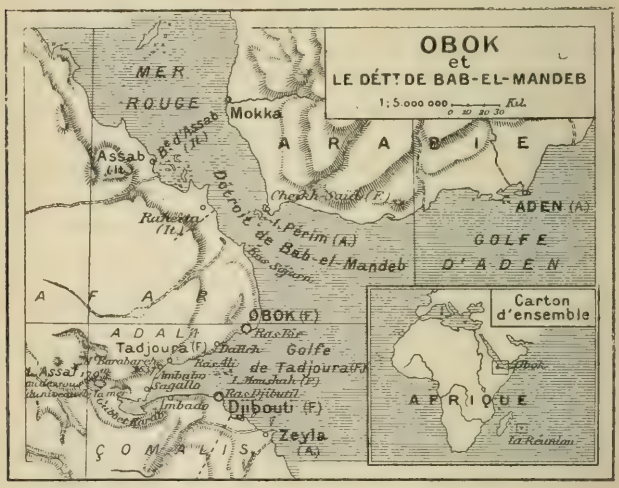
— Ah ! les braves gens ! s'écria Louis, tout ému par ces paroles touchantes.

— Oui, fit le capitaine, s'il est vrai, comme disent les Orientaux, que **la reconnaissance est une vertu qui parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites**, ces Malgaches avaient de grandes âmes et étaient dignes de porter le nom de Français.

Ce bel acte de gratitude, ajouta M. Martin, nous montre que certaines populations de Madagascar sont sensibles aux bons traitements. Si les Français du XVIIe siècle n'ont pas su se les attacher, ceux du XXe siècle ne manqueront pas de s'en faire des auxiliaires dévoués.

85. UN EXCELLENT PORT DE RELÂCHE A L'ENTRÉE DE LA MER ROUGE : DJIBOUTI. — NE REMETS PAS À DEMAIN CE QUE TU PEUX FAIRE AUJOURD'HUI. — COMMENT LES ANGLAIS ONT OCCUPÉ L'ÎLOT DE PÉRIM.

Le percement de l'isthme de Suez (V. planisphère, p. 11) a fait de la mer Rouge une des mers les plus fréquentées du globe. Par là, passent chaque année des milliers de navires qui vont aux Indes, en Chine, en Océanie, et ceux qui se dirigent vers Madagascar et les Mascareignes.



Au sortir de ce long couloir maritime, les vaisseaux doivent renouveler leur provision de charbon. Les Anglais, qui font un commerce considérable avec les pays de l'Extrême-Orient*, se sont établis sur la côte d'Arabie, à **Aden** où, jusqu'à ces dernières années, s'arrêtaient les paquebots de toutes nationalités. La France, de son côté, occupa d'abord **Obok** puis **Djibouti**, sur le littoral africain.

— Djibouti, dit le capitaine Martin, commença à se développer vers 1888. Son excellent port naturel offrait une telle sécurité aux navires qu'ils y vinrent de préférence à Obok, dépourvu d'abri (fig.). Aujourd'hui c'est un point de relâche fréquenté : les paquebots français à destination de Madagascar ne s'arrêtent plus à Aden, mais à Djibouti.

— J'en suis bien aise, fit Paul.

Vue d'Obok (d'après une photographie).

— Et pourquoi, s'il te plaît? lui demanda en souriant son oncle.

— Parce que je trouve que nos vaisseaux doivent s'arrêter de préférence dans nos ports et les faire prospérer, plutôt que d'aller enrichir un port anglais.

— Oh ! nous n'aimons pas beaucoup les Anglais, à ce qu'il paraît, monsieur Paul. Après tout, ils nous font une telle concurrence que j'applaudis à tes paroles. J'espère que Djibouti prospérera de plus en plus aux dépens d'Aden. Bien mieux, j'estime qu'en prévision d'une lutte, toujours possible, avec l'Angleterre, nous devons fortifier cette côte.

Par Aden et par l'**îlot de Périm**, qui défend l'entrée de la mer Rouge, les Anglais peuvent nous interdire le passage, et couper nos communications avec nos colonies de la mer des Indes, de l'Asie et de l'Océanie.

— Je n'avais jamais, comme aujourd'hui, remarqué l'importance de ce détroit de **Bab-el-Mandeb**, dit Louis.

— Les Anglais, eux, l'avaient devinée, et c'est pourquoi ils se sont installés à l'entrée de la mer Rouge. Mais, heureusement pour nous, nous tenons les deux côtés du détroit. Nous avons en Afrique la côte d'Obok, et, en Arabie, celle de **Cheik-Saïd**, que nous avons le droit de fortifier quand nous le voudrons.

— Pourquoi attendrions-nous? fit Louis. Le plus tôt possible sera le mieux.

— Je pense ainsi que toi, mon enfant. Imitons en cela les Anglais eux-mêmes. Ils nous ont prouvé assez rudement qu'**on ne doit jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même**, en s'emparant de Périm. L'histoire mérite, à titre de leçon, d'être racontée.

Le gouvernement français avait chargé un de ses officiers d'aller planter sur cet îlot le drapeau tricolore. Cet officier débarque à Aden, est invité à dîner chez le gouverneur anglais et lui raconte, sans détour, la mission dont il est chargé. Cette confiance était bien mal placée. Le lendemain, en arrivant à Périm, il y trouva le pavillon britannique que le gouverneur venait d'y faire planter.

— Oh! c'est trop fort! s'écria Auguste. Ce gouverneur était un malhonnête homme!

— L'officier français protesta. Mais on lui répondit : « Périm était à prendre, nous l'avons pris. » L'Anglais n'avait pas différé d'un jour la prise de possession de cet îlot.

— Eh bien! dit Paul, n'attendons pas que l'Angleterre s'établisse à Cheik-Saïd.

— Elle ne le peut pas. Nos droits sur ce territoire sont incontestables. Mais si nous ne le fortifions pas, sa valeur est nulle, et nous pourrions déplorer quelque jour notre négligence, car ce point, bien défendu, peut neutraliser ici les forces anglaises.

Sur ces mots, l'entretien prit fin. La carte de l'océan Indien fut soigneusement roulée. C'était en Asie que le capitaine allait transporter désormais ses petits auditeurs.

Résumé du Livre VIII.

1. La France possède, au sud de l'océan Indien, les îles *Saint-Paul*, *Amsterdam* et *Kerguelen* qui peuvent devenir des centres de *grande pêche*.

2. Les *Mascareignes*, à l'est de Madagascar, ont été colonisées par les Français. *La Bourdonnais*, au XVIIIe siècle, les fit prospérer rapidement. Depuis 1815, l'île de France (*Maurice*) appartient aux Anglais, mais Bourbon (*La Réunion*) est toujours française. Cette petite île a 170 000 habitants.

3. La mer est mauvaise à la Réunion ; les *cyclones* y sont fréquents. — Le littoral produit la *canne à sucre* et le *café*. L'intérieur est montagneux et volcanique.

4. *Madagascar* (plus grande que la France) nous appartient depuis 1642. Au XIXe siècle, les *Hovas*, excités par les Anglais, voulurent nous chasser de l'île. Il fallut diriger contre eux plusieurs expéditions. La dernière aboutit à la *prise de Tananarive* par le général *Duchesne* (1895).

5. La *côte orientale* de Madagascar est chaude, humide, *malsaine, mais très fertile*. Une large *zone forestière*, aux bois précieux, s'étend sur les pentes du massif central. L'absence de routes rend les communications difficiles.

Le *massif central* de l'île, où habitent les *Hovas*, est à une altitude moyenne de 1 000 mètres. Le *climat y est tempéré*. Tous les légumes d'Europe y viennent bien. — Les pâturages du massif central et des grandes plaines de l'ouest, où vivent les *Sakalaves*, nourrissent de grands *troupeaux de bœufs*. — *A cause des différentes altitudes, on rencontre dans l'île tous les climats et les productions les plus variées*. — Les richesses minérales (fer, or, etc.) sont abondantes.

6. *Tananarive* (50 000 hab.) est bâtie sur une montagne du massif central. — *Tamatave*, sur la côte orientale, est le principal port de l'île. — *Majunga*, au nord-ouest, fut le point de départ de l'armée qui prit Tananarive. — *Diégo-Suarez*, port militaire, à l'extrémité nord, possède une des plus vastes baies du monde.

7. *Djibouti*, à l'entrée de la mer Rouge, est un excellent point de relâche et un dépôt de charbon pour nos navires. Si nous fortifions nos possessions d'*Obock* et de *Cheik-Saïd* nous pourrons neutraliser les forces anglaises dans ces parages.

Renseignements pratiques. — A Kerguelen, Saint-Paul et Amsterdam, la mer est poissonneuse et peut nourrir des *familles de pêcheurs*. — Il n'y a plus de place à la Réunion pour de nouveaux colons ; elle en envoie, au contraire, à Madagascar.

Dans la Grande Ile, il faut distinguer les terres basses au climat tropical, et les terres tempérées du massif central et du sud. Pour exploiter les premières, il faut de gros capitaux. Il en est de même pour l'*exploitation des mines* ou pour l'*élevage en grand*.

Dans les terres tempérées, des familles d'agriculteurs français peuvent cultiver le sol, sans rien redouter du climat, et vivre sur place. Beaucoup d'indigènes seront, si on les traite avec douceur, des collaborateurs intelligents et dévoués.

LIVRE IX

INDE ET INDO-CHINE FRANÇAISES

86. L'HINDOUSTAN. — LE GRAND DUPLEIX. — SA RIVALITÉ AVEC LA BOURDONNAIS.

M. Martin terminait un important travail pour le ministre des colonies, quand les enfants vinrent le trouver. Le capitaine, ne pouvant s'occuper d'eux immédiatement, leur permit de prendre dans sa bibliothèque un livre à leur choix, et il put achever, en paix, sa besogne.

Dupleix, le plus grand colonisateur français (1697-1763).

Quand il eut fini, les deux aînés interrompirent leur lecture. Mais Paul ne leva point les yeux.

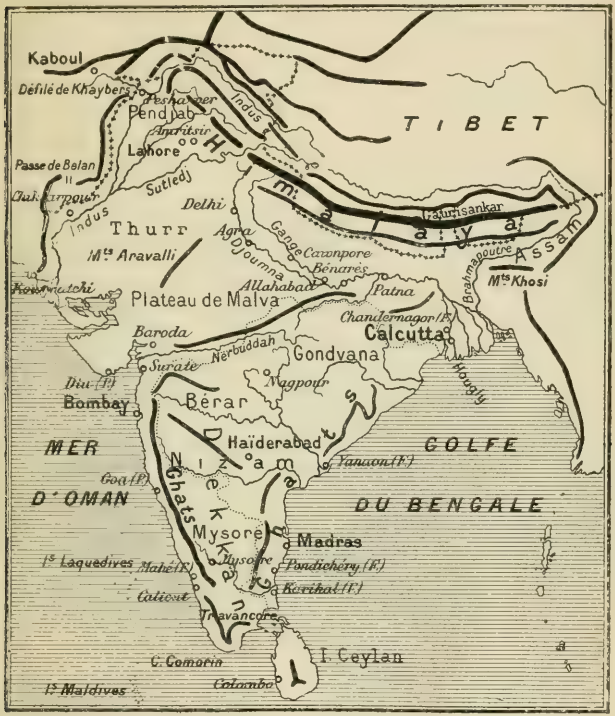
— Cette histoire est donc bien captivante, fit M. Martin en s'approchant de l'enfant.

— Oh ! oui, mon oncle, répondit Paul. C'est celle des *Grands colonisateurs*. J'ai relu les biographies de Faidherbe, de Brazza, de la Bourdonnais. Celle-ci est plus belle encore.

— C'est la biographie de Dupleix, dit le capitaine, qui avait lu par-dessus l'épaule de l'enfant. Je ne suis pas surpris qu'elle te plaise à un si haut degré. Lis-nous la vie de ce grand homme ; elle ne peut manquer de nous intéresser aussi.

Paul ne se le fit pas répéter. Il commença à voix haute, en articulant très bien.

Au sud de l'Asie est une vaste presqu'île, sept fois plus grande que la France, l'**Inde** ou **Hindoustan**, qui, dès la plus haute anti-



Hindoustan.

quité, fut un pays riche et très peuplé. Dans ses plaines et ses vallées, d'une prodigieuse fertilité, s'élèvent des villes populeuses, aux riches palais et aux temples grandioses.

Il fallut les découvertes maritimes des Portugais, à la fin du xve siècle, pour que des relations régulières pussent naître entre l'Inde et l'Europe, séparées par de vastes déserts. La route de l'Océan, quoique plus longue, fut plus vite et plus facilement

franchie que celle de terre, car *la mer unit au lieu de séparer.*

Au XVIIIe siècle, deux puissantes compagnies coloniales, l'une française, l'autre anglaise, s'y disputaient la prépondérance. Pendant quelques années, grâce à un homme de génie, Dupleix (fig.), la France parut devoir rester maîtresse des grandes Indes.

Joseph-François Dupleix naquit, en 1697, à Landrecies (département du Nord). Son père, membre directeur de la compagnie des Indes, l'envoya en Asie. Dupleix se fit remarquer par son intelligence, son activité, et devint, en 1742, gouverneur général de l'Inde française. Il s'établit à **Pondichéry**, sur la côte orientale du **Dekkan**. Ce pays était alors déchiré par des guerres civiles. Dupleix résolut d'intervenir dans ces conflits, de se faire récompenser par les vainqueurs et de donner ainsi un empire à la France. Mais pour combattre, il fallait des soldats. Dupleix s'en procura dans le pays même. Le premier, il sut plier les Hindous à la discipline européenne et en fit d'admirables soldats : les *cipayes*.

Les Anglais, établis à Madras, au nord de Pondichéry, voyaient avec jalousie les progrès de la compagnie française. Soixante-douze navires appartenant à Dupleix, à ses parents ou à ses amis, sillonnaient l'océan Indien, et le commerce britannique périssait, étouffé par cette terrible concurrence.

L'Angleterre chercha des ennemis à Dupleix, et la succession d'Autriche ayant mis aux prises la France et la Grande-Bretagne, la guerre éclata aussi dans l'Inde. La Bourdonnais accourut de l'Ile de France (Maurice) avec une escadre, remporta sur la flotte anglaise d'éclatants succès et prit Madras. Malheureusement il ne s'entendit pas avec Dupleix. Leurs attributions respectives, mal fixées par le gouvernement, en faisaient deux chefs égaux, qui ne tardèrent pas à devenir rivaux. La Bourdonnais revint en France. On sait ce qui l'y attendait : la prison, la misère, la mort.

L'inimitié de ces deux hommes illustres ternit leur gloire. Mais la faute retombe surtout sur le gouvernement incapable de Louis XV, qui n'avait pas su fixer à chacun son rôle. Il ne doit y avoir qu'un seul homme responsable à la tête d'une entreprise. **La dualité du commandement amène la rivalité des chefs et la division des forces.**

87. SUCCÈS ET MALHEURS DE DUPLEIX. — UN EMPIRE QUI ÉCHAPPE A LA FRANCE.

Après le départ de la Bourdonnais, les Anglais furieux excitent contre Dupleix un prince indigène *, qui vient assiéger Madras avec

10 000 hommes et une grosse artillerie. L'armée française, composée de 230 Européens et de 700 cipayes seulement, le met en fuite en quelques instants. Dupleix, assiégé par les Anglais dans Pondichéry, les oblige à s'enfuir.

A la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), Louis XV rendit Madras à l'Angleterre, « ne voulant pas, dit-il, traiter en marchand, mais en roi ». La France perdit ainsi, par le sot orgueil de son souverain, les avantages que lui assuraient les succès de la Bourdonnais et de Dupleix.

Cependant les hostilités continuent dans l'Inde. Les Français remportent victoire sur victoire. Dupleix se fait obéir du **Dekkan** tout entier. La ville anglaise de Madras n'est plus qu'un point imperceptible au milieu de cet immense empire français.

Dupleix recevant les ambassadeurs hindous.

Dupleix est alors au faîte de la puissance, il prend le titre de nabab et les indigènes lui rendent les hommages dus à ce titre (fig.). Dans les cérémonies, on le porte en palanquin *, à côté des plus grands princes hindous, et lui-même est vêtu d'un costume indien d'une richesse éclatante. C'est que Dupleix voulait montrer au peuple, par la magnificence de son escorte, la puissance de son pays.

En France, par malheur, on ne comprit pas les projets de ce grand homme. On rit de son luxe, de son titre de nabab; on regarda son plan grandiose comme une folle entreprise. Les Anglais furent plus clairvoyants; ils comprirent que si Dupleix restait

aux Indes, ils en seraient chassés. Ils exigèrent du faible Louis XV le rappel de l'homme aux vastes desseins, qui voulait faire de son roi le plus puissant monarque du monde.

Pour éviter la guerre, Louis XV rappela Dupleix, qui partit sans un mot de colère. Il croyait pouvoir se faire rendre justice en France. Il fut injurié, menacé, traité de rebelle et accusé de trahison. Pendant neuf ans, il se défendit contre ses ennemis, usa sa santé dans cette lutte acharnée, et mourut dans la misère la plus profonde, en 1763, l'année même du traité de Paris, qui consacrait la ruine de l'Inde française et la victoire définitive des Anglais.

La fin lamentable de cet illustre colonisateur, victime de la lâcheté de son roi et de l'indifférence des hommes de son temps, impressionna péniblement les trois enfants. Le capitaine, lui-même, ne pouvait se défendre contre le sentiment de révolte intérieure qu'on éprouve à voir l'injustice s'abattre sur un grand homme et le terrasser.

— La France, qui avait abandonné Dupleix, dit M. Martin, en fut cruellement punie. Le traité de Paris lui enleva l'empire du monde pour le donner à l'Angleterre, qui depuis a su conserver sa puissance.

L'incapable successeur de Dupleix signa avec les Anglais une convention néfaste, par laquelle les deux nations s'interdisaient d'intervenir dans les querelles des princes hindous et « *renonçaient à toute possession territoriale.* » Nous abandonnions ainsi, d'un seul trait de plume, l'empire que Dupleix avait conquis, tandis que les Anglais, qui ne possédaient rien, n'avaient rien à perdre.

Ce traité a été jugé sévèrement par nos ennemis mêmes : « On conviendra, dit un de leurs historiens, que peu de nations ont jamais fait à la paix des sacrifices d'une importance aussi considérable. »

— Il est vrai, ajouta ironiquement le capitaine, que nous faisions toutes ces concessions à l'Angleterre pour éviter la guerre. Or, savez-vous ce qui arriva? Ce malheureux traité était à peine signé que les Anglais le violaient, faisaient la conquête du Bengale, attaquaient partout nos colonies, et enlevaient nos vaisseaux sans déclaration de guerre.

On dut bien reconnaître alors qu'on s'était trompé en se berçant du fol espoir d'apaiser par des concessions l'implacable ennemi qui convoitait nos colonies. Mais Dupleix n'était plus là. L'Hindoustan, mal défendu, tomba au pouvoir des Anglais, qui devinrent les seuls maîtres de ce magnifique pays.

Ainsi succomba l'Inde française par la faute du roi qui déshonorait alors le trône de France, et qui n'avait pas voulu comprendre que, **pour avoir la paix, il faut préparer la guerre**, c'est-à-dire qu'il faut être fort pour être respecté.

88. LES RESTES DE LA DOMINATION FRANÇAISE DANS L'INDE : CINQ VILLES. — PONDICHÉRY. — LA STATUE DE DUPLEIX. — FIÈRE RÉPONSE D'UN FRANÇAIS À UN ANGLAIS.

— Que nous reste-t-il de l'empire que Dupleix avait conquis ? demanda Paul à son oncle.

— Presque rien, lui répondit le capitaine, quand on compare ce que nous avons à ce que nous devrions avoir : 5 villes avec leur territoire, un peu plus de 50 000 hectares, — et l'Inde en a 375 millions, — une population de 283 000 habitants, — et l'Inde en a 275 millions !

— Et tout cela appartient aux Anglais, et non à nous ! dit Paul avec regret.

— Tout d'abord, ils n'eurent que ce qu'ils nous avaient enlevé, sauf les cinq villes qui nous restent encore : **Chandernagor**, sur un bras du Gange, cité monumentale et triste, écrasée par son ancienne rivale anglaise, Calcutta ; **Yanaon**, ville sans importance, reste des conquêtes de Dupleix ; **Pondichéry** et **Karikal**, les deux points de quelque valeur que nous possédions encore ; enfin, **Mahé**, « véritable jardin touffu où l'on a construit des maisons » sur la côte de la mer d'Oman.

Puis les Anglais reprirent pour leur compte les projets de Dupleix, et surent si bien les exécuter, qu'ils sont devenus peu à peu les maîtres de l'Hindoustan tout entier. Ils reconnaissent volontiers ce qu'ils doivent à ce grand coloni-

sateur, et ils ont placé son buste dans la capitale de l'Inde anglaise : Calcutta.

— J'espère, dit Louis, que la France a réparé l'injustice dont Dupleix fut victime, et qu'il a sa statue en terre française.

— Oui, mon ami, à Pondichéry même, qu'il a si longtemps animée de son génie, s'élève la statue de Dupleix. Les yeux pleins de volonté et d'audace, semblant défier un adversaire qu'il ne craint pas et qu'il attend, Dupleix regarde la mer. « Un fameux homme, dit un Anglais en montrant cette statue à un Français, et qui nous a donné du fil à retordre. A présent, à quoi vous sert Pondichéry?... Qu'est-ce que cette colonie vous rapporte? » — « Rien du tout, répondit le Français. Mais il importait que Dupleix eût sa statue dans l'Inde et fût chez lui. »

— Fière réponse, dit Louis.

— Peut-être trop fière, pour être juste, fit le capitaine. Pondichéry nous sert à quelque chose : elle nous rappelle nos victoires et aussi nos fautes, ces fautes que nous déplorerons toujours ; et, si le nom de la « vieille Pondy », comme disent les indigènes*, indissolublement lié à celui de Dupleix, suffit à nous garder des défaillances du passé, je bénirai le sort de nous avoir conservé ce coin de terre indienne.

Pondichéry a une autre valeur, une valeur matérielle, qui n'est pas à dédaigner. Un territoire, peuplé de 173 000 habitants parlant mieux le français que les habitants des grandes villes de l'Hindoustan ne parlent l'anglais, aimant notre patrie qui les a toujours bien traités, et revendiquant avec fierté le titre de Français, est-ce si peu de chose?

— Non, dit Louis ; cela prouve une fois de plus, que la France sait se faire aimer des peuples chez lesquels elle s'établit.

— Ici, pourtant, le climat ne se prête pas à la colonisation européenne. Qui donc a surtout profité de la domination française? les Hindous qui sont venus en masse sur notre territoire. En 1816, la population de Pondichéry (ville et campagne) atteignait à peine 25 000 âmes ; elle a sextuplé depuis.

Il est vrai que ce territoire est un véritable lieu de délices.

La nature y est belle et luxuriante. Les maisons disparaissent au milieu des cocotiers, des tamariniers et des acacias. La ville est propre, élégante, avec des rues larges, bordées de beaux arbres et de fleurs. Pondichéry eût pu être la capitale d'un grand empire ; la destinée a voulu qu'elle fût condamnée à n'être jamais que la première des cinq villes françaises de l'Inde.

89. L'INDO-CHINE. — L'EMPIRE D'ANNAM : UN BÂTON PORTANT DEUX SACS DE RIZ. — CONQUÊTE DE LA COCHINCHINE.

— Tournons maintenant les yeux vers notre nouvel empire indo-chinois qui nous dédommagera en partie de la perte des Grandes Indes, dit M. Martin. Ce n'est pas sans peine que nous avons acquis cette colonie. Nous avons chèrement acheté l'Indo-Chine française. Espérons qu'elle ne nous sera pas ravie par notre faute.

Louis prit le livre des *Grands colonisateurs* et lut le chapitre suivant.

L'empire que la France s'était laissé enlever aux Indes, des hommes énergiques, reprenant l'œuvre du grand Dupleix, ont voulu, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le lui rendre en Indo-Chine.

Placée entre l'océan Indien et le Pacifique, l'Indo-Chine se trouve sur la grande route maritime qui va d'Europe en Extrême-Orient *, et ses ports sont autant de points de relâche pour les navires qui se rendent en Chine et au Japon. L'Indo-Chine pourrait nourrir 250 millions d'hommes; cependant, 35 millions à peine y vivent et beaucoup de sauvages peuplent encore les solitudes de l'intérieur. Il y a donc de vastes espaces à coloniser.

Les possessions françaises sont dans l'Indo-Chine orientale. Là, habite un peuple de race jaune, frère cadet du Chinois, le peuple annamite. L'empire d'**Annam**, étroit dans son milieu, longue bande de terre resserrée entre les montagnes et la mer, s'élargit au nord et au sud, aux deltas du fleuve Rouge (**Tonkin**) et du Mékong (**Cochinchine**) ; de là, cette comparaison : « L'Annam est semblable à un bâton portant à ses extrémités deux sacs de riz[1] ».

1. Le Tonkin et la Cochinchine produisent une quantité considérable de riz.

Des missionnaires français ayant été suppliciés par ordre de l'empereur d'Annam, **Tu-Duc**, la France résolut d'infliger une leçon à ce monarque barbare : **Saïgon** fut pris par nos troupes (1859) et Tu-Duc nous céda la moitié de la Cochinchine, située à l'est du Mékong.

Indo-Chine.

Mais nous n'en avions pas fini avec la fourberie asiatique. L'Annam fomenta des révoltes dans nos possessions ; il fallut s'emparer de la Cochinchine occidentale d'où partaient les bandes qui venaient chaque jour piller notre territoire. La Cochinchine entière nous appartint désormais (1867).

90. LES MARTYRS DE LA CONQUÊTE INDO-CHINOISE. — DOUDART DE LAGRÉE. — FRANCIS GARNIER. — UNE VIE COURTE, MAIS BIEN REMPLIE.

Pendant les cinq années qui s'étaient écoulées entre la première et la deuxième conquête de la Cochinchine, la France n'était pas restée inactive. Dès 1863, à la suite des habiles négociations du commandant **Doudart de Lagrée** (fig.), elle avait établi son protectorat sur le **Cambodge**.

Trois ans après, Doudart de Lagrée fut chargé de diriger une grande exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine. La fermeté et la droiture de son caractère, sa haute valeur scientifique, le firent choisir pour commander cette expédition, dont l'idée n'était pas de lui, mais d'un jeune homme, le lieutenant de vaisseau **Francis Garnier** (fig.).

Doudart de Lagrée. — Né à Saint-Vincent (Isère), en 1823; mort au Yunnan (Chine), en 1868.

Né en 1839, à Saint-Étienne, Francis Garnier ressentit de bonne heure un irrésistible entraînement vers la marine. A sa sortie de l'école navale *, il part pour la Chine, et se distingue en route par un de ces actes de dévouement dont les natures d'élite seules sont capables. Une nuit, un officier tombe à la mer. N'écoutant que son courage, sans se soucier des requins qui pullulent, Garnier se jette à l'eau et est assez heureux pour porter la bouée de sauvetage à l'infortuné, qui luttait en désespéré contre les vagues.

Nommé administrateur en Cochinchine, Garnier étudia les mœurs des Annamites, rechercha quelles cultures conviennent à notre colonie, apprit les langues du pays, et, de plus en plus séduit par cette Indo-Chine, dont il rêvait de faire une nouvelle Inde française, il réunit les éléments d'une grande exploration. Il fut le second de la mission * dont Doudart de Lagrée fut le chef.

Pendant deux ans, ces hommes héroïques explorèrent l'Indo-Chine : ils remontèrent le Mékong, étudièrent le régime des eaux, les ressources du sol, les mœurs des populations, les voies commerciales ; rien ne fut négligé. Ils arrivèrent sur les frontières de la Chine, alors en pleine insurrection. Au milieu des dangers, leur courage grandit encore et imposa le respect aux hordes * féroces qui les entouraient. Mais Doudart de Lagrée, malade depuis longtemps, fut obligé de s'arrêter, et succomba, martyr de son dévouement à la science et à la Patrie.

Garnier rapporta de cette exploration quantité de renseignements sur des pays peu connus. On sut désormais qu'on ne pouvait pénétrer facilement en Chine par le Mékong, coupé de dangereux rapides*. Mais, du haut des montagnes chinoises, Garnier avait entrevu la véritable voie de pénétration : ce n'était pas le fleuve de la Cochinchine, c'était celui du Tonkin, c'était le Song-Koï ou fleuve Rouge.

Francis Garnier. — Né à Saint-Étienne, en 1839; mort près d'Hanoï (Tonkin), en 1873.

Arrive la guerre de 1870-71. Garnier demande du service et contribue vaillamment à la défense de Paris, assiégé par les Prussiens.

Après la guerre, on le rappelle en Indo-Chine, pour une mission importante. Un actif négociant français, M. **Dupuis**, ramenant de Chine huit bateaux chargés de minerai, avait été arrêté à Hanoï, capitale du Tonkin, par ordre de l'empereur d'Annam. Garnier était chargé par le gouvernement français d'aplanir les difficultés, d'obtenir la libre navigation du fleuve Rouge, et, si c'était possible, d'établir notre protectorat sur le Tonkin.

Dès les premières entrevues, les mandarins * cherchent à tromper Garnier. Ils savent qu'il y a dans la citadelle 7000 soldats bien armés et ne peuvent croire à une attaque des Français qui sont en très petit nombre. Cependant Garnier, impatienté par leur mauvaise foi, donne l'ordre de l'assaut, passe le premier à travers la grille de bambous qui surmonte la porte de la forteresse, et saute dans l'intérieur, le revolver au poing. En trente-cinq minutes, la citadelle est prise, et nos 212 soldats font 2000 prisonniers !

L'ardeur héroïque de Garnier anime ses lieutenants qui, comme leur chef, se signalent par leur audace. L'un d'eux, **Hautefeuille**, âgé de vingt ans, avec huit hommes seulement, attaque la ville de Ninh-Binh, qui a 1700 défen-

seurs, et s'en empare! En six semaines, tout le delta du fleuve Rouge tombe aux mains de la petite armée française. Ces exploits valeureux, qui rappellent les plus beaux faits d'armes des Du Guesclin et des Bayard, semblent d'un autre âge; pourtant bien peu d'années encore se sont écoulées depuis cette *conquête surprenante d'une province de plusieurs millions d'hommes par une armée de deux cents combattants!* Il faut dire aussi que Garnier avait expres-

Mort de Francis Garnier (1873).

sément recommandé à ses soldats de se montrer justes et bons avec les Annamites paisibles et travailleurs.

Voyant leur impuissance, les mandarins * font appel aux **Pavillons Noirs**, bandes de pirates chinois qui tirent leur nom de leur sinistre drapeau. Le 31 décembre 1873, Garnier, suivi d'une douzaine de soldats, court au-devant des pirates; il cherche à gravir une digue (v. p. 282) derrière laquelle les bandits se tiennent cachés; il glisse et tombe dans un fossé. Les ennemis l'environnent aussitôt, le tuent à coups de lance, et s'acharnent sur le corps du héros (fig.). Quand on le retrouva, il était horriblement mutilé: la tête avait été emportée comme trophée *, par ces brutes sanguinaires, le ventre était ouvert et le cœur arraché.

Garnier est mort à trente-quatre ans, à l'âge où d'ordinaire on commence à donner la mesure de sa valeur. Il avait toutes les qualités de l'intelligence et du cœur. Tour à tour excellent

marin, administrateur remarquable, explorateur hardi, écrivain élégant, homme de guerre audacieux et grand colonisateur, Francis Garnier a droit à toutes les admirations.

— Que je serais heureux de ressembler à ce grand homme ! dit Paul, lorsque Louis eut fini sa lecture.

— Ce qui me plaît en lui, fit Auguste, c'est qu'il fut bon et généreux, même à la guerre.

— Je crois, déclara Louis à son tour, qu'on pourrait dire de Garnier comme de Bayard : « Il vécut sans peur et sans reproche. »

— Tu ne pouvais trouver de comparaison plus juste, lui dit M. Martin. Garnier fut vraiment le Bayard du XIXe siècle.

91. LES MARTYRS DE LA CONQUÊTE INDO-CHINOISE (SUITE). — HENRI RIVIÈRE. — L'AMIRAL COURBET. — PAUL BERT.

— Neuf ans après la mort de Garnier, dit le capitaine, on dut recommencer la conquête du Tonkin. Mais nous avions laissé à nos ennemis le temps de s'organiser : il fallut trois années et des milliers de soldats pour s'emparer de cette même province que les deux cents hommes de Garnier avaient prise en six semaines !

— Est-ce que cette deuxième conquête fut aussi remarquable que la première ? demanda Paul, que les exploits de Garnier et de ses lieutenants avaient électrisé.

— Oui mon ami, lui répondit son oncle, cette guerre vit les mêmes actes de bravoure, les mêmes trépas héroïques.

— Alors, je vais continuer la lecture, voulez-vous ? demanda le jeune enfant.

— Certainement, je veux bien ; rien n'est plus propre à exciter notre activité que le récit des belles actions de nos devanciers.

Paul commença, sans plus tarder, l'histoire de la seconde conquête du Tonkin.

I. En 1882, la vie des Français établis au Tonkin étant de nouveau menacée, on envoya à Hanoï une petite armée, sous les ordres du capitaine de vaisseau **Henri Rivière** (fig.). Les Pavillons

Noirs, soudoyés par les mandarins * annamites, vinrent attaquer la ville. Rivière tenta de les repousser. Un furieux combat s'engagea autour d'un canon tombé dans une rizière : on se fusillait à bout portant. Ne voulant pas le laisser aux mains des bandits, Rivière lui-même essaya de le dégager; mais les Pavillons-Noirs exterminèrent les malheureux soldats attelés au canon embourbé. Le commandant Rivière et ses lieutenants furent tués sur la pièce. On parvint pourtant à arracher le canon et les blessés aux pirates. Mais tous les morts furent abandonnés sur le champ de bataille et les Pavillons-Noirs les décapitèrent (19 mai 1883).

Commandant Rivière. — Né à Paris, en 1827, tué par les Pavillons-Noirs, près d'Hanoï (Tonkin), en 1883.

Amiral Courbet. — Né à Abbeville (Somme), en 1827, mort en mer, en 1885, à bord du « Bayard ».

II. Ce désastre exigeait une vengeance éclatante. Le gouvernement envoya à l'**amiral Courbet** (fig.), commandant l'escadre de l'Extrême-Orient * l'ordre de s'emparer des forts qui défendent Hué, résidence de l'empereur d'Annam. La cour, effrayée, s'empressa de traiter et la France obtint le protectorat de l'Annam et du Tonkin. Tout semblait terminé.

C'est alors que la Chine se décide à lever le masque et nous déclare la guerre. Ses soldats réguliers passent la frontière et viennent grossir les bandes de pirates contre lesquelles nos troupes avaient engagé une lutte acharnée. Il fallut envoyer des renforts et disputer pied à pied aux Chinois le sol du Tonkin.

Pendant ce temps, l'amiral Courbet portait la guerre en Chine même. Il détruisait en quelques heures le grand arsenal de **Fou-Tchéou** * et coulait la flotte chinoise (fig.). Rarement une expédition fut conduite aussi nettement et aussi rapidement. Tous, officiers et matelots, étaient fiers d'obéir à un pareil chef.

Courbet s'empare ensuite de la grande île de Formose et des Pescadores[1] et coule les navires ennemis qui cherchaient à lui ravir ses conquêtes. Il se proposait de bloquer et d'affamer les principaux ports chinois, quand la paix fut signée.

La joie qu'on éprouva en France en apprenant cette série de victoires fut troublée par la nouvelle inopinée de la mort de l'amiral. Fatigué, malade depuis longtemps, Courbet voulut rester à son poste jusqu'au dernier soupir. Il mourut à bord du « Bayard »,

Combat naval de Fou-Tchéou (24 août 1885).

le 14 juin 1885, au moment où la France venait de recueillir le fruit de ses succès.

La Chine, vaincue, demandait à négocier. Par le traité de *Tien-Tsin* (9 juin 1885) la France restait maîtresse de l'Annam et du Tonkin, placés définitivement sous son protectorat.

III. Depuis cette époque, la tranquillité n'a plus été troublée que par les opérations de police que nous sommes obligés de faire contre les pirates. Pendant de longues années, les Pavillons-Noirs s'étaient habitués à considérer le Tonkin comme le champ ordinaire de leurs brigandages. Il leur fallut compter désormais avec les forces françaises, peu disposées à leur laisser continuer leurs entreprises criminelles. Aujourd'hui, les principaux chefs de bandes ont déposé les armes et les malheureux Tonkinois peuvent enfin travailler sans avoir à redouter les attaques des pillards.

1. Aujourd'hui Formose et les Pescadores appartiennent au Japon.

Un des hommes qui contribua le plus à faire accepter la domination française au Tonkin fut **Paul Bert**. Nommé gouverneur en 1886, il chercha à diminuer les impôts, accorda sa protection à tous les cultes, particulièrement aux catholiques annamites qui n'avaient pas cessé d'être nos alliés. Son activité dévorante ne connaissait point de bornes : il accordait ses soins également à toutes les questions intéressant la colonisation : hygiène, agriculture, industrie, commerce ; il donnait de sages conseils aux Français désireux de s'établir en Indo-Chine ; il décidait d'ouvrir à Hanoï une exposition de produits annamites et de produits français pour favoriser les échanges. Il ne la vit pas. Une maladie contractée dans un voyage à Hué l'enleva prématurément (9 novembre 1886). Pendant sa sage, mais trop courte administration, Paul Bert sut faire renaître la prospérité au Tonkin ; il a bien mérité la statue que la colonie reconnaissante lui a élevée à Hanoï.

Paul Bert. — Savant et grand colonisateur français, né à Auxerre (Yonne), en 1833 ; mort à Hanoï (Tonkin), en 1886.

— Voilà une colonie qui nous a coûté cher, dit Louis quand son frère eut fermé le livre. Garnier, Rivière, Courbet, Paul Bert, que d'hommes illustres ont payé de leur existence l'acquisition du Tonkin !

— Ils ont donné leur vie sans marchander, lui dit le capitaine, parce qu'ils avaient foi dans l'avenir de ce pays, l'un des plus riches du globe. C'est à nous de marcher sur la voie que ces grands morts nous ont ouverte, c'est à nous qu'il appartient de relever en Extrême-Orient* le prestige de la France, tombé bien bas depuis que l'Angleterre est la maîtresse incontestée des Grandes Indes.

92. ARRIVÉE DANS LES EAUX DE LA COCHINCHINE. — SAIGON, LE PARIS DE L'EXTRÊME-ORIENT.

— Lorsqu'on arrive dans les parages de la **Cochinchine**, dit M. Martin, l'eau de la mer devient trouble, sale, rougeâtre ; des herbes, des morceaux de bois flottent à la surface. On devine qu'on approche des bouches d'un grand fleuve. C'est, en effet, le **Mékong**, qui apporte ce limon, ces débris de végétaux, et les dépose à son embouchure : il comble la mer et la force lentement à reculer. La Cochinchine presque tout entière a été formée par les apports du fleuve.

Bientôt le navire pénètre dans un des bras du delta. A l'air frais du large, succède une atmosphère lourde, étouffante : on se croirait dans une serre chaude.

Un malaise indéfinissable accable les nouveaux arrivants et ne commence à se dissiper que lorsque le navire pénètre dans la **rivière de Saïgon**. Désormais, sur les deux rives, la terre est cultivée jusqu'à l'horizon. On aperçoit les bâtiments de guerre à l'ancre, les grands navires de commerce, les lourdes jonques* chinoises et les sampans* annamites. Vingt-six jours après avoir quitté Marseille, on stoppe* devant les quais de **Saïgon**, le *Paris de l'Extrême-Orient**, qui compte 70 000 habitants.

— Est-ce que Saïgon ressemble vraiment à Paris ? demanda Louis. Nous n'y sommes établis pourtant que depuis 1859.

— C'est vrai. On ne peut songer sans admiration au petit nombre d'années qu'il a fallu à la France pour faire d'une ville malsaine, aux canaux marécageux, une cité élégante, aux riches édifices, aux rues larges, aérées, bien ombragées. Les distractions ne manquent point à Saïgon. Sans parler du jardin de la ville, où l'on peut entendre la musique de l'infanterie de marine...

— Comme on va écouter, dans les squares de Paris, la musique militaire, interrompit Auguste.

— ...Le Jardin Botanique ou Jardin des Plantes, continua M. Martin, offre aux promeneurs de larges allées, ornées de fleurs éclatantes et parfumées et des plus beaux arbres de

la zone torride. Notre ami Paul, qui aime tant les animaux exotiques*, y pourrait admirer des *tigres* (fig.), des panthères, des éléphants, des ours, des serpents, etc. Dans leur pays d'origine, ces animaux ont une autre vigueur que ceux du Jardin des Plantes de Paris, privés pour toujours du soleil des tropiques*.

Tigre. — Animal féroce très commun dans l'Inde, l'Indo-Chine, la Malaisie * et la Chine.

— Ce Jardin de Saïgon est plus beau que celui de Paris? fit Paul, incrédule.

— Certainement, car il a ce qui manque au nôtre : un climat chaud et humide, même trop chaud et trop humide, sinon pour le Jardin Botanique, du moins pour les colons européens. C'est pourquoi, chaque jour, de midi à trois heures, magasins et cafés ferment leurs portes. Chacun fuit les ardeurs du soleil et se repose. Saïgon ne reprend son animation que vers cinq heurs du soir : à ce moment commence le « tour d'inspection », c'est-à-dire la promenade sur les magnifiques boulevards qui font le tour de la ville. Tous les Saïgonnais élégants s'y donnent rendez-vous, comme les Parisiens, au bois de Boulogne. Les brillants attelages, les cavaliers, les bicyclistes même n'y manquent pas.

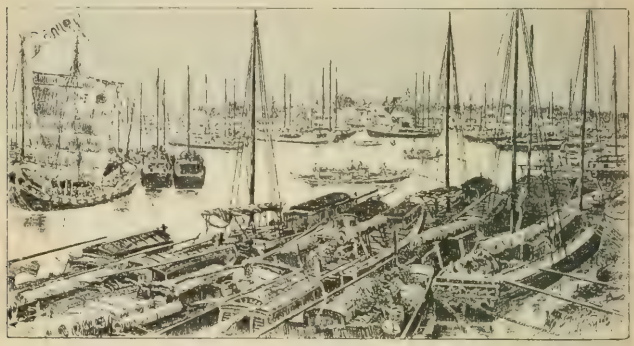
N'avais-je pas raison de vous dire tout à l'heure que Saïgon est le Paris de l'Extrême-Orient?

93. CHOLON, LA VILLE CHINOISE. — MŒURS DES CHINOIS. — UN REPAS BIZARRE.

— Certes, fit Auguste, voilà une chose à laquelle je ne m'attendais pas : retrouver Paris en Cochinchine !

— Oh ! l'on voit bien tout de même à certains indices qu'on n'est pas sur les rives de la Seine, lui dit son oncle. Il

suffit, par exemple, de se promener au marché où abondent les visages jaunes. Mais si l'on veut étudier l'Asiatique chez lui, il faut aller à cinq kilomètres au sud-ouest, à **Cholon**. On s'y rend par un tramway, qui suit le cours d'un affluent de la rivière de Saïgon : l'**arroyo** * **chinois**, bordé de maisons chinoises, et dont les eaux sont couvertes d'embarcations chinoises montées par des matelots chinois.



Les bords de l'arroyo chinois (dessin d'après nature). — Les Chinois vont vendre au loin le riz récolté par les Annamites. Ils en remplissent leurs jonques, embarcations lourdes, carrées, massives, qui descendent l'arroyo chinois jusqu'à Saïgon, d'où le riz est expédié dans les îles de la Sonde*, les Philippines, la Chine et le Japon.

— Ah çà, on se croirait en Chine ici ! s'écria Paul.

— Cholon est véritablement une réduction du Céleste-Empire*, dit le capitaine. C'est la ville commerçante, active, affairée, de la Cochinchine ; avec ses 60 000 habitants, elle prend rang immédiatement après Saïgon.

Tout le commerce y est entre les mains des Chinois, également aptes à toutes les besognes : portefaix, courtiers, commis, marchands, ils font tous les métiers. Leur pays est bien vaste, mais ils sont si nombreux qu'ils sont obligés de le quitter en foule pour aller gagner leur vie ailleurs. L'Indo-Chine ne mériterait pas son nom, si l'on n'y trouvait pas de Chinois ; dans la plupart des villes importantes un quartier leur est réservé. Certaines cités, comme Cholon, sont habitées presque exclusivement par les Célestes*.

L'Annamite, de race jaune aussi, ne déteste pas le gros négociant chinois, qui l'exploite sans honte. Il le regarde plutôt comme un aîné qui vient s'établir chez un frère plus jeune, et qui, plus savant, plus intelligent, a droit à son respect.

Il n'a pas oublié les liens de parenté qui l'unissent au Chinois, auquel il doit sa langue, la forme de son gouvernement, sa religion. Aussi le Chinois est respecté et salué par l'Annamite du nom de « maître. »

Quant à nous, Français, nous ne pouvons pas oublier que l'Annam a été longtemps vassal* du Céleste-Empire ; que, si la guerre du Tonkin a été longue et meurtrière, c'est à l'intervention chinoise que nous le devons ; que le commerce chinois fait au nôtre, dans notre propre colonie, une concurrence terrible ; et il nous fait surveiller de près ces hôtes, qui peuvent devenir gênants. C'est assez difficile, car le Chinois, souple, fuyant, fourbe, rusé, est comme le roseau de la fable : « Il plie et ne rompt pas ». Il a de plus la faculté de conserver ses mœurs au milieu des peuples les plus différents. Ne fréquentant que des Chinois, il reste toujours Chinois. Ses plaisirs mêmes sont identiques à ceux qu'il trouve dans son pays. Ainsi on peut voir à Cholon un théâtre avec des loges ornées de lits comme en Chine.

Pavot blanc ou pavot à opium. — On fait des incisions à la surface des têtes de pavots et l'on recueille la liqueur laiteuse qui en découle : c'est l'*opium*. Pris à petites doses, l'opium est un médicament utile.

— Des lits au théâtre ! s'écria Auguste, et pourquoi faire ? pas pour dormir je suppose.

— Pour s'y étendre commodément en fumant l'*opium*, cet étrange poison extrait du pavot (fig.), qui donne à celui qui le fume les rêves les plus extravagants, le plonge dans un abrutissement de plus en plus grand, et le mène finalement à l'idiotisme et à la mort, comme le fait l'*alcool* parmi nous.

On peut encore à Cholon assister à des fêtes chinoises. Mais on ne peut pénétrer dans les cercles sans être Chinois soi-même. Là, on s'amuse et l'on mange à la mode du Céleste-Empire*.

— Est-ce qu'on y sert des *nids d'hirondelles?* demanda Paul, qui avait entendu parler de ce mets étrange.

— Certainement. Mais c'est un plat de prix, que les riches seuls peuvent s'offrir. On y mange encore des ailerons* de requin, cuits dans l'huile de ricin, des vers palmistes grillés, de jeunes pousses de *bambous* (fig.), des tendons de rhinocéros, et on arrose chaque bouchée d'une huile rance, extraite de poissons séchés au soleil.

Bambous. — Les bambous sont de hautes graminées qui atteignent jusqu'à 20 mètres de hauteur (comparer la taille de l'homme à celle des bambous). Ils sont très communs en Extrême-Orient, où ils servent à une foule d'usages. Les meubles qu'on fait en bambou sont légers et très solides.

— Pouah ! fit Paul, quels mets horribles !

— Tu vois bien, petit, qu'il ne faut pas les qualifier ainsi, puisque là-bas on les trouve délicieux. Disons seulement que le palais d'un Européen ne ressemble pas à celui d'un Chinois ; et ce n'est pas la seule différence qui existe entre eux : il en est de bien plus profondes. Les Chinois, par exemple, tiennent le mensonge, pour une qualité, et ils en usent largement dans leurs rapports avec les Barbares occidentaux, comme ils nous appellent. Nous devons donc nous défier d'eux. C'est surtout en Extrême-Orient * que **la méfiance est mère de la sûreté**.

94. LE PAYS DU RIZ. — PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL DE L'ANNAMITE. — VIE DE FAMILLE. — CULTE DES MORTS.

Cholon, est desservi par le chemin de fer qui, en trois heures mène de Saïgon à **Mytho**, sur les bords du Mékong.

— Ce court trajet, dit M. Martin, suffit pour nous faire connaître la Cochinchine. A perte de vue, de chaque côté de la voie, nous ne découvrons que des *rizières*. Le sol se compose d'anciennes alluvions auxquelles chaque année les débordements du Mékong viennent ajouter de nouvelles couches. Plus les terres sont inondées, plus elles sont engraissées de limon, plus elles produisent de riz (fig.). La Cochinchine récolte environ 540 000 tonnes de riz par an, beaucoup plus qu'elle n'en consomme ; ce qui lui permet d'en exporter des quantités considérables dans les pays voisins. On l'a surnommée, avec raison, le *Grenier de l'Extrême-Orient*.

Riz. — La Cochinchine produit 30 hectolitres de riz à l'hectare. Tout l'Extrême-Orient* (plus de 500 millions d'hommes) se nourrit presque exclusivement de riz.

— Cette culture doit enrichir les Annamites, dit Louis.

— Ah ! bien oui ! elle enrichit les banquiers chinois, non les cultivateurs annamites.

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'Annamite est insouciant, négligent, imprévoyant. **Travailler ne suffit pas pour vivre dans l'aisance ; il faut savoir conserver le fruit de son travail, pour le trouver dans les mauvais jours ; il faut être économe.** Or, l'Annamite est si léger qu'il ne garde même pas sur sa récolte assez de grains pour ensemencer son champ. Il vend tout son riz, et, aussitôt qu'il a de l'argent, se hâte de le dépenser, de le perdre au jeu. Lorsqu'il n'a plus rien, il emprunte au Chinois semence, outils,

bêtes de somme, moyennant de gros intérêts. C'est ainsi que, chaque année, les bénéfices vont augmenter la fortune des banquiers chinois et ne profitent pas à l'indigène*. Celui-ci n'a souvent pas de quoi nourrir sa famille et se nourrir lui-même.

— Et cette expérience, renouvelée chaque année, ne le corrige pas ? demanda Louis.

— Non ; toujours il retombe dans les mêmes fautes.

— Eh bien ! pourquoi les Français ne prêteraient-ils pas eux-mêmes aux Annamites semence, outils, bestiaux, etc. ? Plus honnêtes que les Chinois, ils se contenteraient, j'en suis persuadé, de bénéfices moindres, et n'exploiteraient pas aussi largement les indigènes*.

— Ton idée est excellente, mon ami, et prouve à la fois ton intelligence et ton bon cœur. Oui, nous devrions nous faire les banquiers des Annamites ; nous trouverions ainsi pour nos capitaux un placement utile, rémunérateur*, et nous aurions la joie d'améliorer la condition des Annamites, qui, s'ils ne sont pas économes, ont en revanche des qualités appréciables, et nous ressemblent par plus d'un côté.

— Pour moi, dit Paul en interrompant étourdiment son oncle, je ne crois pas être semblable aux vilains bonshommes jaunes que j'ai rencontrés quelquefois à Paris.

— Apprenez, monsieur Paul, lui dit sérieusement le capitaine, que vous ressemblez beaucoup plus que vous ne croyez aux Annamites.

Un « oh ! » général de protestation s'éleva dans le petit auditoire de M. Martin.

— Oui, beaucoup plus, appuya le capitaine. Si nous nous en tenons au physique, il y a, certes, de grandes différences entre l'Annamite et le Français, et je ne saurais soutenir que ces *bonshommes jaunes*, au nez épaté, aux yeux bridés, soient comparables aux Français, les gens les plus gracieux du globe, ajouta M. Martin, en souriant d'un air malin.

L'Annamite n'est pas beau, soit. Mais il a l'œil vif, intelligent, le ton plaisant, enjoué, il est spirituel ; toutes ces qualités l'ont fait surnommer le *Français de l'Extrême-Orient.** Comme nous il est hospitalier : dans la plus pauvre cabane, le voyageur peut entrer et s'asseoir, il sera

bien reçu et on lui offrira de quoi réparer ses forces.

L'Annamite est très doux, craintif même. Avec lui, la violence ne réussit pas. Les colons doivent se garder de parler trop rudement à leurs serviteurs indigènes *. On gagne beaucoup à rester calme avec eux. Quand l'Annamite n'obéit pas, ce n'est pas qu'il manque de bonne volonté, c'est qu'il n'a pas compris.

Par certaines de ses qualités morales, la femme annamite ressemble à la Française. Son cœur délicat contient des trésors de tendresse, de constance, d'abnégation*; elle se dévoue pour soulager les malades ou soigner ses vieux parents; elle est enfin une épouse modèle et une mère excellente, adorant ses enfants, sans jamais les embrasser pourtant.

— Elle aime ses enfants et elle ne les embrasse pas! s'écria Auguste, dont la physionomie exprimait la surprise la plus profonde.

— Oui. Vous ne comprenez pas cela, vous, qui êtes habitués à grimper sur les genoux de votre maman, à vous suspendre à son cou pour quêter des baisers, surtout quand vous avez commis quelque faute. En Indo-Chine, ces épanchements sont inconnus.

— Voilà une laide coutume, dit Paul.

— Que diriez-vous alors, monsieur Paul, de l'autorité absolue du père de famille, devant laquelle femme et enfants s'inclinent sans murmurer? Tout cela n'empêche pas l'Annamite d'adorer ses parents et de les regretter vivement quand la mort les lui ravit.

Enterrement annamite.

Dans les familles riches, le fils fait à son père de magnifiques funérailles (fig.) et ne met pas moins de deux ou trois mois pour les préparer. Pendant ce long temps, il ne

passe pas un jour sans accomplir les cérémonies prescrites, il ne s'approche pas du cercueil paternel sans les offrandes d'usage et couche chaque soir aux pieds du mort.

— Quelles mœurs étranges ! fit Louis, pensif.

— Étranges, pour nous, j'en conviens. Mais cherchons derrière ces cérémonies bizarres, le sentiment qui les inspire ; ce sentiment, *le culte de la famille*, est des plus nobles, et nous devons nous incliner avec respect devant lui.

95. AU CAMBODGE. — LES QUATRE-BRAS. — UN DÉVERSOIR DU MÉKONG : LE TONLÉ-SAP.

Mytho, où aboutit le chemin de fer de Saïgon, est une ville importante pour le commerce du riz. C'est un port, sur le bras oriental du Mékong, où s'arrêtent les grands vapeurs qui font le service de Saïgon à Pnom-Penh, capitale du Cambodge.

— Embarquons-nous sur un de ces navires, dit M. Martin. Trente heures de navigation ne sont pas pour nous effrayer. Nous savons pourtant que rien n'est plus monotone qu'un voyage sur les grands fleuves, et le Mékong n'est en rien supérieur au Congo. Toujours une eau trouble, limoneuse, des rives plates, couvertes d'une verdure sombre ; de temps à autre, une éclaircie laisse apercevoir des champs cultivés, des rizières, un village ; puis, de nouveau, réapparaît le rideau vert qui de chaque côté du fleuve cache l'horizon. On passe ainsi, sans s'en douter, de la colonie de Cochinchine au royaume protégé du **Cambodge.**

Voici **Pnom-Penh**, la capitale, au nom si difficile à prononcer pour des bouches européennes. Cette ville, si longtemps délabrée, prend, dans quelques quartiers, l'aspect d'une ville française. Pnom-Penh est dans une situation commerciale privilégiée, au point de jonction de quatre routes fluviales : le Mékong supérieur, route du Laos, les deux bras du delta, routes de la mer, et le bras du nord-ouest, route du royaume de Siam.

Ce quatrième bras va déboucher dans un lac, le **Tonlé-Sap**, qui sert de déversoir au Mékong, pendant la saison des

crues, de juin à octobre. Une quantité innombrable de poissons, suivant le courant, est amenée dans ce lac. Chaque année, 30 000 pêcheurs de toutes nationalités, Annamites, Cambodgiens, Siamois, Chinois, Malais, Hindous, s'établissent dans des cabanes de bambous au-dessus des eaux, et font de véritables pêches miraculeuses. Des barques, chargées à couler de poisson séché, prennent le chemin de Saïgon. Le trajet s'effectue très commodément parce que, à l'époque des *pêcheries*, c'est-à-dire aux basses eaux, le courant mène du lac vers Pnom-Penh.

— Puisque c'est le fleuve qui emplit le Tonlé-Sap, le courant doit se diriger au contraire vers le lac, fit remarquer Louis.

— En temps de crue, oui, car le niveau du Mékong est plus élevé que celui du lac. Mais, en saison sèche, un mouvement inverse se produit : le fleuve ayant baissé de 10 à 12 mètres, le Tonlé-Sap, plus élevé que le fleuve, se vide dans le Mékong. Ce fait nous prouve que toute cette contrée est de formation récente. La région du lac est un ancien golfe, déjà plus qu'à demi rempli par les alluvions. Quand elle se sera encore exhaussée de quelques mètres, les eaux ne couleront plus vers le Tonlé-Sap, qui deviendra une plaine marécageuse comme la Cochinchine.

Vous voyez par là, mes enfants, que *la création de la terre n'est pas finie, comme on le croit quelquefois. Elle n'est pas faite, elle se fait sous nos yeux.* Nous assistons au travail incessant des eaux qui arrachent à leurs rives assez de limon pour combler les parties peu profondes de la mer et élever de nouvelles terres. Voilà ce qu'on peut étudier sur place aux bords du Tonlé-Sap et du Mékong.

96. LA GRANDE PAGODE D'ANGKOR. — DÉCADENCE DES CAMBODGIENS. — UN PEUPLE À RÉGÉNÉRER.

— Non loin de la rive septentrionale du Tonlé-Sap, dit M. Martin, se dresse une des merveilles du monde : la grande pagode d'**Angkor** (fig.).

Ceux qui l'ont construite ont voulu faire grand. Ils ont

réussi, et, par les justes proportions de l'ensemble, ils ont fait une œuvre imposante et belle tout à la fois.

Au centre de l'édifice, s'élève une tour dont le sommet atteint 65 mètres. Cette construction colossale est ornée de sculptures, de bas-reliefs, représentant des dieux à plusieurs paires de bras, des dragons à neuf têtes, des lions fantastiques, des serpents à sept gueules, etc.

Pagode d'Angkor (dessin d'après nature). — On appelle pagodes les temples consacrés en Extrême-Orient au culte de *Brahma* ou de *Boudha*. La pagode d'Angkor est une des plus grandes et des plus belles : son mur d'enceinte a 6 kilomètres de tour.

Les inscriptions nombreuses de la pagode d'Angkor ont été déchiffrées par les savants. Elles nous ont appris que les scènes représentées sur les murs reproduisent, presque toutes, des exploits accomplis dans l'Hindoustan, et nous avons acquis la certitude que cette merveille fut élevée par un peuple tenant sa civilisation et sa religion des Hindous.

— Connaît-on le nom de ce peuple ? demanda Louis.

— Oui, c'était le peuple kmer, c'est le peuple cambodgien. Au dixième siècle, à l'époque où les derniers Carlovingiens régnaient sur la France, les **Kmers** occupaient toute la plaine qui s'étend entre le Siam et l'Annam, et dont le Tonlé-Sap occupe le centre. La ville d'Angkor, aux ruines grandioses, mais moins bien conservées que la pagode, était leur capitale.

Le despotisme aveugle des souverains a fait de ce peuple, si bien doué, un peuple d'esclaves. Pressurés sans cesse par leurs rois, habitués à courber le dos sous le joug, les **Cambodgiens** (fig.) n'ont plus aujourd'hui d'autre force que la force* d'inertie. Ils ont succombé sous les coups des Siamois qui leur ont pris Angkor, et des Annamites, qui leur avaient enlevé la Cochinchine. Depuis que la France a établi son protectorat sur le Cambodge, la décadence politique des Kmers s'est arrêtée. Le Siam, possesseur d'Angkor, n'ira pas plus loin.

Cambodgienne (d'après une photographie). — Les Cambodgiens ne sont pas de race jaune : ils ont le nez droit, les lèvres minces, le front large, le regard ferme.

— Il est regrettable que cette belle pagode ne soit pas en territoire français, dit Louis.

— Je le déplore comme toi, mon ami. Nous veillerions à la conservation de ce monument mieux que ne le font les Siamois. Mais une tâche plus noble, une œuvre digne de la France, nous est échue : tirer de la servitude ces Kmers, qui occupent une place importante dans l'histoire de l'Extrême-Orient*. Déjà l'esclavage a été aboli au Cambodge, en 1884. C'est le premier pas dans la voie de la régénération du peuple kmer.

97. LE COURS DU MÉKONG. — LE LAOS ET LES LAOTIENS. — UN TORRENT DE 1050 LIEUES.

— A présent, retournons à Pnom-Penh, dit M. Martin, puis descendons le **Mékong** jusqu'à la mer, pour revenir à Saïgon.

— Nous ne remontrons donc pas le fleuve ? fit Paul, d'un air désappointé. Pourtant le Mékong est un fleuve français, et je voudrais bien le connaître tout entier.

— Qu'il soit fait selon votre désir, maître Paul, lui dit son oncle. Sachez donc que le Mékong commence sur les plus hauts plateaux du monde, ceux du Thibet, dans l'Asie centrale, puis coule dans de sombres gorges, entre des murs rocheux de 200 et même 300 mètres de hauteur !

— Ce doit être effrayant, dit Louis.

— Surtout pour ceux qui le traversent sur les ponts primitifs de ces pays sauvages : des passerelles volantes en bambous, dansant au-dessus de l'abîme !

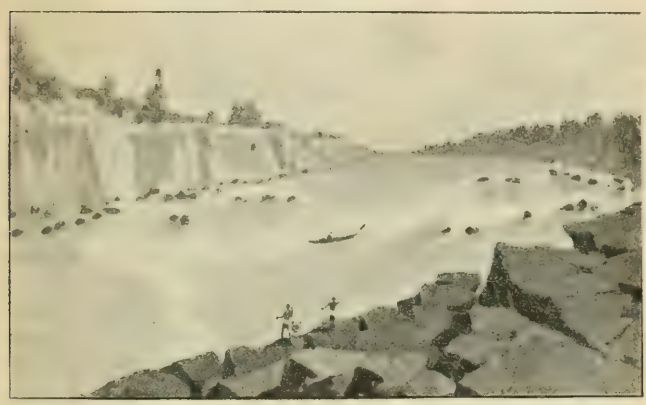
Lorsque le Mékong quitte la Chine, c'est déjà un fleuve large de 3 à 400 mètres. Il marque désormais la frontière occidentale de nos possessions laotiennes. Le **Laos** a formé autrefois un état assez puissant, mais les Siamois détruisirent sa capitale, dont les ruines se voient encore sur les bords du Mékong. A leur tour, les Siamois ont dû reculer devant les Français et repasser le fleuve.

Les **Laotiens** sont des hommes doux, affables, dont les voyageurs ont eu rarement à se plaindre, et qui subissent sans regret la domination française. La principale ville du Laos est **Louang-Prabang**, cité commerçante de 15 000 habitants, en face de laquelle des centaines de bateaux sont amarrés sur le fleuve.

Au sud de Louang-Prabang, le Mékong coule entre d'énormes falaises (fig.). D'avril à octobre, une grande quantité de vapeur d'eau, amenée par la mousson ou vent du sud-ouest, vient se condenser sur les montagnes couvertes de forêts, et tombe en pluies diluviennes, qui font monter de 16 mètres le niveau du fleuve. Tantôt il s'étale en nappes paisibles, tantôt il se rétrécit et bouillonne dans d'étroits

couloirs rocheux : de rapide* en rapide, le Mékong arrive aux dernières cataractes, celles de Kong : là, divisé en bras innombrables par des îles et des rochers, il occupe une largeur de plus de trois lieues.

Ces cataractes, regardées longtemps comme infranchissables, ont été, dans ces dernières années, remontées par nos canonnières au prix de peines infinies, et des embarcations françaises ont fait flotter le drapeau tricolore sur les eaux du Mékong, jusqu'à la frontière de Chine.



Rapides du Mékong (dessin d'après nature). — Sur la rive, des indigènes* harponnent les poissons au passage.

Au sud des dernières chutes, le Mékong peut être regardé comme navigable. Mais, en temps de crue, il déborde, et ses eaux écumantes envahissent avec fracas les immenses forêts de ses rives.

— Ah ! je comprends, dit Auguste, que naviguer sur un pareil fleuve n'est pas un problème facile !

— En résumé, on peut dire, sans crainte de se tromper, que *le Mékong est un long torrent, un torrent de 1050 lieues!* Quoiqu'on ait aujourd'hui vaincu le Mékong, on ne peut espérer s'en servir facilement. Il n'est réellement navigable que dans son cours inférieur : au Cambodge et en Cochinchine.

98. DE SAIGON AU TONKIN. — LA RIVIÈRE DE HUÉ. — LA CITADELLE OU VILLE ROYALE.

— Et maintenant, en route pour le Tonkin ! dit le capitaine Martin. Prenons, à Saïgon, le paquebot qui fait le service d'Haïphong. Nous suivrons de loin la côte d'**Annam**, hérissée d'aiguilles rocheuses, fouettée sans cesse par les vagues, véritable côte de fer, dangereuse pour les navires.

Arbre à thé (rameau fleuri). — Le thé croît surtout sur les collines de la Chine. Ses feuilles, plongées dans l'eau bouillante puis desséchées sur des plaques de fer chauffées, sont roulées sur elles-mêmes. Elles donnent, par infusion, une excellente boisson. Les Russes, les Anglais consomment beaucoup de thé. Son usage se répand de plus en plus en France.

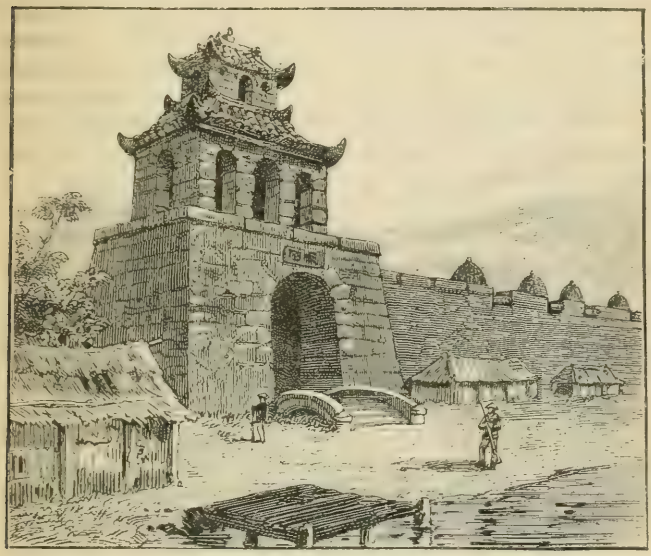
La première escale* est **Tourane** dont l'immense baie aux eaux calmes se prête à l'établissement d'un excellent port. Dans les environs se trouve un gisement de houille, et le sol de la région est fertile : un de nos missionnaires a enseigné aux indigènes * la culture du *thé* qui donne ici d'excellents résultats (fig.).

Huit à dix heures de navigation suffisent pour se rendre de Tourane à l'embouchure de la rivière de **Hué**. Le mouvement qui se manifeste sur les rives, les embarcations qui, par centaines, remontent ou descendent le courant, tout indique le voisinage d'une grande ville. Hué est située dans un des endroits les plus délicieux du monde : sur les berges de jolies habitations, de coquettes pagodes * s'élèvent au milieu des bambous. Une multitude bruyante, affairée, circule dans les faubourgs, car Hué elle-même, c'est-à-dire la ville royale, n'a rien d'une capitale, ni même d'une ville. C'est une sombre citadelle, aux hautes murailles de briques,

percées de portes massives, dont le toit a des arêtes évidées (fig.), comme en Chine.

— Ainsi, Hué n'est qu'une citadelle, dit Auguste. Triste capitale, qu'une forteresse !

— C'est bien celle qui convenait au sombre pouvoir des rois d'Annam. Ces souverains, si longtemps redoutés, ne se



Citadelle de Hué (dessin d'après nature).

montraient jamais aux yeux de leurs sujets, et les tenaient à distance de Leur Majesté sacrée.

— Leur Majesté a dû s'ennuyer plus d'une fois derrière les épaisses murailles de Hué, dit Paul.

— Oh ! certainement. Mais l'étiquette* règle tout dans les vieilles civilisations asiatiques ; elle défend au peuple d'approcher du monarque : lorsque le roi quitte son palais, ce serait lui faire la plus grande offense que de le regarder ! Il est lui-même la première victime de l'isolement où son rang le relègue. Enfermée dans un immense quadrilatère de remparts et de fossés, la ville royale, avec ses pagodes *, ses

palais, son parc immense, ses tombes en ruine, ses terrains vagues, doit lui paraître souvent bien lugubre et bien vide. Songez que 300 000 hommes vivraient à l'aise, dans l'espace occupé par le roi et la cour ! Et cependant, comme s'il ne se trouvait pas encore assez seul, le roi habite dans l'intérieur d'une deuxième enceinte, loin de ses courtisans et de ses serviteurs.

— Est-ce que la France ne va pas donner un peu d'air et de liberté à ce souverain, toujours enfermé ? fit Louis, en riant.

— On ne change pas en quelques années des coutumes séculaires, dit le capitaine. A vouloir tout bouleverser, nous nous attirerions bien inutilement une foule d'ennemis. Laissons faire les années. Pour l'instant, il nous suffit d'entretenir quelques postes dans la citadelle : il importe de surveiller avec soin ces monarques asiatiques, rusés et perfides, et d'être prêts à tout événement.

99. GRANDE DISTANCE ET DIFFÉRENCE DE CLIMAT ENTRE LE TONKIN ET LA COCHINCHINE. — HAÏPHONG. — LES CHARBONNAGES DU TONKIN.

— Au delà de la rivière de Hué, le paquebot, dit M. Martin, s'engage dans le golfe du **Tonkin**, dépasse le delta du fleuve Rouge, et, après sept ou huit jours de traversée, vient jeter l'ancre devant Haïphong.

Sept ou huit jours ! Les enfants n'en pouvaient croire leurs oreilles. Était-ce possible qu'un navire mît plus d'une semaine pour franchir la distance qui sépare la Cochinchine du Tonkin, deux pays situés en Indo-Chine et bien peu éloignés l'un de l'autre... sur la carte !

— Croiriez-vous cependant, dit le capitaine à ses neveux, que la distance de Saïgon à Hanoï, capitale du Tonkin, est sensiblement la même que celle de Paris à Rome ?

— Il serait vrai ! s'écria Louis. Mais alors, ajouta-t-il aussitôt avec un remarquable bon sens, il y a sans doute autant de différence entre le climat du Tonkin et celui de la Cochinchine, qu'entre le climat de l'Italie et celui des bords de la Seine ?

— Tout autant. La Cochinchine, voisine de l'équateur, est toujours chaude et humide, tandis que le Tonkin jouit d'un hiver et d'un été bien caractérisés. On n'éprouve jamais le besoin d'allumer de feu en Cochinchine où le mois le plus froid a une température moyenne de 27°, tandis qu'en janvier, au Tonkin, on est très heureux de se chauffer. Le climat de ce pays convient donc mieux aux Européens que celui de la Cochinchine trop uniformément chaud et humide. Cependant le delta du fleuve Rouge est trop marécageux pour qu'on n'y redoute pas la fièvre. Quand on remonte le bras qui mène à Haïphong, on ne voit, comme en Cochinchine, qu'un océan de rizières.

Haïphong est de fondation récente : avant 1886, de mauvaises huttes, élevées tant bien que mal sur pilotis *, reliées par des digues de boue, composaient toute la ville. On ne pouvait sortir la nuit sans craindre de faire une chute dans la vase ou de tomber aux mains des pirates.

Que la cité d'aujourd'hui ressemble peu à celle d'hier ! On a canalisé les eaux, desséché les marais, et la fièvre s'est enfuie. Des chantiers de constructions, des appontements * en fer, des docks *, des canaux, de petites maisons riantes au milieu de la verdure, des squares, des avenues bien droites, sillonnées de voitures, de pousse-pousse * et de bicyclettes, des boulevards plantés d'arbres, bordés de magasins et de cafés, toute une ville proprette, bien soignée, où se reconnaît la coquetterie française, s'est élevée sur l'emplacement de l'ancien marécage. La jeune Haïphong, peuplée de 10 000 habitants, fait l'admiration des étrangers.

Par malheur, le peu de profondeur des eaux, les bancs de sable empêchent les gros navires d'arriver à Haïphong.

Le point le plus favorable à l'établissement d'un grand port se trouve au delà du delta, au nord des **Mille Iles** ou **archipel des Pirates** (fig.). Ces îles, bizarrement découpées par les flots, forment un labyrinthe inextricable de grottes naturelles, d'anses, de cirques, où les petites barques seules peuvent pénétrer ; elles offraient un asile sûr aux bandits qui ont si longtemps désolé le Tonkin. Au sortir de

ce dédale de rochers, on débouche tout à coup dans une rade immense, entourée de hautes montagnes.

L'archipel des Mille-Iles (dessin d'après nature). — Pirates fuyant devant un navire français.

— Voilà où serait bien placé le port du Tonkin, dit Louis.

— Sans doute; mais l'on n'est plus dans le delta, le cœur même de la colonie. En revanche, on trouve ici de riches gisements de houille : les mines de **Hongay**. Le char-

bon de terre du Tonkin est le meilleur de l'Extrême-Orient*. A Hongay, on travaille à ciel ouvert : dans les chantiers pratiqués à flanc de coteau, on peut voir une couche de houille d'une épaisseur de 50 mètres, et cette couche s'étend sur une profondeur de six lieues !

Dans l'île de **Kébao**, située un peu plus au nord, des charbonnages, aussi riches que ceux de Hongay, sont en pleine exploitation. Mais bien d'autres gisements houillers, des dépôts de fer, de plomb, de cuivre, de zinc, d'antimoine sont encore inexploités et n'attendent pour sortir de terre que l'arrivée des capitaux français.

100. LE DELTA TONKINOIS, ŒUVRE DU FLEUVE ROUGE. — HANOÏ : LA VILLE EUROPÉENNE ET LA VIEILLE VILLE. — LA CHIQUE DE BÉTEL.

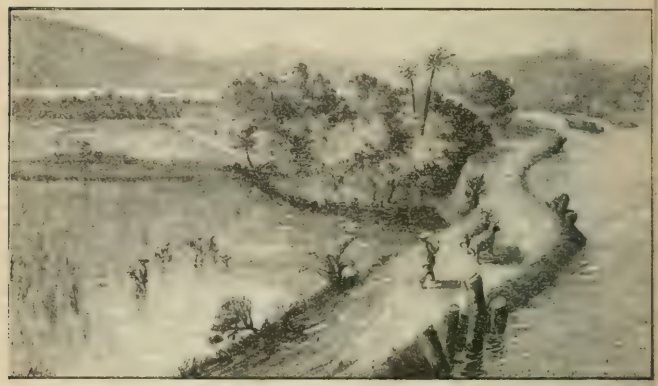
— Pour se rendre de Haïphong à Hanoï, il ne faut pas moins de douze à quatorze heures d'une navigation des moins commodes, sur le canal des Bambous, qui relie le port du Tonkin au **fleuve Rouge**, ainsi nommé à cause des particules de terre rougeâtre qu'il tient en suspension et qu'il dépose dans la mer. *Le delta tonkinois, grand comme la moitié de la Belgique et qui nourrit dix millions d'hommes, est son œuvre*, œuvre considérable si l'on songe qu'au VIIe siècle Hanoï se trouvait sur la côte.

— Mais cette ville est aujourd'hui au milieu des terres ! firent les enfants.

— Oui, 25 lieues la séparent maintenant des flots qui battaient le pied de ses maisons, il y a 1 200 ans. Toute cette terre à peine solidifiée est consacrée à la culture du riz ; mais la population, plus dense qu'en aucun pays de l'Europe, consomme tout ce qu'elle produit et n'exporte rien.

Des rizières, rien que des rizières ! c'est tout ce qu'on découvre du bateau, qui s'avance lentement et dont le bruit dérange à peine les *buffles* gris ou roses qui soulèvent leur humide museau tout dégouttant de vase ; des gamins, à peu près nus, courent sur les digues (fig.) du fleuve ou prennent un bain dans ses eaux troubles.

Voici enfin la vieille capitale du Tonkin, **Hanoï**, qui compte 150 000 habitants. C'est la ville la plus importante de l'Indo-Chine française. Pour la protéger contre les inondations, les Annamites ont élevé des digues (fig.) qui retiennent les eaux; au moment des crues, le niveau du fleuve est bien plus élevé que les rues.



Digues du fleuve Rouge (dessin d'après nature). — Pour contenir les eaux du fleuve pendant la saison des pluies, on a élevé des digues le long des rives. On ne laisse passer que l'eau nécessaire à l'entretien des rizières. Sur la gravure, le fleuve est à droite. A gauche, des Annamites cultivent le riz.

On débarque dans la ville neuve, la ville française. Une belle route mène à la rue Paul-Bert, centre du quartier européen, éclairée à l'électricité.

— L'électricité au Tonkin ! s'écria Louis, en songeant que beaucoup de villes, en France, ne sont pas aussi avancées que Hanoï sous ce rapport.

— C'est qu'aujourd'hui toute une cité moderne s'est élevée à côté de la ville asiatique qu'on a eu soin de respecter. Ah ! si Garnier, si Paul Bert revenaient à Hanoï, ils seraient émerveillés des changements rapides qui se sont opérés dans la capitale de cette colonie, pour laquelle ils ont donné leur vie. Ils y verraient de coquettes maisons blanches, d'élégantes boutiques, de belles avenues et des installations industrielles : fabrique de meubles en bois

de rose, scierie à vapeur, usine électrique, filature, etc., en un mot, une ville européenne, animée, bien vivante, qui ne demande qu'à s'étendre et à prospérer.

Dans la ville indigène*, chaque rue (fig.) est affectée à

Hanoï : une rue de la ville indigène (dessin d'après nature).

un seul corps de métier et porte un nom en rapport avec ce métier : rue des Chapeaux, rue des Paniers, rue des Nattes, rue du Cuivre, etc. Une des plus intéressantes est celle des Incrusteurs, ces ouvriers adroits qui ornent les meubles de jolis dessins de nacre.

Toutes ces rues fourmillent de monde, surtout les jours de marché. On voit alors circuler quantité de femmes, por-

tant sur l'épaule un bambou (voir, p. 266) qui soutient un paquet à chacune de ses extrémités. Elles sont assez jolies, les Annamites ; mais on ne peut retenir un mouvement de répulsion à la vue de leurs lèvres sanguinolentes.

— D'où leur vient cette maladie ? demanda Auguste.

— Elles n'ont aucune maladie. C'est la chique de *bétel* qui déchausse leurs dents et ulcère leurs gencives.

— Comment ! s'écria Paul, les femmes chiquent au Tonkin !

— Tous les Annamites, hommes et femmes, chiquent continuellement, non pas le tabac, comme nos matelots, mais la feuille du *bétel*, plante cultivée spécialement pour cet usage. Ils étendent dessus une légère couche de *chaux*, et enveloppent dans la feuille ainsi préparée un morceau de *noix d'arec*, fruit d'une sorte de palmier, nommé aréquier. Ils prétendent que cette chique calme la soif et parfume la bouche.

— C'est possible, dit Paul. Quant à moi, j'aimerais mieux souffrir un peu de la soif que de me déformer ainsi la bouche.

— Je le crois, sans peine. Cependant n'oublions pas qu'avec nos idées européennes, nous ne pouvons apprécier les actions de peuples aussi différents de nous que les Asiatiques. Eux aussi nous jugent selon leurs idées, et leurs jugements vous étonneraient bien. Croiriez-vous, par exemple, que l'Annamite se moque de nos dents blanches, parce qu'il a l'habitude de noircir les siennes avec une sorte de vernis ?

— Ce n'est pas croyable ! firent les enfants.

— C'est ainsi. Il compare nos dents à des dents de chien. Donc, ce qui est beauté chez nous est là-bas laideur. On ne peut dire pourtant que l'Annamite soit un sauvage ; non, il a une civilisation fort différente de la nôtre, voilà tout. Ce n'est que très lentement qu'il acceptera nos idées, et seulement quand il sera convaincu de notre supériorité. L'Alliance Française dont je vous ai déjà parlé (voir, p. 42) fait d'énergiques efforts pour propager parmi les indigènes l'usage de notre langue. Avec elle nos idées pénètreront chez l'Annamite. Ce sera l'œuvre du temps.

N'oublions pas cette belle maxime, inscrite dans les écoles de l'Annam : **La force réprime pour un temps, l'instruction enchaîne pour toujours.**

101. LE FLEUVE ROUGE, VOIE DE PÉNÉTRATION DIRECTE DANS LES PROVINCES DE LA CHINE.

— Si nous ne pouvons, dès maintenant, implanter notre civilisation en Asie, dit M. Martin, il n'en va pas de même de notre commerce. Certes, le Tonkin a, par lui-même, une très grande valeur; mais son fleuve en a plus encore au point de vue commercial : Garnier le comprit du premier coup. C'est surtout comme voie de pénétration dans les provinces de la Chine qu'il estimait le Tonkin.

— C'est donc un pays bien important que la Chine ? fit Auguste.

— La Chine! s'écria le capitaine, la Chine! c'est le plus grand réservoir d'hommes qui soit au monde. C'est une énorme fourmilière de 400 millions d'habitants. Ce pays seul est plus peuplé que l'Europe entière. Les trois provinces chinoises voisines du Tonkin ont ensemble une population qui dépasse 50 millions d'hommes, autant que l'Allemagne.

Or, une de ces provinces, le **Yunnan**, est éloignée de la mer, privée de voies de communication faciles avec l'océan Pacifique, par où lui arrivent les produits manufacturés de l'Europe, par où elle écoule les productions de son sol. Une seule route existe, beaucoup plus courte et beaucoup plus commode que les autres.

— C'est le fleuve Rouge! fit Louis.

— Tu dis bien, c'est le fleuve Rouge. Regardez cette province du Yunnan, dont le sol renferme des pierres précieuses, du plomb, du cuivre, de l'argent, de l'étain surtout, en abondance. Voyez ce chaos de montagnes, ces chaînes qui se pressent principalement vers l'ouest, vers la Birmanie anglaise! Comment pénétrer en Chine de ce côté? C'est très difficile, surtout pour les marchandises. On y parvient plutôt par l'est, en remontant d'abord les fleuves chinois, puis, lorsqu'ils cessent d'être navigables, en suivant

les routes si mal entretenues du Céleste-Empire*: par cette voie, il faut de longs mois pour atteindre les villes du Yunnan.

Restent les routes du sud. Celles-ci nous appartiennent. L'une, le Mékong, est difficilement praticable, nous le savons. L'autre, le fleuve Rouge, offrait hier encore quelques difficultés ; aujourd'hui elles sont surmontées. Un service régulier de bateaux à vapeur existe entre Hanoï et la frontière du Yunnan (fig.).

Le fleuve Rouge (dessin d'après nature).

— Et combien de temps demande ce trajet ? demanda Louis.

— Trois jours seulement, pendant la saison des hautes eaux.

— Trois jours au lieu de plusieurs mois ! Quel avantage pour la voie française, pour le fleuve Rouge ! s'écria l'enfant avec enthousiasme. Ah ! comme Garnier avait deviné juste !

— Ce colonisateur génial, frappé de la magnifique situation de cette vallée s'avançant comme un coin dans les provinces méridionales de la Chine, résolut de donner cette voie commerciale à sa patrie. Vous vous rappelez que, pour atteindre ce but, il a sacrifié sa vie.

— Nous ne l'avons pas oublié, dirent en chœur les enfants.

— Que son noble sacrifice ne demeure pas infécond ! Nous

sommes les maîtres du Tonkin, nous possédons la route la plus courte, la moins coûteuse, pour pénétrer dans la Chine méridionale; sachons nous renseigner sur les besoins des populations qui l'habitent, et que nos commerçants fassent pénétrer par cette voie les produits de notre industrie, si difficiles à placer aujourd'hui en Europe.

— Si les commerçants français ne réussissent pas, c'est vraiment qu'ils ne le voudront pas, dit Paul.

— Ils réussiront. J'ai foi dans l'avenir. Il faut de plus que leur trafic enrichisse notre colonie. Les cotonnades de l'Inde anglaise inondent la Chine. Or, le Tonkin convient très bien à la culture du *coton*. Lorsque des plantations de ce textile auront été faites dans notre colonie, lorsque des filatures y seront installées, elle pourra fournir à l'immense empire voisin des cotonnades à meilleur marché que celles de l'Hindoustan, obligées de faire un long et coûteux voyage par l'océan Indien, le Pacifique et les fleuves chinois.

Jules Ferry (1832-1893). — Né à Saint-Dié (Vosges), fut deux fois ministre de l'instruction publique, ministre des affaires étrangères, et deux fois Président du conseil (de 1879 à 1885). Il a contribué grandement à l'extension de notre empire colonial, à l'acquisition de la Tunisie, du Congo, de l'Annam et du Tonkin. Ses ennemis politiques l'appelèrent par dérision « le Tonkinois », surnom qu'il revendiqua ensuite avec fierté.

— Comme c'est intéressant, tout ce que vous nous dites là, mon oncle! fit Louis. Jamais je n'aurais cru que des questions commerciales pussent m'intéresser autant.

— Quant à moi, dit Auguste, j'avoue que l'étude de la géographie m'avait souvent ennuyé jusqu'ici. Eh bien! je vous assure que j'aime beaucoup cette géographie là.

— C'est la vraie géographie, voyez-vous, c'est *la science qui traite des rapports de la terre avec l'homme*. Cette science nous dit que la nature a donné au Tonkin la route la plus courte pour arriver au Yunnan, et que la nation, mai-

tresse du Tonkin, doit recueillir les avantages inappréciables de cette voie commerciale. Par conséquent, les Français seront, s'ils le veulent, les fournisseurs des provinces chinoises du sud; en retour, ils achèteront à bon compte les minerais précieux que renferme le sous-sol de ces provinces.

L'avenir nous sourit de ce côté. Remercions donc encore une fois les Garnier, les Courbet, les Paul Bert, qui ont payé de leur vie notre empire d'Indo-Chine, remercions le grand ministre **Jules Ferry** (fig.), si injustement impopulaire pour s'être obstiné à conquérir cette terre, dont beaucoup de Français méconnaissaient la valeur, d'avoir ouvert ce vaste champ à notre activité.

Résumé du Livre IX.

1. Au XVIIIe siècle, un colonisateur de génie, *Dupleix*, avait conquis la moitié de l'Inde, quand il fut rappelé par Louis XV. Après son départ, nos possessions furent prises par les Anglais, pendant que Dupleix mourait, en France, dans la plus profonde misère (1763).

Il ne nous reste dans l'Inde que *cinq villes*: la principale est *Pondichéry* (173 000 hab. ville et territoire).

2. En Indo-Chine, la France a conquis d'abord la Cochinchine (1859 et 1867); *Doudart de Lagrée* établit notre protectorat sur le Cambodge (1863); puis l'héroïque *Garnier* s'empare du Tonkin (1873) et meurt assassiné par les *Pavillons noirs*. — Neuf ans après sa mort, nouvelle conquête du Tonkin : le commandant *Rivière*, l'amiral *Courbet*, le vainqueur de la Chine, et l'administrateur *Paul Bert*, payent de leur vie l'acquisition de l'Annam et du Tonkin.

3. La *Cochinchine*, formée par les alluvions du Mékong, est le *pays du riz* par excellence. Principales villes : *Saïgon* (70 000 hab.), port important sur un bras du delta; *Cholon* (60 000 hab.) habitée par les Chinois.

4. Le *Cambodge* est traversé par les quatre bras du Mékong. Capitale : *Pnom-Penh* (30 000 hab.). L'antique capitale du Cambodge, *Angkor*, près du grand lac *Tonlé-Sap*, possède des monuments grandioses.

5. Le *Mékong* est un fleuve puissant, mais coupé de rapides*; il sert de limites à nos possessions du *Laos*, encore inexploitées.

6. L'*Annam*, longue bande de territoire entre les montagnes et la mer, est riant et fertile. La capitale est *Hué* (30 000 hab.), résidence du roi d'Annam. *Tourane* possède un excellent port.

7. Le *Tonkin* est d'une richesse exceptionnelle : *10 millions d'hommes* vivent dans le delta du *fleuve Rouge*. — Villes principales : *Hanoï* (150 000 hab.), la plus grande cité de notre Indo-Chine; *Haïphong*, grand port, sur un bras du delta.

8. Cochinchine, Annam, Tonkin sont habités par les *Annamites*, de race jaune, laborieux et intelligents. Au Cambodge vivent les *Kmers* ou *Cambodgiens*, d'origine hindoue, bien doués, mais dans une décadence profonde. Les *Laotiens* du Mékong, de race jaune, sont doux, affables, très commerçants.

Renseignements pratiques. — En Indo-Chine, le climat est en général contraire à l'Européen. Si le Français ne peut pas y cultiver la terre par lui-même, il peut diriger des *plantations* où travailleront les indigènes *. Les principales cultures à tenter sont celles du *café*, du *thé* en Annam, du *coton* au Tonkin et au Cambodge. Le *riz* est cultivé dans les deltas déjà surpeuplés. L'Européen fera mieux de s'établir sur les collines ou les plateaux presque déserts où il attirera les indigènes.

Les *industries pour la préparation du riz*, aujourd'hui aux mains des Chinois, donnent de beaux bénéfices. Les Français pourraient se faire avec succès les *banquiers des Annamites*.

Les *gisements de métaux* attendent l'arrivée des capitaux français. Le *charbon* du Tonkin est de première qualité.

Le fleuve Rouge est une voie de pénétration directe dans les provinces méridionales de la Chine. Quand le Tonkin produira beaucoup de *coton*, on pourra y installer des *filatures*, des ateliers de *tissage*, et exporter facilement les *cotonnades* en Chine.

LIVRE X

POSSESSIONS FRANÇAISES DU PACIFIQUE

---

102. IMMENSITÉ DU PACIFIQUE. — UNE POUSSIÈRE D'ILES.

La fin des vacances approchait. L'automne jaunissait déjà les feuilles des arbres; leurs teintes rousses et dorées contrastaient avec la belle couleur verte des plantes qu'on apercevait à travers les vitres de la serre.

Pendant une quinzaine, M. Martin, très occupé, avait rendu ses neveux à leurs jeux. Cependant quelques mots, surpris par lui de temps à autre, lui prouvaient que ses derniers entretiens, à l'égal des premiers, avaient fait impression sur l'esprit des enfants.

Comme on se fatigue de tout, même de jouer au Chinois et à l'Annamite, un matin que la pluie tombait à torrents et ruisselait sur les vitres, Louis demanda à son oncle si ses travaux l'empêchaient encore de poursuivre l'amusant et instructif voyage qui les avait tant intéressés.

— Ma foi ! dit de sa bonne grosse voix le capitaine, j'allais justement vous proposer une promenade sur le **Pacifique**.

En disant ces mots, il ouvrit la porte de son cabinet, et les enfants aperçurent une carte du Grand Océan qui avait été préparée à leur intention. Ils battirent des mains en signe de joie et vinrent se placer en face de cette carte.

Ils virent tout de suite que les colonies françaises comprenaient un groupe important, celui de la **Nouvelle-Calédonie**, à l'ouest, et un autre groupe, formé de plusieurs archipels à l'est (planisphère, p. 10-11).

Puis, M. Martin leur fit remarquer quelle énorme dispro-

portion existe entre les vastes îles de la partie occidentale et la quantité d'îlots dispersés à la surface du Pacifique central et oriental.

— Gardez-vous de croire, leur dit-il, que le mot Océanie désigne une partie du monde formant un tout, comme l'Europe. On a réuni sous ce nom les îles les plus différentes. Par leur climat, leurs productions, leurs habitants, les îles malaises* sont un véritable prolongement de l'Asie. L'Australie et la Nouvelle-Zélande, où de puissantes colonies anglaises se sont développées, semblent être un monde à part. Toutes ces terres, de grande valeur, sont situées à l'ouest du Pacifique.

Que reste-il à la surface de l'immense nappe liquide qui sépare l'Australie de l'Amérique? rien que des îlots.

— Il y en a beaucoup, dit Paul.

— Certes, ils sont innombrables. De là, vient la quantité de noms qui noircit cette carte. Mais ne vous y trompez pas: les noms tiennent plus de place que les terres. En réalité, rien n'est plus vide que le Pacifique. De grandes distances séparent des archipels, qui nous semblent voisins d'ici, et sont un obstacle à l'exploitation des îlots les plus reculés du Grand Océan, comme **Tahiti** et les **Marquises**.

A première vue, des gens inexpérimentés peuvent croire ces archipels peu éloignés de la Nouvelle-Calédonie, parce qu'ils sont comme elle en Océanie. Or, savez-vous quelle énorme distance sépare les Marquises de la Nouvelle-Calédonie? 6 700 kilomètres, à peu près autant qu'entre la France et les frontières de l'Inde.

Encore, si sur ce long trajet on trouvait des pays riches et peuplés comme ceux qui bordent l'Atlantique ou l'océan Indien! Mais non, on ne rencontre qu'une *poussière d'îles*, *d'îlots*, *d'îlettes*, très fertiles pour la plupart, mais trop petits pour faire naître un commerce comparable à celui qu'entretiennent avec l'ancien continent les grandes terres du Pacifique occidental.

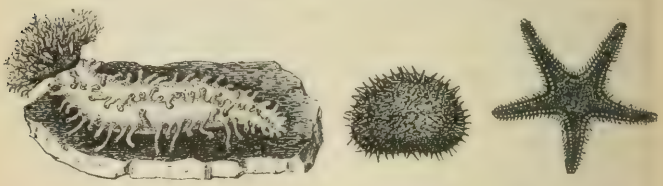
Heureuses les îles qui, comme la Nouvelle-Calédonie, se trouvent dans le voisinage de ces terres; car, pour elles, les moyens de communication ne manquent pas! Non seulement la Nouvelle-Calédonie est reliée par l'Australie à la France,

mais d'autres relations, chaque jour plus étroites, s'établissent entre cette île et l'Indo-Chine, tandis qu'aucun service régulier de navigation ne la réunit à Tahiti ni aux îles Marquises.

103. LA NOUVELLE-CALÉDONIE. — LES RÉCIFS DE CORAIL. — NOUMÉA. — UNE ILE TEMPÉRÉE DE LA ZONE TORRIDE.

— D'une surface égale à deux fois et demie celle de la Corse, la **Nouvelle-Calédonie**, dit M. Martin, est une terre allongée, beaucoup plus longue que large, orientée exactement du nord-ouest au sud-est. Ses côtes, très découpées, souvent montagneuses, rappelèrent celles de l'Écosse au grand voyageur anglais Cook *, qui la découvrit en 1776; d'où le nom de Nouvelle-Calédonie dont il la baptisa, car, ajouta le capitaine, l'Écosse s'appelait jadis Calédonie.

La Nouvelle-Calédonie est entourée de *récifs de corail* qui



Holothurie. **Oursin.** **Étoile de mer.**

Ces animaux sont connus sous le nom d'*échinodermes*, ce qui signifie *peau de hérisson*. Ils sont remarquables par leurs pointes aiguës. Les *étoiles de mer* ne sont pas rares sur nos côtes. On mange les *oursins* dans le midi de la France. Les Chinois sont très friands d'*holothuries* et viennent les chercher sur les côtes d'Australie et de Nouvelle-Calédonie.

suivent le dessin de la côte : on aperçoit très bien, à marée basse, à travers les eaux transparentes, les jolies fleurs vivantes qui prennent leur nourriture dans la mer. Autour des branches madréporiques * fourmillent d'innombrables poissons, des *holothuries* (fig.), affreuses bêtes noires, semblables à des saucissons courts, des *étoiles de mer*, des

oursins (fig.), pareils à de grosses châtaignes, et quantité d'animaux marins aux formes étranges.

— Si le récif de corail entoure complètement l'île, dit Paul, comment peut-on aborder en Nouvelle-Calédonie?

— Il offre, lui répondit son oncle, quelques coupures ou *passes*, qui permettent de pénétrer dans la mer calme, unie comme un miroir, qui s'étend entre les madrépores * et l'île.

Nouvelle-Calédonie

Ce canal naturel offre de grands avantages pour la pêche et la navigation côtière. En Nouvelle-Calédonie les routes sont rares; il n'y a pas encore de chemins de fer; c'est par mer que les villes communiquent avec **Nouméa**, la capitale de l'île, située à l'extrémité sud-ouest.

Ce qui a fait choisir Nouméa (fig.) comme chef-lieu de la colonie, c'est sa vaste rade, sûre et d'accès facile. Mais, pour l'instant, cette capitale ressemble plus à un camp qu'à une ville, car elle est toute récente et ne compte encore que

5 à 6000 habitants. Les colons font de grands efforts pour l'embellir : des quais en pierre ont été construits, l'eau de source a été amenée dans la ville, des arbres ont été plantés pour donner aux habitants un peu d'ombrage.

— Ce qui n'est pas à dédaigner dans une ville de la zone torride, ajouta Louis.

— Ne croyez pas cependant que le climat de l'île soit aussi chaud que celui de l'Indo-Chine ou de l'Inde, situées aussi dans cette zone. Vous vous tromperiez beaucoup. Le voisinage de l'Océan, dont nul village de la Nouvelle-Calédonie n'est très éloigné, y entretient la fraîcheur. Il est rare que le thermomètre dépasse 35 degrés à Nouméa, et la moyenne du mois de *février*, *le plus chaud de l'année dans l'hémisphère austral*, n'est que 27 degrés. En somme, le *climat de la Nouvelle-Calédonie est tempéré;* ce n'est donc pas un obstacle à la colonisation, au contraire.

Nouméa. — C'est à l'île de Nou, voisine de Nouméa, que l'on envoie les forçats (dessin d'après nature).

— Par conséquent, les cultivateurs français peuvent y travailler la terre sans craindre la fièvre ? dit Auguste.

— Sans aucun danger. Ils trouveront dans cette île nombre de terrains à très bon marché, même des concessions* gratuites où ils pourront à la fois élever des bestiaux, faire pousser les légumes nécessaires à leur subsistance, et cultiver le *café*, qui dans cette île est de qualité supérieure. La Nouvelle-Calédonie, terre trop restreinte pour permettre l'élevage en grand, comme Madagascar, convient très bien, par contre, à la petite colonisation agricole.

En Nouvelle-Calédonie, les paysans peuvent devenir très aisément propriétaires. Le sol, sans être d'une fécondité

exubérante, leur permet de vivre des produits de leur travail et de nourrir leur famille. Que faut-il de plus? Peu importe que le commerce de l'île ne soit pas des plus importants, qu'elle n'exporte pas de coton ou de sucre en quantité ; si elle nourrit les Français qui s'y établissent, le but de la colonisation est atteint.

— Combien d'hommes peuvent y vivre? demanda Louis.

— Un million. Or, nous sommes loin de ce chiffre : il n'y a actuellement que 7 000 colons en Nouvelle-Calédonie. Je ne compte pas les forçats, qui n'y viennent pas de leur plein gré.

— De ceux-ci, dit Paul, la Nouvelle-Calédonie pourrait bien se passer.

— Certainement. Ils font très mal les divers travaux auxquels on les emploie, et ceux qui sont libérés deviennent pour la plupart de tristes colons. Il serait à souhaiter qu'on débarrassât l'île de cette population peu recommandable, dont la présence éloigne les colons honnêtes. Les possessions françaises de climat tempéré sont en petit nombre : qu'on les réserve aux travailleurs !

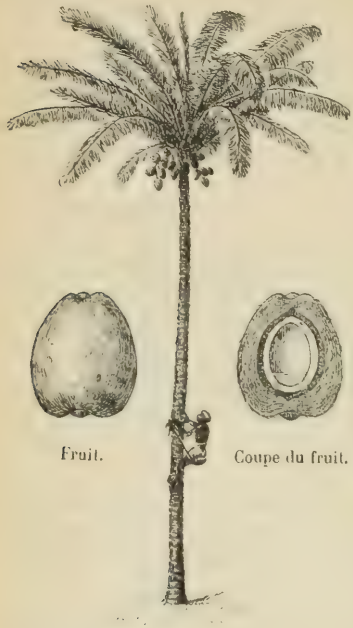
104. RICHESSES NATURELLES DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. — LE PAYS MINIER PAR EXCELLENCE. — LE NICKEL OU MÉTAL FRANÇAIS.

— En résumé, dit Louis, la Nouvelle-Calédonie ne convient pas comme l'Indo-Chine et nos colonies de l'Afrique occidentale, aux grandes exploitations exigeant de forts capitaux.

— Elle ne convient pas aux grandes exploitations *agricoles*, reprit le capitaine en soulignant ce dernier mot avec intention. Mais les richesses naturelles, demandant pour être mises en valeur un matériel coûteux, abondent, au contraire, dans cette île.

L'exploitation des forêts calédoniennes, par exemple, pourrait être fructueuse. Outre le bois de charpente, on y trouve le *kaori*, qui donne une résine de première qualité, le *caoutchoutier*, des arbres à huile, comme le *cocotier* (fig.), des arbres à essence, comme l'*eucalyptus* et le *niaouli* (fig.).

Les richesses minérales sont plus abondantes encore. La Nouvelle-Calédonie est le pays minier par excellence. Toutes les variétés de métaux s'y rencontrent : dans le nord, on trouve le *cuivre* et *l'or ;* dans le sud, sont les mines de fer chromé, dont on retire le *chrome métallique* employé pour teindre en vert les toiles, les papiers, et pour tanner les peaux ; sur la côte méridionale, on extrait encore le *cobalt*, avec lequel on teint en bleu les porcelaines et les métaux ; l'*antimoine*, qui entre dans la fabrication des caractères d'imprimerie, se trouve dans le centre de l'île ; là, sont aussi les mines de *nickel* de **Thio** et de **Kanala**, les plus riches du globe.



Cocotier. — Le *cocotier* est l'arbre providence des îles océaniennes. La noix de coco a une amande blanchâtre d'un goût de noisette. Au centre est un liquide blanc, le lait de coco. De l'amande desséchée et compressée, on extrait l'huile de *coprah* qui sert à fabriquer des savons.

Le nickel de la Nouvelle-Calédonie est de première qualité, et bien plus abondant qu'en aucun pays du monde. Autrefois ce métal était rare : on ne s'en servait que pour la fabrication des instruments de précision. Aujourd'hui, il est d'un usage courant, car la quantité de minerai tiré de la Nouvelle-Calédonie a fait baisser considérablement le prix du nickel : le kilogramme qui valait soixante francs en 1830, n'en vaut plus que quatre aujourd'hui.

Depuis que son oncle parlait du nickel, petit Paul avait ouvert deux ou trois fois la bouche pour lui poser une question qui semblait le préoccuper beaucoup. Enfin n'y tenant plus :

— N'est-ce pas avec du nickel qu'on fabrique les bicyclettes ? demanda-t-il au capitaine.

— Non, lui répondit celui-ci, en souriant de la question ; mais à cause de la beauté de ce métal, blanc comme l'argent, à cause du poli, du brillant qu'on peut lui donner, on recouvre certaines parties des bicyclettes d'une légère couche de nickel.

— On dit que les bicyclettes sont nickelées, fit Louis.

— On nickelle aussi des montres, des bijoux et beaucoup d'autres objets, ajouta M. Martin. Les usages de ce métal sont nombreux ; il peut, comme le cuivre, s'étirer en fils minces, se combiner avec d'autres métaux, et n'a pas l'inconvénient de s'oxyder.

— Avec le nickel, pas de vert-de-gris à redouter, dit encore Louis.

Niaouli (rameau). — Le *niaouli*, par son écorce blanche, ressemble au bouleau. Ses feuilles font dans les sauces l'office de laurier et donnent par infusion un breuvage qui remplace le thé. Il répand une odeur agréable et a la propriété d'absorber les gaz malsains des marais.

— C'est pourquoi on en fait des casseroles, et j'espère bien qu'on remplacera bientôt notre malpropre monnaie de bronze par une monnaie de nickel. Ce jour-là, il méritera bien le nom de *métal français*, qu'on lui a déjà donné à cause de son abondance dans notre colonie du Pacifique.

105. LES CANAQUES. — ENCORE DES ANTROPOPHAGES. — DIMINUTION RAPIDE DE LA POPULATION CANAQUE.

Le capitaine Martin parla ensuite des indigènes de la Nouvelle-Calédonie : les **Canaques**. Il montra à ses neveux une gravure représentant des hommes noirs de haute stature (fig.). Les uns avaient pour tout vêtement un simple

morceau d'étoffe retenu à la ceinture ; un autre avait un chapeau et un gilet, mais point de pantalon, et cet accoutrement ridicule fit rire aux larmes le petit Paul. Les rires redoublèrent quand, après avoir regardé plus attentivement, il découvrit que ces Canaques s'étaient logés de gros morceaux de bois dans le lobe de l'oreille ; l'un d'eux y avait même passé le tuyau de sa pipe.

Canaque (d'après une photographie).

Quant aux femmes, Paul déclara qu'elles étaient bien aussi laides que des guenons, ce qui était presque vrai : ces malheureuses, condamnées par leurs époux aux plus durs travaux, sont flétries de bonne heure, et leur chevelure crépue, leurs oreilles déchiquetées ne les embellissent pas, au contraire.

— Ces pauvres créatures sont bien à plaindre, dit M. Martin. Les Canaques les tiennent dans un état de servitude qui inspire la pitié. Elles ne doivent approcher de leur mari qu'en rampant.

— Pauvres femmes ! dit Paul qui avait cessé de rire. Ces Canaques sont donc bien méchants ?

— Ce sont des sauvages, voilà tout. Ils auraient grand

besoin d'être civilisés. Malheureusement ils préfèrent vivre à l'écart.

Ils savent cultiver la terre, mais ils sont tellement imprévoyants qu'ils mangent gloutonnement leur récolte en peu de jours ; puis, pendant de longs mois, ils sont obligés de se contenter des mets les plus répugnants : outre les sauterelles et les chenilles, ils mangent la vermine, qui pullule dans leur épaisse chevelure, et une espèce de terre molle qui engourdit l'estomac, apaise la faim, mais ne nourrit pas.

Avant l'arrivée des colons français, ces sauvages étaient anthropophages. Le premier effet de la civilisation a été de faire cesser cette atroce coutume. Presque tous les Canaques se sont convertis au christianisme ; mais beaucoup regrettent au fond du cœur le temps où ils pouvaient dévorer en paix le corps de leur ennemi, tué à la guerre.

Les sauvages, les Canaques en particulier, sont de grands enfants ; comme les enfants, ils ne comprennent pas bien la nécessité du travail : ils préfèrent endurer les privations, le froid, la faim, plutôt que de s'astreindre à un labeur régulier. Parfois ils demandent à être occupés, travaillent pendant cinq ou six jours dans les mines ou les plantations ; puis tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, ils s'en vont rejoindre leur tribu dans l'intérieur de l'île. Cette malheureuse population décroît rapidement.

— Ce n'est point parce les Français maltraitent les Canaques n'est-ce pas, mon oncle ? dit Auguste.

— Non, mon enfant. Les Canaques, comme les Annamites, les Malgaches ou les Arabes, sont nos protégés : nous ne leur voulons aucun mal. Les vraies causes de la grande mortalité, qui sévit sur les naturels de la Nouvelle-Calédonie, résident dans leur sauvagerie même. N'ayant pas de vêtements chauds, ils ne peuvent impunément braver le froid qui règne, en hiver, sur les hauteurs ; beaucoup meurent d'affections de poitrine non soignées. Leur imprévoyance les conduit aussi à la mort : quand on gâche sa récolte en quelques jours, on est exposé à souffrir de la faim pendant de longs mois. Enfin, les sauvages prennent souvent, si l'on n'y veille, les vices des civilisés : l'ivrognerie

surtout fait chez eux de grands ravages. Pour toutes ces raisons, la population canaque diminue très vite : de 70000 âmes avant l'occupation française, elle est tombée à 23000.

— C'est effrayant, cette décroissance rapide, dit Louis. N'y a-t-il pas quelque moyen de l'enrayer?

— Le plus sûr est de tirer les indigènes * de leur barbarie : c'est par l'école qu'on pourra les éclairer. Dans une localité voisine de Nouméa, des missionnaires français enseignent notre langue aux jeunes Canaques ; les garçons apprennent aussi la culture, et les filles, la couture. Il y a là un village indigène, plus civilisé que les autres. Eh bien, dans ce village, non seulement la population ne diminue pas, mais elle augmente ! Ce simple fait doit nous encourager à répandre les bienfaits de l'instruction parmi ces déshérités de la nature.

Avant de quitter la Nouvelle-Calédonie, M. Martin parla à ses neveux des **Nouvelles-Hébrides**, situées au nord de

Poste français dans les Nouvelles-Hébrides (dessin d'après nature).

notre possession du Pacifique. Ce sont des îles volcaniques, mais très fertiles. De nombreux colons français s'y sont établis (fig.). Jusqu'à ce jour, les Nouvelles-Hébrides sont indépendantes ; mais la France et l'Angleterre y exercent un

droit de surveillance. Il est à souhaiter que cette situation prenne fin, et que nous annexions ces belles îles qui sont déjà en réalité des colonies françaises.

106. LES OASIS FRANÇAISES DU GRAND DÉSERT LIQUIDE. — TAHITI. — LE COMMERCE DANS LES ILES DU PACIFIQUE.

— Aller de la Nouvelle-Calédonie à Tahiti n'est ni un petit voyage, ni un voyage commode, dit M. Martin. Plus de paquebots confortables, qui, comme les chemins de fer, partent et arrivent presque à heures fixes. Il faut profiter des rares occasions qui se présentent de temps à autre, et prendre place soit à bord d'un bâtiment de commerce, plus ou moins bien installé pour recevoir des passagers, soit sur un des vieux navires que l'État emploie au transport des soldats et des fonctionnaires coloniaux. Si la traversée s'effectue dans de bonnes conditions de rapidité, on peut arriver à Tahiti après une quinzaine de jours de navigation. C'est bien long, surtout si l'on songe à la monotonie d'un tel voyage.

— Pourtant, si j'en juge par la carte, dit Auguste, il y a entre la Nouvelle-Calédonie et Tahiti beaucoup d'archipels. On doit les voir en passant, ce me semble.

— On les verrait, si l'on suivait la ligne droite. Mais il faut rechercher les vents et les courants favorables, et faire, pour les rencontrer, 5 000, même 5 500 kilomètres, au lieu de 4 500, et dans une zone dépourvue d'îles.

Les journées passées, sur le pont du vaisseau, à regarder le ciel et l'eau semblent interminables. C'est le désert, le grand désert liquide que rien n'anime, pas même le vol d'un oiseau : on reste parfois plus d'une semaine sans croiser un navire. Rien ne peut donner une idée des solitudes du Pacifique : il semble qu'on ait dit adieu au monde vivant. Les mers de l'ancien continent, sillonnées de bâtiments de commerce ou de pêche, sont aussi peuplées, en comparaison du Grand Océan, que la France par rapport au Sahara.

Louis fit alors un rapprochement très juste.

— Le Sahara, dit-il, présente de loin en loin des oasis fer-

tiles. Les îles du Pacifique sont comme les oasis de ce grand désert liquide.

— Fort bien! Remarque cependant, Louis, que certaines régions, au nord et au sud du Pacifique, sont totalement dépourvues d'îles : c'est une de ces zones désertes qu'on traverse, quand on se rend sans arrêt de Nouméa à Tahiti.

— Il y a probablement des îles françaises du Pacifique, qu'on ne visite pas souvent, dit Paul.

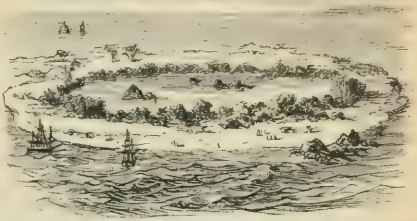
— Il y en a de bien délaissées, en effet. Les îles **Loyalty**, à une journée à l'est de la Nouvelle-Calédonie (carte, p. 293), sont en rapports fréquents avec elle ; mais les îles **Futuna** et les îles **Wallis** ne voient pas souvent de navires européens. Cependant les Wallis sont des îlots très prospères ; leurs habitants, civilisés par nos missionnaires, aiment beaucoup la France.

Dans l'est, les oasis françaises du grand désert liquide sont

Village dans les îles Marquises (d'après une photographie). — A gauche : une idole.

plus nombreuses. Nous possédons là plusieurs groupes voisins, « pacifiquement » parlant, c'est-à-dire à deux, trois, même cinq jours de navigation les uns des autres. Ce sont : les îles **Marquises** (fig.), fertiles, pittoresques, et dont les naturels comptent parmi les plus beaux hommes du monde ; les 80 îlots de l'archipel **Touamotou**, *atols de*

corail (fig.), à peine plus élevés que les flots. En descendant vers le sud, on trouve sous le tropique* du Capricorne, les îles **Gambier**, peuplées de 450 habitants, et les îles **Toubouaï** qui n'en ont guère davantage.



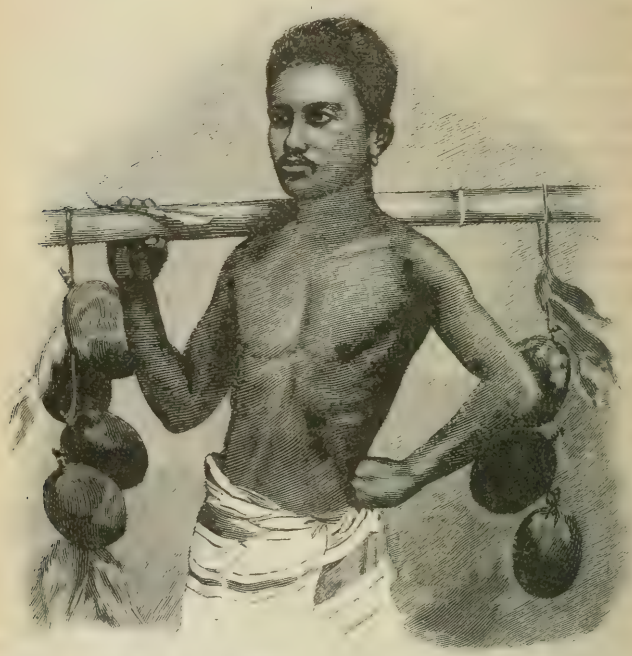
Un atol. — Les îles Touamotou ont été créées par des myriades d'animaux sous-marins analogues au corail, les *polypiers*, que notre grand écrivain Michelet appelait les « *faiseurs de mondes* ». Ce sont eux qui ont élevés ces îlots annulaires, appelés *atols*, si nombreux dans le Pacifique.

Le plus important des établissements français de l'Océanie orientale est **Tahiti** (fig.), dans l'archipel de la **Société**. Tous les voyageurs qui ont vu Tahiti s'accordent à vanter la beauté de cette île. C'est un bloc volcanique aux pentes rapides dont les sommets dépassent 2 000 mètres. De tous côtés, des vallées verdoyantes descendent

Vue de Tahiti (dessin d'après nature).

jusqu'à la mer, égayées de loin en loin par le ruban argenté d'une cascade, au-dessus de laquelle se balancent les coco-

tiers et les fougères arborescentes. Sur la côte, s'étendent des plages couvertes d'habitations ; une ceinture de coraux règne autour de l'île et la protège contre les tempêtes ; au delà des récifs, dont la présence se révèle par une ligne d'écume s'étend la vaste solitude du Pacifique.



Tahitien (d'après une photographie). — Les Tahitiens et les autres indigènes* de nos possessions du Pacifique oriental appartiennent à la *race polynésienne*. Ils sont beaux, grands, bien faits, mais leur peau est d'un brun rougeâtre. Cette belle race tend malheureusement à disparaître.

Joignez à cette nature pleine de charme et de grandeur, un climat d'une douceur infinie, véritable printemps éternel, et vous comprendrez cette parole du grand navigateur Dumont d'Urville* : « *Tahiti est la perle et le diamant du cinquième monde.* »

— C'est un vrai paradis terrestre ! fit Louis.

— Oui, ma foi, et les Tahitiens (fig.) semblent le croire, car ils passent leur vie en fêtes, en plaisirs de toutes sortes : se parer de fleurs, jouer, danser, chanter, telles sont leurs occupations favorites.

— Voilà une île charmante ! s'écria Paul. On ne doit jamais s'y ennuyer.

— Les enfants surtout ne s'y ennuient pas ; les Tahitiens les aiment à la folie, et les consultent sur les affaires graves à partir de l'âge de dix ans.

— A partir de dix ans ! fit Auguste en riant. Si nous étions Tahitiens, vous me consulteriez sur vos affaires, mon oncle ? Je ne pourrais guère vous aider pourtant à rédiger un rapport ou à dresser une carte géographique.

— Il est probable, dit le capitaine, que les affaires sérieuses ne le sont pas autant là-bas qu'ici. En tout cas, cet amour immodéré de l'enfance part d'un bon naturel.

Il n'y a qu'une ombre à ce tableau, dit en terminant M. Martin : le commerce de Tahiti et de tous les archipels français de l'Océanie est aux mains des Allemands. C'est par des navires allemands que s'établissent les relations entre ces archipels lointains; c'est sur des bâtiments allemands que s'exporte l'*huile de coprah*, tirée des amandes de cocos, les perles fines, le sucre de canne et le coton; ce sont des armateurs allemands ou américains qui apportent aux Polynésiens les produits de la civilisation, et souvent les plus mauvais : l'alcool à bas prix, véritable poison, que les Allemands envoient en Océanie, tue lentement, mais sûrement, les naturels de nos propres colonies.

— Est-ce que nous ne pourrions pas empêcher ce trafic immoral ? demanda Louis.

— Certes ! nous le devrions, au nom même de la civilisation que nous représentons aux yeux de ces peuples enfants, comme nous devrions bien aussi nous emparer du commerce que les étrangers viennent faire chez nous, dans des conditions désastreuses pour la santé de nos protégés. Mais les négociants français semblent se désintéresser de ces possessions lointaines, et laissent nos rivaux retirer de gros bénéfices d'une exploitation dont ils ne subissent pas les charges.

Il n'est que temps de remédier à cet état de choses ; il faut

que le commerce français prenne dans nos colonies océaniennes la place qu'il doit occuper, c'est-à-dire la première. C'est une question d'intérêts immédiats, mais c'est aussi une question d'avenir.

Qui sait ce que sera le Pacifique dans cinquante ans, dans un siècle? De puissantes nations se développent sur ses bords : à l'ouest, le Japon, l'Australie ; à l'est, les États-Unis et le Chili. Plus va le monde, plus les relations deviennent fréquentes et rapides. Nous devons nous demander quel rôle nous serions appelés à jouer si, le Pacifique, bien désert aujourd'hui, était un jour sillonné par de nombreuses lignes de navigation.

Résumé du Livre X.

1. Nos colonies du Pacifique comprennent deux groupes : à l'ouest, celui de la Nouvelle-Calédonie, reliée à la France par l'Australie ; à l'est, plusieurs archipels complètement isolés de la France.

2. La *Nouvelle-Calédonie* (deux fois et demie la Corse) est une île *tempérée*. Elle convient très bien au colon européen ; tous nos légumes et nos animaux domestiques s'y acclimatent parfaitement. Les forêts abondent en arbres précieux. Le sol renferme beaucoup de métaux, surtout du *nickel*.

Le chef-lieu est *Nouméa* (5 000 hab.), excellent port.

3. Les naturels de la Nouvelle-Calédonie, les *Canaques*, étaient anthropophages avant la domination française. Ils sont encore sauvages, très insouciants, et meurent en quantité par leur faute.

4. Les autres îles du Pacifique sont comme les *oasis d'un grand désert liquide*. — *Tahiti*, à quinze jours de la Nouvelle-Calédonie, a un climat enchanteur ; le pays est fertile ; les naturels sont très doux.

Renseignements pratiques. — *La petite colonisation agricole réussit très bien en Nouvelle-Calédonie.* Quelques milliers de francs suffisent pour acheter les objets indispensables et faire les frais d'installation d'une famille. *La terre est concédée gratuitement.* Le *café* de la Nouvelle-Calédonie se vend bien parce qu'il est de qualité supérieure. — Nombre de gisements métallifères et houillers sont encore inexploités.

Le commerce, dans les archipels polynésiens, est aux mains des Allemands et des Américains qui réalisent de beaux bénéfices. Il faut prendre dans nos colonies la place qu'y tiennent actuellement les étrangers.

LIVRE XI

COLONIES FRANÇAISES D'AMÉRIQUE

---

107. INTERVENTION INATTENDUE DE JACQUOT. — LA GUYANE FRANÇAISE. — LA PATRIE DES OISEAUX MULTICOLORES ET DES INSECTES REDOUTABLES.

Ce fut encore par un temps triste que, le lendemain, se réveillèrent les trois enfants.

— Décidément, dit Louis, c'est bien l'automne! cette pluie nous avertit qu'il est temps de vous quitter, mon oncle.

— Pas avant d'avoir terminé notre voyage autour du monde, au moins s'écria Paul.

— Non, non, dit à cet instant Maître Jacquot, le perroquet (fig.), qui avait dû abandonner le jardin à cause de la pluie et ne quittait plus la salle à manger.

A cette réponse imprévue, chacun éclata de rire, et Jacquot de répéter : « Non, non », comme s'il avait compris que ses paroles provoquaient l'hilarité générale.

— Voudrais-tu donc, toi aussi, entendre parler de ton pays d'origine? dit le capitaine à l'oiseau.

Cette fois, Jacquot ne répondit pas; mais il se mit à grimper, à l'aide de son bec et de ses pattes, jusqu'au haut de son perchoir.

— C'est dans le pays de Jacquot que vous allez nous conduire aujourd'hui, mon oncle? demanda Auguste.

— Dans la patrie de Jacquot et de Jojo, lui répondit le capitaine, dans la **Guyane française**. Un officier de marine, de mes amis, qui séjourna en ce pays, en rapporta plusieurs oiseaux au plumage éclatant : des *colibris*, des *oiseaux-*

mouches, et ce beau *perroquet*, dont il me fit cadeau. Il me donna aussi ce petit singe frileux, si bien blotti aujourd'hui

« **Non, non,** » **dit le perroquet.**

dans sa couverture, qu'on lui voit à peine le bout du nez.

C'est que l'approche de la mauvaise saison te fait regretter plus vivement la chaleur de ton pays natal, n'est-ce pas mon

pauvre Jojo? fit le capitaine Martin, en caressant le singe.

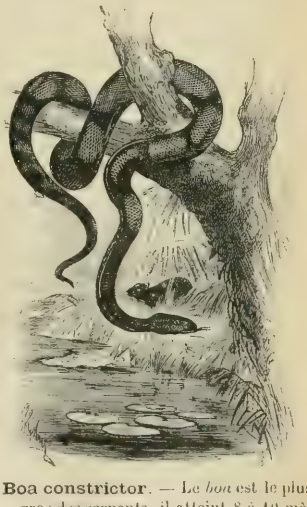
Jojo s'étira, comme une personne qui s'éveille, et, de sa petite main, serra amicalement l'index du capitaine. Puis, n'ayant pas assez dormi, il rentra sa tête sous la couverture.

— Puisque Jojo ne veut pas nous accompagner en Guyane, allons-y sans lui.

Sur ces mots, le capitaine quitta la salle. Les enfants le suivirent dans son cabinet de travail où la carte d'Amérique avait remplacé celle d'Océanie. Ils trouvèrent bien vite la place de la Guyane française, au nord-est de l'Amérique méridionale.

— Oh! que je voudrais voir cette contrée où l'on rencontre de jolis oiseaux comme Jacquot! s'écria Paul. Elle doit être bien belle, ajouta-t-il étourdiment.

— Belle, belle! grommela le capitaine, pas actuellement. Elle est couverte de forêts vierges, comme celles que nous avons vues déjà de l'autre côté de l'Atlantique, dans l'Afrique équatoriale. L'insecte règne ici en maître : outre les moustiques et les chiques, avec lesquels notre ami Moussa fit connaissance au Congo, la Guyane possède les *guêpes douloureuses* et les *fourmis de feu*, ainsi nommées à cause des blessures cuisantes qu'elles font, des *papillons* aux dessins merveilleux et des *insectes phosphorescents** qui, la nuit, emplissent l'air d'étincelles, la *mouche hominivore* qui pond ses œufs dans les narines ou les oreilles des personnes endormies, et dont les larves, à peine écloses, se nourrissent aux dépens de la victime, qui meurt dans des tortures épouvantables.



Boa constrictor. — Le *boa* est le plus gros des serpents, il atteint 8 à 10 mètres de longueur. Il est très redoutable et s'attaque aux plus gros animaux.

— Oh! quel horrible animal! s'écria Paul.

— Ce n'est pas tout. Je n'ai pas parlé de la hideuse *araignée-crabe*, qui dévore les oiseaux-mouches, ni des *serpents*, dont toutes les variétés se rencontrent en Guyane, depuis l'énorme *boa* (fig.) jusqu'au *serpent corail*, aussi petit qu'un ver de terre; du *vampire* (fig.), grande chauve-souris, qui suce le sang des dormeurs imprudents; des monstres qui peuplent les eaux : *gymnote* ou anguille électrique, poisson *piraï*, aux dents tranchantes, qui coupe l'orteil des baigneurs d'un seul coup de gueule, *crocodiles* vautrés dans la vase, requins...

Vampire. — Le *vampire* est une grosse chauve-souris aux oreilles très développées, au nez entouré d'une membrane en fer de lance, aux dents longues et pointues.

— Assez! assez! s'écria Paul. Comment peut-on habiter un pareil pays ? Quant à moi, je n'irai jamais! Il y a trop de monstres dans cette affreuse Guyane.

L'oncle Martin riait de la mine effarée de l'enfant; Louis aussi.

— Dis donc, Paul, fit celui-ci, je crois que notre oncle s'est joué de toi.

— Quoi! dit l'enfant, toutes ces bêtes repoussantes n'existent pas?

— Si, lui répondit son frère aîné. Mais je suis convaincu que notre oncle n'a énuméré tant d'animaux redoutables que pour te mieux mettre en garde contre les jugements irréfléchis.

— Assurément! fit le capitaine.

— Tout à l'heure, poursuivit Louis, tu croyais que la Guyane est un pays charmant parce qu'on y voit de beaux perroquets; tu trouves que c'est une contrée affreuse depuis que tu connais les monstres qui y vivent. Chaque pays a ses animaux malfaisants : la Guyane n'en a pas plus que les autres pays équatoriaux, n'est-ce pas, mon oncle ?

— C'est évident. En prenant certaines précautions, les habitants de la Guyane se gardent aussi bien contre les animaux au venin mortel ou à la dent redoutable que nous nous gardons des accidents de voiture.

— Alors, fit Paul, à demi rassuré, on peut sortir des maisons sans crainte d'être mordu ?

— Mais oui. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait aucun danger à traverser les marais ou les bois.

108. LE CLIMAT DE LA GUYANE. — LA LÉGENDE D'EL DORADO. — LES MINES D'OR. — UNE VIEILLE COLONIE A COLONISER. — CAYENNE.

— En Guyane, dit le capitaine, le climat est plus à redouter que les animaux féroces. C'est pour avoir méconnu cette vérité que tant d'hommes ont jonché cette terre de leurs cadavres et lui ont laissé une réputation d'insalubrité qu'elle ne mérite ni plus ni moins que la Guinée ou la Cochinchine. Après la découverte de l'Amérique, des aventuriers de toutes nations s'abattirent sur le Nouveau-Monde. Ils crurent, d'après les récits des Indiens*, que, dans l'intérieur de la Guyane, existait une cité, aux palais d'or et d'argent, aux trésors extraordinaires. Les Espagnols appelèrent ce pays mystérieux *El Dorado*, c'est-à-dire le Doré.

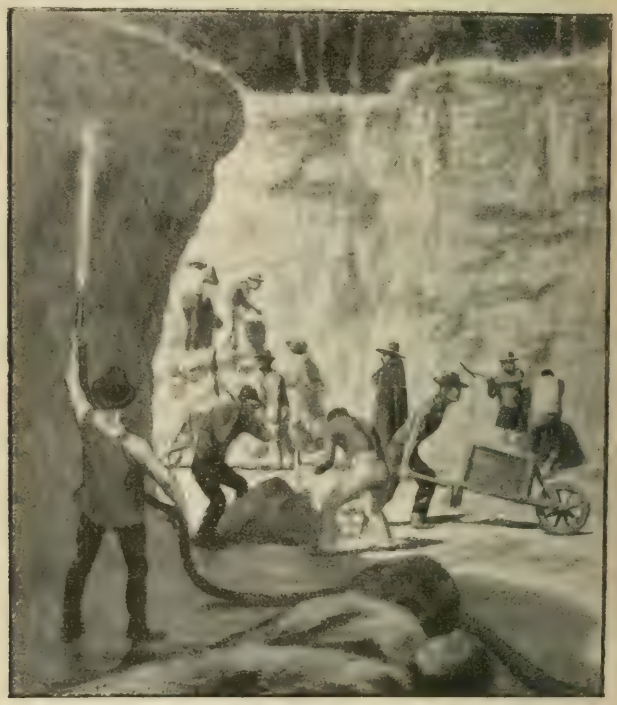
Pendant des siècles, on s'acharna à découvrir El Dorado, pendant des siècles, ceux qui débarquèrent en Guyane, payèrent de leur vie cette illusion dangereuse : n'ayant aucune idée du climat qu'ils bravaient, ils menaient là-bas une vie de dissipation et d'excès. La maladie, sous toutes ses formes, fièvre des marais, fièvre jaune, dysenterie, anémie, etc., avait vite raison de ces insensés.

Quand Louis XV eut perdu le Canada, le gouvernement conçut la pensée de remplacer cette colonie tempérée par la Guyane. On réunit 15000 personnes, on les débarqua sur une plage, sans abris, sans médicaments, presque sans vivres. Au lieu de se mettre résolument à l'ouvrage, ces infortunés perdirent leur temps à boire, jouer, festoyer, se quereller. Si les excès sont préjudiciables à la santé en nos climats, c'est bien pis dans les pays chauds : 12000 personnes perdirent la vie dans cette malheureuse aventure. La Guyane ne s'en releva pas.

— Pourtant, dit Louis, l'imprévoyance des hommes, bien plus que le climat, était cause de ce désastre. Ne savait-on pas à quoi on s'expose dans la zone torride ?

— Pas encore. C'est seulement au XIXe siècle qu'on re-

connut cette vérité : *l'Européen ne peut vivre dans les pays chauds qu'à la condition de se ménager beaucoup ; il ne peut, par exemple, travailler la terre.* Voilà pourquoi les colons d'Amérique furent obligés d'employer les noirs, dont



Exploitation aurifère en Guyane (dessin d'après nature). — A gauche, un mineur dirige un jet d'eau contre la roche afin de détacher les sables aurifères qu'on emporte pour les laver et en retirer les parcelles d'or.

ils eurent le tort de faire des esclaves. Quand la République de 1848 abolit l'esclavage dans nos colonies, elle leur porta un terrible coup. Les nègres quittèrent en foule les plantations et se livrèrent avec volupté à leur paresse naturelle.

La découverte récente des *mines d'or* (fig.) acheva de

faire le vide dans les exploitations agricoles de la Guyane ; car on a enfin trouvé El Dorado, sous la forme de gisements aurifères très riches, mais très difficiles à atteindre, dans ce pays où nulle route n'existe.

Pour toutes ces raisons, cette vieille colonie est encore presque tout entière à l'état de nature.

— C'est-à-dire qu'elle est encore à coloniser, fit Louis.

— Rien n'est plus vrai. Elle manque de tout, de routes,

Cayenne, rue de la Liberté (d'après une photographie).

de canaux, de services maritimes entre les villes du littoral ; les anciennes plantations sont abandonnées, les sucreries tombent en ruine ; elle regorge de bois de construction, de charpente, d'ébénisterie, et il ne s'y trouve pas une exploitation forestière. C'est la plus délaissée de nos possessions.

— Ne peut-on espérer qu'elle se relève ? demanda Auguste.

— Pour cela, il faudrait trois choses : d'abord, s'habituer à regarder le climat de la Guyane sous son vrai jour : ni

plus ni moins malsain que celui des divers pays équatoriaux ; puis faire venir de nos autres colonies tropicales, de l'Indo-Chine surtout, des travailleurs, pour les plantations ; il faut enfin que les mines d'or procurent la richesse à ceux qui y travaillent, et que cette richesse soit employée à défricher la terre.

Si ces souhaits se réalisent, **Cayenne** (fig.), capitale ou plutôt seule ville de la Guyane française, pourra rivaliser avec les villes des pays voisins. Pour l'instant, c'est une petite cité de 6000 habitants, d'un aspect assez pittoresque avec ses maisons au milieu des cocotiers et des palmiers. Mais ses rues, où les animaux domestiques, les oiseaux de basse-cour prennent leurs ébats, où *les vautours* dévorent paisiblement les immondices, donnent dès l'abord une triste idée de la prospérité et de l'activité de notre Guyane.

109. LES ANTILLES FRANÇAISES. — LA BELLE SAINT-DOMINGUE. — PUISSANCE DU GÉNIE COLONISATEUR FRANÇAIS.

— Si nous n'avions à notre actif que la colonisation de la Guyane, poursuivit le capitaine, on pourrait en conclure que nous ne sommes point faits pour réussir en pays de climat tropical.

— Oui, si nous n'avions point colonisé, dit Louis, la Réunion, l'île Maurice...

— Et les **Antilles**, ajouta M. Martin ; là, nous avons réussi aussi bien, sinon mieux, que les autres peuples européens. Le climat de ces îles, moins uniformément chaud et humide que celui de la Guyane, est néanmoins pénible pour les Européens, surtout pendant la saison pluvieuse. Aussi qu'est-il arrivé ?

— Les blancs n'ont pu travailler la terre et ont eu recours aux esclaves, répondit Louis.

— Justement ; et leurs descendants ne sont que quelques milliers à côté d'une multitude de noirs et de mulâtres* : *à la Martinique, il n'y a que 5000 blancs contre 172000 hommes de couleur.* Mais si les Français ne sont pas nombreux, leur influence a été très forte sur les gens

de race noire. Ceux-ci aiment notre pays comme leur véritable patrie, et leur plus grande ambition est de se montrer dignes du nom de Français. Un fait, entre tous, le démontre.

Il fut un temps où nous possédâmes dans les Antilles un riche domaine. Outre ces deux petites îles, dit le capitaine en montrant la Martinique et la Guadeloupe, nous en avions beaucoup d'autres, et aussi la moitié occidentale d'**Haïti** (planisphère, p. 10). On l'appelait la belle **Saint - Domingue**. Sous Louis XIV et sous Louis XV, ce fut la plus riche colonie de plantations du monde. Nos colons y commandaient à une armée de noirs occupés à la culture de la canne et du café. Vint la Révolution qui proclama la liberté des esclaves. Les colons refusèrent de se soumettre à la loi ; les noirs se révoltèrent (fig.), détruisirent les plantations, massacrèrent les blancs et proclamèrent la république. La guerre dura plusieurs années. L'armée que Bonaparte, premier consul, envoya pour rétablir l'ordre, réussit à vaincre les rebelles ; mais nos soldats, décimés par les maladies, périrent en grand nombre ; Saint-Domingue retomba définitivement, pour son malheur, au pouvoir des nègres. Des plantations d'autrefois, il ne reste presque rien. La nature sauvage gagne chaque jour davantage. La belle Saint-Domingue n'est plus reconnaissable.

d'esclaves révoltés ont oublié leurs ressentiments. Parmi tous les Européens, ce sont les Français qu'ils préfèrent, c'est la langue française qu'ils parlent et écrivent, qu'ils viennent étudier à Paris ; c'est notre pays, enfin, qu'ils visitent de préférence.

Nos luttes malheureuses contre les Anglais ont réduit de

Révolte des esclaves à Saint-Domingue.

beaucoup notre domaine des Antilles. Au point de vue commercial, cette perte est sans remède, car nos anciennes colonies ont peu à peu cessé d'être clientes de la France. Réjouissons-nous cependant de voir que notre nom est toujours aimé là-bas, que *notre langue y est encore parlée par un million d'hommes n'ayant pas oublié leur vieille mère-patrie.*

110. LA MARTINIQUE. — UNE TERRE VOLCANIQUE. — LA CRISE SUCRIÈRE. — CE QU'ON NE DOIT PAS CULTIVER AUX COLONIES. — DE CLIEU ET LE CAFÉIER.

— De Cayenne, dit le capitaine dont le doigt voyageait sur la carte, part le paquebot qui va à la **Martinique**.

Il dessert en chemin la Guyane hollandaise, la Guyane anglaise, nos anciennes possessions de la **Trinité** et de **Sainte-Lucie** où les descendants des Français sont nombreux ; puis il jette l'ancre devant **Fort-de-France**, chef-lieu de la Martinique, jolie petite ville de 15 000 habitants, au fond d'une excellente baie, lieu de relâche de nos bâtiments de guerre. Par malheur, les côtes de cette baie sont basses et marécageuses.

— Inutile de demander si la fièvre y règne, fit Auguste.

— Ces marais ne sont qu'une exception à la Martinique, île montagneuse et volcanique, aux pentes escarpées, dissimulées sous une épaisse végétation. Les cratères ne vomissent plus de flammes ; mais les forces souterraines ne sont qu'endormies, et, de temps à autre, elles exercent encore de terribles ravages : en 1839, Fort-de-France fut entièrement bouleversé par un tremblement de terre.

— Je ne m'explique pas, vraiment, qu'on habite dans le voisinage des volcans, dit Auguste. On ne doit jamais vivre tranquille dans ces régions tourmentées.

— Comment se fait-il que les pays volcaniques soient le plus souvent très peuplés ? repartit le capitaine. *La Martinique, à peine deux fois plus grande que le département de la Seine, a* 177 000 *habitants*, ce qui est beaucoup par rapport à ses dimensions, et la population s'y accroît aussi vite que dans les pays de l'Europe où elle augmente le plus. Si tant d'hommes vivent dans une île aussi étroite, c'est qu'elle est fertile au plus haut degré, car sous l'action de l'eau et de la lumière les terres volcaniques deviennent d'une fécondité sans pareille. C'est pour cette raison qu'elles sont peuplées, en dépit des dangers qui y sont toujours à redouter.

A la Martinique, le sol convenait particulièrement à la culture de la *canne à sucre* qui fut longtemps prospère dans les Antilles. Mais ici, comme à la Réunion, on eut le tort de cultiver presque exclusivement la canne. Ces îles en souffrent beaucoup, depuis que la France fabrique assez de *sucre de betterave* pour sa propre consommation.

— Il faudrait, dit Louis, remplacer dans nos Antilles, la culture de la canne par une autre.

— Voilà le difficile. La canne à sucre occupe la moitié des

terres agricoles de la Martinique : on ne peut espérer la voir disparaître avant longtemps. Gardons-nous au moins d'encourager désormais l'extension de cette culture ; ce serait exposer les colons à un échec certain. *Les exploitations industrielles ou agricoles ne doivent être entreprises aux colonies que si leurs produits n'ont pas de similaires* dans la mère-patrie.* Parmi les cultures qu'on peut tenter avec succès aux Antilles sont en première ligne celles du *cacaoyer* (fig.) et du *caféier*.

Cacaoyer (rameau). — Avec les graines de cet arbre, qu'on fait griller, on fabrique le *chocolat*. Le cacaoyer vient bien dans nos colonies tropicales, aux Antilles, au Congo, à la Réunion, en Indo-Chine.

— Le café n'est donc plus cultivé à la Martinique ? demanda Louis vivement.

— Non, cela t'étonne ?

— Beaucoup, car j'ai lu, et je me le rappelle fort bien, comment le caféier fut introduit dans cette île. C'est même une histoire très intéressante.

— Conte-nous cette histoire, Louis, demanda Paul.

Sur un signe d'acquiescement de son oncle, Louis commença :

« En 1720, dit-il, le grand naturaliste Jussieu remit un pied de caféier au capitaine **de Clieu**, pour acclimater* cette plante à la Martinique. A cette époque, la vapeur était inconnue. Le navire, retardé par des vents contraires, fit une traversée plus longue qu'on ne le supposait. On dut rationner l'équipage et les passagers. De Clieu, ne voulant pas laisser périr la plante confiée à sa garde, prit chaque jour sur sa ration la quantité d'eau nécessaire à son arrosage. Il endura la soif pour sauver le caféier qui arriva sans encombre à la Martinique. Grâce au dévouement du capitaine de Clieu, le café fut acclimaté dans cette île, et y devint une source de richesses. »

— Jusqu'en 1830, dit M. Martin, le café fut en effet cultivé à la Martinique. Mais vers cette époque un insecte s'attaqua aux caféiers et les détruisit. Aujourd'hui, en présence de la crise* sucrière, on cherche à planter aux Antilles des

espèces nouvelles de caféiers. La France ne cultive pas cette plante ; son climat s'y oppose. Ses colonies ne feront donc pas concurrence aux cafés français.

111. LA GUADELOUPE. — LES MALHEURS DE LA POINTE-A-PITRE. — LES DÉPENDANCES DE LA GUADELOUPE.

— Ainsi que la Réunion, dit le capitaine, la Martinique a une sœur : la **Guadeloupe**. Les deux îles ont le même climat, les mêmes cultures, les mêmes habitants ; elles ont eu les mêmes destinées.

La Guadeloupe se compose de deux îles, à peine séparées

Vue de la Pointe-à-Pitre (18 000 hab.). — (Dessin d'après nature.)

par un détroit pas plus large qu'une rivière. L'une, la Guadeloupe proprement dite, à l'ouest, est très montagneuse, abrupte, et ses sommets dépassent 1 400 mètres ; ce sont, pour la plupart, des volcans. L'autre île, la **Grande-Terre**, est calcaire, plate, sa plus haute cime n'a pas 120 mètres !

Toutes deux sont bien cultivées ; mais, tandis qu'à la Guadeloupe, trop montagneuse, les plantations n'occupent guère que le littoral, à la Grande-Terre, l'intérieur est couvert de vastes champs de canne dont le sucre est expédié à la

Pointe-à-Pitre (fig.), un des plus beaux ports des Antilles, et, de là, en Europe.

La Pointe-à-Pitre a subi bien des désastres terribles, dont un seul eût suffi pour détruire à jamais une ville moins bien située et moins active. Successivement renversée par un tremblement de terre, détruite de fond en comble par des incendies, ravagée par les ouragans, elle s'est toujours relevée, et, au lendemain de chaque catastrophe, elle est encore si vivante, si coquette, qu'on ne peut croire à ses malheurs passés.

Comme la Martinique, la Guadeloupe est surpeuplée. Ces deux îles sont de véritables départements français où il n'y a plus place pour de nouveaux colons.

Les îlots voisins ont aussi une population élevée par rapport à leur petite superficie : **Marie-Galante**, qui nourrit 17 000 habitants ; les **Saintes**, îlettes enfermant une rade bien défendue, vaste et sûre, et la **Désirade**, qu'on aperçoit la première en venant d'Europe, telles sont les dépendances de la Guadeloupe.

— Mais je vois encore deux possessions françaises au nord de la Guadeloupe, fit Paul.

— Ce sont, dit le capitaine, **Saint-Barthélemy**, ancienne île suédoise, dont les 3 000 habitants demandèrent la nationalité française, et **Saint-Martin** dont une moitié appartient à la Hollande. Ces îlots sont de mince valeur, mais, si petits qu'ils soient, nous ne devons pas les oublier, puisqu'ils portent une population française.

112. LE CANADA OU NOUVELLE FRANCE. — SAMUEL DE CHAMPLAIN. — LE GRAND COLBERT. — NOTRE EMPIRE COLONIAL AU XVIIe SIÈCLE. — HÉROÏSME DE MONTCALM. — PERTE DU CANADA (1763).

— A présent, fit M. Martin, quittons les régions fertiles et riantes de la mer des Antilles. Faisons voile pour des terres exposées aux rigueurs des climats du nord.

— C'est de Saint-Pierre et Miquelon (planisphère, p. 10) que vous voulez parler, dit Louis. Et du doigt, l'enfant montrait,

dans l'océan Atlantique, non loin des côtes de Terre-Neuve, deux îlots presque imperceptibles.

— Saint-Pierre et Miquelon, dit le capitaine, sont nos seules possessions de l'Amérique du Nord. C'est tout ce qui nous reste d'un vaste empire que nous ont ravi les Anglais.

— Encore les Anglais ! ils nous ont pris tant de colonies, dit petit Paul, que je suis étonné de voir qu'il nous en reste.

— Oui, nos plus belles possessions sont aujourd'hui les leurs, dit le capitaine tristement. Longtemps, on put croire qu'une moitié de l'Amérique septentrionale serait française. Par suite de quels événements est-elle devenue le domaine des Anglo-Saxons ? Le livre des *Grands Colonisateurs*, que nous allons ouvrir pour la dernière fois, nous le dira.

Tâchez de bien retenir l'histoire du **Canada**, ou Nouvelle-France, que Louis va nous lire :

I. C'est en 1506, sous le règne de Louis XII, que les premiers marins français abordèrent dans l'Amérique du Nord, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. François Ier dirigea ensuite plusieurs expéditions de ce côté : il voulait établir notre domination sur cette contrée qu'il appela la **Nouvelle-France.** Un enfant de Saint-Malo, **Jacques Cartier**, explora le Canada, et remonta le Saint-Laurent jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard l'importante ville de **Montréal.** Ce fut seulement sous le règne de Henri IV que ce pays prit son essor, grâce à l'énergie et à l'activité d'un homme dont le nom vivra à jamais dans la mémoire des Canadiens français : **Samuel de Champlain.**

Samuel de Champlain, colonisateur du Canada (1570-1635).

Dans un premier voyage, Champlain établit, sur les côtes de l'*Acadie* *, la plus ancienne de nos colonies de l'Amérique du Nord. Dans un second voyage, il fonda, en 1608, la ville de **Québec** qui, jusqu'en ces dernières années, est restée la capitale du Canada. Champlain voulut peupler cette colonie naissante. Il alla plusieurs fois en France, en ramena des vivres, des plantes à accli-

mater *, de l'argent et surtout des colons. Prêchant d'exemple, il fit venir sa femme et s'établit au Canada, afin d'engager les familles françaises à l'imiter. Henri IV, puis Richelieu, encouragèrent ses efforts, et lorsque Champlain mourut, en 1635, la Nouvelle-France était fondée.

II. Le grand ministre de Louis XIV, **Colbert**, consacra tous ses efforts à augmenter nos possessions d'outre-mer et à les mettre en valeur. Il comprit qu'*un pays comme la France ne peut rester grand qu'à la condition de rayonner sur le monde*. Quoique absorbé par les soucis multiples de l'administration des finances, de l'agriculture et de l'industrie, il entreprit de développer notre marine et notre commerce, afin de pouvoir lutter avec succès contre les Hollandais et les Anglais : il organisa des compagnies commerciales puissantes pour tirer parti des richesses naturelles de nos possessions lointaines.

Le grand Colbert (1619-1683). — Fils d'un drapier de Reims, légué à Louis XIV par Mazarin, Colbert exerça son infatigable activité dans toutes les branches de l'administration : finances, agriculture, industrie, commerce, marine, colonies.

Mais *la France est avant tout une nation agricole*. Colbert le savait ; il connaissait l'attachement du paysan pour la terre qui le nourrit : il voulut peupler d'agriculteurs nos colonies, afin d'y développer une race de travailleurs, aimant leur pays d'adoption comme une seconde patrie. Le Canada, au climat rude et sain, se prêtait merveilleusement à une transplantation de campagnards français. Colbert réussit à y envoyer des paysans qui le défrichèrent et s'y établirent. A sa mort, on comptait au Canada 12000 colons.

Tandis que ces Français se fixaient sur les bords du Saint-Laurent, le grand ministre, pensant à l'avenir, envoyait dans l'intérieur d'intrépides voyageurs qui explorèrent les grands lacs et découvrirent au delà un fleuve énorme qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

— Ce sont donc les Français qui ont découvert le Mississipi ! fit Louis en s'interrompant.

— Oui, c'est à nous que revient cet honneur, lui répondit le capitaine. Combien de noms, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans, Louisiane, et tant d'autres, rappellent encore notre domination, trop courte, hélas !

A la mort de Colbert, en 1683, reprit l'enfant, nous possédions tout ce qui constitue aujourd'hui l'Amérique du Nord anglaise, Terre-Neuve et la moitié des États-Unis. Nous étions prépondérants dans les Antilles ; le Sénégal se développait, la Réunion aussi, Madagascar restait sous le drapeau français, et nous nous établissions aux Indes. Ce fut l'apogée de notre puissance maritime et coloniale.

III. A la fin du règne de Louis XIV, le traité d'Utrecht (1713) commença le démembrement de notre empire colonial. Sous Louis XV, la décadence s'accentua. L'astucieuse Angleterre, qui convoitait nos colonies, nous suscita, en Europe, des ennemis puissants pour nous obliger à diviser nos forces et à détourner nos regards de l'Amérique.

Pourtant, jusqu'à la guerre de Sept Ans, nous conservâmes nos positions. Mais les colons de la Nouvelle-Angleterre[1] nourrissaient une haine violente contre les nôtres et poussaient l'audace jusqu'à venir s'établir en armes sur nos terres. Un jour même, sans déclaration de guerre, un détachement français fut surpris par leurs troupes et massacré. Nos soldats vengèrent dignement ce lâche guet-apens : plus humains que leurs ennemis, ils les obligèrent seulement à signer une capitulation honteuse, où ils les qualifiaient d'assassins.

Un autre exemple, plus terrible encore, de la haine que nous portaient alors les Anglais, fut la déportation en masse des Acadiens. Depuis 1713, l'Acadie* était soumise à l'Angleterre, mais, au fond du cœur, ses habitants avaient conservé des sentiments français. Tout à coup, on exigea qu'ils prêtassent serment de fidélité au roi d'Angleterre : ils refusèrent. Alors se passa un des actes les plus barbares dont l'histoire fasse mention : sept mille Acadiens sans défense furent cernés par les soldats anglais, faits prisonniers et déportés brutalement. Les parents furent séparés de leurs enfants, les femmes de leurs maris ; leurs biens furent confisqués et distribués aux nouveaux colons.

1. La *Nouvelle-Angleterre* est aujourd'hui la partie des États-Unis qui borde l'Atlantique et dont les principales villes sont New-York, Boston, Philadelphie.

— Qu'avions-nous fait aux Anglais pour qu'ils traitassent ces pauvres gens avec tant de cruauté ? demanda Auguste.

Mort de Montcalm sous les murs de Québec (1759)
(composition et dessin du peintre L. Mouchot).

— Nous n'avions que le tort de posséder des territoires qu'ils voulaient nous enlever, lui répondit le capitaine.

— Dans cette guerre, dit Louis, le bon droit était de notre côté. Il est triste de penser qu'elle s'est terminée par notre défaite.

— Va, mon enfant, lui dit son oncle, il y a plus d'honneur à être vaincu, quand on combat loyalement pour défendre son pays injustement attaqué, qu'à être victorieux lorsqu'on doit se reprocher éternellement de tels crimes.

Continue, mon ami. Il faut que nous entendions jusqu'au bout l'histoire de cette lutte douloureuse.

Les Canadiens, soutenus par quelques milliers de soldats français et par les Indiens*, leurs alliés fidèles, combattirent avec l'énergie du désespoir contre un ennemi dix fois plus nombreux.

Dans cette lutte héroïque se distingua le marquis de **Montcalm**. Avec de faibles troupes, où se coudoyaient le grenadier de France, le colon canadien et le Peau-Rouge armé de l'arc, il livra aux Anglais de terribles combats, et réussit même à les vaincre en plus d'une bataille rangée. Mais ses soldats manquaient de tout, même de vivres : il dut reculer jusque sous les murs de Québec où les Anglais vinrent l'attaquer (1759). Il fut blessé à mort, mais avant de rendre le dernier soupir il eut encore la force de crier à ses soldats : « En avant! Gardons le champ de bataille! » (fig.)

L'armée française vaincue, Québec tomba au pouvoir des ennemis. La paix de Paris (1763) abandonna à l'Angleterre toute la Nouvelle-France.

Depuis, le Canada est resté au pouvoir des Anglais. Leurs colons se sont établis auprès des nôtres. Mais la domination étrangère n'a pu effacer trois siècles de colonisation française. Les Franco-Canadiens se sont multipliés : ils étaient 60 000 en 1750, ils sont deux millions aujourd'hui ; ils ont conservé, au milieu des flots d'Anglo-Saxons qui les entourent sans les submerger, leur langue, leur religion, leurs mœurs et leur amour inébranlable pour leur mère-patrie.

113. SAINT-PIERRE ET MIQUELON. — LEUR CLIMAT RUDE. — PÊCHE DE LA MORUE SUR LES BANCS DE TERRE-NEUVE. — DERNIERS CONSEILS DU CAPITAINE MARTIN.

Louis avait prononcé d'une voix émue ces derniers mots, et, quand il posa le livre, des larmes brillaient dans ses yeux.

Après quelques instants de silence, le capitaine prit la parole :

— Voici, dit-il, en montrant **Saint-Pierre et Miquelon**, les restes de l'empire français de l'Amérique du Nord : deux îlots étroits au sud de Terre-Neuve.

Le plus important, Saint-Pierre, possède une rade excellente. Ici, les habitants vivent bien plus de la mer que de la terre. La terre ne produit rien ; le climat est trop rude. A partir de la mi-novembre, la neige recouvre le sol d'une manière permanente. En février et en mars, les glaçons amenés par les courants marins se soudent autour

La banquise autour de St-Pierre (d'après une photographie).

des deux îles (fig.), et la mer ressemble à un vaste champ de glace. Les navires, réfugiés dans le port de Saint-Pierre, sont réduits à l'immobilité. La ville semble morte.

— Je n'aurais jamais cru que le climat de cette région fût si rigoureux, dit Louis. Saint-Pierre est bien éloigné de l'océan Glacial, il me semble.

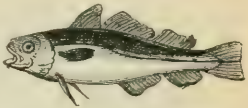
— Ta remarque est juste, mon ami, lui dit son oncle. La Loire n'est pas à une distance plus grande du pôle, et vous savez que l'Anjou, la Touraine jouissent d'une température bien douce.

Mais, à 800 lieues des côtes de France, sous la même

latitude *, les conditions climatériques ne sont plus les mêmes. Vers Terre-Neuve passe un courant froid, venant des mers polaires, qui entraîne avec lui quantité de glaces.

— Tandis que le littoral de la France, ajouta Louis, est au contraire réchauffé par un courant tiède, venant du golfe du Mexique, je savais cela.

— Les mois de juin et de juillet, clairs et gais en France, dit M. Martin, sont brumeux à Saint-Pierre. Des brouillards épais couvrent la terre et la mer et augmentent les dangers de la navigation. Or, cette partie de l'Océan est une des plus fréquentées du globe. Les grands transatlantiques passent à toute vapeur au large de Saint-Pierre, sur les bancs de Terre-Neuve, où des milliers de navires viennent chaque année faire la grande pêche. Parfois deux bâtiments se rencontrent, et... vous devinez ce qui arrive, hélas!



Morue. — La morue n'est pas un poisson plat. Elle ressemble au hareng, mais elle est beaucoup plus grosse; elle peut peser jusqu'à 10 kilogrammes. De son foie, on extrait l'*huile de foie de morue*, un excellent reconstituant pour les gens faibles. — Pour conserver la morue, on la découpe en tranches que l'on sale ou que l'on fait sécher.

Les habitants de Saint-Pierre aiment la mer, malgré ses périls. Les hommes qui résistent à un tel climat sont énergiques, vaillants et forts; ils ne redoutent aucun danger. La mer est pour eux la grande nourricière, et plus d'un matelot pense tout bas ce que le poète Jean Richepin * a dit de la mer :

On en a tant vécu qu'on en peut bien mourir.

Tous les ans, au printemps, une multitude de bateaux arrive d'Angleterre et de France, surtout de Bretagne et de Normandie, pour pêcher sur les bancs de Terre-Neuve, sorte de plateaux sous-marins où les *morues* (fig.) s'arrêtent en quantités innombrables. Les matelots débarquent à Saint-Pierre pour faire provision d'appâts. Ce sont des hommes à la figure hâlée par le vent du large, aux cheveux et à la barbe en broussailles, vêtus pauvrement : un bonnet de laine sur la tête, une pièce d'étoffe nouée en guise de foulard autour du cou, des bottes énormes leur montant jusqu'aux

cuisses, le tout enduit de graisse et d'huile de poisson. Tel est le portrait fidèle d'un pêcheur de morue (fig.).

C'est un rude métier que celui de pêcheur au banc ! Il faut braver brouillards, tempêtes, collisions, et travailler sans désemparer dix-huit ou vingt heures par jour. Les morues, d'une voracité sans égale, se jettent goulûment

Pêche de la morue.

sur les appâts qu'on renouvelle sans cesse et se prennent avec facilité. Chaque année, on en pêche 35 à 40 millions.

— Et il en reste toujours ? fit Paul, étonné d'un pareil chiffre.

— Toujours. Elles pondent tant d'œufs que leur nombre ne diminue pas.

La morue salée est consommée un peu partout, en Europe comme en Amérique. On a calculé que le monde mange, tous les ans, pour 12 ou 14 millions de francs de morue.

Par ces chiffres, vous pouvez juger de l'importance de nos deux îlots de Saint-Pierre et de Miquelon, où les pêcheurs viennent relâcher et se ravitailler. Et je n'ai rien dit des autres pêches moins importantes : *moules*, *homards*, etc., qu'on va faire sur la côte française de Terre-Neuve [1].

— Saint-Pierre, dit le capitaine, clôt la liste de nos colo-

1. Terre-Neuve est une colonie anglaise depuis 1713. Mais nos marins ont conservé un droit de pêche sur la côte occidentale.

nies. Nous avons parcouru ensemble toute la France d'outre-mer. Revenons par le prochain paquebot dans notre belle patrie ; rien ne sera plus facile, car nous sommes dans un des endroits les plus fréquentés du globe.

Mes chers enfants, j'ai essayé, par ce voyage simulé, de vous amuser et surtout de vous instruire. Vous allez rentrer à Paris et reprendre vos classes. Les noms des colonies françaises que nous avons visitées ensemble vous repasseront quelquefois sous les yeux. Pour la plupart de vos condisciples, ces noms ne seront guère autre chose que des mots souvent difficiles à retenir à cause de leur origine étrangère. Pour vous, je l'espère, ces expressions évoquerons des idées d'étendue, de climat et de richesses naturelles à exploiter.

Rappelez-vous bien surtout le climat de nos diverses possessions. Je voudrais que tout jeune Français connût, comme vous, les terres où flotte notre drapeau, surtout celles où il pourra vivre en travaillant, s'il se décide un jour à quitter son pays natal. 20 000 Français environ vont chaque année s'établir à l'étranger, les uns en Égypte, les autres aux États-Unis, le plus grand nombre dans la République Argentine. Ils oublient peu à peu leur langue maternelle et finissent par se fixer où leurs intérêts les retiennent : *leurs enfants seront soldats d'une autre nation; eux et leurs descendants sont à jamais perdus pour notre patrie*. Ils ne le seraient point s'ils dirigeaient leurs pas vers nos colonies de climat tempéré. Notre patrie a besoin de tous ses enfants pour lutter avec succès contre les nations voisines, dont la population grandit dans une proportion redoutable. Or, quitter son pays pour aller aux colonies, ce n'est pas le quitter : **nos colonies, c'est toujours la France, c'est la France d'Outre-Mer**.

Les mers les plus lointaines, vous l'avez vu, sont sillonnées de navires anglais, allemands, américains ; les nôtres y sont très rares. Les négociants étrangers tiennent dans certaines possessions françaises la place que les nôtres devraient y occuper. Notre commerce est languissant par notre faute. Nous avons peur de nous éloigner de nos parents, de nos amis, du coin de terre qui nous

a vus naître. Certes! le sentiment de la famille est beau. Mais ne peut-on aimer ses parents et les quitter! C'est quelquefois un moyen de leur mieux prouver son amour, de leur montrer qu'on sait se tirer d'affaires sans le secours d'autrui, être soi-même l'instrument de sa propre fortune. Il y a des risques à courir, j'en conviens; on n'a que plus de mérite à réussir. Songez-y bien, mes enfants, il y va de l'intérêt supérieur de la France, notre mère à tous.

Les papas et les mamans n'ont qu'un désir : voir prospérer leurs enfants. Je voudrais qu'ils comprissent combien cela devient de plus en plus difficile dans notre vieille France, et qu'eux-mêmes, entendant mieux leur devoir, engageassent leurs fils à sortir des sentiers battus, à se faire commerçants, marins, colons. *La troisième République, qui nous a donné en moins de vingt années la Tunisie, le Soudan, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Congo, Madagascar et l'Indo-Chine*, a ouvert un champ immense et varié, égal à six ou sept France, à l'activité des jeunes gens entreprenants et laborieux. Qu'ils aillent aux colonies!

Les hommes qui ont reconstitué notre empire colonial avaient foi dans l'avenir de la race française. Les Faidherbe, les Brazza, les Garnier, les Ferry, ont marché sur la trace des Champlain, des La Bourdonnais, des Dupleix, des Colbert. Un pays qui compte de si grands noms dans le présent comme dans le passé conservera son rang dans le monde : il suffit que tous ses enfants le veuillent ardemment et contribuent à sa gloire par leur labeur incessant, leur initiative, leur énergie, leur persévérance.

Résumé du Livre XI.

1. Dans l'Amérique du Sud, la France possède la *Guyane*, chaude et humide. C'est la plus délaissée de nos colonies; elle est pourtant fertile, riche en *bois de construction et d'ébénisterie*. Elle possède des *mines d'or*. La principale ville est *Cayenne* (6000 hab.).

2. Dans les *Antilles*, la France eut jadis un riche domaine: beaucoup de petites îles et la moitié de Haïti (*la belle Saint-Domingue*). Il y a encore *aux Antilles un million d'hommes parlant notre langue*.

3. Il ne nous reste plus que la *Martinique*, la *Guadeloupe* et leurs dépendances. Elles sont très fertiles. On y cultive en grand la *canne à sucre*. Il faudrait peu à peu remplacer cette culture par d'autres (cacao, café, etc.), parce qu'aujourd'hui la France fabrique beaucoup de sucre de betterave. — Principales villes : *Fort-de-France* (15 000 hab.), à la Martinique, et la *Pointe-à-Pitre* (20 000 hab.), à la Guadeloupe.

4. Autrefois *la France a possédé la moitié de l'Amérique du Nord.* — *Le Canada*, ou *Nouvelle-France*, fut colonisé par *Champlain* qui fonda Québec (1608). *Colbert* envoya beaucoup de cultivateurs au Canada. A sa mort (1683) notre empire colonial était immense. Ces colonies furent perdues sous Louis XV. Les Anglais s'emparèrent du Canada (1763) malgré l'héroïque résistance de *Montcalm*. Aujourd'hui les *Franco-Canadiens sont deux millions : ils parlent le français et aiment toujours la France.*

5. Il ne nous reste, dans l'Amérique du Nord, que les deux îlots de *Saint-Pierre* et *Miquelon*, au sud de Terre-Neuve, où chaque année nos marins vont faire la *pêche de la morue.*

Renseignements pratiques. — Les Antilles françaises sont surpeuplées. Mais la Guyane est encore à coloniser. On peut y cultiver le café, le cacao, exploiter les forêts et les gisements aurifères : pour tout cela, il faut de forts capitaux.

LES TROIS FRÈRES

Sur la terrasse d'une coquette maison de **Saint-Eugène,** aux portes d'Alger, trois hommes, trois frères, sont assis autour d'une table, non desservie encore, et, buvant à petites gorgées un café exquis, ils jouissent du magnifique spectacle qui se déroule sous leurs yeux (fig.). Une brise embaumée balance mollement les tiges élancées des palmiers, dont les feuilles bruissent légèrement; des maisons blanches, colorées en rose par les derniers rayons du soleil couchant, se détachent çà et là au milieu de la verdure; à l'occident, un globe de feu disparait à demi dans la mer. On est au milieu de février; cependant l'atmosphère est si pure, la mer si calme, la température si douce, qu'on se croirait à la fin de mai.

— Quelle admirable soirée! dit l'aîné, dont la voix grave rompt tout à coup le silence.

Celui qui vient de parler ainsi est un bel homme, à la physionomie franche et décidée, portant l'uniforme des officiers de chasseurs d'Afrique.

— N'est-ce pas, mon lieutenant, qu'on aimerait à vivre ici? fit le plus jeune, en souriant sous sa fine moustache blonde. Je parie que notre hôte serait bien heureux de nous garder pour toujours sous son toit.

— Certes! dit ce dernier. Ce serait la réalisation de mes plus ardents désirs.

— Eh bien! mon cher Auguste, reprend l'aîné, ne compte pas sur nous avant de longues années.

— Je sais que d'impérieux devoirs vous appellent loin d'ici, dit Auguste. Pourtant si, quelque jour, fatigués de vos pérégrinations* à travers le monde, vous désirez prendre un repos bien gagné, venez habiter ce pays ravissant, auprès de votre frère, qui ne le quittera plus proba-

blement. Venez. Ma maison vous est ouverte. Nous parle-

Les trois frères réunis chez Auguste à Saint-Eugène, près d'Alger.

rons, comme ce soir, de notre enfance, de nos parents et du bon oncle Martin.

Ce sont les neveux du capitaine, Louis, Auguste et Paul, — des hommes à présent, — qui causent ainsi une

dernière fois, avant de se séparer pour longtemps; qui sait? pour toujours, peut-être.

Auguste avait, de tout temps, marqué ses préférences pour l'agriculture. Au sortir de l'école, l'oncle Martin le prit avec lui et lui enseigna lui-même la culture maraîchère et la taille des arbres fruitiers. Il était devenu un remarquable agriculteur quand son cousin, Léon Martin, l'appela en Algérie : un riche propriétaire de ses amis avait besoin d'un homme sûr pour diriger une ferme dans le Sahel *. Auguste partit. Doux, mais énergique, avec les travailleurs kabyles et maltais * qu'il avait sous ses ordres, il sut se faire aimer de ses subordonnés, et sa ferme prospéra si bien qu'elle produisit deux fois plus qu'auparavant.

Pendant ce temps, Louis et Paul n'étaient pas restés inactifs. Louis, après avoir fait d'excellentes études dans un lycée de Paris, était entré de bonne heure à l'École militaire de Saint-Cyr. Il en sortit sous-lieutenant, et demanda à servir en Afrique. Il fut envoyé à Géryville, dans le Sud Oranais (carte, p. 18). Il étudia la langue et les mœurs des populations, puis il obtint du ministère la périlleuse mission de pénétrer dans les riches oasis du **Touat** (voir p. 122), travaillées sourdement par nos ennemis. Il fallait se rendre compte des éléments sur lesquels on pouvait compter, reconnaître ceux dont on devait se défier, enfin gagner la majorité des indigènes * à notre cause.

Avant de s'en aller, il vint faire ses adieux à son frère Auguste, à Saint-Eugène. Il s'y rencontra avec Paul qui partait pour l'Extrême-Orient *. Élève de l'*École coloniale* [1], doué d'une aptitude particulière pour l'étude des langues étrangères, Paul avait appris le chinois et le malais *. Il accompagnait, en qualité d'interprète, une mission commerciale chargée par les négociants lyonnais de reconnaître les besoins des populations voisines du Tonkin.

Au moment de se quitter, les trois frères sont légèrement émus ; toute séparation ne va pas sans un serrement

1. L'*École coloniale*, à Paris, forme des administrateurs pour nos colonies

de cœur; et puis l'absence de l'oncle Martin met une ombre à leur bonheur.

Pauvre capitaine Martin! La mort l'a brusquement enlevé à l'affection des siens, voici deux ans à peine. Il vécut assez pour voir ses chers neveux se lancer dans la voie qu'il leur avait tracée, mais pas assez pour assister à leurs succès.

— Qu'il serait heureux aujourd'hui, dit Auguste, s'il vous voyait chargés, à votre âge, de missions si importantes. Ah! votre rôle est beau! Si vous réussissez, comme je le crois, ce sera pour vous la célébrité, peut-être la gloire. Ma tâche est plus humble, mais elle me plaît. C'est, n'est-ce pas? la première condition pour la bien remplir.

— Ta tâche n'est pas moins noble que la nôtre, lui répond gravement le lieutenant. Celui qui, par son initiative ou son travail énergique, crée ou développe une culture, une industrie, un commerce, fait œuvre de progrès. Vois : la culture maraîchère, à laquelle tu t'es donné tout entier, prend chaque année une extension nouvelle. Les légumes frais d'Algérie se vendent couramment sur les marchés de Paris pendant les mois d'hiver. La colonie grandit et la mère-patrie profite de la croissance de sa fille africaine. Grâce aux cultivateurs algériens, les gens affaiblis par l'atmosphère viciée des grandes villes, les malades auxquels les légumes frais sont ordonnés peuvent s'offrir des primeurs bien plus facilement qu'autrefois.

— Vois-tu, frère, dit Paul à son tour, Louis et moi, nous sommes l'avant-garde. Nous préparons la route aux colons. Mais nos efforts seraient stériles si nous n'étions suivis par le gros de l'armée, c'est-à-dire par les cultivateurs, les industriels et les commerçants qui mettront en valeur notre **France d'Outre-Mer**. Ces humbles ouvriers travaillent au même but que nous : *rendre la Patrie plus puissante et plus prospère*. Tes efforts, comme les nôtres, tendent vers ce but. L'oncle Martin doit être content.

LEXIQUE

Ce lexique ne contient que les mots marqués d'un astérisque (*) dans le cours de l'ouvrage, et ne donne que le sens dans lequel ils sont employés.

abnégation, renoncement à ses plaisirs, à ses intérêts.

Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Écosse, presqu'île au sud du golfe de Saint-Laurent (Amérique du Nord : planisphère, p. 10).

acclimater, habituer un homme, un animal ou une plante à vivre sous un autre climat.

acolytes, compagnons de quelqu'un (mot employé dans un mauvais sens).

aileron, extrémité des nageoires.

aléatoire, soumis aux chances du hasard.

Allah, nom que les musulmans donnent à Dieu.

altitude, hauteur d'un lieu au-dessus du niveau de la mer.

anglicanisme ou religion anglicane, protestantisme particulier à l'Angleterre.

antipathie, répugnance naturelle et non raisonnée.

apogée, le plus haut point où arrive la puissance d'un monarque, d'un pays.

appontement, espèce de pont en fer ou en bois auquel les navires viennent accoster pour embarquer ou débarquer des marchandises.

aqueduc, canalisation servant à conduire l'eau de source dans les grandes villes. Cette eau franchit parfois les vallées sur des ponts qu'on nomme aussi aqueducs. Ne pas confondre avec *viaduc* (pont qui sert au passage d'une route ou d'un chemin de fer).

arable, qui peut être labouré.

arpent, ancienne mesure de surface, valant de 30 à 51 ares, suivant les pays.

arroyo, petit bras, canal naturel des deltas indo-chinois.

assimiler (s'), faire siennes les mœurs, les idées d'un autre.

aviso, petit navire léger et rapide qui porte les dépêches.

babouche, sorte de pantoufle sans talon qu'on porte beaucoup en Orient.

banquise, énorme amas de glace qui arrête la navigation.

barre, dépôt amoncelé à l'embouchure d'un fleuve par suite de la lutte incessante entre les eaux fluviales et les eaux de la mer.

Bédouins, nom donné aux Arabes du désert, et, par extension, aux indigènes algériens.

bey, mot turc signifiant seigneur. Titre donné aux gouverneurs d'une province ou d'un état, comme la Tunisie.

brousse, pays inculte non défriché, semé de *broussailles*.

burnous, grand manteau de laine que portent les Arabes.

casanier, qui aime à rester chez soi.

castes, classes sociales. Ex. : nobles, paysans, esclaves.

Céleste-Empire, nom donné à l'empire chinois, dont le souverain est appelé *Fils du Ciel*, et les habitants les *Célestes*.

chéchia, coiffure en forme de calotte que portent les indigènes en Algérie, en Tunisie et dans tout l'Orient.

comptoir, établissement commercial, soit aux colonies, soit en pays étranger.

concessions, terres des colonies données par l'Etat, à condition de les défricher, de les cultiver.

consul, agent chargé de protéger dans les pays étrangers la vie et les intérêts de ses compatriotes.

Cook, grand navigateur anglais, né en 1728. Il fit trois voyages en Océanie, découvrit un grand nombre d'îles et fut tué en 1779 par les naturels des îles Sandwich (planisphère, p. 10).

Coran, livre sacré des musulmans, contenant la loi de Mahomet.

cordon littoral, dépôt d'alluvions amoncelées par la force des vagues et qui sépare une lagune, un étang de la pleine mer.

coudée, ancienne mesure de longueur évaluée à la distance du coude à l'extrémité de la main (0 m. 50 environ).

crise, trouble dans une production industrielle, dans un mouvement commercial.

dialecte, langage particulier d'une région, d'une province, et différant de la langue générale de la nation.

docks, vastes magasins pour le com-

merce maritime, où l'on met les marchandises en entrepôt.

dualité caractère de ce qui est double.

Dumont-d'Urville, grand navigateur français (1790-1842), fit de belles explorations en Océanie et dans l'océan Glacial Antarctique.

duplicité, mauvaise foi, déloyauté.

Ecole navale, établie en rade de Brest, forme des officiers de marine.

émir, chef arabe. Abd-el-Kader portait le titre d'émir.

escale, lieu de relâche pour les navires. *Faire escale :* aborder pour prendre ou déposer des voyageurs et des marchandises.

étiquette, cérémonial usité chez les princes, les souverains.

exotique, étranger à notre climat.

Extrême-Orient, Chine, Japon, Indo-Chine, Malaisie.

fomenter, entretenir, exciter des révoltes, des troubles.

force d'inertie, résistance de ce qui est inerte, sans volonté.

Fou-Tchéou, grande ville et port de la Chine méridionale (630 000 hab.).

génie français, caractère particulier de la civilisation française.

gladiateurs, lutteurs, généralement esclaves, qui combattaient dans les cirques de Rome, soit entre eux, soit contre les bêtes féroces.

guinée, cotonnade à très bon marché, généralement fabriquée en Angleterre. Il serait à souhaiter que celle qu'on vend dans nos possessions fût de fabrication française.

gypse, pierre à plâtre.

haler, tirer sur la rive, à l'aide d'une corde.

horde, troupe d'hommes errants et indisciplinés.

immigrants, étrangers qui arrivent dans un pays pour s'y fixer.

importer, introduire dans un pays des marchandises de provenance étrangère. Le pays qui reçoit *importe*, celui qui envoie *exporte*.

Indiens, nom que Christophe Colomb donna aux Peaux-Rouges parce qu'il croyait, en débarquant en Amérique, arriver aux Indes.

indigène, qui est originaire du pays; contraire d'*exotique*.

infidèle, les croyants appellent infidèle celui qui ne pratique pas leur religion.

Islam, islamisme, nom que l'on donne à la religion musulmane.

jonque, bateau de commerce chinois.

La Mecque, ville principale de l'Arabie, patrie de Mohamet.

laptot, Sénégalais qui accompagnent les explorateurs ou gardent nos postes au Soudan et au Congo.

latitude, distance d'un lieu à l'équateur évaluée en degrés. Le degré vaut 111.111 mètres. Le pôle est à 90 degrés de l'équateur.

Leconte de Lisle, un des plus grands poètes du XIXe siècle (1820-1894), succéda à V. Hugo à l'Académie française.

légion étrangère, corps de troupe dans lequel s'enrôlent les étrangers qui veulent servir la France.

Levant, pays situés à l'orient de la Méditerranée.

liane, plante grimpante des forêts tropicales.

madrépores, animaux-plantes comme le corail.

magnanerie, établissement où l'on élève les vers à soie, appelés *magnans* dans la vallée du Rhône, où l'on pratique beaucoup cet élevage.

Malaisie, groupe de grandes îles très fertiles, au sud-est de l'Asie : Bornéo, Sumatra, Java, Moluques, Philippines (V. planisphère, p. 10-11).

Maltais, habitants de l'île de *Malte*, possession anglaise commandant le détroit qui sépare la *Tunisie* de la *Sicile*.

mandarin, fonctionnaire chinois ou annamite.

marabout, saint homme musulman. On donne aussi ce nom à une chapelle musulmane consacrée à un saint.

matière première, matière qui n'a pas encore été travaillée, par exemple le minerai tel qu'on l'extrait de la mine, la soie ou le coton avant d'être filés, etc., etc.

méhari, chameau coureur (V. p. 96).

métropole signifie *Ville-Mère*. Nom que l'on donne à un Etat considéré par rapport à ses colonies.

minaret, tour de mosquée (V. p. 86).

mission, expédition chargée d'explorer un pays peu connu.

Moka, ville d'Arabie, célèbre par son excellent café.

mosquée, église musulmane.

mouillage, partie de mer où un navire peut être mis à l'ancre.

mulâtre, homme né d'un blanc et d'une négresse ou d'un nègre et d'une blanche.

naturaliser, accorder à un étranger tous les droits de citoyen dans un pays.

noir animal, sorte de charbon obtenu en faisant chauffer des os en vase clos, à l'abri de l'air.

nomade, qui n'a point d'habitation fixe. Les nomades vivent sous la tente qu'ils déplacent à leur volonté.

otage, personne ou ville qu'un prince remet comme garantie de sa parole.

outre, peau de bouc préparée pour recevoir les liquides.

pagaie, petit aviron court dès nègres; *pagayeur*, celui qui se sert de la pagaie.

pagodes, temples consacrés aux dieux de l'Inde et de l'Extrême-Orient.

païen, qui adore des idoles, des dieux grossiers de bois ou de métal.

palanquin, sorte de litière fermée dans laquelle les gens riches de certains pays se font porter.

paludéen, vient de *palus* (marais). La fièvre paludéenne est la fièvre des marais.

panorama, vaste étendue de pays que l'on découvre autour de soi.

Pascal, illustre écrivain et savant français, né à Clermont-Ferrand en 1623, mort en 1662.

pérégrinations, voyages dans les pays étrangers.

Phéniciens, célèbre peuple de l'antiquité qui habitait la *Phénicie* (côte de *Syrie*, aujourd'hui province de la *Turquie d'Asie*).

phosphorescent, qui a la propriété de devenir lumineux dans l'obscurité, comme le phosphore.

pilotis, pieux enfoncés dans la terre pour supporter les constructions élevées au-dessus des eaux.

piment, plante dont le fruit d'une saveur très forte est employé comme épice.

pirogue, barque grossière faite d'un tronc d'arbre creusé; *piroguier*, celui qui conduit une pirogue.

pousse-pousse, léger véhicule poussé par un Annamite.

prophète, qui prédit par inspiration divine, qui se dit l'*envoyé de Dieu*.

rapide, partie d'un fleuve où le courant devient très violent, soit parce que les rives sont plus rapprochées, soit parce que des rochers barrent le fleuve.

razzia, mot arabe employé pour désigner les vols de troupeaux, d'esclaves, etc., faits par les tribus nomades.

rémunérateur, rémunératrice, qui récompense, qui paye les efforts.

Richepin, poète contemporain qui a écrit entre autres un volume de très belles poésies sur la *Mer*.

Sahel, mot arabe qui désigne le rivage de la mer, le littoral.

sampan, embarcation annamite.

satellites, qui font escorte, qui accompagnent.

saumâtre, qui a la saveur de l'eau de mer.

savane, plaine couverte de hautes herbes.

sédentaire, qui ne se déplace pas; opposé à *nomade*.

sonde ou **tarière**, tige en fer que l'on enfonce dans le sol pour forer les puits artésiens.

Sonde : on appelle îles de la Sonde, les grandes îles de *Bornéo*, *Sumatra* et *Java*, qui appartiennent aux Hollandais.

spahi, cavalier algérien, le plus souvent indigène, au service de la France. Il y a aussi des *spahis sénégalais* (V. p. 152).

steppe, plaine herbeuse, mais sèche. Il y a d'immenses steppes dans la Russie méridionale et l'Asie centrale.

stopper, s'arrêter, en parlant d'un train, d'un navire, etc.

Tell, région naturelle de l'Algérie-Tunisie comprise entre les hauts plateaux et la mer. Le Tell, généralement montagneux, est cependant la seule partie de cette colonie vraiment propre à l'agriculture.

Tien-Tsin, ville chinoise, voisine de Pékin.

tirant d'eau, nombre de pieds, de mètres, dont un navire s'enfonce dans l'eau.

trophée, dépouilles d'un ennemi vaincu.

tropiques, cercles parallèles à l'équateur, entre lesquels le soleil paraît se mouvoir autour de la terre. Le 21 juin, le soleil est en face du *tropique du cancer*, c'est l'été de l'hémisphère boréal; le 21 décembre, le soleil est en face du *tropique du capricorne*, c'est l'été de l'hémisphère austral. Les contrées situées entre les tropiques sont appelées contrées *tropicales* ou *intertropicales*.

vassal, qui reconnaît l'autorité, la suzeraineté d'un autre Etat.

Voltaire, célèbre écrivain français qui exerca une influence considérable sur les esprits au XVIIIe siècle (1694-1778).

TABLE DES CARTES

Planisphère..... 10-11
Algérie-Tunisie..... 18-19
Afrique occidentale et centrale française..... 144-145
La Réunion..... 214
Madagascar..... 220
Obock et le détroit de Bab-el-Mandeb..... 242
Hindoustan..... 247
Indo-Chine..... 254
Nouvelle-Calédonie..... 293
Petites Antilles..... 315

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Départ pour un long voyage... 7

LIVRE I

En Algérie : d'Alger à Constantine.

Parag. Pages

1. En route pour Alger..... 12
2. Trois mille ans d'histoire en un quart d'heure..... 13
3. Conquête de l'Algérie par les Français (1830-1847). — Lutte de Bugeaud contre Abd-el-Kader..... 15
4. La blanche Alger. — Des portefaix effrontés. — La ville européenne..... 21
5. Alger (suite). — La ville arabe. — Maisons mauresques. — Murs blancs et terrasses 22
6. Les grandes régions naturelles de l'Algérie : Tell, Hauts Plateaux, Désert. — Le climat rude de l'Algérie..... 26
7. La formation des pluies. — Causes de la sécheresse en Algérie..... 29
8. Dans le Tell. — La première vertu du colon : la persévérance. — La Métidja : un marais pestilentiel transformé en une plaine saine et féconde.. 31
9. La Kabylie. — Villages au sommet des montagnes. — Intérieur d'une maison kabyle. — Hygiène de l'habitation 34
10. Qualités des Kabyles : énergie, prévoyance, sobriété. — Les Auvergnats de l'Algérie..... 36
11. Les petits Kabyles à l'école. — Parallèle entre Paul et une petite Kabyle à propos d'un album. — Nécessité de multiplier les écoles en Kabylie. — L'Alliance Française..... 38
12. Les hautes plaines de Sétif. — Les ennemis du cultivateur algérien : sécheresse, gelées tardives. — Plus un bien demande de peine, plus on en apprécie la valeur..... 43
13. Les ennemis du cultivateur algérien (suite) : les sauterelles. — Les crevettes de l'air. — Un plat qui n'est pas du goût de M. Paul..... 45

Résumé du Livre I..... 49

LIVRE II

La province de Constantine.

Parag. Pages

14. Paul ingénieur. — La cité africaine. — Le ravin de Constantine..... 50
15. Une ville qu'on traverse en dix minutes. — Boutiques et cafés arabes 53
16. Une lettre du cousin Léon. — Les côtes algériennes. — Réflexions en vue d'un phare. — Des légumes frais en hiver... 55
17. Préparation d'une importante missive. — Leverre d'eau salée et les dépôts pierreux. — Les Bains Maudits. — Poissons pris et cuits..... 57
18. Le chêne-liège. — Les semelles de Paul. — Bône ; son commerce important. — Ce que l'Algérie fournit à la France.. 60
19. Les mines d'Aïn-Mokra. — Le

minerai de fer le plus riche du monde. — L'arbre à la fièvre. 62
20. Une plante singulière. — « Ni plante, ni pierre, c'est un animal ! » — La pêche du corail. 64
21. Une pierre qui sert à nous faire des os. — Le phosphate de chaux. — Tébessa la Romaine. 65
Résumé du Livre II..... 68

LIVRE III

En Tunisie.

Parag. Pages
22. « Les fleuves algériens ne sont pas des chemins qui marchent. » La féconde vallée de la Medjerda..... 70
23. La Tunisie avant la domination française. — Les Kroumirs et l'expédition de 1881. — Le protectorat..... 72
24. Transformation rapide de la Tunisie sous la domination française. — Une rade militaire de premier ordre. — Bizerte et son lac..... 74
25. Tunis. — Une ville saine bâtie sur des immondices. — Le rôle de l'eau dans les maladies épidémiques..... 76
26. Tunis en 1881. — Boucheries et cuisines indigènes. — Les Souks ou Bazars..... 78
27. Les jardins de Hammamet. — L'Enfida. — La terre ne livre ses biens qu'à celui qui les lui arrache par un labeur opiniâtre.. 80
28. Le Sahel de Sousse et de Sfax. — Le pays de l'huile. — Les plantations d'oliviers et la récolte des olives..... 82
29. Kairouan, la ville sainte. — Histoires édifiantes d'un barbier et d'un forgeron. — Le fatalisme..... 84
30. Les ordres religieux musulmans — Puissance des Snoussis. — Horribles pratiques des Aïssaouas..... 88
31. Une contrée riche jadis, aujourd'hui déserte. — L'amphithéâtre d'El-Djem et les jeux sanglants du cirque. — Le respect de la vie humaine..... 90
Résumé du Livre III..... 93

LIVRE IV

Le Grand Désert.

Parag. Pages
32. Quelques précautions indispensables. — Gare aux insolations ! — Le double rôle des vêtements de laine. — Le vaisseau du désert..... 94
33. Le désert tel qu'on se le figure et tel qu'il est. — Beauté des oasis tunisiennes. — Les dattes succulentes du Djérid ou Pays des Palmes..... 97
34. Les grands chotts. — De faux lacs. — Le mirage. — L'enlizement..... 100
35. Les grandes dunes de l'Erg. — Une tempête au désert. — Le simoun ou sirocco..... 102
36. Les oasis de l'oued Souf : des jardins dans des fosses. — Profonde différence entre les habitants des oasis et les nomades du Sahara. — Dure condition des femmes dans les sociétés inférieures..... 104
37. La double conquête de l'oued Rir. — Les puits artésiens... 106
38. Nouvelle lettre du cousin Léon. — Batna, la ville aux températures extrêmes. — La haute chaîne de l'Aurès. — La Bouche du Désert..... 109
39. Lettre du cousin Léon (suite). — Une tribu en marche. — Biskra. — Réception enthousiaste. — Une fantasia. — Un dîner chez les Arabes..... 111
40. Le projet de chemin de fer transsaharien. — Un livre intéressant. — Massacre de la mission Flatters par les Touareg (1881)..... 114
41. Les M'zabites. — Un grand exemple donné par un petit peuple : la solidarité..... 118
42. Les oasis des Ksour. — L'ordre religieux et militaire des Oulad-Sidi-Cheik..... 121
Résumé du Livre IV..... 123

LIVRE V

La province d'Oran.

Parag. Pages
43. Sur les hauts plateaux. — Le chemin de fer stratégique. — Encore des chotts..... 124
44. L'élevage du mouton. — L'alfa. — Les Espagnols dans la province d'Oran. — Colons français et colons étrangers..... 125
45. Rentrée dans le Tell. — Mascara. — Les vins d'Algérie. — Une grappe merveilleuse..... 127
46. Le barrage de Perrégaux. — L'honnêteté scrupuleuse dans le travail. — « Fais bien ce que tu fais. »..... 129
47. Le plus grand fleuve algérien : le Chélif. — Toujours disette d'eau..... 132
48. Les héros des guerres algériennes. — Les défenseurs de Mazagran : 123 contre 12000.. 133
49. Mieux vaut mourir que perdre l'honneur. — Mort héroïque du capitaine Dutertre à Sidi-Brahim (1845)..... 135
50. La belle Tlemcen. — Les monuments de l'art mauresque.... 137
51. Oran. — Activité des Oranais et prospérité de la province d'Oran. — La vraie colonisation. — Jugement d'un étranger sur l'Algérie..... 139
Résumé du Livre V..... 142

LIVRE VI

Sénégal et Soudan Français.

Parag. Pages
52. D'Oran au Sénégal. — L'excellente rade de Dakar..... 143
53. Le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis. — Les arachides. — Saint-Louis. — Le général Faidherbe, fondateur du Sénégal..... 147
54. Saison sèche et saison des pluies. — La mauvaise réputation du Sénégal. — Soldats noirs et soldats blancs..... 150
55. Sur le Sénégal. — Les géants du règne végétal. — Les Maures et le commerce de la gomme. — Nos amis les Ouolofs et nos ennemis les Toucouleurs..... 152
56. Les chasses du capitaine. — Séjour à Kayes. — Les chutes du Sénégal. — Un combat de fourmis..... 156
57. Du Sénégal au Niger. — Les Mandingues. — L'arbre à beurre..... 161
58. Le Niger. — Timbouctou. — Une riche colonie perdue par notre coupable indifférence.. 163
59. Deux ans au bord du Niger. — La présence des Français ramène la paix et l'aisance dans les pays dévastés..... 166
60. L'esclavage et ses horreurs. — Comment le capitaine fut blessé. — Prise de Samory... 169
61. Du Niger à l'Atlantique. — La race peulhe. — Les hauteurs riantes et saines du Fouta-Djalon..... 175
62. Les Rivières du Sud. — Le commerce au Soudan Français. — Les compagnies coloniales. 177
63. Un personnage qui se transforme. — M. Lemoussu..... 179
Résumé du Livre VI..... 181

LIVRE VII

Guinée Française et Congo Français.

Parag Page
64. Le voyage de Moussa. — La barre du golfe de Guinée. — Grand-Bassam. — L'exploration du capitaine Binger. — L'huile de palme..... 183
65. La côte des Esclaves. — Les sacrifices humains au Dahomey..... 187
66. L'évaluation des distances sur les cartes. — L'estuaire du Gabon. — Libreville..... 189
67. Le fleuve Ogooué. — Les ex-

plorations de Savorgnan de Brazza. — Un empire conquis par la douceur..... 191
68. De Loango à Brazzaville. — Difficultés de la marche dans la grande forêt équatoriale et dans les hautes herbes..... 195
69. Les chutes du Congo. — Quarante-sept jours sur le Congo et l'Oubangui. — Moustiques et puces pénétrantes..... .. 198
70. Belle conduite du sergent Malamine. — Le tombeau de la guerre..... 201
71. Les grands affluents du Congo. — Les cannibales de l'Oubangui. — Les explorations vers le lac Tchad..... 204
72. La mise en valeur du Congo. — Un chemin de fer nécessaire. 208
Résumé du Livre VII..... 210

LIVRE VIII

Possessions Françaises de l'Océan Indien.

Parag. Pages
73. La route du Cap. — Nos rochers perdus dans l'Océan Indien : Saint-Paul et Amsterdam, la Terre de la Désolation..... 211
74. Les deux îles sœurs. — Un grand gouverneur de l'île de France au XVIIIe siècle : La Bourdonnais. — Les colons de la Réunion et de Maurice.. 213
75. La Réunion. — Les cyclones et leurs ravages..... 216
76. Les cultures de la Réunion. — Cirques et montagnes. — Le Grand Brûlé..... 217
77. Madagascar. — Quelques mots d'histoire. — La France orientale. — Nos démêlés avec les Hovas..... 219
78. Tamatave. — La côte orientale de Madagascar : mille kilomètres de lagunes..... 223
79. De Tamatave à Tananarive. — Hazo et Tazo, deux généraux redoutables. — Le filanzane ou palanquin malgache. — A travers marais et forêts..... 224
80. Les Hovas. — Leur origine. — Manœuvres déloyales des missionnaires anglicans..... 228
81. Tananarive. — Laborde et ses ouvriers malgaches. — L'œuvre du général Galliéni à Madagascar..... 230
82. Les hautes terres. — Leur climat tempéré. — Productions variées du sol malgache. — Suberbieville..... 234
83. Les Sakalaves ou Gens des Plaines. — Majunga. — Les satellites de Madagascar..... 238
84. Diégo-Suarez, « la citadelle de l'océan Indien ». — Un beau trait de reconnaissance chez des sauvages..... 239
85. Un excellent port de relâche à l'entrée de la mer Rouge : Djibouti. — Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. — Comment les Anglais ont occupé l'îlot de Périm..... 242
Résumé du Livre VIII..... 244

LIVRE IX

Inde et Indo-Chine Françaises.

Parag. Pages
86. L'Hindoustan. — Le grand Dupleix. — Sa rivalité avec La Bourdonnais..... 246
87. Succès et malheurs de Dupleix. — Un empire qui échappe à la France..... 248
88. Les restes de la domination française dans l'Inde : cinq villes. — Pondichéry. — La statue de Dupleix. — Fière réponse d'un Français à un Anglais..... 251
89. L'Indo-Chine. — L'empire d'Annam : un bâton portant deux sacs de riz. — Conquête de la Cochinchine..... 253
90. Les martyrs de la conquête indo-chinoise. — Doudart de Lagrée. — Francis Garnier. — Une vie courte, mais bien remplie..... 255
91. Les martyrs de la conquête indo-chinoise (suite). — Henri Rivière. — L'amiral Courbet. — Paul Bert..... 258
92. Arrivée dans les eaux de la

Cochinchine. — Saïgon, le Paris de l'Extrême-Orient.... 262
93. Cholon, la ville chinoise. — Mœurs des Chinois. — Un repas bizarre..... 263
94. Le pays du riz. — Portrait physique et moral de l'Annamite. — Vie de famille. — Culte des morts..... 267
95. Au Cambodge. — Les Quatre-Bras. — Un déversoir du Mékong : le Toulé-Sap..... 270
96. La grande pagode d'Angkor. — Décadence des Cambodgiens. — Un peuple à régénérer.... 271
97. Le cours du Mékong. — Le Laos et les Laotiens. — Un torrent de 1050 lieues..... 274
98. De Saïgon au Tonkin. — La rivière de Hué. — La citadelle ou ville royale..... 276
99. Grande distance et différence de climat entre le Tonkin et la Cochinchine. — Haïphong. — Les charbonnages du Tonkin. 278
100. Le delta tonkinois, œuvre du fleuve Rouge. — Hanoï : la ville européenne et la vieille ville. — La chique de bétel... 281
101. Le fleuve Rouge, voie de pénétration directe dans les provinces de la Chine..... 285
Résumé du Livre IX..... 288

LIVRE X

Possessions Françaises du Pacifique.

Parag. Pages
102. Immensité du Pacifique. — Une poussière d'îles..... 290
103. La Nouvelle-Calédonie. — Les récifs de corail. — Nouméa. — Une île tempérée de la zone torride..... 292
104. Richesses naturelles de la Nouvelle-Calédonie. — Le pays minier par excellence. — Le nickel ou métal français..... 295
105. Les Canaques. — Encore des anthropophages. — Diminution rapide de la population canaque..... 297
106. Les oasis françaises du grand désert liquide. — Taïti. — Le commerce dans les îles du Pacifique..... 301
Résumé du Livre X..... 306

LIVRE XI

Colonies Françaises d'Amérique.

Parag. Pages
107. Intervention inattendue de Jacquot. — La Guyane française. — La patrie des oiseaux multicolores et des insectes redoutables..... 307
108. Le climat de la Guyane. — La légende d'El-Dorado. — Les mines d'or. — Une vieille colonie à coloniser. — Cayenne. 311
109. Les Antilles françaises. — La belle Saint-Domingue. — Puissance du génie colonisateur français..... 314
110. La Martinique. — Une terre volcanique. — La crise sucrière. — Ce qu'on ne doit pas cultiver aux colonies. — De Clieu et le caféier..... 316
111. La Guadeloupe. — Les malheurs de la Pointe-à-Pitre. — Les dépendances de la Guadeloupe..... 319
112. Le Canada ou Nouvelle-France. — Samuel de Champlain. — Le grand Colbert. — Notre empire colonial au XVIIe siècle. — Héroïsme de Montcalm. — Perte du Canada (1763)..... 320
113. Saint-Pierre et Miquelon. — Leur climat rude. — Pêche de la morue sur les bancs de Terre-Neuve. — Derniers conseils du capitaine Martin..... 325
Résumé du Livre XI..... 330

LES TROIS FRÈRES..... 332

1575-98. — CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.

HF.
J844a
53825
Author Josset, Eugène
Title A travers nos colonies.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

« La France est partout où flotte
« son drapeau, emblême de paix, et
« elle fait respecter tous ceux qui s'en
« couvrent. »

SAVORGNAN DE BRAZZA.

PLANISPHERE DES COLONIES FRANÇAISES